LA CRÈTE

ET

LA QUESTION D'ORIENT

Depuis quatre mois, la Crète est un champ de bataille; un peuple qui a conscience de ses droits se lève et meurt pour sa liberté. L'Égypte, qui ne voit pas que l'affranchissement des Crétois est un gage de sa propre indépendance, jette ses soldats sur cette île infortunée, tandis que les Turcs, au sein de l'indolence, se réjouissent de mettre aux prises des vassaux dont l'accord ébranlerait leur empire. Les massacres dureront peut-être longtemps : la chaîne du mont Ida sera aussi favorable à une guerre de partisans que l'ont été les montagnes du Péloponèse de 1821 à 1829; mais, quelle que soit l'issue de cette lutte, l'honneur des puissances occidentales y est engagé. Chaque goutte de sang versé crie vers l'Europe : « Où sont vos promesses? car notre délivrance était inscrite dans les protocoles du 6 juillet 1827. Où est votre protection? car vous avez dicté en 1856 ce *hatt-humayoun* qui n'est qu'une fiction. Où est votre politique, que n'ont invoquée en vain ni les Roumains du Danube ni les Arabes de Tunis et du Caire? Où est votre conscience de chrétiens qu'avaient réveillée les massacres de Syrie? Où est votre reconnaissance pour les fils de cette Grèce qui fut le berceau de vos idées, de vos arts et de votre civilisation? Athènes et Corinthe sont libres; n'avons-nous pas les mêmes droits, nous qui avons combattu aussi courageusement pendant la guerre de l'indépendance et que vous avez replacés sous le joug des musulmans? »

Dans un autre temps, cet appel eût ému l'opinion publique. Il y

avait une opinion, des cœurs prompts à s'enflammer, un libéralisme prêt à agir; l'art et la poésie faisaient pénétrer jusque dans les conseils des rois l'amour des pays classiques et le respect des opprimés. Après les croisades, on ne trouvera pas dans les annales de la politique d'entraînement plus désintéressé que le mouvement philhellénique qui a poussé Byron à Missolonghi et nos flottes à Navarin; mais le siècle se fait vieux, l'expérience l'a rendu sceptique, la richesse l'a rendu égoïste, il rit des illusions de sa jeunesse. On se cache aujourd'hui d'avoir été philhellène, on rougit d'avoir envoyé des volontaires au général Fabvier ou de la poudre à Canaris. Condamner le passé est un moyen de se dégager envers l'avenir. « L'épreuve est faite, dit-on; nous avons vu les Grecs à l'œuvre, ils sont jugés. »

Je ne viens point plaider la cause des Grecs : perdue dans nos esprits, elle est gagnée dans l'histoire. L'humanité marche, et son impulsion n'est arrêtée ni par notre désir de rester sourds à la vérité et à la justice, ni par les lenteurs qu'oppose la diplomatie aux abois. Je viens plaider notre propre cause et parler le seul langage qui puisse être compris aujourd'hui, celui de l'intérêt. L'intérêt de l'Europe est de protéger la Crète efficacement, de la détacher de la Turquie, promesse qui date de quarante ans, d'obtenir pour les deux cent mille chrétiens qui la peuplent le droit de disposer d'eux-mêmes, c'est-à-dire de s'annexer au royaume de Grèce. Le manifeste publié par les Crétois au moment où ils prenaient les armes (1) ne laisse point de doute sur leurs intentions. « Animés du sentiment de la grandeur et de l'unité nationales, confians en la justice de notre cause, nous proclamons hardiment devant Dieu et devant les hommes notre volonté unanime et notre ardent désir de nous voir réunis à la Grèce, notre mère commune, en appelant sur nos armes la bénédiction du Dieu tout-puissant qui protége les faibles et les opprimés. »

Nos pères auraient admiré la fierté d'une telle déclaration; nous, nous en calculons les conséquences. S'il est permis à la Crète de se réunir au royaume hellénique, Samos revendiquera le même droit; après Samos, la Thessalie et l'Épire s'agiteront; l'on verra se propager un esprit de révolte trop légitime qui hâtera le démembrement de l'empire ottoman. Aussitôt apparaît la question d'Orient, et les diplomates se détournent, résolus à sacrifier tout, même la justice, pour écarter un spectre qu'on leur apprend à redouter dès leur jeunesse, comme on défend à un mathématicien de chercher jamais la quadrature du cercle.

(1) Prosnérou, 16/28 août 1866.

La question d'Orient est imminente cependant, et la vraie sagesse consisterait à la regarder en face, non pour la précipiter, mais pour en atténuer le choc, non pour opposer des digues qui amoncellent des flots plus puissans, mais pour diviser habilement les eaux et les faire écouler sans dommage. Les symptômes sont clairs, chaque jour les aggrave. La commotion qui vient de changer l'équilibre européen aura dans le Levant un contre-coup dont l'insurrection de la Crète n'est que l'avant-coureur. Rejetée par l'Allemagne, l'Autriche se reportera vers la Méditerranée et vers l'embouchure du Danube; la Prusse excitera l'ambition de la Russie pour s'assurer son alliance; la Russie, qui répare depuis onze ans l'échec de Sébastopol et subit à l'intérieur une transformation féconde, profitera du premier embrasement de l'Occident; l'Italie voudra bientôt étendre son influence au-delà de l'Adriatique; elle cesse désormais d'être le champ clos des idées libérales et du despotisme autrichien, mais la lutte se renouvellera sur un autre théâtre : l'unité italienne une fois créée, l'unité grecque devient un drapeau. L'empire turc s'affaisse de toutes parts; plus l'Europe intervient pour le soutenir, plus elle publie qu'il est impuissant, plus les races diverses qui le composent s'éveillent, se comptent, s'organisent. Le royaume de Grèce est un foyer d'agitation parce qu'il faut qu'il s'agrandisse ou qu'il meure : les îles de l'archipel sont toujours prêtes à se soulever; l'Épire et la Thessalie seraient déjà debout, si on ne les avait désarmées en 1854, mais les armes leur arriveront en abondance jusqu'au printemps. Les Albanais réclament leur autonomie, et ceux qui pratiquent l'islamisme professent contre le Turc une haine aussi ardente que ceux qui sont restés chrétiens. La Syrie a failli obtenir en 1860 un chef national; Tunis ne paie même plus un tribut dérisoire; l'Égypte aurait depuis longtemps rompu le lien qui l'attache à la Porte, si l'Angleterre ne le resserrait avec effort; la Moldavie et la Valachie, en choisissant un prince dans la famille des Hohenzollern, sont entrées dans le concert européen; elles ont signifié de fait leur séparation au sultan. Enfin il n'est pas dans le monde un esprit sincère qui ne reconnaisse que la Turquie se dissout, et qu'une crise suprême se prépare en Orient.

Cette conviction a réglé la conduite des grandes puissances depuis un demi-siècle. Trois systèmes politiques sont en présence, celui de la Russie, celui de l'Angleterre et celui de la France : tous les trois ressemblent à ces belles théories que les médecins et les héritiers discutent auprès du lit d'un mourant.

La Russie rêve un partage; elle entrevoit Constantinople, elle excite l'impatience des raïas, s'attendrit sur leurs maux, fomente

leur révolte, échauffe leur fanatisme, flatte leurs prêtres ou les corrompt; elle pousse tout au pis, et voudrait déjà donner le coup mortel.

L'Angleterre a des vues opposées. Elle n'a rien à prétendre dans un partage, tandis que la faiblesse de la Turquie assure ses communications avec l'Inde et lui livre le commerce de l'Asie. Les traités lui assurent de solides avantages; ses importations dépassent 130 millions, et la contrebande grossit singulièrement ce chiffre. Tandis qu'elle encourage les révolutions en Europe, elle professe en Turquie les principes conservateurs; elle soutient le sultan à tout prix, elle voudrait écraser les résistances, elle pleure encore la grande erreur de Navarin; ses intérêts commerciaux et la crainte que lui inspire la Russie se couvrent d'un voile qui ne trompe personne, mais elle gagne du temps à l'aide de cette chimère qu'elle appelle l'intégrité de l'empire ottoman.

La France seule est désintéressée; elle n'a rien à conquérir, son commerce n'a rien à perdre. Le rôle de la France est donc de protéger l'Orient contre les Russes et de concilier avec le progrès un équilibre nécessaire à la paix du monde. Tantôt elle s'allie à l'Angleterre pour combattre la Russie, tantôt elle unit ses efforts à ceux de la diplomatie russe pour obtenir de l'Angleterre des concessions commandées par la justice et par l'humanité. Elle sent que l'empire de Constantinople doit se dissoudre et non s'écrouler, que les races chrétiennes doivent se relever, mais une à une, à mesure qu'elles sont mûres pour la liberté, — que la race arabe a plus d'intelligence et plus de vitalité que la race ottomane, mais que son concours est encore le salut de la Turquie, — que les Turcs repasseront un jour le Bosphore, mais qu'il faut leur préparer des héritiers capables d'arrêter ou de déjouer l'ambition moscovite. En un mot, la politique de la France est à la fois libérale et conservatrice, c'est la politique de l'avenir; aussi depuis un demi-siècle a-t-elle agi plus efficacement que toute autre nation sur les destinées de l'Orient. C'est la France qui a entraîné la flotte anglaise à Navarin où s'est consommé l'affranchissement de la Grèce; c'est la France qui, en 1840, a rompu la servitude de l'Égypte en assurant la couronne à la famille de Méhémet-Ali; c'est la France qui a défendu dans le congrès de 1856 la cause des principautés danubiennes et qui les a excitées à s'émanciper aussitôt après le traité; c'est la France enfin qui protége la Tunisie, qui pacifie le Liban, après avoir offert devant Sébastopol à la Turquie sagement mutilée un sacrifice de deux cent mille soldats.

Les ministres du roi Charles X, le gouvernement du roi Louis-Philippe, l'empereur Napoléon III ont suivi cette règle de conduite,

que leur traçaient à la fois l'opinion publique, la prévision du danger, la tyrannie des faits accomplis. Aujourd'hui il est évident qu'on en veut dévier. On reste insensible aux malheurs de la Crète; M. de Moustier, en revenant de Constantinople, s'est arrêté à Athènes pour interdire aux Grecs libres de secourir leurs frères; il a fait insérer dans *le Moniteur* (1) une note propre à décourager les Crétois et à compromettre leur cause aux yeux des gens de cœur. Je suis certain que M. de Moustier regrettera un jour une dureté qu'explique le premier éblouissement du pouvoir; il était généreux de se taire, il était prudent d'attendre les événemens. Nos ministres des affaires étrangères sont plus exposés que d'autres à se déjuger : je souhaite à M. de Moustier, et c'est un vœu que doivent former surtout ses amis, une prompte occasion de revenir à la politique qui est pour la France une tradition et un honneur.

Quel intérêt l'Europe a-t-elle à nous suivre dans cette politique? Le passé déjà répond à cette question : un coup d'œil sur l'avenir y répondra mieux encore.

Supposons que demain il soit notifié aux puissances occidentales que les Turcs se replient sur l'Asie, qu'ils abandonnent l'Europe, où ils sont campés et où deux millions de musulmans n'ont jamais pu s'assimiler huit millions de sujets chrétiens. Supposons que l'Occident, guéri par l'exemple de la Pologne d'un exécrable esprit de partage, laisse l'Orient livré à lui-même. Qu'arriverait-il? Il arriverait aussitôt que chaque pays, entraîné par les affinités de races, se grouperait autour d'un des trois centres que la diplomatie

(1) 5 décembre 1866. « Les espérances qu'avait fait naître la tournure *favorable* des événemens de Crète ne se sont pas entièrement réalisées. L'insurrection indigène terminée, une période d'apaisement et de pacification s'ouvrait déjà pour ce malheureux pays, quand des aventuriers de toutes nations, recrutés en partie dans le royaume de Grèce, en partie dans les anciennes bandes de Garibaldi, transportés à Syra d'abord et ensuite de cette île dans celle de Candie sur quelques petits vapeurs de commerce grecs à marche rapide qui se sont faits les *pourvoyeurs* de l'insurrection, sont venus y apporter de nouveaux élémens d'agitation.

« Ces bandes étrangères se sont établies dans la partie montagneuse et inculte du pays, où elles se sont dispersées de manière à y soutenir pendant quelque temps une guerre de partisans rendue possible par les approvisionnemens qui leur arrivent de Syra en déjouant la surveillance de la croisière ottomane. Quant à la population de l'île, elle a, comme nous le disions il y a quelques jours, fait presque partout sa soumission et profité de l'amnistie *habilement* octroyée par Mustapha-Pacha : les paysans sont rentrés dans leurs foyers et s'occupent paisiblement des travaux de la récolte. Seuls, quelques Épirotes ou quelques chefs *particulièrement compromis* cherchent encore à tenir la campagne.

« Quoi qu'il en soit, tout porte à croire que ce dernier effort de la rébellion, auquel *la partie saine de la population candiote* n'a aucune part, ne parviendra pas à ramener dans l'île de Crète une nouvelle ère de malheurs et de ruines. »

européenne a ménagés : Tunis, Tripoli, la Syrie peut-être, formeraient autour de l'Égypte un royaume arabe. Les Roumains s'étendraient sans effort jusqu'à la Mer-Noire et jusqu'à Varna. La Grèce attirerait à elle les îles de la mer Égée, la Thessalie, l'Épire, la Macédoine, la Thrace, s'étendrait jusqu'à la chaîne des monts Balkans, et revendiquerait Constantinople, siége de l'empire grec pendant onze siècles.

De sorte que, si l'ambition des étrangers ne menaçait point les Turcs aussi bien que leurs successeurs désignés, le démembrement de l'empire ottoman se produirait naturellement, de même qu'un fruit s'ouvre et se sépare le jour de sa maturité. En constituant trois noyaux au cœur de chaque nationalité, le noyau roumain, le noyau grec, le noyau arabe, l'Europe n'a fait que consacrer les lois de la géographie et de l'histoire; elle accepte, plus encore qu'elle ne prépare, la seule solution de la question d'Orient qui ne soit ni une chimère ni une iniquité, et qu'on puisse dire marquée par la Providence.

Mais la Russie est aux frontières, elle s'avance; elle veut Constantinople, qui n'a en effet d'importance que pour elle, et qui en a une moins grande qu'on ne le croyait jadis. Constantinople est sous le séquestre; les Turcs en sont les gardiens commis par l'Occident. Ils ne peuvent résister aux Russes, mais ils servent de rideau à nos armées. Les Grecs résisteront-ils mieux? ou plutôt ne se jetteront-ils pas dans les bras des Russes, qui sont leurs coreligionnaires, qui les flattent et qui les absorberont?

Tel est en effet le nœud de la question d'Orient : c'est Constantinople; tout le reste de l'empire excite moins d'alarmes. Il faut que Constantinople, qui est la clé de la Mer-Noire et du Bosphore, soit dans des mains sûres; il faut que ses possesseurs opposent à la convoitise des tsars une force morale capable de la décourager pour jamais. Je ne parle pas de puissance matérielle, parce que ni les Grecs, ni les Turcs, ni l'Orient coalisé, ne résisteraient à la puissance matérielle de la Russie le jour où l'Occident, retenu par ses propres guerres, ne pourrait accourir à leur secours. Je parle d'une force morale reposant sur des principes reconnus par tous les temps et redoutés par tous les ambitieux.

Aujourd'hui par exemple cette force morale appartient à la Russie quand elle attaque les Turcs, car elle leur dit : « Vous êtes des usurpateurs, et vous avez enlevé Constantinople à ses maîtres légitimes en 1453; nous vous chassons au nom du droit. Vous êtes des barbares, et vous opprimez cette nation grecque qui a joué un grand rôle dans l'histoire; nous vous chassons au nom du principe des nationalités. Vous êtes des mécréans, et vous tenez sous le joug

des chrétiens qui sont nos frères; nous vous chassons au nom de la religion. »

Un tel langage, qui est irréfutable, prête aux Russes une autorité singulière. Ils exercent sur toute l'étendue du monde grec le prestige qui convient à des libérateurs.

Les Grecs au contraire règnent-ils à Constantinople, aussitôt les argumens de la Russie se tournent contre elle : les mêmes principes dont elle voilait son ambition lui opposent autant de barrières. Attaquera-t-elle ce peuple qui a fondé Byzance, et qui pendant mille années y a perpétué les traditions de l'empire romain? N'est-ce pas le Russe qui devient un barbare en présence d'une race éminemment intelligente qui renaît à la liberté, et voudrait devenir digne de ses aïeux? Le tsar portera-t-il une main sacrilége sur Sainte-Sophie, quand Sainte-Sophie sera protégée de nouveau par la croix? Le droit, la religion et le principe des nationalités, que le XIX[e] siècle proclame, constituent cette force morale que nous cherchions tout à l'heure et qui fait reculer les armées. Quand même la Russie jetterait le masque et menacerait la nouvelle Byzance, combien serait plus noble et plus irrésistible l'élan de l'Europe volant à sa défense, tandis qu'aujourd'hui les fils des croisés se font tuer pour des musulmans et rejettent dans leur servitude honteuse ceux de qui nous tenons nos arts, notre littérature, nos idées et jusqu'au droit écrit qui régit les sociétés modernes! Du reste, la Russie n'aurait même plus de prétexte pour intervenir, de même qu'elle a perdu toute action sur les principautés danubiennes depuis qu'elles sont indépendantes.

Cette thèse est trop évidente pour avoir besoin d'être démontrée. Les cabinets de l'Europe la connaissent; ils la repoussent, ils la subissent, et ils la repoussent de nouveau; ils nient le principe, et ils l'appliquent sous la pression des faits accomplis; ils ne croient pas à l'unité grecque, mais ils la préparent; ils la traitent de chimère, et ce sont eux qui hâtent brusquement son développement. Le cabinet de Saint-James avait toujours traité les Grecs avec malveillance et avec rigueur; l'expédition de l'amiral Parker en 1850 et l'occupation de 1854 les faisaient considérer par les Hellènes comme des ennemis. Tout à coup la cession des îles ioniennes en pleine paix augmente d'un quart la population et le territoire du royaume. Si l'accroissement est faible, la portée politique d'un tel acte est immense, car ce sont les adversaires déclarés et sceptiques de l'unité grecque qui lui impriment son essor décisif. Depuis trente-cinq ans, la Grèce s'agitait sans grandir : elle ressemblait à ces jeunes arbres qui languissent dans un terrain trop maigre, et devant lesquels le bûcheron passe chaque été en ho-

chant la tête. Soudain la séve se développe, on voit pousser un rameau vigoureux : c'en est fait, l'arbrisseau deviendra chêne. De même les impatiens désespéraient déjà de la Grèce; ils disaient qu'un état naissant doit croître rapidement ou périr. Les Anglais l'ont répété plus haut que les autres, et c'est d'eux que vient la première impulsion qui double la vitalité de la Grèce et lui ouvre l'avenir. Bossuet aurait reconnu là le doigt de la Providence.

L'exemple de l'Angleterre entraînerait peut-être nos hommes d'état, s'ils ne faisaient que se défier des Grecs; mais ils leur reprochent nettement de n'offrir aucune garantie à la politique européenne, et ils articulent contre eux deux griefs : le premier, c'est qu'ils sont dévoués à la Russie, qu'ils professent la même religion et qu'ils seront toujours ses alliés; le second, c'est qu'ils n'ont ni finances, ni ordre, ni esprit d'unité, et ne sauront jamais constituer un gouvernement.

Ces objections ont une telle gravité que, si elles étaient fondées, j'abandonnerais moi-même la cause des Grecs; mais elles ne sont que spécieuses, elles doivent leur crédit aux déclamations des touristes ou aux anecdotes des diplomates. J'ai passé quatre années en Orient : j'ai parcouru la Grèce au pas de mon cheval, la Grèce libre aussi bien que la Grèce asservie; je parlais la langue moderne, et chaque soir, à prix d'argent, j'étais l'hôte d'un pâtre, d'un vigneron, d'un marin, d'un prêtre à la longue barbe. J'ai donc pu observer les Grecs : je n'ai point d'illusions sur eux, je n'ai point contre eux de satires. Je crois assez à leur avenir pour ne leur pas ménager la vérité; je connais assez leurs défauts pour les défendre sans aveuglement.

Or ce sont ces défauts mêmes qui me rassurent contre tout entraînement qui les asservirait à la Russie. En politique, il est plus sûr de se fier aux défauts et au tempérament d'un peuple, qui sont permanens, qu'à ses bonnes intentions, qui sont éphémères. Les Grecs aiment les Russes, dites-vous? Les Grecs n'aiment qu'eux-mêmes, et leur patriotisme est aussi exclusif qu'il l'était dans l'antiquité. Le monde leur paraît graviter autour d'eux; ils croient naïvement qu'ils sont l'objet de l'attention universelle; il n'éclate pas en Europe une guerre ou une révolution qu'ils ne se demandent ce qu'on veut faire ou souffrir pour eux. Comme l'intérêt est la règle de leurs actions, ils se gardent également de la reconnaissance, qui est une gêne, et de la haine, qui est une maladresse; car l'ami qui les sert peut devenir inutile, et l'ennemi d'aujourd'hui peut demain les servir à son tour.

Tant que la Russie excitera leur passion de s'agrandir et menacera les Turcs, les Grecs aimeront la Russie. Dès qu'ils n'auront

plus rien à attendre d'elle, ils cesseront de l'aimer, et dès qu'ils seront ses voisins, ils la craindront : or celui qu'ils craignent, voilà leur ennemi. Les peuples occidentaux essaient de fortifier par des théories leurs alliances, que cependant l'intérêt seul cimente ou détruit. Les races orientales, qui ne professent ni fidélité ni rancune, abandonnent sans scrupule ceux qui leur ont servi d'instrumens et ne croient même pas trahir. Les Grecs sont trop fins pour ne pas pénétrer le jeu de la Russie : ils prévoient le point où elle les arrêtera en jetant le masque; mais ils entreront dans son jeu aussi longtemps qu'il y aura des Turcs à refouler : dès qu'ils se trouveront à leur tour en face de la Russie, ils tendront les bras à l'Europe.

Si les grandes puissances témoignaient aux Grecs moins de dédain, si elles les protégeaient avec moins de malveillance, si elles n'avaient pas une politique vacillante qui tantôt les affranchit, tantôt les comprime, l'influence de la Russie serait vite affaiblie. Elle ne peut que flatter, mais elle flatte avec constance; nous, nous apportons des bienfaits réels, mais par caprice et presque avec insulte. Marquons aux Grecs, par une politique nette, le but où nous les conduisons, promettons-leur des affranchissemens successifs à mesure qu'ils en deviendront dignes, commandons-leur la patience en nous montrant nous-mêmes plus patiens, avouons-leur qu'ils seront un jour à Constantinople notre boulevard avancé contre la Russie : tous les esprits changeront aussitôt, parce qu'ils comprendront que leur cause est unie étroitement à celle de l'Europe.

Il y a peu d'années, les Anglais étaient détestés en Grèce parce qu'ils s'y faisaient redouter : donner à un étranger le nom d'Anglais, c'était presque l'outrager; mais quand l'Angleterre promit de céder les îles ioniennes, l'enthousiasme fut tel que, si elle eût consenti à céder aussi un de ses princes, le suffrage universel l'eût consacré par *l'unanimité*. Elle aurait alors proposé aux Grecs une croisade contre la Russie qu'ils se seraient croisés, de même qu'on les eût conduits au siége de Sébastopol, si on leur eût promis en récompense la cession de la Crète ou de la Thessalie. En politique, les sentimens se règlent sur les intérêts. Les Turcs sont aujourd'hui les seuls ennemis de la Grèce; les Turcs partis, ce seront les Russes.

La communauté de religion est un lien, j'en conviens, mais un lien peu solide : les questions religieuses ont mis les peuples aux prises plus souvent qu'elles ne les ont rapprochés. Les guelfes et les gibelins avaient la même foi; la France très chrétienne et l'Espagne très catholique se sont combattues avec un acharnement rare. Le peuple grec est très pieux : il voit dans les Russes des co-

religionnaires; mais les haines entre frères sont les plus vigoureuses. Les moines grecs sont pauvres et ignorans, ils acceptent avec reconnaissance les tableaux ou les ciboires que leur envoie le tsar; mais la reine d'Angleterre et l'empereur de Russie font aussi des présens au pape sans engager en rien sa politique. L'église grecque se relèvera un jour; les couvens seront plus riches, les évêques plus puissans, dès qu'ils n'auront plus à se défendre contre la tyrannie des Turcs. Quand le clergé se sera constitué, il aura de l'ambition; le patriarche de Constantinople se croira le chef de l'église d'Orient, et considérera bientôt le tsar comme un sacrilége qui s'arroge le pouvoir spirituel. La querelle avec l'église russe sera violente, la séparation irrémédiable, et c'est peut-être dans cette hostilité des consciences que l'Europe trouvera ses plus sûres garanties.

La seconde objection contre les Grecs paraît plus sérieuse : ce sont les fautes qu'ils ont commises dans le petit royaume qu'on leur avait taillé. Ces fautes étaient inévitables après quatre siècles de ténèbres et d'esclavage, il est même juste d'en rejeter une partie sur la diplomatie européenne, qui a imposé à un petit état de huit cent mille âmes toutes les charges d'un grand pays, qui, lorsqu'il fallait un génie créateur ou du moins une main ferme, lui a envoyé des Bavarois pour régens et un enfant pour roi, qui depuis s'est appliquée à semer parmi les Grecs la division et l'esprit d'intrigue afin de constituer un parti russe, un parti anglais, un parti français. D'autres auraient succombé à tant de dangers ou à leurs propres folies; mais la vitalité de ce peuple est telle qu'il grandit au milieu de l'orage. Tout le sert : il a perdu trente années, dit-on, au lieu de se créer une administration (1), des finances, des routes, des chemins de fer; mais pendant ces trente années il s'est fortifié au milieu des luttes, sa force d'expansion se révèle tout à coup, de l'enfance il passe à l'adolescence, et c'est vers lui que se tournent l'espoir de dix millions d'opprimés.

La force de la destinée explique certains faits : elle ne suffit pas pour expliquer cette fortune subite. La race grecque a des vices; elle est loin d'avoir acquis ce sens moral qui manquait presque toujours à ses ancêtres, et qui est plus développé dans les sociétés mo-

(1) Il ne faut pas oublier cependant que depuis 1831 les Grecs ont rebâti 23 villes anciennes, fondé 10 villes nouvelles, parmi lesquelles il faut citer le Pirée, Patras et Syra, relevé 1,600 villages brûlés par les Turcs, porté les recettes des douanes de 3,400,000 drachmes à 6,000,000, construit 5,000 navires et caïques, établi 31 compagnies d'assurances maritimes, et tellement développé leur marine marchande, que le nombre des matelots est de 23,000 : la France, trente-sept fois plus peuplée, en compte un peu plus du double.

dernes. Ces reproches sont devenus un lieu commun; ne serait-il pas temps de chercher si les Grecs n'ont pas aussi quelque mérite, et s'ils ne présentent pas des élémens politiques qui nous répondent de leur avenir? La liberté est un droit imprescriptible qui ne se mesure pas aux vertus; la grandeur d'une nation dépend moins de son innocence que de son énergie et de son patriotisme.

Si l'on considère dans leur ensemble tous les Grecs, qu'ils soient libres ou asservis, des îles ou du continent, de l'Asie-Mineure ou de la Turquie d'Europe, de Marseille ou de Londres, de Trieste ou d'Odessa, on est frappé de leur ressemblance. Tout est chez eux identique; ils offrent le même type, le même esprit, le même orgueil; ils parlent la même langue, pratiquent la même religion; ils ont une communauté de sentimens surprenante; ils n'affichent qu'une seule ambition, ne poursuivent qu'un seul but: tous veulent être libres, tous entrevoient Constantinople reconquise. L'unité de race est une vérité chez eux bien plus que chez les Italiens, où l'antagonisme du midi contre le nord durera longtemps, bien plus que chez les Allemands, qui ne se rapprochent que pour mieux résister à la France. Le XIXe siècle prétend faire triompher partout le principe des nationalités; il n'en trouvera point de manifestation plus éclatante, puisque tous les Grecs ne font qu'un. Un état grec appelé à s'agrandir rencontrera donc une facilité d'assimilation et une force de cohésion merveilleuses.

Cette unité de race, que la gloire passée et les malheurs présens resserrent chaque jour, enflamme sans effort le patriotisme, d'autant plus ardent qu'il connaît ses droits, d'autant plus efficace que ses aspirations sont nettement définies. Les Grecs ont un sentiment très vif de leur intérêt personnel; mais ils ont une passion supérieure pour l'intérêt général. S'ils sont âpres pour s'enrichir, ils sont plus généreux encore dès qu'il s'agit de la chose publique. L'initiative privée a joué un grand rôle dans Athènes depuis trente ans : c'est par les souscriptions des particuliers que se sont fondés et élevés musées, bibliothèque, université, observatoire, églises, écoles, établissemens d'utilité ou de bienfaisance. Les plus pauvres contribuent, les plus éloignés envoient les offrandes les plus magnifiques; les Grecs de Trieste, de Vienne ou d'Odessa, qui ne seront jamais sujets du royaume grec, les raïas de Smyrne ou de Constantinople, qui savent qu'ils mourront dans la servitude, s'imposent pour ce petit état qu'ils chérissent comme la terre promise. Les Ioniens, quand ils ont voté unanimement leur annexion à la Grèce, n'ignoraient pas ce qu'ils allaient perdre en échangeant le protectorat bienfaisant des Anglais contre l'administration impuissante et onéreuse des Hellènes : ils ont fait d'avance leur sacrifice

heureux d'apporter leur tribut à la patrie commune et de l'agrandir à leurs dépens. Les Crétois, qui versent leur sang pour avoir le droit de se donner à Athènes, savent aussi qu'ils n'y gagneront rien, sauf le nom d'hommes libres; au lieu d'obéir aux Turcs, qu'ils exploitent et dépossèdent, ils obéiront à une capitale lointaine qui exigera beaucoup pour rendre peu. Il faut cette abnégation, cet aveuglement volontaire, qui est le vrai patriotisme, pour reconstituer un peuple.

Pour asseoir leur gouvernement intérieur, les Grecs ont une base large et sûre qui est l'égalité. Cette égalité, que d'autres peuples achètent par des révolutions sanglantes, la Grèce la possède complète, à l'état idéal, et elle la doit aux Turcs. Quatre siècles d'oppression sont un terrible niveau : tous étaient devenus pauvres, tous étaient devenus petits, tous, quand le mouvement libéral de 1789 et de 1815 s'est propagé en Orient, partaient d'aussi bas. Les plus intelligens se sont instruits, les plus rusés se sont enrichis, mais il n'y a ni aristocratie ni classes vouées au travail et au mépris; il n'y a ni barrières ni préjugés, il n'y a ni misère ni priviléges; le pacte social y est équitable, l'esprit d'association repose sur une sincère fraternité. C'est pourquoi la liberté, dès qu'elle a été proclamée, n'a pas été un vain mot. On en a joui avec une plénitude qui a excité le blâme des cabinets de l'Europe, mais qui devrait exciter notre envie, car cette expérience nous apprend que le pays le plus débile traverse impunément les crises et les dangers tant qu'il s'attache uniquement à sa liberté.

Ce qui nous blesse surtout en Grèce, ce sont des finances réduites à une banqueroute perpétuelle, c'est l'habitude du brigandage compliquée d'une férocité qui excite justement l'horreur. Ce reste de barbarie, héritage des Turcs, disparaîtra devant une police sérieuse: il suffit de convertir en gendarmerie deux régimens composés des meilleurs soldats. Les finances au contraire ne se rétabliront que lorsque l'étendue du territoire sera proportionnée aux dettes. La dette de la Grèce est de 450 millions; l'intérêt à 5 pour 100 est donc de 18 millions. Or, le budget des recettes étant de 23 millions, le service de la dette exigerait les cinq sixièmes du revenu annuel. Quel est le pays qui pourrait faire honneur à ses engagemens dans de telles conditions? La dette deviendra légère et sera payée sans peine le jour où, la population étant quintuplée, les revenus croîtront par une progression plus rapide encore. De même le royaume italien aurait péri par les finances, s'il ne s'était subitement agrandi et n'avait pu répartir ses charges sur vingt-trois millions de sujets.

Le fisc et la police sont, dit-on, le dernier raffinement d'une so-

ciété : la Grèce, quand il en sera temps, ne manquera pas de bons exemples dans ce genre; mais la question de vitalité prime les questions d'ordre, ou plutôt elle les implique. Faisons la Grèce libre et puissante, nous la verrons bientôt prospère et policée. Tous les pays ont traversé l'ère des conquêtes avant d'atteindre l'ère de la bonne administration. Assurément peu de peuples seraient plus faciles à conduire, s'ils avaient un conducteur : ils sont passionnés pour le progrès, mais les princes qu'on leur impose sont des enfans qui, loin de les initier au progrès, ont eux-mêmes leur éducation à faire. Les Grecs ont un amour-propre et un esprit d'émulation à peine croyables. Intelligens, actifs, avides de s'instruire, brûlant d'égaler notre civilisation, ils offrent à un gouvernement qui saurait s'en servir les ressorts les plus favorables; doux dans leurs relations, assez vaniteux pour aimer les fonctions publiques, assez timides pour respecter une volonté juste et pour craindre toute manifestation de la force, ils se plieraient aussitôt à ce degré d'obéissance qu'exige la légalité. Si le roi Léopold avait accepté la couronne que lui proposait la conférence de Londres, je suis convaincu qu'il aurait fait de la Grèce un royaume modèle, et il l'aurait acceptée, si les frontières du nouvel état eussent été portées à des limites raisonnables.

Enfin la Grèce a déjà en elle deux forces qui l'ont sauvée et qui feront un jour sa grandeur; je veux parler de son système municipal et de son attachement au régime constitutionnel. La commune n'est pas seulement organisée en Grèce, elle est très développée; dans les provinces libres, elle est une puissance; dans les provinces asservies, elle est tout. Au lieu de proposer aux Hellènes les prétendus bienfaits de la centralisation, souhaitons-leur de garder ces libertés municipales qui sont la base des autres libertés, et qui apprennent à un peuple à se gouverner lui-même. La pratique sincère du régime constitutionnel marque aussi chez eux, au milieu de leur inexpérience, un sens droit et un instinct politique où se reconnaît l'esprit de leurs ancêtres. En vain on leur a répété que l'enfance d'une nation n'avait point de meilleur abri que le despotisme; ils ont voulu une constitution. Ils ont subi des épreuves de tout genre, ils ont langui tour à tour au sein de l'inertie ou tremblé au milieu des révolutions; ils ont renversé une dynastie et combattu la guerre civile dans les rues d'Athènes; ils ont eu la honte de voir l'Angleterre mendier pendant six mois dans toutes les cours de l'Europe un roi que toutes les cours leur refusaient; ils ont souffert pendant ce temps la famine, la ruine et bien des angoisses, mais ils n'ont pas sacrifié une seule de leurs institutions; la peur ne les a pas jetés aux pieds d'un maître, ils sont restés fidèles à la

liberté. Telle nation qui parle des Grecs avec dédain devrait rougir devant eux en méditant cet exemple.

Au lieu de maltraiter la Grèce, il serait donc sage de l'encourager, de la protéger, de l'agrandir et de lui montrer surtout cette vertu éminemment paternelle qui est la patience. Il faut trente ans pour faire un homme : n'accordera-t-on pas plus de temps à l'éducation d'un peuple? Notre civilisation nous a coûté quinze siècles d'efforts, à nous qui héritions des Romains : ne donnerons-nous pas au moins un siècle à une nation qui sort des mains des Turcs? Je ne fais appel ni aux sentimens, ni à l'imagination poétique, ni aux souvenirs classiques, ni même à la justice de ceux qui gouvernent le monde; tout cela est tellement surannné que mon appel serait ridicule. Je leur montre les seules divinités qu'ils reconnaissent, l'intérêt et le fait accompli. L'affranchissement et l'accroissement de la Grèce sont des faits accomplis. Ce doigt de la fatalité, devant lequel on s'incline si vite, désigne aux Grecs Constantinople comme une proie dévolue. Ils seront un jour les gardiens du Bosphore au nom de ce principe des nationalités que notre politique remet en honneur chaque fois qu'elle y trouve quelque avantage. Notre intérêt est donc de ne pas rejeter sans cesse dans les piéges de la Russie une race que son passé, ses instincts, son éducation, ses institutions, son commerce, poussent vers nous. Notre intérêt est de les faire rentrer dans la grande famille européenne dont ils sont les premiers-nés. De même que leurs ancêtres ont refoulé les invasions des Scythes et des hordes qui erraient autour de la Mer-Noire, de même ils opposeront aux conquêtes de la Russie une digue derrière laquelle l'Europe montrera ses armes avec l'autorité et la confiance qu'inspire aujourd'hui aux Russes leur croisade contre les musulmans.

Nos petits-fils verront peut-être la question d'Orient résolue par un démembrement successif, conforme à la géographie, à l'histoire, à l'affinité des races, à leur culture, à leur religion. C'est la prévision la plus sage, si les fautes et la mollesse des puissances occidentales ne trahissent point ces nations qui se détachent du joug commun pour se reconstituer. Elles formeront alors contre la Russie une série de remparts homogènes. Le premier sera le Danube jusqu'à son embouchure; la population roumaine, vaillante et fortifiée par l'agriculture, pourra mettre en ligne cent cinquante mille soldats. Le second sera la Grèce, étendue jusqu'à la chaîne des Balkans, comprenant la Macédoine et la Thrace, régnant sur le Bosphore et sur la mer Égée, comptant dix millions d'habitans, qui fourniront sans effort une armée de deux cent mille hommes et quarante mille marins. Le troisième sera l'Asie-Mineure, occupée

par 9 ou 10 millions de musulmans; maîtres chez eux, propriétaires du sol, plus forts parce qu'ils seront concentrés, — relevant une de leurs anciennes capitales, Brousse, Nicée, Iconium ou Damas, — ouvrant au commerce de l'Angleterre et de l'Occident des ports francs sur toutes les côtes, les Ottomans auront encore un vaste empire à cultiver et à repeupler. Enfin l'Égypte formera une arrière-ligne; elle sera l'alliée naturelle des Ottomans contre les Russes; comme aujourd'hui, les deux puissances réunies pourront armer quatre cent mille soldats. Ainsi démembré ou plutôt reconstitué, l'Orient n'opposera pas seulement aux idées de conquête une résistance sérieuse; il leur opposera cette force morale que donnent le droit, un même sang, des frontières naturelles et par suite le patriotisme. La politique de l'Europe est d'aider une si juste transformation par des secousses discrètes, avec ménagement, mais avec constance; autrement tout éclatera au moment où l'Europe sera le moins capable de modérer cette inévitable révolution. En vain le gouvernement français, qui prétend ne s'occuper que de l'exposition universelle, a signifié aux Grecs son indifférence et son mauvais vouloir; d'autres gouvernemens les soutiennent et prendront le rôle plus généreux qui nous appartenait jusqu'à ce jour. — Les Anglais, engagés par leurs propres bienfaits, protégent secrètement les Crétois, forment un comité philhellénique, et vendent des armes aux Thessaliens (1); les Américains ne cachent ni leurs dons ni leurs vœux, et voudraient envoyer des frégates sur les côtes de la Crète. Le gouvernement italien laisse partir prudemment pour la Grèce les volontaires de Garibaldi. Le gouvernement hellénique excite partout la révolte; on assure qu'il rassemble des troupes sur les frontières de la Thessalie. La Russie enfin continue à exalter chez les Grecs l'ambition et l'amour de la liberté. Au moment où les Crétois prenaient les armes, voici comment s'exprimaient les journaux russes (2) : « La question d'Orient ne peut être résolue que par ces mêmes populations chrétiennes dont la vigueur et la vitalité sont telles qu'elles ont résisté à des siècles de souffrance et de servitude. Les puissances occidentales chercheront à se les attacher; elles les aideront à lever le drapeau de leur indépendance, elles se feront les champions de leur liberté. *Ceux qui connaissent la Russie savent que nous ne mettrons aucun obstacle à la réalisation de ce projet, s'il existe.....* Toute acquisition territoriale nous est inutile, et notre seul désir est le bien-être, la liberté de ces populations, qui sont liées à notre patrie par le sang ou la religion. »

(1) M. Erskine, ministre d'Angleterre à Athènes, a même poussé le zèle si loin, qu'il s'est attiré un désaveu dont la valeur est aisément appréciée.

(2) *Correspondance russe* de Saint-Pétersbourg, 18 septembre 1866.

Sous l'ironie et le désintéressement feint de ces paroles, on sent la vérité de la situation. Ce que la Russie affecte de souhaiter, elle le craint; prise dans ses propres filets, elle sera forcée d'agir comme nous, mais elle rira bien de nos hommes d'état, s'ils repoussent l'occasion qui leur est offerte, et s'ils commmettent une faute qui dément toute notre politique depuis quarante ans. La diplomatie doit faire en sorte que la Crète soit libre et pacifiée avant le printemps; autrement elle sera contrainte de l'affranchir dans un an et d'affranchir avec elle l'Épire et la Thessalie. Au lieu de régler ce mouvement par degrés et pour ainsi dire par étapes, elle le laissera s'étendre sans mesure. Son intervention l'aurait circonscrit, son abstention ne fera que l'aggraver. La Turquie sera exposée à des coups trop rudes, la Grèce à une assimilation trop rapide; toutes deux peuvent être compromises, l'une par l'excès de ses pertes, l'autre par l'excès de ses accroissemens.

Mais, dira-t-on, faut-il encore intervenir, transporter des troupes, armer des navires? Non certes, et plût au ciel que nous fussions guéris du goût des interventions! Nous savons ce qu'elles rapportent et comment on en revient. Non, la Crète n'exige point un tel effort. Il suffit d'une entente de la France avec l'Angleterre et avec la Russie : or je viens de montrer que l'entente sera facile sur ce point. Il suffit d'une note signifiée à la Porte par les trois puissances protectrices qui ont rédigé le traité de Londres et pris l'engagement de veiller sur la Grèce. Il suffit d'un mot qui arrête les Égyptiens, au lieu de les lancer, comme nous le faisons aujourd'hui, sur des populations que les Turcs seuls ne sauraient soumettre. Il faut une pression, mais il ne faut point une pression trop forte pour obtenir la liberté d'une province qui de fait est presque séparée, dont l'occupation est ruineuse, car elle ne fournit point d'hommes, et elle en absorbe, elle paie peu d'impôts et coûte plus qu'elle ne rend, tandis que ses protestations ou ses rébellions affaiblissent fréquemment l'empire. La Crète d'ailleurs peut être rachetée comme l'a été Venise : c'était l'idée du roi Charles X. On citera aux Turcs l'exemple des Anglais qui ont cédé les îles ioniennes avec tant d'à-propos qu'on ne sait s'il faut les louer de s'être défaits d'une possession onéreuse, ou d'avoir reconnu les droits d'un peuple qui ne cessait de protester contre leur joug. Enfin il est temps de faire comprendre au gouvernement du sultan qu'il doit concentrer peu à peu ses forces, se replier sur ses parties vives où le sang ottoman circule, sacrifier ses parties faibles qui veulent se détacher, et où les races chrétiennes le haïront, le combattront et l'épuiseront toujours. Les conseils des grandes puissances seront d'abord mal écoutés, mais les événemens leur prêteront bientôt

une autorité irrésistible. Au lieu de flatter les Ottomans, il serait d'une politique prévoyante de leur dire la vérité, de ne plus leur imposer des réformes qui leur ôtent leur séve et leur originalité pour leur prêter nos vices et nos ridicules, d'écarter la fiction d'une intégrité que l'Europe détruit de ses propres mains depuis un demi-siècle.

L'histoire jugera plus sévèrement qu'on ne le pense l'attitude du gouvernement anglais, du gouvernement autrichien et parfois du gouvernement français vis-à-vis de la Turquie. Par intérêt, ils se sont constitués les défenseurs, les médecins, les complaisans d'une race de fanatiques et de barbares; ils se sont appliqués à maintenir dans sa servitude des races qui lui sont supérieures, qu'ils auraient dû délivrer au prix de leur sang. Ils redoutent toute révolte des chrétiens, ils restent sourds à leurs plaintes, ils ont soin de parler d'eux avec mépris, de garder pour les musulmans tous leurs éloges, et, quand l'opinion publique les contraint à combattre les oppresseurs, ils replacent aussitôt les opprimés sous le joug après avoir stipulé des garanties dérisoires. La crainte et l'égoïsme sont le secret d'une telle conduite : nous en sommes punis par la décadence précipitée de la Turquie, par les progrès de la Russie, par ce chaos que nous n'osons plus contempler, que nous avons préparé, et que nous appelons la *question d'Orient*.

Revenons donc à une politique généreuse, que la France a fait triompher plus d'une fois, qu'elle délaisse aujourd'hui, et dont l'Europe abandonne follement l'honneur à la Russie. Les races chrétiennes sont seules vivaces en Orient : c'est à elles que l'avenir appartient; l'unité grecque est marquée par la destinée aussi clairement que l'unité italienne et l'unité allemande. Soyons les protecteurs déclarés d'aspirations aussi légitimes, afin d'avoir le droit d'en être les modérateurs.

BEULÉ, de l'Institut.

LA

SCIENCE DU LANGAGE

Lectures on the Science of Language delivered at the Royal Institution of Great-Britain, by Max Müller; 2 vol. in-8°. London 1861-1864.

L'ouvrage dont nous entretiendrons aujourd'hui les lecteurs de la *Revue* se compose de deux parties publiées à trois années d'intervalle. Les deux volumes qu'il comprend traitent de deux sujets assez différens pour qu'il soit difficile d'en rendre compte en une seule fois. La valeur scientifique en est aussi très différente. Tandis que le premier est un exposé de la science considérée dans son histoire, dans sa méthode et dans ses principaux résultats, l'autre cherche d'abord à élucider les conditions physiologiques de la parole et présente ensuite quelques applications souvent contestables des lois démontrées dans le premier traité. Au reste, c'est ce dernier qui a le plus contribué à populariser en Europe le nom de M. Müller; il date de l'année 1861. Depuis cette époque, il a eu plusieurs éditions et il a été traduit en plusieurs langues. Il est donc connu de beaucoup de lecteurs, et nous pouvons dire qu'il mérite de l'être non-seulement à cause du savoir de l'auteur, mais aussi parce qu'il contient le premier exposé systématique d'une science nouvelle dont l'avenir est certainement incalculable. M. Müller a partagé son premier volume en neuf leçons, qui rappellent les séances publiques qu'il a données il y a cinq ans à l'*Institution royale* de Londres. La masse énorme de faits qu'il y a rassemblés en rend la lecture souvent pénible aux personnes qui n'ont pas l'habitude des

spéculations grammaticales ou philologiques, et qui n'ont point étudié dans ses détails la géographie ou l'histoire des peuples barbares. On désirerait souvent aussi plus de clarté dans l'exposition, plus de suite dans le développement des doctrines, en un mot plus d'ordre dans la composition du livre et de proportion entre les parties; mais ces qualités sont trop exclusivement françaises pour que nous soyons en droit de les exiger d'un Allemand, et encore d'un Allemand qui écrit dans une langue étrangère et qui professe pour des étrangers. Le manque de netteté dans la forme a l'inconvénient de faire paraître hasardées, même aux yeux des personnes compétentes, beaucoup d'assertions qui sont cependant fondées sur un grand nombre de faits et sur un emploi très sûr de la méthode. Enfin, si nous ne connaissions par d'autres écrits la hardiesse d'esprit de M. Müller et la solidité de son savoir, plusieurs parties de son livre, notamment celle où il est traité de l'origine du langage, pourraient à nos yeux porter quelques traces de timidité et d'hésitation. Nous croyons que ces défauts, signalés par plus d'un lecteur, n'existent pas en réalité, et que, si les conclusions du livre paraissent incertaines, cela tient surtout à ce que les connaissances psychologiques et les principes métaphysiques de M. Müller ne sont ni assez clairs ni assez solides. L'analyse des faits, en général la méthode naturelle appliquée à l'étude du langage, méthode qu'il possède aussi bien qu'aucun homme de l'Europe, l'a porté jusqu'à un point au-delà duquel elle ne suffit plus et où l'on ne peut demander de nouvelles lumières qu'à la philosophie. Il eût été plus prudent de marquer la limite où s'arrête la science du langage et de laisser le reste aux inductions d'une autre science; mais l'homme que l'étude générale de la chimie et de la physique a conduit jusqu'à la théorie des équivalens, telle qu'elle a été plusieurs fois et récemment encore exposée dans la *Revue*, peut difficilement s'arrêter en face du dernier problème dont la solution lui donnera la clé de tous les autres. Quand une analyse bien faite nous a montré qu'à une certaine époque de l'humanité on a parlé en monosyllabes, et que c'est de ces élémens simples que toutes nos langues sont sorties, il est difficile de ne pas se demander à soi-même d'où sont venus ces premiers élémens et comment l'homme a pu les inventer ou les recevoir. Toutefois, de même que la théorie de l'unité des formes primordiales de la matière ne peut pas s'établir par la seule observation et n'est pas du domaine de la physique, de même la question de l'origine du langage ne peut pas être résolue par les seuls principes de la grammaire comparée. Ces problèmes et tous ceux du même genre appartiennent à la métaphysique. Seulement, pour les résoudre avec certitude, les sciences d'observation sont d'un puissant secours, parce que les faits scien-

tifiquement analysés offrent une base solide à toute l'argumentation. La physique mathématique vient après la physique expérimentale, mais sans les expériences la physique mathématique serait une science vide, un échafaudage léger construit sur un terrain mouvant et que le moindre vent pourrait abattre. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Müller, et si son livre ne donne point la solution complète du grand problème, il a du moins l'avantage de poser le fondement solide sur lequel cette solution peut être appuyée. Nous allons essayer, sans nous astreindre rigoureusement à l'ordre de l'auteur, de résumer les grands faits scientifiques que renferment ses premières leçons et d'en faire saisir l'importance.

I.

Nous n'examinerons pas si l'histoire de la science du langage, telle que M. Müller l'a présentée, est assez exacte et assez complète; il suffit qu'elle soit véridique et impartiale. Cette science ne date pas d'hier, comme on se plaît à le répéter de notre temps, elle est au contraire une des plus vieilles sciences d'observation, et ne remonte pas moins haut dans le passé que l'étude des phénomènes naturels et les premières tentatives d'analyse chimique. Seulement elle a eu le même sort que plusieurs autres sciences de même nature, particulièrement la chimie : après avoir longtemps cherché sa voie et ses instrumens d'analyse, elle a fini par les trouver, et à partir de ce jour elle a marché avec une rapidité extrême. Nous datons la chimie de Lavoisier, c'est-à-dire de la révolution française, parce que c'est à cette époque que, sûre de sa méthode, elle s'est trouvée en possession de la balance, au moyen de laquelle elle a donné à ses analyses une précision qu'elles n'avaient point eue auparavant. La même époque a vu entrer l'étude du langage dans sa période scientifique, parce qu'alors la conquête lui a apporté de l'Inde l'instrument d'analyse qui lui avait manqué jusque-là : le sanscrit a été pour les philologues ce que la balance a été pour les chimistes. Aujourd'hui ces deux sciences ne sont pas moins avancées l'une que l'autre, et je crois même qu'à certains égards la science du langage est plus avancée que la chimie, parce qu'elle est plus près de résoudre ses problèmes fondamentaux et de passer à cet état de science déductive où est depuis longtemps parvenue l'astronomie; mais une science ne vient pas subitement au jour sans préparation et sans cause. Elle est, comme tout phénomène naturel, préparée par une longue et souvent pénible élaboration, à laquelle des siècles entiers et de nombreuses générations de savans ont participé.

Les préliminaires du drame scientifique qui se dénoue sous nos

yeux se sont accomplis sur deux points principaux du globe, chez les Grecs et chez les Indiens. A quel moment l'étude analytique du langage a-t-elle commencé chez les Grecs? Je l'ignore, et il ne paraît pas qu'on puisse le savoir; car si le premier grammairien qui a laissé un nom appartient à la période alexandrine, d'un autre côté Aristote et même Platon possédaient des notions grammaticales déjà si avancées, qu'il est difficile de les en croire les premiers inventeurs. De plus, si la grammaire, c'est-à-dire l'étude pratique d'une langue, est la première étape de la science du langage, elle n'apparaît pas non plus subitement au milieu d'un peuple. On peut penser qu'elle s'y montre aussitôt qu'il existe une littérature classique et une langue qui cherche à se fixer; c'est ce qui est arrivé dès le temps d'Eschyle, comme le témoigne Aristophane. L'enseignement des pédagogues avait certainement dès cette époque une couleur grammaticale, comme celui des sophistes et des rhéteurs avait une couleur littéraire. Au siècle suivant, Platon posait les grands problèmes du langage presque dans les termes où nous les posons aujourd'hui, et, sans pouvoir s'appuyer sur les faits innombrables dont nous disposons, proposait par une sorte d'intuition du génie les solutions que nous proposons nous-mêmes. Nous ne pouvons pas citer ici ses paroles, mais nous renvoyons le lecteur curieux au dialogue intitulé *Cratyle*.

C'est peut-être aussi s'avancer beaucoup que de représenter les anciens Grecs comme indifférens à l'étude des langues étrangères. Bien des choses au contraire les y conviaient : leur commerce, leur politique, leurs colonies, leurs voyages, leur curiosité d'historiens si vivement excitée depuis le temps d'Hérodote, le renom de sagesse, c'est-à-dire de science, dont jouissaient chez eux les peuples de l'Orient, enfin, depuis l'époque de Socrate, cet immense besoin de savoir d'où sont sorties presque toutes les sciences que nous cultivons de nos jours. On se persuade que les études grammaticales n'échappèrent point à cet élan général des esprits, quand on en trouve des traces considérables dans Aristote, et que peu d'années après on les voit florissantes dans Alexandrie. Le bouleversement du monde grec qui suivit la conquête macédonienne et l'expédition d'Alexandre le Grand, loin de ralentir ce mouvement, le précipita et le concentra dans certaines villes, telles qu'Alexandrie, Pergame, Antioche et Rhodes. Dans l'espace de temps compris entre Alexandre et la conquête romaine, les études grammaticales prirent un grand accroissement. Deux causes surtout y contribuèrent, les progrès des sciences d'observation et en général de l'esprit scientifique chez les Grecs, le rapprochement de beaucoup de peuples et de langues à la suite de la conquête macédonienne. L'esprit scientifique durant cette période ne s'appliqua pas seulement à la re-

cherche et à la classification des phénomènes naturels, il s'appliqua aussi aux choses de la pensée et aux œuvres de la littérature et des arts. C'est le temps où furent composés sur les poèmes d'Homère et d'Hésiode ces grands travaux de critique dont les textes que nous possédons ont été le résultat. Cette œuvre de la critique fut certainement littéraire, mais elle fut principalement grammaticale. C'était, il est vrai, de la grammaire appliquée, mais enfin elle prouve que l'on avait alors des connaissances et des règles grammaticales établies. Quant à l'autre cause que nous avons signalée, le rapprochement des peuples et des langues, elle agit avec une extrême énergie pendant plusieurs siècles; c'est la période des traductions et de l'enseignement public, période à beaucoup d'égards comparable à celle où nous vivons. La fondation du Musée d'Alexandrie, centre d'études comme il n'en a plus été créé depuis lors, remonte à cette époque. C'était un établissement hellénique, où l'on professait en langue grecque et pour des Grecs; mais le prodigieux développement du commerce international amenait au Musée et dans les grandes villes centrales nommées plus haut des hommes de toutes les nations de l'Orient, avec leurs costumes, leurs mœurs, leurs idées, leurs religions et enfin leurs langues. Ces langues, on les apprenait, comme eux-mêmes apprenaient le grec, et s'il y avait chez eux quelque livre dont la connaissance parût avoir une importance majeure, on le faisait passer de leur langue en langue hellénique. Ainsi furent composées la traduction grecque de la Bible dite des Septante, traduction qui nous est restée, et celle de l'Avesta de Zoroastre, qui est probablement à jamais perdue pour nous.

Nous savons que les études grammaticales se développèrent rapidement dans la période alexandrine; mais nous savons aussi qu'elles avaient suivi une marche progressive, et que ni les règles ni les termes de la grammaire ne furent créés d'un seul jet. Si l'imprimerie n'existait pas et que dans deux mille ans il ne restât de nos soixante dernières années que le traité de chimie de M. Thénard ou celui de M. Berzélius, on pourrait croire alors qu'ils ont d'un seul coup créé la chimie et la nomenclature chimique, tandis que l'une et l'autre sont dues aux travaux successifs d'un grand nombre de savans. Sans attribuer à Zénodote, premier bibliothécaire d'Alexandrie, ni à Aristote, qui l'avait précédé de cent ans, la création de telle règle ou de telle expression grammaticale, nous pouvons affirmer que la grammaire prit une forme définitive dans la période alexandrine. Nous possédons en effet de cette époque un véritable traité de grammaire, composé par un certain Denys le Thrace, qui fut un élève du célèbre critique d'Homère, Aristarque.

A partir de cette époque, on peut suivre à travers l'histoire la destinée des études grammaticales. Ce fut, dit-on, ce même Denys

qui les transporta dans Rome au temps de Pompée, et qui composa pour les jeunes Romains la première grammaire pratique de la langue grecque. Nous pensons néanmoins que les études du même genre étaient cultivées dans Rome, quoique avec moins de méthode, longtemps avant Pompée, car il y eut des hommes célèbres qui, bien que Romains, parlèrent avec pureté la langue des Hellènes, au point de pouvoir haranguer en grec les Grecs eux-mêmes : tels furent Tibérius Gracchus et le consul Flamininus. On sait aussi que la première histoire romaine fut écrite en grec par Fabius Pictor deux siècles avant Jésus-Christ, et que ce besoin d'apprendre et d'employer la langue des Hellènes devint général dans l'aristocratie romaine depuis le temps des Scipions. Dès que les Romains furent en possession d'une véritable grammaire grecque, l'enseignement des langues fut donné chez eux à peu près comme il se donne aujourd'hui chez nous. On traduisit littéralement en latin les termes inventés par les érudits d'Alexandrie : ainsi l'on vit apparaître les noms des *cas*, des *genres*, des *personnes*, les mots *déclinaison* et *conjugaison*, et une foule d'autres dont la signification latine ne s'explique souvent que par la langue grecque, d'où ils ont été traduits. C'est ainsi que l'étude empirique des langues fut constituée.

La grammaire de Denys le Thrace fut complétée par ses successeurs grecs et latins; mais le fond resta le même pendant toute la durée du moyen âge et des temps modernes : non-seulement les deux empires de Rome et de Constantinople n'ajoutèrent presque rien à l'œuvre des anciens grammairiens; mais, ce qui est bien digne de remarque, la scolastique du moyen âge, qui aurait dû être si intéressée à conserver la pureté de la langue latine et à en développer l'étude scientifique, ne fit pas faire un seul pas à la science du langage. Le contact des missionnaires et des prêcheurs de la foi chrétienne avec tant de peuples étrangers, parlant les idiomes les plus divers, se prolongea pendant plus de dix siècles sans qu'aucun d'eux conçût la pensée que les vieilles grammaires latines ne représentaient pas la grammaire en général et n'étaient que des rudimens enfantins. On considérait la langue de l'église comme la seule qui fût digne de ce nom; la langue grecque elle-même avait le défaut d'être l'idiome des schismatiques, et l'hébreu n'avait que le mérite d'être la langue des Écritures et de passer pour avoir été enseigné à Adam par Dieu lui-même. Ainsi donc un concours durable de circonstances empêcha que l'on vît dans les idiomes étrangers ou modernes autre chose que des productions barbares et de simples instrumens nécessaires à la propagation de la foi. Quant à l'enseignement des laïques, d'abord, avant la réforme en Allemagne, avant la révolution chez nous, il n'était guère donné que par des prêtres et des religieux; ensuite il ne portait

guère que sur les langues anciennes, le grec et le latin, et les vieilles grammaires y pouvaient suffire. Aujourd'hui, quand nous jetons un coup d'œil sur ce passé, nous voyons s'allonger devant nous une série non interrompue de grammaires toutes copiées les unes sur les autres, même les meilleures, série qui part du commencement de notre siècle et remonte d'année en année jusqu'à Denys le Thrace, embrassant une période de deux mille ans. C'est la période empirique dans laquelle les formes des mots sont classées dans un ordre commode pour l'enseignement, mais sans qu'aucune d'entre elles soit scientifiquement expliquée.

Pendant que les peuples gréco-latins construisaient et se transmettaient le système grammatical un peu artificiel qui s'enseigne encore dans les écoles, les Indiens construisaient le leur dans des conditions analogues et aboutissaient à des résultats semblables. L'étude de leur langue commença chez eux peu de temps après la période du Vêda, dont on peut fixer le centre vers le XVIe siècle avant Jésus-Christ au plus tard. Nous avons reçu de ces époques reculées un certain nombre d'ouvrages d'une grande valeur, où sont contenues, sans beaucoup d'ordre il est vrai, de très profondes observations faites par les brâhmanes et adoptées par les savans de nos jours. A partir de ce moment, les études grammaticales n'ont plus cessé un seul instant chez les Indiens, parce qu'elles ont eu pour objet non-seulement de conserver intacts les textes des hymnes qui sont les monumens sacrés du brâhmanisme et d'en perpétuer l'intelligence, mais aussi d'épurer la langue commune, d'en éliminer les formes inutiles ou dénaturées par l'usage populaire, en un mot de constituer cette langue savante et correcte à laquelle on donna dès lors le nom de langue sanscrite, c'est-à-dire parfaite. Comme le sanscrit procède directement de l'idiome des Vêdas, qui est une sorte de sanscrit ancien, les études grammaticales faites en langue vêdique servirent de base aux grammairiens des temps postérieurs. La science des premiers alla s'étendant et se complétant par l'examen des formes de mots employées dans les poésies classiques. Il arriva un temps où l'examen fut complet, et ne laissa plus hors du cercle grammatical une seule forme irrégulière qui ne fût interprétée et ramenée à la régularité. Cet immense travail des brâhmanes était fini plusieurs siècles avant Jésus-Christ, dans un temps où l'on songeait à peine chez les Grecs à s'occuper de grammaire. Il fut réuni à cette époque dans un livre d'une étonnante érudition. Ce livre, transmis de siècle en siècle depuis plus de deux mille ans avec d'abondans commentaires, nous le possédons, c'est la grammaire de Pânini. On peut dire qu'elle représente la science empirique dans son plus grand développement, qu'il n'y a chez aucune nation ancienne ou moderne aucune grammaire qui puisse

rivaliser de valeur avec celle du savant indien, en un mot que la grammaire de Pânini est la perfection du genre. M. Müller a raison d'ajouter néanmoins que, sur la nature, sur l'origine, sur les lois naturelles de la formation du langage, cette grammaire ne nous apprend absolument rien. Si nous réunissions dans un seul livre les procédés employés par toutes les nations de la terre dans le travail des métaux, même dans celui de toutes les substances minérales ou végétales dont se servent leurs industries, nous posséderions une sorte d'encyclopédie des arts utiles; mais nous n'aurions pas pour cela la moindre notion de la chimie, ni l'idée qu'une science de ce nom pût exister.

La science du langage est née en Europe, et elle est toute moderne. L'idée qu'il est possible d'appliquer à cette étude les méthodes scientifiques ne date que de cent soixante ans environ. Elle appartient à Leibniz, ou du moins c'est dans une lettre de Leibniz au tsar Pierre le Grand qu'elle apparaît pour la première fois dans l'histoire. Le grand philosophe de Leipzig, dont l'esprit curieux et fécond se porta sur tant de sujets et sut créer ou transformer plusieurs sciences, rompit ouvertement avec la vieille routine empirique et proposa de former des dictionnaires d'un grand nombre de langues, afin que l'on pût les comparer mot par mot les uns aux autres, analyser les mots, les classer, et par ce moyen en connaître avec certitude les origines, ainsi que celles des nations qui les ont employés. Leibniz comprenait dans une même pensée deux sciences qui n'existaient point encore et qui ont pris de nos jours une grande importance, la philologie et l'ethnographie. Je ne vois pas la nécessité de faire honneur, comme le veut M. Max Müller, de l'une ou de l'autre au christianisme, et de dater la science du langage du jour de la Pentecôte à cause des langues de feu qui se tinrent sur la tête des apôtres. Le savant professeur doit savoir ce que c'était que ces langues, lui qui a publié le Véda avec son commentaire, et qui peut connaître mieux que personne la théorie du feu sacré. L'idée de la commune origine des hommes n'est pas plus chrétienne qu'elle n'est grecque, juive ou bouddhique, et ce n'est pas d'elle qu'est issue la philologie comparée. Celle-ci est née des mêmes sources que toutes les sciences modernes; elle a été créée par l'esprit scientifique de nos jours, qui n'a rien à démêler avec la foi. Si ce besoin de tout analyser, de tout classer, de n'avancer dans la science qu'avec méthode, afin de pouvoir atteindre sûrement la solution des derniers problèmes, n'avait pas animé nos générations, ni la science des langues ni les autres sciences d'observation ne seraient venues au jour, et les missionnaires depuis cent cinquante années n'auraient pas plus contribué à la rénovation des études linguistiques qu'ils n'y avaient contribué auparavant. Il est

pourtant vrai de dire qu'animés, eux aussi, de l'esprit du temps, ils ont aidé au progrès de la science en recueillant bien ou mal dans beaucoup de contrées lointaines des matériaux dont les savans de l'Europe ont su profiter.

La pensée de Leibniz ne tomba point sur un sol infécond. Pendant tout le XVIIIe siècle, on rassembla des faits et l'on tenta des solutions; mais alors régnait encore une idée juive exprimée au premier chapitre de la Genèse et malheureusement prise à la lettre par beaucoup de chrétiens. La Bible dit qu'Adam apprit de Dieu même les noms des objets, et d'après cela, comme ces noms sont hébraïques, l'hébreu était tenu pour la langue primordiale de laquelle toutes les autres avaient dû sortir. Si l'on y avait regardé d'un peu plus près, on aurait vu dans le même livre ce Dieu se promenant dans le jardin de délices, sur l'heure de midi, quand souffle une brise légère, comme un prince ârya de Babylone dans son *paradis;* on l'aurait vu se repentant, se vengeant, se reposant, ignorant les orgies de Sodome et descendant pour reconnaître le bruit qui s'y faisait; on aurait alors compris que le livre mosaïque, ne pouvant pas être pris à la lettre, devait laisser les érudits dans une parfaite liberté d'esprit en matière de linguistique. Quoi qu'il en soit, on posa mal le problème, et les partisans de l'hébreu retardèrent de plusieurs années la marche de la science. Elle avançait cependant de deux manières, et le travail d'analyse qui s'opérait ne portait point à faux pour les langues qui se rattachent en réalité à l'hébreu. Dès le milieu du siècle dernier, la famille des langues sémitiques était reconnue; l'erreur commise venait non de la méthode employée, mais de la doctrine exclusive à l'établissement de laquelle on la faisait servir. D'autre part, les philosophes abordaient les grands problèmes. Condillac traitait de la nature et de l'origine du langage dans ses rapports avec les idées, l'école écossaise présentait aussi des solutions à sa manière, toute l'école de Voltaire en était préoccupée. Les temps étaient donc prêts pour qu'une révolution radicale s'opérât dans l'étude des langues, et les voies scientifiques s'ouvraient devant elle. La découverte du sanscrit fit cette révolution.

La première grammaire sanscrite publiée en Europe fut l'œuvre d'un carmélite allemand, Paulin de Saint-Barthélemy; elle fut imprimée à Rome en 1790. Six ans auparavant, les Anglais avaient fondé la Société asiatique de Calcutta. Dès lors on voit paraître tour à tour ou à la fois les travaux de William Jones, de Wilkins, de Carey, de Colebrooke. L'émotion produite par l'apparition d'une langue aussi ancienne que l'hébreu, autour de laquelle allaient se grouper celles dont l'hébreu ne pouvait rendre raison, fut si grande parmi les savans que plusieurs refusèrent d'en admettre l'authen-

ticité, et que le célèbre philosophe écossais Dugald Steward alla jusqu'à en nier l'existence. Il fit un écrit pour prouver que cette langue et cette littérature avaient été fabriquées sur le modèle du latin et du grec par des brâhmanes pleins de fourberie. Bientôt la vérité prit le dessus, et l'on vit briller tour à tour aux sommets de la science les noms de Fr. Schlegel en Allemagne et de Chézy (1) en France, puis ceux de W. Schlegel, qui fut en quelque sorte l'*agitateur* du sanscritisme, des deux Humboldt, de Grimm, de Wilson, de Bopp, qui par ses travaux d'analyse est devenu le maître auquel tous les nouveaux érudits devront longtemps encore demander les premières leçons. La génération née avec ce siècle a eu pour mission de compléter l'œuvre commencée par les hommes dont je viens de citer les noms. Elle l'a fait par deux découvertes presque simultanées, celle de la langue du Vêda, qui donne le sanscrit sous sa forme la plus antique, et celle de la langue appelée zende, dans laquelle sont écrits les livres sacrés de la Perse. Ce ne fut qu'en 1833 que l'on vit quelque chose des textes des hymnes vêdiques par le spécimen en vingt-sept pages qu'en publia Rosen (2). La même année parut le grand ouvrage d'Eugène Burnouf sur un des livres de Zoroastre; ce commentaire eut pour résultat non-seulement de rendre au jour une des langues les plus importantes de l'antiquité, mais de prouver par un exemple la certitude des lois et des principes déjà posés par la philologie comparée, car la traduction et la reconstruction grammaticale du zend y étaient obtenues par l'application de ces lois à un idiome presque inconnu jusque-là. Il fut possible dès ce jour de reconnaître les époques relatives de la plupart des langues de l'Europe et de l'Asie, d'en démontrer la commune origine, de les comprendre sous des dénominations générales, enfin d'établir qu'elles sont indépendantes entre elles et par rapport aux langues sémitiques.

La plupart des noms que j'ai cités dominent de très haut tous ceux de la période où nous sommes; mais celle-ci compte de son côté des hommes qui ont contribué ou qui contribuent encore à la construction du grand édifice. La liste en est longue à l'heure présente. Pour faire comprendre l'immensité et l'énergie du travail qui s'accomplit depuis quarante ans dans la philologie, il suffira de dire que le réseau de langues et de dialectes qui enveloppe notre globe est dénoué maille par maille, qu'il n'en reste presque plus sur lesquels on ne possède des données suffisantes, que l'étude

(1) M. Müller a omis dans son ouvrage le nom de Chézy, pour qui fut fondée la chaire du Collége de France, et dont les leçons n'ont point été inutiles aux érudits allemands.

(2) La publication du texte complet du Rig-Vêda fut faite plus tard par M. Max Müller, et la traduction française par M. Langlois, de l'Institut.

embrasse non pas seulement les dialectes vivans, mais encore ceux qui ont disparu et dont il nous reste quelque débris, que dans ces idiomes polis ou barbares un nombre incalculable de mots a été analysé, que ces analyses ont été rapprochées les unes des autres, et qu'à peu d'exceptions près la classification naturelle des langues est aujourd'hui terminée. Il est possible au moment où nous sommes d'envisager ce vaste tableau dans son ensemble et dans ses parties, de suivre pas à pas la formation du langage depuis ses premiers bégaiemens jusqu'à nos jours. Dans cette œuvre immense de notre siècle, les premiers pas ont été faits par l'Angleterre; la France a fourni un ou deux hommes supérieurs, l'Allemagne, — et surtout la Prusse, — a fait presque tout le reste. M. Müller est lui-même un Allemand qui vint en France il y a longtemps déjà, que la France ne sut pas retenir, et auquel l'Angleterre a donné à la fois la parole et la plus généreuse hospitalité. Je ne puis voir sans tristesse combien notre pays fait peu de chose pour une science dont on sentira dans un instant la valeur, pour une étude qui devrait tenir la première place dans notre enseignement supérieur, auquel elle rendrait la vie, et qui semble au contraire en être bannie pour jamais. En cela aussi, sommes-nous donc, comme quelques-uns le prétendent, le premier des peuples du passé?

II.

Après les deux ou trois mille années d'élaboration dont nous avons indiqué les principales époques, l'étude du langage est enfin passée à l'état de science. Au point où elle est parvenue, c'est une science inductive au même titre que la physique et la physiologie, et elle rentre comme ces dernières dans la classe nombreuse des sciences d'observation. Elle n'est plus simplement la grammaire, c'est-à-dire, comme on nous l'enseignait dans notre enfance, l'art de parler et d'écrire correctement; c'est une étude théorique. Entre elle et la grammaire, il y a autant de différence qu'entre la médecine, qui guérit, et la physiologie, qui étudie les lois de la vie dans les corps vivans. J'insiste, afin qu'il n'y ait point d'illusion à cet égard. Il y a des personnes qui s'imaginent que la philologie comparée, comprenant dans son domaine un grand nombre de langues, doit donner un moyen prompt et facile de les apprendre toutes. Il n'en est rien : la chimie donne-t-elle la connaissance immédiate d'un corps nouveau qui se présente? Non; mais elle offre les moyens de l'analyser avec certitude, d'en reconnaître les élémens, de le classer dans une certaine catégorie et souvent de le reproduire à volonté. On peut ensuite tirer de ces connaissances théoriques, dont l'acquisition exige toujours du travail, des procédés économi-

ques et sûrs pour faire servir ce corps aux usages de la vie. Il en est de même de la science du langage : elle n'a point pour but de faciliter l'étude de quelque langue que ce soit à celui qui a besoin de l'apprendre pour s'en servir; mais la connaissance analytique du langage et des lois qui ont présidé à la formation des langues permet le plus souvent d'analyser un mot dans une langue donnée, de le rapporter à son origine, et de reconnaître la manière dont il s'est formé. Celui qui possède ces connaissances peut bien ensuite apprendre avec plus de facilité une langue qu'il ne connaît pas, et même restituer leur sens à des idiomes perdus dont on n'aurait que les monumens écrits; mais ce ne sont là que des applications de la science, ce n'est pas la science elle-même. Exiger d'elle autre chose que ce qu'elle se propose, faire de la philologie comparée une grammaire pratique universelle, c'est non-seulement ne pas en comprendre la nature et la portée, mais encore la déprécier en exposant à des mécomptes inévitables ceux qui ne la cultiveraient qu'en vue d'études d'un autre ordre. La science pure est supérieure aux applications. Celles-ci ont pour objet de ménager notre temps et de faciliter pour nous le travail de la vie; mais comme tout ce travail, aux yeux d'un homme réfléchi, ne doit lui-même avoir pour terme suprême que le progrès de l'intelligence, on voit que les applications de la science retournent en définitive à la science elle-même, et que le plus court est de marcher à elle directement avec la pensée que rien au monde n'a une valeur comparable à la sienne.

Comment donc la science du langage est-elle constituée? quel en est l'objet, quelle en est la méthode? L'objet, nous l'avons dit, ce sont les mots dont se composent toutes les langues, comme l'objet de la minéralogie n'est autre que les pierres et les terrains dont se compose le globe de la terre. La méthode est celle de toutes les sciences d'observation; elle réunit les quatre séries d'opérations que l'on trouve dans chacune d'elles, l'analyse, la comparaison, la classification et l'induction. L'analyse porte sur chacun des mots de chacun des idiomes vivans ou morts; s'il était nécessaire de la faire complète, elle se répéterait autant de fois qu'il y a aujourd'hui et qu'il y a eu autrefois de mots prononcés par une bouche humaine. Il faudrait donc dresser un dictionnaire aussi complet que possible de chacune de ces langues, qui, avec leurs dialectes, sont au nombre de plusieurs centaines, et dans chacun de ces vocabulaires appliquer l'analyse aux mots qui y seraient énumérés, depuis le premier jusqu'au dernier. A chaque mot répondrait un article plus ou moins étendu dans lequel le lecteur verrait séparées les unes des autres les parties dont il serait composé, avec la signification de chacune d'elles. Ce travail de décomposi-

tion devrait être poussé jusqu'à ses dernières limites. Ainsi, en présence d'un morceau de craie ou de pierre à bâtir, le chimiste n'aurait pas satisfait notre curiosité, s'il se contentait de séparer l'acide carbonique de la chaux et de nous montrer ces deux composans dans deux vases séparés. Nous lui demanderions encore ce que sont ce gaz carbonique et cette chaux dont la réunion compose la craie. Il faudra donc qu'à sa première analyse en succèdent deux autres, et le travail ne devra s'arrêter que quand on aura la certitude d'avoir atteint les élémens simples et indivisibles de l'objet que l'on décompose. On voit que cette méthode, appliquée aux termes du langage, pourra conduire d'autant plus loin que la langue dont il s'agira sera composée de termes plus complexes. Soit par exemple le mot français *constitutionnel*. On établira d'abord qu'il renferme la forme d'adjectif *el* avec *n* redoublée et le mot *constitution*, une seconde analyse séparera la terminaison *tion* au moyen de laquelle nous formons des mots abstraits; mais le verbe *constituer* n'est pas plus simple que ce mot, car il ne fait que présenter à la suite de *constitu* un autre élément qui caractérise l'infinitif de certains verbes. Seulement ce verbe a l'avantage de nous permettre de pousser l'analyse un degré plus loin et de retrancher la première syllabe, dont la présence indique que l'objet que l'on constitue renferme plusieurs parties mises ensemble en vue d'un résultat commun. Cette troisième analyse nous conduit aux mots *statuer*, *station*, *état*, au-delà desquels il faut recourir au latin, langue mère du français. *Statuer*, *état*, viennent en effet de *status*, qui signifie la situation d'une chose ou d'une personne qui se tient debout, et dans lequel l'analyse sépare aisément les deux syllabes; la seconde est une forme de substantif ou de participe, la première est une racine au-delà de laquelle il n'y a pas à remonter. Nous pouvons considérer l'analyse comme terminée, car si l'on ôtait de *sta* une de ses deux consonnes, on obtiendrait d'autres racines, *sa* et *ta*, dont la signification est absolument différente, et si l'on ôtait la voyelle, il ne resterait rien du tout, puisque la voyelle est absolument indispensable pour qu'une émission de voix puisse se produire. On voit par cet exemple comment procède l'analyse appliquée aux langues, comment elle sépare les parties des mots, et aboutit finalement à des élémens monosyllabiques.

Supposons qu'un travail de cette nature, poussé aussi avant qu'il est possible, ait été exécuté pour chaque mot d'une langue ancienne ou moderne. On possédera alors un immense tableau d'analyses jetées pêle-mêle ou disposées, pour faciliter les recherches, dans un ordre quelconque arbitrairement choisi, par exemple dans l'ordre alphabétique. Un coup d'œil jeté sur les mots encore entiers fera reconnaître ces ressemblances extérieures que les grammai-

riens ont signalées dès l'origine, et on pourra les répartir entre les dix parties du discours; mais si, au lieu de s'en tenir à ces analogies superficielles, on compare entre eux terme à terme les élémens mis au jour par l'analyse, on verra ressortir des identités ou des analogies plus profondes. Ainsi l'on s'aperçoit très vite que les syllabes comme *el*, *tion*, dont nous avons parlé, se trouvent dans un très grand nombre de mots français, y jouent toujours le même rôle, et classent ces mots dans certaines catégories logiques. Cette simple remarque abrége beaucoup le travail de l'analyse. Une fois que l'on a isolé les élémens simples qui se reproduisent continuellement dans la langue que l'on étudie, et qu'on en a dressé la liste, il ne reste plus qu'à les reconnaître dans les mots non encore analysés où on les rencontre. Or ces élémens, auxquels les philologues ont donné le nom de suffixes et préfixes, sont toujours très peu nombreux et peuvent tenir dans deux ou trois pages d'écriture. Quant aux monosyllabes qui, comme *sta*, dans le mot analysé plus haut, donnent aux mots entiers la signification fondamentale, ils sont au contraire fort nombreux dans chaque langue, et peuvent s'y élever à plusieurs milliers. De plus chacun d'eux ne se trouve jamais que dans un nombre assez restreint de mots reposant tous sur l'idée fondamentale qu'il exprime.

On voit que le classement des mots dans une langue donnée peut s'opérer de deux façons. Si l'on prend pour base la racine, on réunira dans un même groupe tous les mots où elle se rencontrera : ainsi état, station, statuer, constituer, substituer, restituer et plusieurs autres formeront un groupe naturel reposant sur l'idée exprimée par la racine *sta*. On pourrait au contraire grouper les mots d'après les terminaisons comme dans les dictionnaires de rimes et mettre ensemble tous ceux qui finissent par *tion*, par *ment*, par *ant*, et ainsi des autres; on obtiendrait par là des familles artificielles, analogues à celles de Linné dans la botanique. La bonne classification se fait par la comparaison de tous les élémens des mots : les groupes les plus élevés reposent sur l'élément fondamental, qui est la racine; les groupes secondaires sur les autres élémens, utilisés pour le classement d'après l'importance relative de chacun d'eux. On forme ainsi des divisions naturelles où sous chaque racine sont rangés toujours dans le même ordre les mots qui la renferment, et qu'à cause de cela on appelle ses dérivés.

Nous supposons maintenant que l'œuvre de la répartition des mots en familles, genres et espèces naturelles est terminée pour un grand nombre de langues, pour toutes, s'il est possible. Il reste encore à faire le travail d'ensemble et à comparer les langues entre elles. On comprend que cette comparaison ne doit pas être vague,

mais qu'elle doit s'appuyer toujours sur les analyses et ne les pas perdre de vue un seul instant. Elle mettra donc en regard non-seulement les mots entiers d'une langue avec ceux d'une autre langue, ce qui bien souvent conduirait à de grossières erreurs, mais les élémens des mots tels que ces deux langues les présentent après que l'analyse les a séparés. Ainsi les racines des mots français seront mises en regard des racines des mots latins, et les terminaisons françaises en regard des terminaisons latines. De semblables parallèles se répétant pour toutes les langues et se croisant dans toutes les directions, on parviendra à rapprocher les langues entre elles et à en former des groupes naturels comme on avait groupé les mots en famille dans chacune des langues prises à part. J'appelle l'attention sur ce point capital, qui soulève, comme on le voit, une question de méthode, car je ne puis être ici entièrement d'accord avec M. Müller. L'auteur anglais pense que les familles de langues doivent être formées uniquement d'après les parties mobiles des mots, c'est-à-dire d'après les terminaisons, auxquelles les savans donnent le nom de flexions grammaticales, et il ne tient presque point compte des racines. Il veut donc que l'on réunisse en une même famille les langues qui présentent les mêmes flexions, et que l'on sépare celles dont les flexions sont différentes. Je crois que le principe n'est pas absolument vrai et que l'auteur l'applique d'une façon trop exclusive. L'expérience prouve en effet que les racines étrangères ne s'introduisent jamais qu'en petit nombre dans quelque langue que ce soit, qu'elles y restent à peu près isolées et n'y forment point de familles de mots. Ces mots solitaires ont presque toujours leur histoire, et il est souvent possible de déterminer l'époque où ils se sont introduits. Si un peuple conserve en général sa grammaire, il conserve aussi ses racines, il n'en perd et n'en reçoit du dehors qu'un nombre borné. Les racines sont même l'élément le plus stable des langues, car ce sont elles que nous voyons passer, le plus souvent sans déformation, d'une langue ancienne à une langue moderne, tandis que les flexions subissent dans ce passage les plus profondes altérations. Nous croyons donc utile dans la classification générale des langues de considérer les racines non moins que les élémens grammaticaux et d'employer concurremment les uns et les autres dans la détermination des familles naturelles. Il ne sert à rien de dire qu'une langue pourrait changer toutes ses racines et rester dans la même famille, pourvu qu'elle conservât intactes ses déclinaisons et ses conjugaisons, car la science du langage n'a pas besoin de ces hypothèses exagérées que les faits ne confirment point. En réalité, quand deux langues ont la même grammaire, elles ont aussi les mêmes racines : tels sont par exemple le

français, l'italien, l'espagnol, entre lesquels cette double analogie se remarque, et qui tous trois aussi présentent à la fois des divergences dans les racines et dans les terminaisons des mots.

La comparaison portant sur ces deux élémens conduit à la formation des familles naturelles de langues. Ces familles sont elles-mêmes de plusieurs degrés, comme les espèces et les genres dans l'histoire naturelle. Ainsi le français, l'espagnol, l'italien, le roumain, langues vivantes, composent un groupe naturel qui, dans son ensemble, se rapporte au latin. Pareillement les idiomes vivans de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suède, de la Norvége et plusieurs autres se rangent côte à côte dans un même groupe sous le nom général de langues teutoniques. Il en est de même pour les idiomes modernes dérivés du celte, du grec, de l'ancien perse et du sanscrit; mais, comparés entre eux, le celte, l'ancien allemand, le latin, le grec, le perse et le sanscrit, à cause des ressemblances qu'ont entre elles les grammaires et surtout les racines, se classent tous ensemble dans un groupe supérieur auquel on a donné le nom général de famille âryenne. Tout cet ensemble systématique repose sur le principe solide des ressemblances et des différences reconnues par des analyses scientifiques. Le même principe qui conduit à former des familles naturelles conduit également à les séparer. En effet, quand deux langues ne présentent entre elles aucune analogie ni dans les racines ni dans les formes grammaticales, elles demeurent nécessairement séparées dans l'ensemble de la classification. Elles doivent dès lors être considérées comme irréductibles l'une à l'autre. M. Müller croit que cette séparation ne doit pas être considérée comme absolue, parce que les langues, dit-il, sont soumises à des altérations qui ont pu avec le temps faire disparaître entre elles toute ressemblance. Il faut observer cependant que, si ce doute était admis dans la science, il serait le renversement absolu de la méthode, car il reviendrait à dire que les langues doivent être rapprochées d'après les ressemblances et séparées d'après les dissemblances qu'elles présentent, mais que ces dissemblances après tout peuvent bien n'être qu'une illusion et un effet du temps. Il faut pourtant suivre une méthode et y être fidèle, quand on sait qu'elle est bonne. Nous devons donc maintenir que deux langues ou deux familles de langues qui n'ont entre elles aucun élément commun sont irréductibles l'une à l'autre. Il faut même aller plus loin et dire que la présence de part et d'autre de quelques racines semblables ne porte pas atteinte à cette indépendance réciproque, car le nombre des monosyllabes possibles est loin d'être infini; les idées primordiales qu'ils expriment sont en nombre très borné et il est presque inadmissible que de telles rencontres ne se soient pas

produites. Enfin nous savons que quelques racines, quelques mots tout faits peuvent passer d'un peuple chez un autre et y acquérir le droit de nationalité. On peut donc admettre sans hésiter que, quand deux langues ne présentent réciproquement dans les racines et dans les autres élémens des mots que des caractères qui s'excluent, ces deux langues ne peuvent être ramenées l'une à l'autre ni comprises dans une unité supérieure. C'est là le principe de toutes les classifications.

Le classement des langues en familles naturelles est indépendant de l'histoire. La science traite les langues mortes comme si elles étaient vivantes, et les vivantes comme si elles étaient mortes. Les unes et les autres sont des faits qu'elle analyse, qu'elle compare et qu'elle groupe en séries juxtaposées ou superposées. Elle suit en cela la marche de la zoologie et de la botanique, dont la plus grande partie comprend les plantes et les animaux de la période présente, mais qui font aussi rentrer les espèces et les genres fossiles dans l'ensemble de leurs classifications. Ces espèces disparues n'ont pas seulement une valeur propre, elles forment souvent la transition entre deux espèces existantes et contribuent à l'unité de la science. Ainsi fait la philologie comparée, et par cette application de la méthode elle aboutit à ce que M. Müller appelle la classification *morphologique* des langues. Ce mot exprime assez bien l'opération et le principe d'où elle procède; il faut seulement faire ici la réserve que nous faisions tout à l'heure relativement à l'emploi des racines comme moyen de classification, et de plus il faut observer que plusieurs langues, telles que le chinois, sont entièrement dépourvues de formes grammaticales, et composent par conséquent une classe à part dans la morphologie linguistique.

Quand on fait entrer dans l'étude comparée des langues l'élément historique, le classement n'est pas notablement modifié. Seulement, au lieu de former des espèces, des genres, des familles et des classes comme celles de la zoologie, c'est-à-dire des cadres abstraits d'où la réalité disparaît d'autant plus qu'ils sont plus étendus, les langues vivantes ou récentes réunies dans un même groupe ont avec celle qui les a précédées et qui leur donne leur nom général un rapport de filiation. Ainsi le latin n'est pas seulement un nom générique, c'est la langue mère de laquelle sont dérivées les langues novo-latines de l'Europe moderne. Il en est de même du sanscrit par rapport à plusieurs dialectes de l'Inde et à celui de ces bohémiens voyageurs répandus sur tous les chemins de l'Europe et de l'Asie. Il n'est point de dialecte sur la terre qui ne puisse être envisagé dans ses relations généalogiques avec quelque langue antérieure. M. Müller fait observer avec raison que la généalogie des

langues n'est pas nécessairement la même que celle des peuples qui les parlent. Il peut arriver, et il arrive quelquefois, qu'un peuple abandonne sa langue et adopte un idiome étranger; plusieurs nations germaniques de la grande invasion se sont accoutumées à parler latin lorsqu'elles ont été fixées dans les contrées sud-ouest de l'Europe, et ce fait s'est produit à plusieurs reprises dans la suite des temps. Les familles humaines ne sont donc pas identiques aux familles de langues, l'ethnologie ne peut pas avoir pour base unique la philologie. Cependant il ne faut peut-être pas donner à ce principe le caractère absolu que lui prête M. Müller. Une langue ne se substitue pas subitement à une autre, le passage s'opère petit à petit, et dans cette transition insensible la langue conquérante reçoit de l'idiome vaincu des modifications que la science constate et dont elle peut formuler les lois. Il en résulte qu'une philologie vague ou trop générale ne saurait en effet servir de guide à l'étude des races humaines, mais qu'une philologie profonde et précise peut reconnaître dans une langue dérivée les influences ethnologiques qui ont concouru à la former. J'ajoute que l'idiome du peuple conquis ne disparaît jamais entièrement : ainsi la langue française ne trouve pas toute son explication dans le latin, elle renferme un assez grand nombre de mots germaniques et même celtiques auxquels le latin ne s'est pas substitué. Cette double persistance de l'élément primitif dans les formes et dans le fond d'une langue dérivée s'explique aisément par la constitution organique du peuple vaincu, c'est-à-dire par sa manière de prononcer, qu'il tient à la fois de la nature et de l'habitude, et par l'état de sa civilisation au moment où s'est faite la substitution d'une langue à l'autre. Ce peuple en effet avait nécessairement certaines idées et certains usages, possédait des instrumens de paix et de guerre et des institutions durables que la langue étrangère n'avait pas de mots pour exprimer : les termes nationaux étaient alors conservés. Ainsi à mesure que l'on approfondit les analyses et les comparaisons, on voit se dégager l'élément ethnologique, et il s'affirme d'autant plus que l'on remonte davantage vers le passé, parce que les mélanges des races ont été se multipliant. C'est du reste ce que prouve la pratique de la science du langage : les langues anciennes sont moins mélangées que les langues modernes, et lorsque par le classement morphologique on a atteint ces langues primordiales que nous avons appelées irréductibles, on s'aperçoit que les peuples qui les parlaient offraient entre eux des différences physiques fondamentales et formaient, eux aussi, des espèces humaines irréductibles. Il n'y a donc pas de divergences sérieuses entre la science des langues et l'ethnologie. Ce n'est pas dans le passé, c'est dans l'avenir qu'il faut chercher l'unité des races et des langues humaines, et cette

unité pourra être obtenue par le mélange de plus en plus homogène d'élémens primitivement séparés.

Nous venons de laisser entrevoir que la dernière partie de la science du langage consiste dans des inductions. C'est le terme et le but légitime de toutes les sciences naturelles. Ces inductions reposent sur les faits observés, analysés, comparés, classés, et ne laissent par conséquent que fort peu de place au doute ou à l'erreur. A mesure que l'on avance dans l'étude, on se convainc que la parole humaine est soumise dans sa marche à des lois constantes, analogues aux autres lois naturelles, et qu'il est possible de dégager. Ces lois sont les mêmes pour toutes les langues; elles ne varient ni en elles-mêmes ni dans les applications : ce qui diffère d'une langue à l'autre, c'est la matière à laquelle elles s'appliquent, matière plus ou moins simple, plus ou moins élaborée durant le cours des temps. Une fois en possession de ces lois, on peut se diriger dans l'étude des transformations successives des langues, en suivre d'un côté la décadence et la disparition, et de l'autre, remontant de forme en forme, les voir se séparer les unes après les autres de la souche d'où chaque famille est issue; on peut pénétrer dans le passé des langues mères, enfin se rendre compte de leur naissance et de leurs premiers essais. C'est alors que s'élève pour le philologue, comme il s'était élevé pour le philosophe, le problème général de l'origine du langage; mais il se présente maintenant dans des conditions toutes nouvelles. Les philosophes n'avaient pour le résoudre que les lois générales de l'esprit qui ne supposent pas nécessairement l'existence du langage, et quelques hypothèses sur lesquelles il était impossible, ridicule ou inhumain de tenter des expériences. La science du langage offre aujourd'hui pour base solide plusieurs milliers d'expériences où les faits ont été analysés et coordonnés, et un ensemble de lois parfaitement établies dont l'application résout déjà presque à elle seule le grand problème.

III.

Ce sont ces lois et ces résultats généraux de la science que nous allons maintenant exposer. Les deux ou trois exemples que nous avons cités, et auxquels il est aisé d'en ajouter d'autres par centaines et par milliers, font distinguer dans les langues telles que la nôtre deux sortes d'élémens. L'un est en quelque sorte matériel, à peine variable, monosyllabique; c'est la racine. Il a une signification par lui-même, c'est lui qui rattache à une même famille tous les mots dont il forme la base et qui exprime l'idée fondamentale contenue dans chacun d'eux; c'est par exemple *sta* dans les mots

stare, *status*, *station*, et dans tous ceux qui en dérivent. L'autre élément des mots s'ajoute à la racine, il varie selon l'idée accessoire ou la modification que l'on veut ajouter à la notion fondamentale; il renferme une ou plusieurs syllabes, constitue la terminaison des mots, et subit tous les changemens exigés par la déclinaison pour les noms et par la conjugaison pour les verbes. Il est mobile, et comme c'est lui qui donne aux mots leur forme grammaticale, on peut dire qu'il en est l'élément *formel*. Ce sont par exemple les désinences *e*, *es*, *e*, *ons*, *ez*, *ent*, dans le présent du verbe j'*aime*. L'analyse a prouvé que, quel que soit le mot que l'on envisage dans une langue donnée, les élémens qui le constituent rentrent dans l'une ou l'autre de ces deux catégories; mais quand on en est venu à comparer de ce seul point de vue les langues entre elles et à les classer d'après le rôle qu'y jouent ces deux élémens constitutifs, on a reconnu qu'elles se divisent en deux grandes classes profondément différentes l'une de l'autre. Dans les langues telles que le latin, l'hébreu, le sanscrit, la partie formelle est unie de la manière la plus étroite au monosyllabe radical, et forme avec lui un tout organique, une sorte d'unité vivante et individuelle. Cette union est si complète que souvent les élémens juxtaposés sont au premier abord indiscernables, et pour peu qu'il s'agisse d'un idiome moderne dérivé d'une langue ancienne, l'un et l'autre semblent quelquefois avoir entièrement disparu : tels sont par exemple les mots français *fée*, *porche*, *mieux*, qui viennent de *fatum*, *porticus*, *melius*. Les changemens que subissent les terminaisons quand on passe d'un cas à un autre, ou quand on change la personne, le nombre, le temps, le mode ou la voix dans un verbe, ont fait donner aux langues de cette catégorie le nom de langues à flexions. Cette première classe comprend toutes les langues de la famille âryenne et celles de la famille sémitique dont les principales sont l'hébreu, l'arabe et le chaldéen. A mesure que l'on remonte d'une langue plus moderne vers une langue plus ancienne, on voit les élémens qui s'étaient confondus reparaître avec leur forme complète, et il devient dès lors possible de les analyser. La seconde catégorie se compose principalement des langues appelées touraniennes; les peuples qui les parlent occupent une grande partie de l'ancien continent, soit au nord soit au sud, depuis le Japon jusqu'en Hongrie et depuis les îles du Pacifique jusqu'au pays des Lapons. Les dialectes qu'elles comprennent sont en très grand nombre et varient d'une peuplade à l'autre; souvent chacun d'eux n'est compris que de quelques milliers d'hommes; quelques-uns seulement sont parlés par de nombreuses populations. Tels sont par exemple le hongrois, le turc, le tamoul, le tibétain, le chinois. Ce qui caractérise tous ces idiomes, c'est l'invariabilité des élémens

des mots et l'absence de flexions grammaticales; mais si l'on considère les deux langues qui forment pour ainsi dire les deux termes extrêmes de cette longue série, le turc et le chinois, on voit ressortir entre elles une différence profonde. Dans le turc, l'élément radical et l'élément formel sont nettement distincts l'un de l'autre, ne se mêlent pas, et sont toujours immédiatement séparables; de plus, dans la partie formelle d'un mot chaque syllabe a sa valeur constante et se compose de lettres dont la voyelle seule peut être modifiée par la réaction des syllabes voisines. On peut donc composer le dictionnaire de la langue turque de deux parties : l'une, qui serait la plus longue, offrirait les racines qui donnent aux mots leur valeur attributive; l'autre serait une simple liste des élémens formels et donnerait l'emploi de chacun d'eux dans la formation grammaticale des mots. Pour faire ces derniers, il suffirait de prendre la racine exprimant l'idée et de placer à côté d'elle les syllabes formatrices dont on aurait besoin. Ces syllabes se placent les unes près des autres comme des pièces de marqueterie ou des pions sur un damier, et composent des figures dont l'unité provient uniquement de la juxtaposition et de l'ordre des parties composantes. Soit par exemple la racine *sev*, qui exprime la notion vague d'aimer : avec *er*, on forme *sever*, qui veut dire aimant; avec *im*, on forme *severim*, qui veut dire *je* (suis) *aimant*, j'aime; avec *mek*, on forme l'infinitif *sevmek*, aimer; en intercalant *ish*, on forme *sevishmek*, s'aimer l'un l'autre; avec *dir*, *sevishdirmek*, les faire s'aimer l'un l'autre, et ainsi de suite à l'infini. En changeant *sev* et en lui substituant une autre racine, on obtiendrait des mots ayant les mêmes formes extérieures, mais une autre signification. Or, dans tous ces mots turcs, les syllabes formelles n'ont en général qu'un rôle purement grammatical, et n'ont en elles-mêmes aucune valeur attributive, aucune signification; elles sont comme *ais* dans j'aimais, *bam* dans *amabam*, *ta* dans le sanscrit *amrita*, ambroisie. Entre ces langues et les langues à flexions, il y a donc cette analogie, que les mots y sont formés de deux élémens dont un seul a par lui-même une signification; mais il y a cette différence, que dans les idiomes tels que le turc ces élémens sont juxtaposés et ne subissent point d'altération.

Enfin, dans la langue chinoise, il n'y a plus de différence entre les élémens des mots : ils sont tous égaux entre eux, monosyllabiques et doués d'une signification complète. Il n'y a donc plus là que des élémens matériels, invariables, d'une inflexibilité absolue, et dont chacun est un mot de la langue ayant sa place dans le vocabulaire. Pour énoncer une idée complexe, une relation de temps, de lieu, de personnes, d'action, il faut recourir à deux ou à plusieurs de ces mots et les rapprocher les uns des autres dans un

ordre qu varie selon l'idée que l'on veut exprimer. Du reste le nombre de ces racines qui n'ont que deux ou trois lettres est très petit et ne dépasse guère quatre cent cinquante; seulement, comme les langues de l'extrême Asie sont chantantes, la variété de l'intonation change la signification de ces racines et en porte en réalité le nombre à plus de douze cents. Avec ces douze cents mots primitifs, les Chinois ont formé des groupes que l'on ne saurait appeler des mots composés, et dont le nombre s'élève à près de cinquante mille. Il est évident que dans une telle langue le nombre des mots est réellement illimité, puisque l'on peut toujours ajouter à un groupe un élément de plus qui en change la valeur, et même créer des groupes entièrement nouveaux; mais, quel que soit ce mot, il n'a par le fait aucune forme grammaticale, et l'esprit en aperçoit de prime abord tous les élémens sans qu'il soit besoin d'aucun effort d'analyse pour les séparer.

Ces trois grands faits une fois acquis, un jour immense va en rejaillir sur l'histoire des langues et nous conduire à la découverte de la loi qui en règle la formation. L'analyse qui nous a permis d'établir les généalogies des divers idiomes nous a montré dans le plus compliqué l'élément flexible se modifiant avec le temps au point de devenir méconnaissable; puis elle nous a fait voir qu'en remontant d'anneau en anneau la chaîne des langues dérivées les unes des autres, on retrouve ces formes de plus en plus complètes et de plus en plus séparables. Ainsi dans *mais* il est impossible de séparer la racine de la flexion; mais cette séparation peut avoir lieu dans le latin *magis*, d'où le français *mais* a été tiré, et l'on distingue déjà clairement la racine *mag*, qui est dans *magnus*, et la flexion *is*. Entre le latin et le turc, la différence est beaucoup moins grande qu'entre cette dernière langue et le français. Le sanscrit, qui n'est peut-être pas plus ancien que le latin, mais qui s'est moins altéré que lui, laisse apercevoir beaucoup mieux encore ses élémens, car d'un côté chacun d'eux s'y trouve dans un état plus complet, et de l'autre, comme les lois euphoniques de cette langue sont parfaitement définies, il est souvent possible de rendre à un élément transformé sa forme pure et originale. Or dans cette langue on ne tarde pas à reconnaître deux faits importans. Les élémens formels des mots ont tous été primitivement monosyllabiques aussi bien que les racines, et on peut, dans un grand nombre, apercevoir clairement d'anciennes racines dont plusieurs sont encore employées dans le discours. Ainsi, dans la conjugaison des verbes, l'analyse, en séparant les terminaisons des personnes (*mi*, *si*, *ti*, *mas*, etc.), découvre en elles les pronoms personnels. Il résulte de ces deux faits, dont l'analyse nous montre de plus en plus la généralité, que les langues à flexions ont été primitivement des langues monosyl-

labiques composées comme le chinois de racines attributives. On constate aisément le même fait pour des langues de la catégorie du turc; on est donc en droit de conclure que ces langues aussi ont été dans l'origine composées de monosyllabes.

Ainsi les familles se transforment en périodes. Revenant alors sur tout l'ensemble des langues humaines, on s'aperçoit qu'à l'heure présente il y a sur la terre des représentans de toutes les périodes de formation. Si l'ancien chinois représente cet état primitif que M. Müller appelle la *période des racines*, il y a déjà un commencement de soudure dans plusieurs mots du chinois moderne. Entre cet état et celui où est actuellement la langue turque, les dialectes touraniens nous offrent tous les états intermédiaires, et le turc à son tour subit de plus en plus la loi qui fait passer une langue de son espèce à l'état de langue à flexions. Enfin toutes les langues à flexions ne sont point parvenues au même degré de transformation : le sanscrit est plus près de l'état ancien que les dialectes populaires qu'il a engendrés, le pali, l'indoustani et plusieurs autres; l'italien est plus près du latin que le français. Les trois grandes périodes signalées par la philologie ne sont donc point isolées les unes des autres; il y a de l'une à l'autre des transitions nombreuses; il les faut admettre moins comme des périodes que comme des points de repère dont la science une fois faite peut se passer. Les langues humaines nous offrent alors un tableau qui n'est pas sans analogie avec celui du ciel étoilé. Ici le télescope, aidé du calcul, nous fait voir des mondes à tous les degrés de formation, depuis la nébuleuse irréductible et la comète, où la matière cosmique présente une masse homogène d'élémens subtils et égaux entre eux, jusqu'à ces terres refroidies et à ces milliers de petits corps planétaires qui parcourent l'espace et se précipitent enfin sur les plus grands. Entre ces deux extrêmes sont les nébuleuses annulaires ou résolubles, dont quelques-unes sont déjà brisées et montrent des centres d'attraction vers lesquels les matériaux qui les composent sont en marche pour se réunir, puis les soleils radieux avec leurs planètes où coulent les fleuves, où circulent les vents, où fleurit la vie, enfin les systèmes planétaires emportant dans l'espace autour des soleils leurs satellites glacés et leurs anneaux. Il n'est pas un astronome aujourd'hui qui n'admette que ces satellites, ces terres, ces soleils et tout ce qu'ils renferment ont commencé par être des nébuleuses irrésolubles et des amas de matière sidérale jetée pêle-mêle comme une poussière et comme un chaos.

Comment les langues ont-elles passé de la période des racines à celle des flexions? M. Müller développe ici la théorie déjà ancienne de l'*altération phonétique* et celle du *renouvellement dialectal*. Nous pensons qu'il y faut ajouter l'*élimination*, dont l'auteur ne fait point

sentir assez l'importance. Il est en effet parfaitement sûr que chaque langue en vieillissant a perdu beaucoup de racines. Ainsi la langue du Vêda en renferme qui n'existent plus dans le sanscrit; le latin, le grec, le haut et le bas allemand en ont qui leur appartiennent en propre et qui ont été utiles pour la restitution de la langue zende, preuve qu'elles sont âryennes. Si cette perte des racines durait encore lorsque ces langues se sont séparées du tronc qui les a produites, on en peut certainement induire que ce phénomène existait auparavant et se produisait avec plus d'intensité. Chaque peuplade apportant ses mots particuliers au trésor commun, beaucoup de ces mots faisaient double emploi, et l'un de ces doubles était pour cela même abandonné. C'est ce que nous voyons se produire dans notre propre langue : la lecture des anciens auteurs français nous révèle une foule de mots tombés en désuétude et remplacés par d'autres qui souvent n'étaient pas moins anciens, mais qui se sont trouvés mieux en harmonie avec l'esprit général de notre langue. Beaucoup de ces mots oubliés sont encore usités dans nos provinces, où ils n'ont pas eu à lutter contre les mots venus d'ailleurs (1). Les dialectes grecs ont subi la même loi : ils ne sont pas nés de la langue commune, c'est eux au contraire qui en se rapprochant ont formé cette belle langue que nous admirons dans Thucydide, Platon et Démosthène. Dans ce rapprochement, beaucoup de termes appartenant aux dialectes n'ont pu passer dans la langue commune, parce qu'ils y faisaient double emploi; mais ils sont restés longtemps dans leurs provinces respectives, où quelques-uns se retrouvent encore. On peut donc constater clairement dans la formation des langues la grande loi que M. Darwin a, moins sûrement peut-être, reconnue dans celle des espèces vivantes : les mots luttent pour la vie comme les animaux et les plantes; ce n'est pas toujours le plus fort qui l'emporte, c'est celui dont la constitution est le mieux en harmonie avec le milieu où il est engagé.

La seconde loi est celle de l'altération phonétique; un exemple la fera comprendre. Le latin disait *amare*, *amant*, *amabam*; le français dit *aimer*, *ils aiment*, *j'aimais*. Ainsi un changement s'est fait dans la racine *am*, dont le son s'est affaibli, et dans l'élément formel, dont les parties fondues ensemble ou amoindries sont devenues *er*, *ent*, *ais*. Ce phénomène a quelquefois été excessif : ce n'est pas seulement le français qui offre des mots tels que *coing*, venant de *codogno*, forme romane du grec *kydônion*; je trouve dans le dialecte piémontais de Gênes et d'Alexandrie des mots tels que *majo* pour *marito*, *aoava* pour *adorava*, où les consonnes qui forment le

(1) Ainsi l'on dit en Normandie une *reine* (*rana*) pour une grenouille (*ranuncula*), *clos l'us* (*claude ostium*) pour ferme la porte, un *picot* (*pea-cock*) pour un dindon, etc.

corps solide des mots ont presque entièrement disparu. Mais ce qui donne à la loi de l'altération une importance majeure, c'est qu'il faut attribuer à elle seule la perte du sens attributif dans les élémens formels du langage et leur passage de l'état de racines à l'état de terminaisons. Les langues âryennes en fournissent des preuves sans nombre; en voici un exemple en français : notre futur *j'aimerai, tu aimeras*, est de formation nouvelle et n'existait pas dans le latin; or les anciens auteurs nous en montrent les élémens séparés dans des phrases comme celle-ci : *amer vos ai*, j'ai à vous aimer; le peuple dit même encore *ons*, « *j'ons un curé patriote*, » et montre la forme altérée de *avons* contenue dans *nous aimerons*. Plus on remonte vers le passé d'une famille de langues, plus on se rapproche des formes non altérées, et on y reconnaît peu à peu les racines primordiales qui ont subi ces altérations. Chez les peuples dont la langue n'est pas fixée par l'écriture ou par quelque autre cause, les mots s'altèrent avec une extrême rapidité : on cite des missionnaires et des voyageurs qui sont allés deux fois à vingt ans d'intervalle chez une même peuplade barbare, qui la première fois avaient étudié sa langue et qui au second voyage ne reconnaissaient presque rien de ce qu'ils avaient appris. Il est donc probable que dans les temps anciens de nos langues il se produisit de nombreuses altérations des mots, et l'on peut considérer comme un fait acquis à la science que le passage de la période des racines à celle des flexions s'est opéré en vertu de cette loi. On demandera peut-être quelles causes ont contribué à ralentir l'altération des mots. Quoique la question ne touche que par un côté à l'étude des langues, on peut dire cependant que l'écriture a été un des moyens de fixation les plus énergiques, et qu'elle a acquis une force conservatrice beaucoup plus grande encore par l'invention de l'imprimerie; mais à côté de cette cause matérielle il faut placer les causes morales, la religion, la constitution de la famille, de la société, de l'état, l'invention des métiers, des industries et des arts, la création des sciences. Chacune de ces institutions a eu son vocabulaire particulier où les modifications n'ont pu dès lors se produire qu'avec lenteur. Il est remarquable, en effet, que les grandes altérations historiques des langues répondent toujours à un grand mouvement dans les institutions publiques, que les langues durent autant que les civilisations, naissent, périssent et se renouvellent avec elles.

Ces altérations précipitées ont pour conséquence le renouvellement dialectal, qui s'opère presque toujours par fractionnement. Quand une civilisation est usée et que les causes intérieures de destruction l'emportent sur les causes d'existence, les provinces, les métiers, les sociétés de tout genre, souvent aussi les peuples du dehors apportent leur contingent d'idées nouvelles, de besoins non

satisfaits, et des mots se forment pour les exprimer. Dans la fusion générale qui s'opère alors, les anciens mots de la langue commune s'altèrent au point de devenir méconnaissables, et quand la société se reconstitue sur des bases nouvelles, on voit par degrés apparaître un idiome construit dans des conditions renouvelées. C'est ainsi que du grand mouvement social qui accompagna et qui suivit l'invasion barbare naquirent les idiomes gallo-romains de la langue d'oil et de langue d'oc, l'espagnol, le portugais, l'italien et tous les dialectes intermédiaires. Le même phénomène se produit lorsque d'une contrée circonscrite une population exubérante est forcée d'émigrer et de chercher fortune ailleurs, car elle ne peut partir tout organisée : au contraire ce qu'elle emporte de la mère-patrie se détruit ou se dénature chemin faisant, et quand elle est enfin dans la contrée où elle doit se fixer, elle y trouve des conditions d'existence physique et morale souvent tout autres que celles qu'elle a quittées. Ainsi s'explique par la loi du fractionnement la naissance successive du celte, des langues germaniques, du latin, du grec, du zend et du sanscrit, tous également issus d'une langue-mère primitivement parlée dans les hautes vallées de l'Oxus. Il dut en être de même pour l'hébreu, l'arabe, le chaldéen et les autres dialectes sémitiques, dont les ressemblances et les différences ne peuvent guère s'interpréter autrement.

Si maintenant nous suivons dans leur marche les trois lois que nous venons d'esquisser, l'élimination, l'altération et le fractionnement dialectal, nous nous apercevons qu'elles agissent simultanément et d'une manière continue, quelles que soient les causes qui en ralentissent l'action; mais, comme les langues âryennes et sémitiques ont seules parcouru les trois phases de leur développement, c'est dans l'étude de ces langues qu'on saisit toute la portée des lois en question. Les idiomes de la période moyenne, comme le turc, le finnois, le basque, n'ont subi leur action que dans une mesure beaucoup plus restreinte. Enfin les langues monosyllabiques telles que le chinois en sont encore à la première période; elles ont évidemment subi dans de vastes proportions les effets de l'élimination des racines superflues, puisque le chinois n'en a conservé que quatre cent cinquante; mais elles n'ont été que peu altérées et n'ont donné naissance qu'à fort peu de dialectes. Encore ces dialectes peuvent-ils être envisagés comme produits indépendamment les uns des autres au milieu d'une masse homogène qui s'est centralisée sur divers points, comme la matière sidérale de Jupiter ou de Saturne, en se condensant autour de certains points d'attraction, a produit les satellites qui circulent autour de ces planètes. Quoi qu'il en soit, le mouvement qui s'opère encore sous nos yeux dans les langues âryennes, mouvement dont nous pouvons remonter le cours pen-

dant plusieurs milliers d'années, s'est accompli dès le début en vertu des trois lois que nous venons d'exposer; et comme les lois du monde sont invariables, nous nous croyons autorisés à en suivre l'application même dans les temps où l'observation directe ne peut atteindre. La science admet donc que les langues âryennes et les langues sémitiques ont passé par les trois périodes de formation, que les langues touraniennes en général n'en ont eu que deux et ont été fixées durant la seconde, enfin que le chinois n'avait pas encore dépassé la première lors de sa fixation et qu'il s'y trouve encore. De plus, comme tous les mots de cette dernière langue sont des racines attributives exprimant une idée, l'écriture chinoise a dû avoir elle-même une valeur idéologique indépendamment du langage, et ressembler à l'écriture de l'arithmétique où les signes 1, 2, 3, etc., peuvent se lire en français, en allemand, en grec et dans quelque langue que ce puisse être.

Quand les langues âryennes se sont, par la voie du fractionnement, séparées de la langue centrale d'où elles sont issues, celle-ci était déjà parvenue à sa troisième période. Les anciennes traditions gréco-latines remontent au moins à vingt siècles avant Jésus-Christ; plusieurs hymnes du Vêda et les plus anciennes parties du livre de Zoroastre ne sont guère postérieures à cette époque, et l'ont peut-être précédée. Ce n'est pas là une très haute antiquité; mais il faut bien admettre que ces chants n'ont pas été composés au moment même où la langue iranienne et la langue vêdique venaient de se former. On recule donc vers un passé plus lointain, et l'on n'atteint encore que le moment où ces langues se sont séparées de la langue centrale, qui était évidemment plus ancienne. Or c'est cette langue qui déjà en était à sa troisième période. Les deux autres périodes avaient sans doute demandé un temps assez long pour se produire; il n'en reste rien, et il n'en a pu rien rester, car si des institutions morales ou des inventions matérielles avaient existé chez les Aryas durant ces périodes primitives et qu'elles eussent eu une force conservatrice pareille à celle qui a fixé le chinois, jamais les langues à flexions n'auraient pu se produire, ou du moins ce n'est pas quatre ou cinq mille ans qui eussent suffi pour les faire naître; le chinois prouve qu'il eût fallu un temps beaucoup plus long. Les inductions les plus fortement appuyées nous conduisent donc à penser que durant ces deux périodes primitives de telles institutions n'ont pas existé chez les Aryas nos aïeux, et qu'elles ne sont nées que dans la troisième période de leur langue. Elles sont toutes exprimées par des noms dérivés, où l'élément formel joue souvent le rôle le plus important. Enfin un phénomène tout semblable s'est produit dans les langues sémitiques et dans l'idiome central qui leur a donné naissance.

IV.

Le lecteur qui a bien voulu nous suivre doit pressentir en ce moment la gravité des conséquences à tirer des découvertes de la science du langage. Ces conséquences paraîtront beaucoup plus importantes encore, si l'on aborde les deux derniers problèmes qu'elle est appelée à résoudre, celui de la commune origine des langues et celui de l'origine première du langage.

L'unité primitive des langues humaines est une question de généalogie et dans une certaine mesure une question d'ethnologie. Les rapports généalogiques des langues s'établissent par la comparaison des formes grammaticales pour toutes celles qui appartiennent à la seconde et à la troisième période, par la comparaison des racines pour toutes en général. Il est en effet constant qu'un peuple ne change pas de grammaire pendant toute la durée de son existence, et qu'au temps où il périt en vertu de quelque transformation sociale, politique ou religieuse, les élémens formels de sa langue engendrent par voie d'altération phonétique une ou plusieurs autres grammaires fondées sur la sienne. Ainsi les formes des mots français, italiens, espagnols, s'expliquent par les formes correspondantes des mots latins; les exceptions sont toujours très rares. Il est donc possible d'établir par une analyse scientifique la généalogie de ces langues et de les ramener à l'unité d'où elles sont sorties. De même les langues plus ou moins anciennes que nous nommons celtique, germanique, latine, grecque, iranienne et sanscrite, sont sûrement ramenées à l'unité d'une langue âryenne qui les a précédées et d'où le fractionnement dialectal les a fait naître tour à tour. La seule comparaison des grammaires suffit pour établir cette généalogie et pour séparer les langues à flexions en un très petit nombre de familles. En réalité, ces langues n'en forment que deux, l'âryen et le sémite primitifs, dont les grammaires sont irréductibles l'une à l'autre.

Les langues de la seconde période appartiennent presque toutes à des peuples dont la civilisation est très peu avancée, qui sont de race inférieure, et qui, après avoir couvert une grande partie du globe, sont aujourd'hui dispersés à tous les coins de l'horizon. Il est très difficile dans l'état actuel de la science d'établir entre la plupart de leurs dialectes des rapports généalogiques; mais en considérant les racines des mots on trouve qu'elles ont en général fort peu d'analogie entre elles, et qu'il est à peu près impossible de les ramener à l'unité. Les différences sont bien plus grandes encore quand on compare ces dialectes aux langues de la troisième période, car le manque d'analogie se transforme alors en un véritable

contraste. Ces dialectes que la science nomme touraniens, et qui comprennent le finnois, le turc, le mongol et le tartare (mandchou), s'acheminent dans cet ordre même vers l'état de langues à flexions, de sorte que le finnois touche à la troisième période et que le tartare se rapproche beaucoup du chinois; mais ni les élémens formels des mots ni les racines ne sont les mêmes dans ces différens idiomes. De plus le tartare, quoique coexistant avec le chinois sur le sol même de la Chine depuis que cet empire est gouverné par une dynastie tartare, ne s'est presque pas mêlé avec la langue du pays et ne lui a presque rien emprunté.

En résumé, ni les parties formelles ni les racines attributives des mots considérées dans toutes les langues n'autorisent à établir entre elles un lien généalogique. On ne voit de dérivation certaine que dans les deux familles de la troisième période, lesquelles restent d'ailleurs isolées l'une de l'autre. Un petit nombre seulement de dialectes appartenant à la période moyenne peuvent être ramenés à l'unité et former des familles moins étendues que les deux précédentes, familles qui elles-mêmes restent indépendantes entre elles. Vient enfin le chinois, qui n'a de points communs ni avec les langues âryennes ou sémitiques, ni avec celles de la deuxième période. Tel est l'état actuel de la science des langues. Si donc on nous demande : « Les hommes ont-ils tous primitivement parlé la même langue, et cette langue a-t-elle engendré toutes les autres? » nous répondrons : Aucun fait scientifiquement analysé ne prouve que les hommes aient eu d'abord une même langue; des milliers de faits indiquent qu'il s'est formé à la surface de la terre, soit en Asie, soit en Europe, soit ailleurs, certains centres de langage probablement assez nombreux, desquels ont rayonné, suivant les lois exposées plus haut, les langues et les dialectes des temps postérieurs.

Il resterait à résoudre le dernier problème, celui de l'origine du langage. On n'est point satisfait du chapitre consacré par M. Müller dans ses premières leçons à cet important sujet : non-seulement il ne résout pas la question, mais il l'obscurcit, faute d'une bonne théorie philosophique. La base fournie par la philologie comparée est tellement solide qu'on peut élever sur elle autre chose que des hypothèses et des doctrines vagues et flottantes. Il fallait d'abord écarter de la question tout dogme ecclésiastique, parce que l'intervention de la religion dans la science est la destruction de la science. Il fallait ensuite montrer que les philosophes des siècles précédens, même ceux du dernier siècle, ont été hors d'état de résoudre le problème parce que les termes n'en avaient point été analysés, et que ceux de nos jours qui l'abordent sans philologie se placent dans les mêmes conditions que ceux des siècles précédens.

Il ne s'agit plus en effet de savoir si un enfant inhumainement séquestré inventera de lui-même un mot hébreu, sanscrit, grec ou latin : c'est comme si après avoir labouré un coin de terre on se demandait s'il en sortira une poire, une grappe de raisin ou une citrouille. Pour que ce ruits naissent, il faut d'abord que la plante se produise avec ses branches, ses feuilles et ses fleurs, et elle ne peut naître, si une semence n'a été confiée à la terre. Les semences de toutes les langues sont ou ont été des monosyllabes, exprimant chacun son idée sans le secours d'aucun accessoire. M. Müller fait observer avec raison que la plupart des racines ne sont même pas primitives, mais qu'elles dérivent les unes des autres. J'ai moi-même opéré cette réduction sur les racines sanscrites; j'en ai ramené à cinq cent trente-six le nombre, porté ordinairement à plus de trois mille, et je suis persuadé que la réduction pourrait être poussée encore plus avant. Le nombre des racines primitives d'une langue donnée est donc fort petit, et c'est sur ces monosyllabes que porte désormais la question de l'origine du langage. Elle se présente sous deux aspects, l'un historique, l'autre théorique. En effet, si d'une part on envisage la loi d'élimination, il est très probable que les hommes dispersés sur une grande étendue de pays ont, en se réunissant, apporté au fonds commun un très grand nombre de monosyllabes qui ont fait double emploi, et dont beaucoup ont été abandonnés comme superflus. Il resterait donc à savoir quelle est la nature de ces monosyllabes et comment ils ont pu venir au jour. Or il est démontré pour toutes les langues sans exception que toutes les racines ont une signification générale et ne désignent jamais un objet particulier ou individuel. De plus cette idée générale se rapporte toujours à quelque chose de physique et ne prend une valeur psychologique ou rationnelle que par l'effet de la dérivation et par un détournement du sens primitif des mots.

Mais les caractères généraux des choses matérielles ne sont que des abstractions de l'esprit; ce qui existe réellement, ce sont les choses individuelles avec leurs qualités propres et leurs attributs particuliers : c'est cela seulement qui tombe sous les sens et qui peut être montré à un homme par un autre homme lorsqu'ils sont tous deux en présence de l'objet. Supposer qu'une racine a eu dès le premier instant de son existence une valeur générale pour celui qui l'a prononcée et que cette valeur a été comprise par celui qui l'a entendue, c'est supposer un double miracle, c'est-à-dire une chose qui n'a aucun caractère scientifique. Il faut donc admettre qu'en face d'un objet, un ou plusieurs hommes étant présens, l'un d'eux a émis un monosyllabe dont le son, retenu par eux, est devenu pour eux le signe de cet objet. Or la formation des idées générales s'opère, comme on le sait, avec une rapidité extrême : il a suffi qu'un objet

de même apparence que le premier s'offrît à quelqu'un de ces hommes pour que le signe adopté par lui prît à l'instant même une valeur générale. Et ce qui se passait pour un homme et pour un signe se passait nécessairement pour les autres hommes et pour les autres signes. L'étude des langues nous prouve aussi que les mots ont revêtu de très bonne heure le sens général, car ils désignaient toujours les objets par leur caractère le plus frappant et par celui qui se reproduisait dans le plus grand nombre de cas; de plus, comme ces objets étaient physiques et qu'il n'y a pour ainsi dire pas de choses naturelles qui ne soient plusieurs de la même espèce, le monosyllabe qui a primitivement désigné l'un d'eux a désigné presque aussitôt tous ceux du même genre.

Quant à la possibilité d'unir un son à une idée, de sorte que ce son représente cette idée, c'est là un fait qui est du domaine de la psychologie et qui n'intéresse qu'accidentellement la science de langage. Pour en rendre compte, il n'est point nécessaire de savoir si les bêtes ont des idées générales et un langage intelligible; c'est là, dans le livre de M. Müller, une digression absolument superflue. La psychologie a depuis longtemps élucidé ce fait important, qui découle de la loi de l'association des idées. Il n'importe nullement de savoir si une racine primordiale a été une onomatopée, comme l'a cru Herder, c'est-à-dire un son de la voix reproduisant le son entendu par l'oreille, ou si elle a été interjective, comme le croyait Condillac. Ce n'est là qu'un très petit côté de la question, puisque les onomatopées et les interjections n'ont elles-mêmes de valeur que par leur association avec les idées qu'elles expriment. Quant au fait général d'un son associé à une idée, il est le même que celui d'une image, d'un contact, d'une odeur ou d'une saveur associés à des idées. La cause qui transforme en idée une impression organique quelconque fait que cette idée se reproduit chaque fois que la même impression recommence. L'étude de cette cause nous transporte aussitôt du domaine de la psychologie dans celui de la métaphysique, et ce nouveau problème est une partie du problème plus général de l'union de l'âme et du corps ou pour mieux dire des rapports de l'organisme avec la pensée. La solution de ce problème dépend à son tour de l'idée qu'on se fait de l'âme et du corps, et elle partage la majorité des hommes entre deux grandes théories, le panthéisme et le système de la création : l'une admet que les choses procèdent par transformations lentes s'opérant sur un fonds invariable et éternel sans qu'aucune puissance extérieure et arbitraire intervienne dans le développement spontané des lois; l'autre place au commencement des choses un miracle et se trouve dans la nécessité d'avoir recours au surnaturel toutes les fois que l'explication des choses vient à lui manquer.

La science du langage résout donc la question de l'origine des langues, et n'a point à se préoccuper des problèmes ultérieurs qui appartiennent à d'autres sciences. Jusqu'au point où finit son domaine, elle demeure dans l'ordre naturel, toutes ses solutions s'appuient sur des faits, sur des procédés scientifiques et sur une méthode parfaitement connue. Elle n'a pas non plus à répondre à ceux qui demandent l'époque où a paru le langage, ou bien elle répondra en énonçant la loi de formation des langues. En dehors de cette science positive, on peut dire que le langage a dû apparaître sur la terre en même temps que l'homme, et qu'il n'a point été précédé d'un long silence; car la raison qui aurait produit ce silence l'eût nécessairement fait durer, et il eût fallu un miracle pour y mettre un terme. La question revient à savoir si l'homme s'est formé peu à peu, selon la pensée profonde de M. Darwin, ou s'il s'est montré tout à coup sur l'horizon de l'Asie comme une apparition magique. Tout ce que la science peut dire, c'est que les langues sont soumises à des lois parfaitement définies et qui n'ont point varié depuis les époques les plus reculées. Ces lois nous les montrent se transformant avec une extrême lenteur, non tout à coup, mais par périodes. Dans leur état le plus avancé, elles sont, comme le français, composées d'élémens presque tous abstraits, et leurs mots ont une signification idéale. Ce n'est pas là, selon moi, une maladie, c'est au contraire un perfectionnement, puisque c'est à cette condition qu'une langue peut rendre toutes les idées qu'engendre le progrès des civilisations, ou bien il faudrait dire que l'œil de l'homme est le résultat d'une maladie parce qu'il n'a pas les mille facettes de celui de la mouche, et son oreille aussi parce qu'elle n'a pas la longueur de celle de l'âne. Au contraire, en remontant vers le passé, on voit les langues sortir peu à peu d'un état plus simple, moins spirituel en quelque sorte, — et l'on atteint une époque où elles n'étaient aptes à exprimer que les phénomènes de la sensation plus ou moins généralisés. Les monosyllabes qui les composaient alors n'étaient que la matière dont les langues plus parfaites se sont formées; mais cette matière avait elle-même subi une première élaboration et s'était déjà rassemblée autour de certains centres pour y subir la loi de l'élimination des élémens superflus. Si l'induction veut remonter plus haut encore, on n'aperçoit plus qu'une poussière incohérente de racines très simples, dispersée sur la surface de la terre, s'y agitant comme dans une sorte de chaos et cherchant ses voies pour arriver à la vie organique. Ces embryons de mots, qui ont été les rudimens du langage, ont pu naître spontanément par les seules forces productives de l'homme physique et moral, c'est ce qui ressort très clairement du second volume de M. Müller;

mais ils n'ont pu paraître tous à la fois, parce que les perceptions des objets qu'ils désignaient ont été nécessairement successives. Ici donc encore nous voyons agir cette loi universelle du monde que je signalais récemment à nos lecteurs sous le nom de loi des périodes, en vertu de laquelle tout phénomène est insaisissable dans ses commencemens et n'apparaît que quand il a déjà acquis une certaine intensité. Par conséquent il n'y a pas plus de raisons de vouloir saisir l'origine absolue du langage que d'en vouloir deviner la fin. Le zéro qui est au commencement et à la fin de chaque chose n'est point absolu, et ne représente en dernière analyse que le point idéal où se fait le passage d'un état à un autre et où l'équilibre se brise au détriment d'un ancien phénomène et au profit d'un nouveau.

Je viens de rendre compte à nos lecteurs d'une science nouvelle brillamment inaugurée en Angleterre, très populaire en Prusse et malheureusement encore peu cultivée en France. Le public studieux ou curieux doit certainement des louanges à M. Müller, qui dans une série de leçons savamment rédigées en a exposé les principes et les plus importans résultats. Son ouvrage est le fruit d'études longues et pénibles; il y montre une érudition aussi solide qu'étendue et rend populaire un nom que des travaux plus restreints et par cela même plus approfondis avaient déjà rendu si estimable aux yeux des savans. Les critiques que nous lui avons adressées ne portent que sur des points secondaires, et n'ôtent rien à la valeur du livre ni à la bonne opinion qu'on s'en est formée dès qu'il a paru. Aussi devons-nous également de justes éloges à MM. Perrot et Harris qui ont pris la peine de le traduire en français et d'ouvrir ainsi les voies de la science à ceux de nos compatriotes qui ne la peuvent aller chercher ni dans l'anglais ni dans l'allemand. Plût au ciel que l'exemple de ces deux habiles traducteurs fût suivi par d'autres! L'Allemagne nous a beaucoup devancés depuis vingt ans; elle est pleine de livres, de brochures et d'articles savans dont les Français n'ont qu'une très faible idée. Persuadons-nous bien que ce domaine de la science germanique est déjà si étendu qu'il ne nous est pas aisé d'en reconnaître toutes les parties : il importerait que ces travaux fussent traduits sans délai dans notre langue; sinon, le temps marche, et l'avance que l'Allemagne prend sur nous ira en croissant d'année en année. Toute traduction de ce genre est une bonne œuvre; en servant le public, elle fait honneur à ceux qui l'entreprennent et qui la terminent.

ÉMILE BURNOUF.

LE TESTAMENT

DE

MONSIEUR TUPFFER

I.

Edulphi Granjot, de Champvans, était un malicieux homme. On l'avait surnommé *coco*. Sur les bords de la Loue, dans la vieille comté de Bourgogne, ce surnom est donné aux gens qui portent la joie avec eux, et par excellence aux ménétriers qui font danser la jeunesse. Le vieil Edulphi n'avait jamais été marié, ayant eu, comme il le disait, assez de peine à faire sauter les amours d'autrui pour ne point s'embarrasser encore du souci de faire marcher un ménage. Son cœur pourtant avait parlé deux fois, et deux cœurs féminins lui avaient donné la réplique. De cette double conversation qui n'avait eu sans doute pour témoins que les étoiles du ciel et les vieux chênes des bois, il lui restait deux vivans souvenirs, une fille et un garçon. Voilà pourquoi Edulphi Granjot était malicieux. C'est qu'au lieu d'abandonner ses enfans, suivant l'usage, à celui qui donne la pâture aux petits des oiseaux, il les avait pris avec lui et en avait fait ses aides et ses compagnons.

Edulphi jouait du violon; le garçon, Joseph, qui avait quinze ans, battait de toutes ses forces, en enflant ses joues, une grosse caisse garnie de sonnettes; la petite fille, Ottilie, âgée de douze ans, frappait avec une longue tringle sur un triangle d'acier. — Et en avant quatre! — Les airs de danse d'Edulphi n'étaient pas variés. Il en avait un pour le quadrille, trois pour la polka, deux pour la valse,

un seul pour la mazurka. — Oh! la mazurka! elle est devenue la folie de nos campagnes. Qu'on vienne maintenant parler des mœurs rustiques! De ces sept airs, le vieil Edulphi et ses deux servans naturels ne connaissaient que les premières mesures. Ils les jouaient. Le ménétrier s'interrompait pour crier d'une voix enrouée : Faites tourner vos dames! Et puis revenait la mesure sempiternelle.

Quel roulement de souliers ferrés sur le plancher!

Edulphi et sa mélodieuse famille s'en allaient ainsi de paroisse en paroisse, se rendant aux fêtes patronales. Un âne les suivait, portant la grosse caisse, le triangle et la boîte à violon. Le petit Joseph tourmentait méchamment le baudet, la petite Ottilie arrachait les pissenlits parmi l'herbe du chemin, afin d'en faire une salade pour le repas du soir, et le *coco* lui-même, le grand *coco*, s'en allait d'un air pensif et la tête baissée. Il faisait mentalement, sans le secours de la plume ni du papier, le compte de ce qu'il avait gagné dans le dernier bal. On le savait bien. A dix lieues à la ronde, personne n'ignorait qu'il avait acheté depuis cinq ans trois prés, une vigne et une maison. C'était pourtant un nomade; mais il était aussi de la race de Jacques Bonhomme, qui aima toujours l'argent. Il a fait bien des révolutions pour acquérir le droit d'en amasser, qui est le premier des droits de l'homme.

Le mois de mai était arrivé. On prétend que c'est le réveil de la nature. Il ne faut point nier que les bourgeons craquent en ce temps-là, que les feuilles se déroulent, que toutes ces langues vertes qui frétillent parlent un joli langage. Pourtant il pleut, il pleut toujours. Un dimanche donc de ce beau mois de mai qui est si triste, Edulphi et son cortége étaient venus au village des Grand'-Pierres. C'était le jour de la fête, et il pleuvait depuis quarante-huit heures. Cette pluie opiniâtre ne cessa que le soir, justement pour permettre à la jeunesse de se rendre au bal sans être trempée jusqu'aux os. A la nuit tombante, le bal commença. On dansait dans un vaste bâtiment qui servait à loger les chevaux de l'état, lorsqu'un escadron de cavalerie en marche passait aux Grand'-Pierres. On avait posé sur les dalles un plancher mobile, fait tout exprès pour cette réjouissance annuelle, et voici la transformation opérée d'une écurie en une salle de danse. Les râteliers demeuraient accrochés à la muraille, ils servaient de vestiaire. Les châles à vives couleurs et les bonnets enrubannés des demoiselles de village reposaient là parmi les débris de paille et de foin. Débarrassées du supe flu de leur ajustement, ces bonnes danseuses s'en donnaient pour une année.

Edulphi, juché sur son estrade, raclait son violon tant qu'il pouvait; le petit Joseph faisait rage sur sa caisse, la petite Ottilie sur

son triangle. Trois quinquets fumeux eussent dû éclairer la salle; mais la poussière qui s'élevait du plancher tournoyait en flots épais autour de ces lumignons tremblans. Cependant au dehors le ciel était redevenu pur, l'air était plein de senteurs fraîches, et la grande Vénus scintillait au bord de l'horizon par-dessus un mont boisé. Au dedans, on sautait, on étouffait, on ne se voyait presque plus; mais vivent les ténèbres! Au fracas épouvantable de tant de pieds se mêlait de temps en temps le bruit des baisers. Ces baisers-là étaient si fortement appliqués qu'ils eussent dominé le roulement de la foudre. Le ménétrier, qui les entendait, criait : Balancez vos dames!...

Il y avait des spectateurs au bout de l'écurie. Là une barrière de bois marquait les limites de la salle de danse, là aussi s'ouvraient les portes d'un grenier qui renfermait l'approvisionnement des hôtes ordinaires de cet édifice rustique, et là se tenait la fine fleur des pois d'alentour : les bourgeois de campagne habitant les Grand'-Pierres et les jeunes fonctionnaires du canton. Le receveur de l'enregistrement, qui n'avait point encore de barbe, était assis, — Dieu leur pardonne à tous les deux! — à côté de la fille majeure du notaire, sur une botte de foin, et l'entrée de ce grenier était plus noire que l'enfer. Tout ce beau monde regardait, riait haut avec d'excellentes moqueries et force mouvemens d'épaules, ne cachant point du tout que le vilain monde qui s'ébattait sous ses yeux lui inspirait une profonde pitié. Les dames respiraient longuement leurs mouchoirs, qu'elles avaient inondés de parfums; les jeunes hommes se pressaient si fort contre la barrière de bois afin d'examiner de plus près les demoiselles du village qui passaient devant eux comme un tourbillon de jupes soulevées, que la pauvre barrière craqua. — Mme Tupffer, lasse de toutes ces sottises, se fit faire place et sortit.

Les sourires discrets, les lèvres pincées, les saluts courtois, mais gouailleurs, toutes les plus méchantes marques de sympathie qui se peuvent donner à un malheur plaisant ne lui manquèrent point sur son passage. On se mit à chuchoter quand on ne la vit plus. Elle était venue seule et s'en retournait de même. Mme Tupffer avait vingt-trois ans, des yeux bruns fort vifs, une grande fraîcheur de visage, de jolis traits, un cou svelte, hardi, d'une singulière pureté de forme; elle avait encore la main fine, la taille riche et légère, avec tout cela une démarche un peu lente et pourtant effarouchée, comme une femme pour qui la liberté et la possession de soi sont des biens si nouveaux, composés d'un si grand mélange, qu'elle ne sait pas bien si elle doit oser en jouir. Elle n'était veuve que depuis trois ans; mais c'était sans retour, comme on va le voir.

Le maître qu'elle avait perdu avait été toute sa vie un bon Allemand, non point des Germains de Tacite, non point de ces fils de l'Elbe ou de la Sprée qui objectivent ou subjectivent, mais de ceux qui s'industrient, qui besognent, qui perdent l'haleine et qui suent à chercher l'équation pratique entre toutes, celle de l'homme et de l'argent. Or jamais être humain ni germain ne fut moins idéaliste ou naturaliste, moins savant en *us*, ni rêveur à la lune que ne l'était, lorsque sa pauvre âme habitait sa rouge et pesante enveloppe mortelle, M. Tupffer, le filateur. — Ce respectable vieillard, ayant beaucoup filé, s'était un jour avisé d'aimer.

C'est pourquoi toute envie de retour dans la patrie allemande l'avait aussitôt abandonné. En même temps que le patriotisme, M. Tupffer avait perdu le goût de son industrie et des profits légitimes ou naturels qu'elle engendre. Adieu, nobles machines qui avez remplacé, pour le bonheur et la gloire de l'humanité, le bon rouet timide et l'humble navette! Le corpulent M. Tupffer, au moment de *liquider*, ne fut point retenu par une pensée vraiment grande qui le possédait pourtant comme tous ses pareils qui filent: c'est qu'il remplissait une mission sociale en filant. L'amour fait justice de bien des sottises. L'industriel déserta la ville et les grands bâtimens à l'air morne, assourdis par le bruit des métiers, où deux cents malheureux de l'un et l'autre sexe et de tout âge lui avaient vendu leur vie pour trente sous par jour pendant vingt ans. Il ne compta point ce qu'en partant il y laissait d'étiques, de phthisiques, de cachectiques et de rachitiques, car il se portait à ravir. Il se retirait à la campagne, où l'on devient nonagénaire et où il avait acheté un gros bien; il emmenait avec lui sa femme Thérèse, qu'il avait baptisée Gretchen, parce qu'il s'était senti rajeunir auprès d'elle, comme Faust naguère auprès de Marguerite. Cette seconde Gretchen n'était encore qu'une enfant.

Il l'avait voulue pauvre afin qu'elle fût jolie.

Pendant cinq ans entiers, il avait joui de la beauté de sa chère Gretchen, puis il était mort. Délivrée de ces tristes amours, Thérèse ressemblait maintenant à un brillant oiseau qui lisse ses plumes au sortir d'une mare où l'horrible nécessité l'a forcé de se baigner, faute d'une onde pure. Et voyez si nous avions raison de prétendre tout à l'heure que la liberté n'était pour elle qu'un bien composé d'un grand mélange. Le gros filateur en mourant avait fait une chose assez laide. — Lecteur, vous l'auriez faite comme lui, si vous aimez votre femme, car il est temps de vous le dire, vous n'êtes pas un héros. — M. Tupffer avait donc légué son demi-million à sa Gretchen bien-aimée, mais à la condition qu'elle resterait veuve, toujours veuve, veuve jusqu'à la fin, et que, si jamais elle se remariait,

le demi-million ferait retour à ses héritiers naturels, au sang des Tupffer. Ils étaient cinq. L'industriel avait cinq frères qui avaient ensemble vingt-huit enfans.

Aussi ce ne fut qu'un cri parmi tout ce parentage. Si ces cinq frères avaient été moins sages, ils auraient attendu les événemens et se seraient dit, en regardant le jeune minois de Thérèse, que la belle hoirie fraternelle n'était point du tout perdue; mais c'étaient des gens pratiques : il ne vint à l'idée d'aucun d'eux qu'une veuve de vingt-trois ans pût ne point préférer vingt mille livres de rente aux joies d'un second mariage, surtout après les tristesses du premier. Et les voilà réfléchissant qu'un bon écu qu'on tient vaut mieux, suivant le proverbe, que deux écus qu'on n'aura pas, et ils voulurent s'accommoder. — Transigeons, dirent-ils à leur belle-sœur, et mariez-vous si cela vous plaît.

Ces bonnes gens ne demandaient que le quart de l'héritage. Elle leur aurait donné la moitié le plus généreusement du monde; mais les hommes de loi intervinrent, et les parlages commencèrent. On négocia pour une différence d'un peu moins de dix mille écus pendant dix mois. Au bout de ce temps, les héritiers se rabattirent à cent mille francs tout ronds. C'est ce que voulait le *conseil* de Thérèse Tupffer. Il arriva de la ville, par un beau matin d'automne, tenant un gros acte tout prêt dans un portefeuille sous son bras. De cette façon, la partie adverse, qui devait le suivre aux Grand'-pierres, pourrait signer au débotté. Par là-dessus, on allait dîner et boire à la *santé* du mort. Le voisin de M[me] Tupffer, le riche M. Isidore Gaudit, qu'on avait accoutumé d'appeler M. Isidore tout court, était auprès d'elle, on l'avait convié à la fête; il se mit à lire ce grimoire en battant la mesure avec son pied, comme s'il eût déchiffré de la musique. L'avocat, M[e] Coffin, le premier *consultant* de la province, était sûr de son fait; il était célibataire, il frisait seulement la cinquantaine, et il se mit à contempler fort tendrement cette veuve adorable qui, après ce sacrifice utile, allait demeurer encore légitime et parfaite maîtresse de quatre cent bonnes mille livres. Les héritiers cependant se faisaient attendre, et Thérèse s'impatientait. — Ces gens-là ne viennent point! disait-elle.

— Ils viendront, disait-il, et vous leur ferez la loi.

M. Isidore balançait toujours sa tête en cadence; cette face plate riait jaune, le personnage ne soufflait plus mot. M[e] Coffin continuait à chanter victoire; il se vantait d'avoir tout prévu dans son gros acte. Il avait tout prévu en effet, sauf que les héritiers ne signeraient point. C'est ce qui arriva. Ils ne parurent pas ce jour-là aux Grand'Pierres. La semaine suivante, on apprit qu'ils avaient vendu tous leurs droits à M. Isidore Gaudit. Cet homme de bien leur avait

donné magnifiquement ce que l'avocat de Mme Tupffer leur avait opiniâtrément refusé, les vingt-cinq mille francs, l'appoint du quart!

En apprenant cette nouvelle, le premier mouvement de Thérèse Tupffer avait été de rire. Me Coffin, qui de nouveau était accouru de la ville, ne riait point, lui. Mme Tupffer s'écria que M. Isidore Gaudit était un vilain homme, et qu'il lui jouait un méchant tour.

— Je le crois bien! fit l'avocat.

Elle ajouta que d'ailleurs cet Isidore était fou, et que sa méchanceté ne lui servirait de rien.

— Elle lui servira certainement à mettre dans son coffre-fort les cinq cent mille francs que vous avez, répliqua Me Coffin, puisque vous serez sa femme. Et comme elle rougissait, pâlissait, demeurait muette, ouvrant pourtant tout au grand sa jolie bouche, il reprit la parole d'un ton bourru.

— Vous ne pouvez épouser que lui, dit-il, puisqu'il est en possession de vous empêcher d'épouser tout autre, ou de vous mettre sur la paille. Donc vous serez Mme Gaudit, ou vous ne vous remarierez point.

— Qui peut vous faire croire que je songe à me remarier? s'écria Thérèse. Grand Dieu! je n'en ai pas envie.

— C'est une envie qui peut vous venir.

— Elle ne me viendra pas.

— Vous êtes jeune, et si votre cœur allait parler quelque jour...

— Je le laisserai parler.

— Sans l'écouter?

— Je ne dis pas cela.

— Vous vous remarierez donc, et aux termes du testament vous serez dépouillée. C'est ce que je m'efforce de vous prouver depuis un quart d'heure.

— Non, non! je n'aime pas l'argent, mais j'aime ce qu'il donne. On ne me dépouillera point.

— Alors vous ne vous marierez pas, ou vous épouserez votre voisin.

— Ni l'un ni l'autre.

— Le fait est, grommela l'avocat, qu'il n'est pas absolument nécessaire de se marier pour se rendre heureuse avec qui l'on aime...

Me Coffin venait tout bonnement de se rendre coupable d'une impertinence fieffée et d'une grosse sottise, car la pensée secrète et par trop hardie qu'il prêtait à Thérèse Tupffer était bien loin d'être formée dans l'esprit de la jeune veuve. Les femmes régulièrement élevées ne sont point si osées dès l'abord, et ne prennent pas à l'avance des déterminations si claires. Me Coffin, qui tombait

dans les piéges d'un paysan madré comme Isidore Gaudit, et qui perdait la cause de ses cliens, mais qui n'en était pas moins fort sagace, sentit cela, bien qu'un peu tard. Une minute de réflexion lui fit voir Thérèse Tupffer telle qu'elle était, c'est-à-dire une jolie créature encore passablement naïve, un peu présomptueuse, assez coquette. Pauvre seconde Gretchen! son mariage avec l'énorme M. Tupffer n'avait pu parer beaucoup à ses yeux les matérialités de l'amour, ni leur donner un grand charme. Aussi se promettait-elle bien désormais de *laisser parler son cœur* sans lui permettre jamais de conclure, et cette manière lui paraissait incomparablement plus exquise que l'autre. L'avocat leva doucement les épaules.

— Écoutez-moi, dit-il; ce qu'a fait contre nous cet Isidore Gaudit est malpropre et noir, mais nous pouvons prendre une belle revanche.

— Ah! s'écria Mme Tupffer, prenons-la donc!

— Nous pouvons faire que ce maraud ait jeté ses cent vingt-cinq mille francs dans la rivière.

— Oh! fit Thérèse avec un bien pâle sourire, il trouverait le moyen de les repêcher.

— La condition insérée au testament de feu M. Tupffer, et qui prétend vous contraindre au veuvage perpétuel, ne m'a jamais paru inattaquable. Elle est contraire à l'ordre public et à la morale. Je conviens pourtant que les bienséances, l'honneur, le respect humain, nous défendaient jusqu'à présent de l'attaquer.

— Je n'en juge pas différemment.

— Cette condition, acceptée par nous, conférait donc de véritables droits aux héritiers de votre mari; mais pensez-vous qu'il leur soit permis d'en trafiquer?

— Je n'en sais rien.

— Je le sais, moi. Votre mari les avait établis gardiens de ses volontés contre vous. N'est-il pas évident qu'ils en ont fait l'escompte? Ce sont les marchands du temple, ce sont des héritiers déchus pour cause d'indignité. Faisons-leur un bon procès. Nous ne connaissons point M. Isidore, qui prétend s'être mis au lieu et place de vos cinq beaux-frères. Ils perdront leur cause; ce vilain maroufle se débrouillera ensuite avec eux comme il pourra, et vous serez vengée, car soyez sûre que cet homme-là n'en veut pas qu'à votre bien...

— Un procès! s'écria Thérèse, un procès où l'on viendrait dire que je suis une ingrate qui s'arrange pour jouir des bienfaits de celui qui est mort, pour violer et mépriser ses défenses!

— C'est fort délicat, murmura Me Coffin.

— Un procès où l'on me ferait figurer peut-être comme une femme sans retenue, sans pudeur, qui veut être libre...

— Libre de suivre les mouvemens de son cœur et de se marier quand le désir lui en viendra, continua l'avocat. Tout cela n'est pas bien criminel.

— Et vous, le feriez-vous ce procès, si vous étiez femme?

— Oh! repartit Mᵉ Coffin en riant, si j'étais femme, j'en ferais de belles!

— Et vous conseilleriez à votre sœur, si vous en aviez une, de faire ce procès?

— Hum! fit Mᵉ Coffin, comme s'il s'enrhumait. Sacrebleu! je ne voudrais pas voir ma sœur dans votre cas, s'écria-t-il tout à coup en levant au ciel ses deux poings fermés, car tout homme de loi que je suis, je prendrais un autre moyen de la délivrer que tous ceux que je vous propose. Je mettrais ma robe par terre, et je tuerais cet Isidore; ce rustre effronté, ce coquin hideux, je le tuerais comme un chien.

— Il n'y aurait que cela de juste, fit Thérèse; mais je n'ai point de frère, j'étais orpheline et je suis seule au monde, vous le savez bien.

Mᵉ Coffin, qui avait les yeux humides, se détourna pour les essuyer. — Bah! reprit-il d'un ton dégagé. Figurez-vous que vous êtes une de ces princesses dont parlent les contes et qu'un maléfice tenait captives sous la garde d'un dragon rouge dans une grotte enchantée. Il se trouvera bien quelqu'un pour couper la tête au monstre. Alors vous serez délivrée.

II.

Le libérateur prédit par Mᵉ Coffin était apparu sous le nom de Dionis Lombard. Ce jeune homme était venu aux Grand'Pierres recueillir un héritage, il avait vu Thérèse, ils s'étaient aimés. — Dionis, Dionis, où êtes-vous? murmurait Mᵐᵉ Tupffer en passant dans la salle de bal sous le feu de tous les obligeans sourires dont nous avons parlé. Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'Isidore Gaudit, le ténébreux pied plat, avait acheté les droits des héritiers du filateur; mais Thérèse n'était plus sans défense contre son perfide voisin, ni contre tous les ennemis que ses malheurs lui avaient faits. Elle n'était plus seule au monde, elle pouvait appeler Dionis à son secours.

Comme elle sortait de la fête, Isidore Gaudit y entrait. Il arrivait flanqué de deux valets, ses âmes damnées, qu'on n'appelait point dans le canton autrement que ses *recors*. Le rustre, faiseur de pauvres, riche d'usure et de rapines, n'aurait pas aimé à se montrer tout seul en ces endroits dangereux où le peuple est le maître, où parfois sa colère s'allume aussi aisément que sa joie quand le vin coule. Isidore Gaudit salua sa victime jusqu'à terre.

Sa large bouche, qu'il savait ordinairement tenir pincée dans un cauteleux sourire, se fendit tout à coup quand la petite veuve fut passée; c'était la gaîté d'une bête de proie. Le noir quidam ne put s'empêcher encore de frotter ses deux mains ensemble au bout de ses bras tors et velus, qu'il avait trop longs, comme les singes, et son poil rouge se hérissa sur son crâne, où tant de vilenies étaient nées.

La jeune femme se doutait bien qu'Isidore n'ignorait plus les amours de Thérèse Tupffer et de Dionis Lombard, et que c'était au mariage qu'il les attendait tous les deux; mais elle se souciait médiocrement du vilain Gaudit à cette heure, et de ses projets aussi peu que de lui. Elle s'en allait vers sa demeure de ce pas lent et incertain qui lui était ordinaire, sans prendre garde aux plis de sa robe qui traînaient dans la poussière encore humide du chemin. D'abord elle traversa le village à l'ombre des maisons silencieuses, car tout le monde était au bal, suivit un court ruban de route ouverte, et se retrouva dans les champs. La nuit était parfaitement belle, tiède et caressante, énervante aussi, comme une nuit de printemps. Mille bruits animés remplissaient l'air, sept ou huit rossignols chantaient à l'orée du bois, sur les flancs de la petite montagne qui fermait l'horizon. Thérèse écoutait d'une oreille distraite et pourtant charmée. Le vent qui s'élevait de l'herbe fraîche passait en se jouant sur le joli cou de la belle veuve et la faisait frissonner. — Où donc était Dionis? — Mme Tupffer n'était allée à ce bal que pour y rencontrer le jeune homme et n'y avait rencontré qu'Isidore. Si elle eût vu Dionis, ne fût-ce que de loin, elle aurait eu en ce moment le cœur dispos et léger; pour la rendre heureuse et vaillante, il ne fallait plus autre chose que cela : voir Dionis et se faire voir à lui. Me Coffin avait bien dit autrefois que de meilleurs jours se lèveraient devant Thérèse. L'avocat consultant avait même toujours pensé que la petite larme que les chagrins et le cruel isolement de la jeune veuve avaient tirée de ses yeux était un bon signe pour elle, et lui porterait bonheur. Justement au milieu de cette belle nuit, sous cette brise câline, Mme Tupffer pensait à Me Coffin et à l'impertinence qu'il avait commise envers elle, lorsque de son ton bourru il lui avait dit : « Madame, il n'est pas absolument nécessaire de se marier pour être heureuse avec qui l'on aime. » Si la jeune femme se rappelait en cet instant les libres propos de Me Coffin, c'est que tout en sentant si bien que son cœur n'était point le même qu'en ce temps-là, elle ne se dissimulait pas non plus que sa triste situation n'avait point changé.

Elle faisait exactement ce que le testament de M. Tupffer lui avait permis, et ne pouvait faire que cela. Ce testament abominable ne lui avait pas défendu d'aimer; quant au mariage, il n'y fallait

pas penser plus qu'autrefois, à moins qu'elle ne voulût qu'Isidore Gaudit, — toujours pour parler comme Me Coffin, — ne la mît sur la paille. Il est vrai que celui qu'elle désirait si fort de proclamer son époux devant Dieu et devant les hommes, Dionis Lombard, devait, à la place de cette paille sur laquelle il allait la prendre, lui tresser, s'il était un galant homme, un lit d'or et de soie. Seulement Thérèse Tupffer soupçonnait que Dionis n'était pas riche.

C'est cette pensée qui la tourmentait depuis quelques jours. — Si Dionis n'est pas riche, se disait-elle, s'il n'a point de quoi me donner à vivre à ses côtés quand je serai redevenue pauvre, et si nous voulons continuer de nous aimer, que ferons-nous donc? Comment cela finira-t-il? — Ce doute se posait sans cesse devant ses yeux comme un sphinx d'Égypte défendant l'entrée d'un chemin inconnu. L'idée de devenir la maîtresse de Dionis causait à Thérèse une appréhension bien naturelle. Si encore, après avoir été sa maîtresse, elle avait pu se flatter de devenir sa femme un jour!.. Mais Gaudit veillait... Que ferons-nous? répétait Thérèse.

Il lui semblait que la Providence, si elle eût été juste, lui aurait épargné cette cause de combats et de troubles et ce cruel embarras. Cependant les puissances d'en haut ne paraissaient point du tout songer à foudroyer le rouge Isidore pour débarrasser la route de Thérèse Tupffer. C'était vainement que la petite veuve du filateur, enrichie par les dons d'un sexagénaire jaloux, qui faisaient d'elle une proscrite et une condamnée, avait jeté depuis deux ans vers le ciel tant de gros soupirs et de reproches. Isidore Gaudit se portait bien.

En ce temps-là, Mme Tupffer laissait le plus souvent s'écouler les journées en rêveries creuses, en vapeurs, en fumée. On lui avait dit qu'elle était libre d'user de sa jeunesse et de son héritage comme il lui plaisait, à la condition qu'elle ne se mariât point. Grand Dieu! quel usage pouvait-elle faire d'une liberté pareille, qui était justement celle d'une prisonnière sur son préau? Il est vrai que les portes de la prison étaient ouvertes; mais Isidore, le sempiternel Isidore se tenait devant, montrant dans sa main le gros acte où il avait fait consigner en bonne forme les droits, les fameux droits, les abominables droits qu'il avait achetés. — Sors de ton cachot toute nue, pauvre Gretchen! Nul ne viendra t'y chercher. Qui voudrait de la veuve du gros Tupffer sans les beaux biens qu'il t'a légués? — Et Thérèse alors de se dire que le seul parti sage était de ne jamais attendre de délivrance et de vivre en oubliant qu'elle vivait. — Mettons que, pour moi seule dans l'univers, chaque jour ait la durée d'une semaine, se disait-elle, et je vieillirai vite, et je ne penserai plus à rien.

Elle menait alors la vie d'une malade. A peine hors du lit, elle

s'étendait sur une chaise longue dans sa belle chambre nuptiale, où parfois elle frémissait d'impatience et de peur, croyant encore entendre M. Tupffer souffler comme un gros poisson ou ronfler comme un orgue. Là elle languissait et dormait. Le sommeil éteint le feu des pensées; tout autour de la jeune femme assoupie s'envolait comme une cendre de désirs et de regrets mal consumés. Le soir, lorsqu'à la lueur de dix bougies que son caprice avait allumées, elle se déshabillait pour retourner au lit, elle regardait tomber un à un tous ses voiles, se trouvait belle, s'admirait avec des yeux humides. — Je suis une nonne, une cloîtrée, pensait-elle. — Est-ce que Me Coffin ne disait pas vrai lorsqu'il soutenait que le testament du vieux filateur était contraire à l'ordre public et à la morale? — Dieu seul pouvait savoir quel chemin l'interdiction qui pesait sur elle et cette existence inactive avaient fait parcourir à l'imagination de Thérèse Tupffer. Dieu veillait sans doute, bien qu'il n'y parût guère, puisqu'il avait suscité le médecin de cette langueur mortelle, et que Dionis Lombard était venu.

— Dionis, Dionis, où étiez-vous à cette heure? — Mme Tupffer continuait de cheminer vers son logis, mais d'un pas bien plus vif; l'impatience la gagnait. Si elle regrettait si fort de n'avoir point rencontré le jeune homme au bal, c'est qu'elle avait médité de lui faire dans la salle de danse un signe invisible pour tout autre que lui, — qui devait lui apprendre que ses serviteurs étaient à la fête et que ce soir-là elle était seule. A la vérité, elle comptait qu'il s'en douterait bien : aussi prêtait-elle l'oreille, épiant le moindre bruit dans la plaine, car elle pensait que, de peur d'être vu, Dionis ne voudrait point prendre la grande rue du village, mais qu'il allait suivre les sentiers entre les cultures et pénétrer chez elle par escalade, comme un amant des temps passés. Cependant la plaine était muette, bien muette; on n'entendait que le chant des rossignols au pied de la petite montagne, et dans le lointain la musique enragée du ménétrier de Champvans. — Si Dionis allait ne pas venir! pensa Thérèse; mais elle se ravisa tout de suite. — Oh! que si! fit-elle, il viendra!...

L'habitation de Mme Tupffer, située dans la campagne, à deux cents mètres environ du village et sur le bord de la route, était un grand carré composé du logis des maîtres, des granges, des écuries, des étables, de tout ce qui sert à une exploitation rurale, à ce qu'on appelle dans le pays un *train* de culture. De l'autre côté de la route, justement en face, était une autre habitation, un autre carré, une autre exploitation, un autre *train;* c'était la maison d'Isidore Gaudit. Thérèse autrefois ne passait qu'en baissant la tête devant la tanière du loup, mais depuis deux mois elle avait pris bien du

courage. O prompts miracles de l'amour! renaissance alerte d'un cœur longtemps opprimé qui a trouvé la force et l'occasion de se rendre libre! jeunesse abattue qui se relève, qui veut et cherche sa revanche! Thérèse jeta un regard vers la demeure de son ennemi avant que de rentrer dans la sienne, leva les épaules et sourit.

En même temps les pensées qui l'agitaient la faisaient rougir, mais elle était seule, sans autres témoins que les étoiles qui sont discrètes. — Oui, Dionis allait venir. Est-ce qu'il n'était pas déjà l'âme de son âme? Peut-être allait-il demander plus. Si près de tomber, Thérèse osait enfin nommer tout haut l'auteur de sa chute; ce n'était pas Isidore Gaudit, le vil acheteur des droits qui la tenaient en servage. Celui-là seul, le vieillard égoïste qui avait accumulé contre elle ces précautions barbares afin que ses jeunes années demeurassent ensevelies toutes vivantes dans cette riche maison qu'il lui léguait avec le déplaisant souvenir de sa propre décrépitude, celui-là seul était le coupable!... A la vérité, le gros filateur, s'il habitait maintenant là-haut une de ces étoiles qui regardaient sa Gretchen, devait être assez puni par ce qu'il voyait, surtout par ce qu'il allait voir. — C'est lui! murmura Thérèse, c'est lui qui l'aura voulu!

Pourtant son cœur battait une terrible charge quand elle entra dans la cour de sa vaste maison silencieuse et déserte. Son logis était situé sur le côté gauche du carré. C'était une sorte de grand chalet imité de ceux qu'on voit en Suisse et sur nos frontières, sauf qu'au lieu d'être construit en bois, il l'était en belles briques neuves. Derrière la maison, à l'abri d'un mur très haut, s'étendait un jardin bien soigné, tout rempli de fleurs en cette saison où la nature entière voudrait fleurir. Thérèse pénétra dans un petit salon où brûlait une lampe et qui donnait sur le jardin. Elle en ouvrit la porte vitrée, et le parfum des roses et des chèvrefeuilles, mille senteurs mêlées, enivrantes, entrèrent dans la chambre en un seul flot. — Dionis, Dionis, ne viendrez-vous point? — Thérèse, tout enveloppée de ces ondes odorantes, s'assit devant le piano, et se mit à chanter...

Dionis Lombard en ce moment descendait la montagne. Il avait choisi pour le lieu de sa promenade du soir ce bois où, comme Thérèse, les rossignols chantaient. Son âme ne faisait ni comme Thérèse, ni comme les rossignols, car Dionis Lombard était dévoré d'un souci tout à fait prosaïque et vulgaire que les oiseaux ne connaissent point. — Il venait de faire mentalement le compte de ses dettes tout en foulant la mousse des sentiers; certes il n'aurait point reconnu tous les créanciers qu'il avait par le monde, tandis qu'il aurait parié, si le jour avait lui, de reconnaître tous les arbres de

ce bois. Il était né aux Grand'Pierres, d'où il était parti à vingt ans, maître de son patrimoine, qu'il avait rapidement dévoré ; il y était revenu avec le dernier printemps pour y recueillir l'héritage, trois fois dissipé à l'avance, d'une tante plus riche en bonnes œuvres qu'en fonds de terre, et lorsqu'il était près de quitter Paris, deux mois auparavant, sa maîtresse et ses créanciers lui avaient donné assignation à huitaine. Il faisait défaut, car il s'était pris à aimer Thérèse, et il restait aux Grand'Pierres.

C'était un grand garçon de trente ans, fièrement planté, de vive tournure. Il devait passer pour fort beau en ce temps-ci, dans cette France où nous sommes, terre nourricière de tant de magots, car il n'avait pas seulement un visage, une bouche, des yeux; il avait des traits, un regard, un sourire. C'est à ce sourire doux ou moqueur, spirituel ou tendre, vraiment toujours assez mâle, que Thérèse Tupffer avait suspendu son cœur effaré. Dionis ne pouvait se méprendre sur la force du sentiment qu'il avait fait naître; il savait combien Thérèse l'aimait. C'est ce qui le mettait en peine.

Lui aussi, il aimait fort la petite veuve. La candeur passionnée de Thérèse le ravissait en un ciel bien différent de tous les paradis d'occasion qu'il avait connus. — Ah! pourquoi toutes les femmes n'épousent-elles pas à dix-huit ans de vieux Allemands qui filent? — Voilà le genre d'hyménée qui conserve l'innocence... Thérèse était une rose d'été qui gardait la fraîcheur de celle du printemps; comment en respirer le parfum sans s'attendrir?... Cette rose, cachée pendant deux ans dans l'ombre, y avait refermé sa corolle, et maintenant qu'elle s'épanouissait, c'était une fleur nouvelle. — Je suis la belle au bois dormant des Grand'Pierres, disait la jeune veuve à Dionis; j'aurais toujours dormi, si vous n'étiez venu.

— Parbleu! ma belle, pensait-il, vous auriez mieux fait de dormir toujours, car que ferai-je de vous à présent que vous êtes éveillée?

Propre à tout, bon à rien, voilà Dionis Lombard. Il n'avait passé que la moitié de sa vie dans les coulisses des théâtres, n'aimant pas exclusivement les femmes peintes; mais il n'avait point pâli non plus sur les gros livres ou sur des registres de comptes. Ni avocat, ni médecin, ni commerçant, ni chimiste, où trouver l'étoffe d'un bon père de famille dans un pareil homme qui n'était pas même un être social? Les mâles des cigales ne mènent pas une autre vie. « Ces gens de plaisir, a dit Balzac, *pensent et dépensent;* » mais ces gens-là ne doivent point songer à prendre femme. — Eh vraiment! est-ce que Dionis Lombard aurait eu la pensée d'épouser Thérèse Tupffer? — Non! puisqu'il savait qu'elle ne pouvait point se marier.

Il lui en coûtait pourtant de n'aimer Thérèse qu'un jour, car cet amour tout plein de jeunesse lui semblait être de ceux qui ont la puissance de durer et de grandir; il allait porter à regret cette coupe limpide à ses lèvres, sachant qu'il faudrait ensuite la briser sur l'heure. N'eût-il pas été plus beau d'épuiser au moins l'ivresse qu'elle contenait? Par malheur, il n'en avait pas le loisir. La nécessité, impitoyable et tracassière comme tous les tyrans, le rappelait à Paris, le seul point du monde où l'on peut vivre d'accommodemens avec elle. Il allait quitter les Grand'Pierres sur le premier baiser de Thérèse, et il sentait que ce chaud baiser allait le mordre au cœur, et qu'il emporterait là une méchante blessure... C'est pourquoi il combattait vaillamment contre ses désirs et reculait l'instant d'une volupté amère; c'est pourquoi il n'avait point paru au bal champêtre, se doutant bien qu'il y rencontrerait Thérèse, et que dans son ardeur vraiment ingénue elle trouverait moyen de lui faire savoir que ce soir-là elle serait seule en son logis. Il était allé jusqu'au fond du bois, se fuyant lui-même; puis il en était revenu malgré lui, et il s'acheminait vers la demeure de Mme Tupffer.

Cependant son cœur et ses sens échauffés ne parlaient pas tout seuls au dedans de lui; sa conscience aussi disait son mot : — Faire de Thérèse ta maîtresse d'une nuit est une mauvaise action, lui criait-elle.

Et quel autre parti prendre?

Le moyen pour Dionis d'échapper à la logique de sa vie, qu'il n'avait jamais su rendre utile, ni à rien, ni à personne, ni à lui-même, et qui jamais n'avait tendu qu'au plaisir? Il ne pouvait pourtant épouser Mme Tupffer dépouillée par Isidore Gaudit!... Grand Dieu! la seule pensée d'une folie si monstrueuse lui faisait passer un frisson dans toutes les veines. Pauvre Thérèse! elle y eût consenti peut-être; elle ne savait pas quel dur métier c'est que de n'exister, même aux côtés de celui qu'on aime, qu'au gré du courant de fortune clair ou bourbeux qui nous porte, et quelle chose bouffonne et amère c'est qu'un louis d'or sans lendemain! Jamais Dionis Lombard n'avait été si sérieux qu'à cette heure suprême de l'examen, du repentir, des regrets, des cruels aveux, de la honte avérée, confessée, d'être un homme, et pourtant de ne l'être pas. Ah! s'il avait su, comme tant de ses contemporains, amasser un million par la fraude... Eh morbleu! mieux vaut être un larron que de n'être rien! Isidore Gaudit en était bien la preuve. Il était épris de Thérèse, épris comme le serpent l'était d'Ève. — Qui ne devinait, qui ne voyait cela au fond de la vilaine intrigue qu'il avait ourdie contre elle? — Il aimait Thérèse, et, s'il ne pouvait l'avoir à lui, du moins il en privait les autres!... Et la victoire lui restait.

— Maroufle, rustre, bandit! cria Dionis en s'asseyant sur le tronc d'un vieil arbre renversé. Il songeait que cet Isidore, vomi dans ce canton par les basses puissances du mal, était le seul obstacle à son bonheur, à sa fortune, à la réalisation de ce rêve plein de douceurs si nouvelles qu'il entrevoyait depuis deux mois. Il mit sa tête dans ses mains et frappa la terre du pied. — Autour de lui, le bois avait cessé; sur ce versant abrupt, les buissons de genévriers remplaçaient les chênes. Les roches sortaient de terre en la déchirant, la pente se couvrait de débris de ces blocs écroulés, et formait un vaste champ de pierres qui roulaient dans le ravin jusqu'à la margelle de la route, que surplombait la montagne. Dionis, qui s'était levé et qui, toujours pensant à Isidore, marchait vers la maison de Thérèse, se baissa et ramassa une de ces pierres. — Voilà de quoi lapider ce coquin s'il passait, dit-il. — Personne n'aura donc le cœur d'assommer cette bête fauve?...

En même temps il sautait sur la route, mais il ne la suivit point; il prit à travers les champs, il doubla le grand carré de bâtimens qui composaient l'habitation Tupffer, arriva au pied du mur du jardin, et, s'accrochant aux saillies de la pierre, il monta. Toujours assise devant son piano, Thérèse chantait. Sa voix était fraîche comme son visage, pure et animée comme son regard, émue comme son cœur. Elle chantait une vieille romance de Dalayrac qui a longtemps charmé nos pères : *Quand le bien-aimé reviendra...*

— Eh bien! le voilà revenu! s'écria-t-elle se levant en sursaut et battant des mains.

Dionis se tenait sur le seuil.

— Ah! fit-elle, pourquoi n'êtes-vous pas venu au bal? Où étiez-vous donc ce soir?

— Là-haut, dans le bois, répliqua Dionis, et je pensais à vous, Thérèse. — Oh! ne prenez point ce petit air de doute, je pensais si bien à vous que j'ai médité de tuer Isidore Gaudit. Et ma foi, s'il s'était trouvé sur mon chemin, je l'aurais fait.

— Dans le bois, il n'y avait pas de témoins! répliqua Thérèse.

Dionis partit d'un grand éclat de rire.

— C'est votre cœur même qui vient de parler, s'écria-t-il. On le voit bien; mais laissons là cet Isidore, ce n'est pas lui qui nous empêchera d'être heureux, si vous m'aimez...

— Si, murmura-t-elle, il peut l'empêcher, vous le savez bien.

Mais Dionis lui prit la main, qu'il pressa contre ses lèvres, et la ramena vers le piano. Il la força doucement de s'asseoir et se mit à genoux devant elle, la tenant enveloppée dans ses bras. — Chantez, lui dit-il.

— Je ne peux! fit Thérèse, ma voix tremblerait.

III.

La grande Vénus atteignait à l'orient le terme de sa course, les autres étoiles pâlissaient, la fraîcheur de la rosée montait du fond de la plaine, l'air devenait plus sonore, les rossignols jetaient une note plus tendre et plus chaude, et l'orchestre enragé du ménétrier de Champvans venait d'expirer dans un dernier *couac*, lorsque Dionis s'arracha des bras de Thérèse. — Il faut partir, dit-il.

— Déjà! murmura Mme Tupffer.

La lampe s'était éteinte. La jeune femme bénit ces heureuses ténèbres qui la rendaient bien plus hardie. — Reste, dit-elle... Ah! restez, Dionis, que m'importe qu'on vous voie quand le jour sera venu?

— Allons! répliqua-t-il, point de folie. Les femmes sont ainsi faites qu'elles tremblent devant tout ou ne craignent rien. Les hommes sont bien forcés d'être sages.

— Quoi! interrompit Thérèse, pensez-vous que je veuille faire un mystère de notre bonheur? Non, non, Dionis. Chacun ici doit savoir ce que je vous suis à présent. On dira que Mme Tupffer est devenue la maîtresse de M. Lombard, et moi je répondrai : Ce n'est pas ma faute, on l'a voulu.

— Parbleu! dit le jeune homme, que notre père à tous récompense là-haut et dans ce monde ceux qui ont voulu cela, ma chère Thérèse.

— Que dites-vous? fit-elle. N'aimeriez-vous pas mieux que je fusse votre femme?

— Eh! vous le savez bien que je l'aimerais mieux; mais à quoi bon regretter le paradis où nous ne pouvons atteindre? Jouissons de celui qui est à nous. Ou bien vous plaît-il que j'aille de ce pas tuer Isidore? Non, vous ne le voulez point. Ne mêlons donc pas sa vilaine image à notre joie, et ne songeons qu'à nous-mêmes.

— Dieu! murmura Thérèse, ce qui prend le nom de l'amour et ce qui n'est pas lui est une laide chose. Dionis, Dionis, qu'ai-je fait en me donnant autrefois à M. Tupffer pour être riche?

— Ce que la moitié au moins des filles pauvres aurait fait à votre place.

— Vous voyez donc bien que l'autre moitié aurait refusé de se vendre, car voilà le mot qui convient. C'est vous qui me jugez, et vous ne me pardonnerez pas ma faute. Pourtant, Dionis, j'étais seule au monde, j'avais peur de ma pauvreté, et je ne savais pas alors... Ah! Dionis, je ne savais pas!...

— Ma belle amie, fit Dionis, quand nous en serons à l'heure de

l'indulgence et des pardons réciproques, j'aurai peut-être à demander plus de grâces que vous. J'ai rencontré sur mon chemin des femmes plus jeunes de visage que votre mari; mais le cœur!... Le cœur avait bien cent ans.

— Taisez-vous, Dionis, dit Thérèse en frissonnant; ces femmes étaient jolies? Dites-moi que vous m'aimez mieux qu'elles.

— Certes je veux vous le dire, s'écria-t-il, et je le pense, et je le sens. Je vous aime en ce moment plus que tout au monde, plus que je n'ai jamais aimé rien ni personne; mais tenez, ne jouons pas avec votre réputation, car c'est une chose sérieuse. Écoutez ces cris et ces gens qui viennent, Thérèse; le jour se lève, adieu!

Ces clameurs qui retentissaient au loin, c'était la fin du bal. Les danseurs en sortaient en hurlant comme des loups, et les femmes poussaient des cris de détresse. Vivent les pastorales pour donner l'idée de la vertu! Tout ce monde dont la joie s'était bien souvent trempée dans le vin depuis la veille allait à l'instant remplir le village ou se répandre dans la plaine. Là couraient entre les cultures les sentiers qui menaient aux fermes isolées dans la campagne.

— Il est grand temps de vous quitter, dit Dionis à Thérèse.

La jeune femme soupira. — Venez donc, fit-elle, et ils traversèrent le jardin, enlacés tous les deux, comme il convient à des amans si nouveaux, et arrivèrent au pied du mur. De ce côté, grâce aux espaliers qui tapissaient la pierre, l'ascension était aisée; sur le faîte, Dionis s'arrêta.

— Dionis, Dionis, lui cria Thérèse, tu es mon mari devant Dieu!..

— La pauvre enfant! grommela-t-il en retombant de l'autre côté du mur, le contrat vaudrait mieux pour elle, si les hommes y avaient signé.

Il fit quelques pas au hasard dans les blés verts; il chancelait, lui aussi, comme un homme ivre, ni plus ni moins que ces paysans en goguette qui s'ébaudissaient là-bas dans le village. Sa tête était en feu, sa raison se noyait, ce qu'il ressentait était bien de l'ivresse. Il se retourna et appela Thérèse. La douce voix ne lui répondit point; Thérèse était bien loin déjà derrière ce grand mur, et ce mur était sourd. Pourtant il lui sembla que la figure rayonnante de la jeune femme accourait au-devant de lui dans un nuage, et il étendit les bras pour la saisir; elle s'enfuit, elle s'effaça dans le vague et la blancheur de l'aube; il l'appela de nouveau, elle revint et disparut encore. Ivresse délicieuse et cruelle ivresse où se mêlait déjà le pressentiment de ses suites amères! cette hallucination était bien l'image de la réalité du lendemain. Il n'avait donc conquis que pour le perdre aussitôt après ce trésor de grâce ingénue

et de frémissante jeunesse, et il pensa qu'il quitterait les Grand-Pierres sans revoir Thérèse, qu'il partirait sur l'heure, s'il avait du courage. Heureusement il n'en avait point.

Sa maison était située au milieu du village; il n'y pouvait rentrer sans risquer au moins de se heurter à la foule qui revenait du bal, et puis il sortait du nid de l'amour. La pensée de se retrouver seul, après de tels momens, dans le froid et vilain logis de sa vieille tante, lui fit horreur. Son front d'ailleurs était brûlant, il voulait de l'air; il reprit le chemin de la petite montagne.

Il traversa le champ de pierres en gravissant la pente; il passa au milieu des blocs de grès et s'assit derrière le buisson de genévriers, sur le même tronc renversé où, le soir précédent, il s'était livré à un si rude examen de conscience. C'est là que pour la première fois il s'était avoué, comme un vrai sage, que l'oisiveté et le plaisir sont des conseillers perfides, là qu'il s'était aperçu que l'inutilité de la vie ne mène jamais qu'à l'impuissance de se rendre heureux, et surtout libre de l'être. Une heure vient toujours où les lois qui conduisent tout le monde s'imposent comme la lettre vivante à celui qui s'en est le plus longtemps raillé. L'enfant prodigue regardant ses haillons s'écrie en pleurant : — Mon père me l'avait bien dit! O raison pratique, comme tu sais te venger de ceux qui ont voulu t'être rebelles! Les plus endurcis font alors ce que faisait en ce moment Dionis Lombard : il se déchirait le cœur de ses mains, il contemplait son sot et méchant ouvrage; Thérèse, à jamais perdue pour lui par sa faute, vint s'asseoir à ses côtés sur le vieil arbre. — Pourquoi vas-tu me quitter, si tu m'aimes? lui disait-elle; pourquoi m'as-tu prise, si tu ne m'aimais point? — Pourquoi, pourquoi? — Parce que son désir avait été plus fort que la pensée du lendemain, qui aurait dû le contraindre, et parce que la nécessité maintenant était plus forte que son désir, parce qu'il n'avait point su, comme tous ceux de son temps qui n'étaient pas nés d'un millionnaire ou de la maîtresse d'un roi, user de son esprit ouvert, de la vigueur de son corps, de l'activité de sa jeunesse, parce que, dans cette société dont il avait méprisé les règles ordinaires, il n'était qu'un parasite, parce que ces gens-là, n'étant pas des hommes, n'ont pas le droit de posséder une femme! Voilà pour quelles lâches et misérables causes Dionis Lombard allait être forcé de te trahir, ô Thérèse, chère créature!

Le jour décidément approchait. Une ligne blanche vint border la crête des hautes chaînes qui ferment cette riante contrée du côté du levant. Des flots de vapeurs accouraient par les échancrures des monts, et l'ombre, chassée vers l'ouest, semblait fuir derrière Dionis sous la ramure du bois. Aucune trace brillante ne perçait

encore l'épaisseur du voile céleste, tout n'était que clartés confuses. Une bande joyeuse déboucha du village et passa sur la route, puis deux ou trois paysans marchant seuls, d'un pas alourdi par l'ivresse, puis un couple d'amoureux qui s'en allait lentement. La route alors redevint déserte, tout bruit cessa dans le village, les maisons se fermèrent; on sentait la lassitude après la fête, on allait dormir. Le recueillement et le grand silence de l'aube précédant les mille rumeurs et la joyeuse explosion de l'aurore s'étendirent sur la campagne. — Dionis, toujours assis derrière les genévriers, regardant la maison de Thérèse se dessiner et grandir sous cette lumière tremblante dans la plaine, comptait les instans qu'il lui restait à jouir et à vivre. Il se donnait encore un jour. — Je ne verrai pas le soleil se lever aux Grand'Pierres demain, dit-il, et il pleura : pleurs sans vertu qui ne pouvaient changer l'œuvre de la destinée que lui-même il s'était faite, pleurs de rage, d'impuissance, mais aussi d'amour, et c'est ce qui leur donnait du prix.

L'*angelus* du matin sonna. — Qui donc, pensa Dionis, a jamais pu trouver joyeux le son des cloches? O sentimentalistes creux, élégiaques imbéciles, qui osez bien poétiser le suaire, le *de profundis* et tous les signes et toutes les psalmodies de la mort! Il n'est qu'une poésie, c'est la vie même; il n'est qu'un bien, c'est de vivre. Les cloches marquent l'écoulement des heures à ceux qui savent en profiter et en jouir comme à ceux qui ne l'ont point su; leur refrain monotone est l'arrêt de tout le monde, des sages comme des fous. Elles sonnent d'abord le glas de nos espérances brisées, puis celui de nos existences éteintes; pouvons-nous douter de leur stupide tristesse?... — L'*angelus*, murmura le jeune homme, sera le signal de mon départ demain. — Aux premières lueurs, le lendemain, il allait quitter la maison de sa vieille tante, son maigre héritage, heureux s'il n'avait point la tentation d'y mettre le feu en partant, afin que ces pierres enfumées ne restassent pas debout comme un témoignage que Thérèse en passant invoquerait contre lui, afin que, détournant les yeux de ce logis en ruine, elle ne se dît pas : Celui qui habitait là était un traître, un menteur, un lâche, plus traître, plus lâche qu'Isidore Gaudit lui-même, car, après m'avoir fait du mal, Isidore demeure, et lui, qu'a-t-il fait? Il s'est enfui...

Un bruit nouveau retentit dans le village. C'était le roulement d'un char qu'on tirait de la remise, puis un tintement de grelots, le piaffement d'un cheval qu'on attelait. — Ah! fit Dionis en se levant, je partirai à pied pour qu'on ne m'entende pas, — à travers le bois, pour qu'on ne me voie point; je me sauverai comme un larron.

Ce char qu'on venait d'atteler sortit du village. Les premiers

rayons au même instant déchirèrent la brume; le jour glissa du haut des monts et illumina la route. La voiture accourait au grand trot; la chanson des grelots, les claquemens du fouet remplissaient l'air. Le voyageur qui menait l'équipage rustique devait avoir l'âme bien à l'aise, puisqu'il aimait si fort le tapage. Dionis, irrité de cette joie insolente qui insultait à sa douleur, se prit à regarder à travers le buisson qui le cachait. Il crut reconnaître le cheval qui traînait la carriole. Un seul compagnon aux Grand'Pierres avait un cheval de race, et le tenait d'un jeune seigneur du voisinage qu'il avait ruiné; il affublait ce bel animal d'un collier de paille et d'un harnais à sonnettes tout comme il aurait fait d'un percheron. Après la bête, Dionis reconnut l'homme. — Isidore! fit-il. — C'était bien lui.

Le rustre, contre sa coutume, n'était point flanqué de ses recors. Il allait seul; c'était donc à quelque secrète expédition plus ténébreuse encore que ses manœuvres quotidiennes, peut-être bien à la ville pour y consulter les gens de loi sur les amours de Thérèse Tupffer et de Dionis Lombard, et sur le bon moyen de profiter des suites qu'il en attendait. — Va bandit! s'écria Dionis, je meurs par toi d'angoisse et de honte, mais je ne veux point t'enrichir. Je n'épouserai pas Thérèse, je la quitte; cette fois encore tu n'auras pas son argent. — Et, sans savoir ce qu'il faisait, il sortit de sa cachette. Les dents serrées, les mains brûlantes, il vint se camper tout droit devant les genévriers, au milieu du champ de pierres, au-dessus de la route. Quelques enjambées encore, et le grand trotteur allemand d'Isidore allait passer à ses pieds. Le joyeux, le vilain Gaudit, vêtu de ses habits du dimanche et le nez au vent, continuait de faire claquer son fouet et en frappait cruellement la noble bête. Les yeux de Dionis se voilèrent, le sang l'aveuglait; il se baissa et prit au hasard un caillou énorme. — Holà, coquin! cria-t-il.

Isidore leva la tête, vit M. Lombard au bord de la montagne, secoua les épaules et se mit à siffler. La pierre aussi siffla dans l'air... Le vilain Gaudit tomba en avant, le visage sur le tablier de cuir de la carriole, puis, emporté par son poids, glissa sur la croupe du cheval. L'animal bondit, fit un écart terrible, et lança ce fardeau dans le fossé.

Une minute s'écoula. Là-haut, Dionis était immobile. Isidore allait-il se relever? Ce fossé était plein de pierres, pavé de quartiers aigus de roches écroulées. Or c'est une chose fragile qu'une tête humaine! Dionis écoutait le bruit sourd que faisaient les battemens de son cœur; ses tempes se serraient, il avait froid. — Allons, debout, vilain Gaudit, vous n'êtes point mort! — Il se disait qu'il avait dans sa poche dix mille écus, bien faits pour panser la bles-

sure de ce pied plat et pour lui fermer la bouche. Au diable ses créanciers qui, eux aussi, attendaient cette manne tombée du ciel! — Mais Isidore ne se relevait pas.

Le cheval épouvanté continuait de fuir, traînant après lui l'équipage vermoulu. Au tournant de la route, il heurta la borne d'un champ. La carriole se disjoignit, la bête en devint plus furieuse et emporta l'avant-train. Le fracas de cette chute, de cette voiture brisée, de cette course éperdue, troubla seul le silence de la route. Dionis eût donné ses dix mille écus rien que pour entendre un gémissement sortir du fossé; mais il avait beau prêter l'oreille. — Tout est fini, se dit-il; ce Gaudit est mort, je l'ai tué. — De la place où il était, d'où il avait lancé le caillou, il ne pouvait apercevoir le corps gisant sur son lit de roches; il recula pourtant, il se figurait le sang qui coulait et ces pierres rougies. L'instinct, qui vient après le meurtre, lui disait : Cache-toi ou garde-toi du moins de te faire voir. — Aussi repassa-t-il derrière les genévriers, et là, retombant sur le vieil arbre renversé : — J'ai fait au moins une chose en ma vie, murmura-t-il; j'ai tué un homme!

Un air de danse le tira de cette stupeur. Le ménétrier de Champvans, son violon, son baudet et ses enfans traversaient les Grand'-Pierres, retournant chez eux. Edulphi Granjot jetait en passant sa dernière pensée à la jeunesse du village. Les filles en durent tressaillir dans leur lit et recommencer à valser en rêve. Quant à Dionis, une seule idée lui vint : c'est que le musicien, en suivant la route, allait découvrir Isidore sans vie. La troupe mélodieuse, qui justement s'était arrêtée entre la maison de Gaudit et celle de Mme Tupffer pour plier bagage et charger le baudet, se remit en marche dans l'ordre accoutumé. Le petit Joseph, armé d'un bâton, poussait l'âne; Edulphi cheminait seul à quelques pas en arrière, les mains dans ses poches, pleines de monnaie d'argent et de cuivre qu'il faisait tout doucement ruisseler sous ses doigts, et la petite Ottilie longeait le fossé... Dionis essaya de se lever, de fuir à travers le bois; mais encore une fois les jambes lui manquèrent.

Alors il s'enfonça dans les genévriers, ils avaient sa taille; là, comme enseveli parmi leurs rameaux sombres, pressé contre le tronc du plus épais, ne faisant plus qu'un avec l'arbuste, sûr de n'être point vu, il regarda. La petite Ottilie continuait à suivre son chemin, se baissant pour examiner les touffes d'herbes bien rares en cet endroit pierreux. Le mois de mai est le renouveau des pissenlits comme de toute la nature. La fillette soudain s'arrêta court et poussa un cri... Le père accourut, et Joseph derrière lui. L'avisé *coco* en même temps aperçut au loin sur la route l'arrière-train du char effondré; il se mit à secouer la tête, il s'expliquait ce qui était

arrivé; peut-être même, dans son for intérieur, admira-t-il les voies de Dieu et cette fin du mauvais riche. D'un geste il écarta ses enfans.

Lui-même d'abord hésita; il interrogea la plaine, les champs, les seigles déjà grandissans qui pouvaient recéler un espion souple et habile, la petite montagne et le bois. Si madré paysan qu'il fût, il ne se défia pas du buisson de genévriers qui ne remuait point. Un moment encore il écouta : le village dormait, la campagne était déserte; bien sûr désormais qu'il pouvait secourir Isidore Gaudit à sa manière et sans témoins, il descendit dans le fossé.

Dionis cessa de le voir; mais il voyait toujours les enfans sur la route. Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, pris d'une terrible peur tous les deux; peut-être bien avant cet instant ne savaient-ils pas ce que c'était qu'un mort. Edulphi reparut; il avait un sac dans une main, dans l'autre un portefeuille. Où fourrer tout cela? Ses poches étaient remplies. Il se jeta sur la grosse caisse attachée au dos du baudet, la creva d'un coup de poing, et fit passer son butin par l'ouverture. L'innocent instrument de danse ne se douta point qu'il devenait complice d'un vol si hardi. Puis Edulphi Granjot saisit sa fille, la mit à califourchon sur le cou de l'âne, prit la bride, fit signe à Joseph, et les voilà tous courant.

IV.

L'homicide mérite-t-il donc d'être admis comme un autre au grand banquet de la nature, de contempler la splendeur des cieux et de respirer l'odeur de l'herbe verte au fond des bois? — Dionis s'avançait sous l'ombre fraîche, le jeune soleil se jouait autour de lui sous la feuillée humide de séve et de rosée; les petits des roitelets et des fauvettes palpitaient dans les buissons, le coucou usurpateur se carrait sur le nid d'autrui, au plus haut des chênes, et jetait dans l'air sa note lascive. Lui aussi, il avait tué, et il chantait. Les papillons inoffensifs butinaient sur les fleurs des fraisiers, les grandes libellules, étendant leurs ailes pareilles au surplis des prêtres, glissaient au-dessus des bassins naturels formés par les sources, et déchiraient en passant les mouches qui volent comme elles à la surface de l'eau. Des milliers d'insectes volaient ou rampaient, et tout cela bourdonnait à l'envi; des milliers d'oiseaux gazouillaient, l'harmonie puissante et claire de la vie universelle s'élevait de toutes parts. Isidore Gaudit cependant gisait là-bas, mort dans le fossé.

— Qui m'eût dit, murmurait Dionis, que je lançais si bien les

pierres? — Il songea qu'après tout il n'avait peut-être pas eu la main si malheureuse ou si habile, et que dans cette vilaine œuvre de meurtre il était loin d'avoir tout fait. Le trotteur allemand s'était cabré. Si le maudit caillou avait frappé Isidore, le cheval ne l'avait-il pas lancé sur les roches. C'est cette bête furieuse qui l'avait achevé. Et Dionis tout à coup se prit d'un grand souci pour ce beau cheval, qui, par sa faute aussi, avait bien pu trouver la mort dans quelque ravin, au bord de la route; puis mille images se heurtèrent dans son esprit égaré, une vision fortunée passa devant ses yeux : maintenant il pouvait épouser Thérèse! — O Thérèse! Thérèse! chère ingénue, c'est donc devant les hommes que je serai ton mari!... — Et cela est bien heureux, fit-il, car Dieu, devant qui elle disait hier soir que nous devions nous aimer, ne saurait m'avoir en bon gré à cette heure!...

Mais il avait beau railler, une pensée dominait tout ce cliquetis de choses plaisantes dont il cherchait à s'étourdir; un terrible poids demeurait au fond de son âme. Était-ce du remords? Non, c'était plutôt de la peur, une sorte d'épouvante sacrée qui luttait au dedans de lui avec sa hardiesse naturelle, et qui parfois la terrassait. Alors il pressait le pas, il dévorait le sol inégal de ce bois en trébuchant contre les racines des arbres, et il courait comme un fou. — C'est égal, répétait-il, j'ai tué un homme!

Vers le milieu du jour, il eut gagné le bout du bois. Le taillis cessait brusquement au bord d'une pente rocheuse, comme celle qui se voyait au-dessus des Grand'Pierres, à l'autre pointe de la montagne, et là, au fond de la combe, le pied dans la rivière, était un village de quelques feux avec une église. Dionis reconnut le hameau d'Aiguebelles. Son premier mouvement, en apercevant ces chaumières, fut de reculer; il rentra dans un fourré. Les meurtriers n'aiment point à se montrer dans les lieux habités par les hommes... Mais quoi donc enfin! une pierre lancée qui atteint son but sans y songer, est-ce un meurtre? L'homicide involontaire est une maladresse, non un crime; pour celui-là seulement, la loi a des indulgences et la saine raison dit: Il n'y a point à punir. Et puis Caïn, ayant tué Abel, s'enfuit en se voilant la face; mais fallait-il donc que Dionis se jugeât comme Caïn, et que dans Isidore Gaudit, l'usurier de village, le faiseur de pauvres, le plat coquin, il vît Abel? Ah! cela eût été trop ridicule! — Que me veulent ces diables noirs? dit-il, et, relevant la tête, il s'engagea entre les roches et descendit vers Aiguebelles. Il entra dans la première maison du village; il tremblait pourtant. — Allons! point de sotte et puérile faiblesse! — La chambre où il pénétra était déserte, il appela. Une jeune fille accourut; il demanda une tasse de lait.

La fille était robuste et saine avec des dents blanches. En le servant, elle lui sourit, et il en respira mieux. Ses yeux n'étaient donc point le miroir de ce qui se passait au dedans de lui, rien d'effrayant du moins ne se lisait sur son visage... Encore cela était-il bien sûr? Ces beautés de village n'y regardent pas de si près pour sourire à un homme, et ce complaisant accueil n'était pour Dionis qu'une médiocre preuve de ce qu'il voulait savoir avant de rentrer aux Grand'Pierres; mais il entendit la voix d'un enfant dans la cour.

L'enfant jouait sur du fumier; peu s'en fallait qu'il n'y picorât comme les poules. Dionis appela ce petit rustre. — C'est mon frère, dit la fille; il ne viendra pas, car il est sauvage.

— Justement, fit-il, je veux voir si je lui fais peur. — Et il l'appela de nouveau. Le petit garçon accourut. Sa sœur en demeurait tout ébahie, le regardait, regardait Dionis et semblait se dire : Qu'a donc cet homme-là pour attirer à lui les enfans?... Dionis répondit à sa pensée, qu'il avait devinée sans peine. — C'est que je ne suis point méchant, dit-il en souriant à son tour; mais ce sourire lui fit mal aux lèvres, et vraiment ce fut un baume pour elles que de se presser sur les joues de ce marmot tout barbouillé...

— La belle, dit un vieillard qui entrait, je viens vous apprendre une bonne nouvelle. Votre père ne craindra plus de voir saisir sa terre pour les arrérages du mois passé. Isidore Gaudit est mort. C'est son cheval qui l'a tué.

Dionis, qui tenait l'enfant, tressaillit et ne bougea point.

— Un malheur ne vient jamais seul, soupira la jeune fille ingénument. La fête d'Aiguebelles aura lieu sans bal dimanche; le *coco* de Champvans a crevé sa caisse.

Cette fois Dionis eut envie de rire. Cependant son cœur se souleva. Il jeta une pièce de monnaie sur la table, en donna une autre à l'enfant et sortit. Comme il traversait la cour, il faillit se heurter contre un jeune homme vêtu d'un habit de chasse fort défraîchi, chaussé de bottes molles dont les genouillères bâillaient d'une malgracieuse façon, qui accourait tout en riant. — Holà! Jean Lhuys, cria-t-il.

— Monsieur le baron, répondit la jeune fille, qui s'avança sur le seuil, mon père n'y est point.

— Tant pis! fit le hobereau, je venais lui dire qu'Isidore Gaudit est mort, et qu'il y a une justice au ciel. C'est *mon* cheval qui l'a tué!

Et Dionis écoutait. Point de doute, le baron, c'était ce jeune seigneur dépouillé par Gaudit, qui lui avait tout pris jusqu'à son cheval. Cet enfant prodigue jouissait en ce moment de sa revanche, et

la fille riait de l'entendre. Jean Lhuys, descendant du bois, arrivait au coin de la maison. Un prêtre, qui au contraire remontait le village, venait au-devant de lui. — Monsieur le curé! s'écria le paysan, ce que l'on dit est-il vrai? Isidore Gaudit est-il bien mort? — Oui, dit le prêtre, et sans confession. C'est son cheval qui l'a tué.

— C'est son cheval! répéta mentalement Dionis.

Il joignit rapidement le bord de la Loue, et se mit à suivre le chemin de halage qui devait le ramener aux Grand'Pierres. Il pouvait à présent se montrer à tout le monde et revoir Thérèse.

Les Grand'Pierres, quand il y entra, bourdonnaient comme une ruche. Tout le monde était aux portes, causant de l'événement du jour; un air de délivrance animait tous les visages. Qui n'avait éprouvé l'avarice d'Isidore Gaudit et ses vengeances? Il s'immisçait dans les successions ouvertes, dépouillait les orphelins; on sait comment il traitait les veuves! Il achetait les créances désespérées, qui dans ses mains redevenaient sûres, jetait les vieillards hors de leurs maisons saisies, et s'emparait du champ des pères de famille. Aussi quatre jeunes gens du hameau voisin avaient-ils ramené en triomphe le cheval, l'exécuteur de la justice d'en haut, comme disait le hobereau d'Aiguebelles. Dionis se sentit bien plus fort en passant dans la rue du bourg, au milieu de cette double avenue de figures épanouies, parmi ce concert de malédictions joyeuses. Du fond du cabaret sortit une voix retentissante qui disait : A la santé d'Isidore Gaudit! Et l'on entendit le choc des verres.

Cette grossière et lugubre plaisanterie choqua Dionis, il pressa le pas; cependant la troupe des buveurs sortant du cabaret l'entoura et lui apprit que les deux âmes damnées de Gaudit, ces deux pendards qu'on appelait ses recors, venaient de détaler après avoir fait maison nette. Le juge de paix, se présentant pour l'apposition des scellés, n'avait mis les sceaux que sur des coffres vides. — Voilà qui tourne bien pour Edulphi Granjot, pensa Dionis; ah! nous sommes heureux tous les deux! — Tout le monde aux Grand'-Pierres jugeait bien que M. Lombard était un heureux homme. Au détour de la rue, il rencontra un bourgeois de campagne qui l'aborda et lui dit avec un mielleux sourire : — Cette mort délivre bien Mme Tupffer. — Dionis en tomba d'accord, puis il rentra promptement chez lui. Sa servante lui remit un billet de Thérèse.

« Dionis, écrivait-elle, ah! Dionis, doit-on jamais se réjouir de la mort d'un méchant qui n'a pas eu le temps de se repentir? Si cela est permis, c'est bien à nous. Imaginez-vous que ce malheureux avait un grand trou dans la tempe!..»

— Ceci, c'est ma pierre! fit Dionis sans interrompre sa lecture.

« Et le front tout ouvert, continuait Thérèse. Fi! l'horrible blessure! Je vous écris en courant. Que j'aurais pourtant de choses à vous dire, si j'étais sûre que vous m'aimiez autant que je vous aime! Sachez que ce pauvre homme, qui m'a fait tant de mal, se mêlait aussi de dire qu'il m'aimait. Oh! je peux bien l'avouer à présent, je me suis amusée de lui pendant six mois. Songez que je m'ennuyais alors à périr, toute seule dans cette grande maison qui va devenir la vôtre... Mais un jour, Dionis, ne m'a-t-il pas proposé de l'épouser, là, tout simplement! Que pouvais-je faire, sinon de le chasser? J'y ai eu bien du mérite, car je riais tant, qu'il ne me restait point de force pour être sévère. Il a demandé grâce, il est revenu; c'était pour me jouer le bon tour que vous savez. — Mon Dieu! vous croyez peut-être que je tenais beaucoup à cette fortune qu'il comptait si bien me dérober à la première sottise que ferait mon cœur. Ah! détrompez-vous, cher ami de mes tristes heures, et ne me jugez pas si mal. J'aurais tout donné des deux mains pour être à vous, si je n'avais pas su que vous étiez pauvre, et si je n'avais compris que la pauvreté à deux vous faisait peur.

« Ah! Dionis, aurais-je fait pour vous ce que j'ai fait hier soir, si j'avais prévu?... Mais je ne regrette rien. En consentant à devenir votre maîtresse, je n'ai point cédé seulement à mon cœur, j'avais mon dessein; vous voulez le connaître? Eh bien! je comptais sur mes remords, après le premier étourdissement d'un bonheur où je devais trouver tant de mélange, pour me donner la force qui me manquait. Oui, je l'aurais tenté, ce procès qu'on me conseillait de faire aux héritiers de mon mari et à cet Isidore qui s'était mis en leur place. On m'a toujours assuré que je devais le gagner; mais aurais-je osé même y penser avant de vous connaître? Grand Dieu! m'en aller dire à des juges que je ne pouvais vivre seule et que je voulais me remarier! Dire que je vous aimais, que je ne pouvais vivre sans vous, cela eût été bien différent! j'aurais fini par devenir assez osée pour le crier à toute la terre.

« Venez, venez vite! Je n'ai pas perdu mon temps, moi. J'ai mandé mon avocat, je l'attends. Il va nous donner les conseils dont nous avons besoin tous les deux. Venez... »

L'ombre tombait. L'air avait encore plus de fraîcheur et de parfums que la veille, le ciel plus d'étoiles. Thérèse, qui rêvait le front dans ses mains, se leva et se mit à parcourir ce petit salon qui avait vu de si douces choses; elle se mit à son piano et songea tout à coup que, si près de la maison du mort, les bienséances lui défendaient de chanter et de marquer de la joie. Debout alors, sur le seuil de la porte ouverte, elle laissa errer ses yeux sur le jardin. Dionis allait-il venir par là, ou prendre le grand chemin de tout le

monde et entrer par la cour comme un visiteur ordinaire? — Non, fit-elle en souriant, cette fois encore il franchira le mur, ou bien il n'a pas compris ma lettre.

Il y a des instans que rien n'efface dans le cœur et la mémoire d'une femme, pas même l'ivresse qui dure toute une vie. Ce sont des émotions si fortes que la continuité du bonheur n'en rend pas la trace moins chaude; c'est la flamme qui court sur le foyer ralenti, c'est le spasme dans le rêve, c'est la fleur idéale dont la tige est immortelle, mais qui ne s'épanouit qu'une fois en cent ans. Thérèse sentait bien que la soirée précédente serait toujours sa plus belle, et que ce mur aveugle et sourd ne cesserait jamais de lui rappeler l'heure triomphante de l'amour et de la jeunesse.

— Thérèse, dit Dionis, entrant par le jardin.

— Vous! c'est enfin vous! s'écria-t-elle.

Ils demeurèrent dans les bras l'un de l'autre; les yeux assombris de Dionis se noyèrent dans le clair regard de Thérèse. — Parlez-moi donc! je veux que vous me parliez, fit-elle. — Il lui dit deux ou trois de ces choses insensées qui ne sont d'aucune langue. Thérèse y répondit par un sourire et un murmure, et ce fut tout d'abord. — Pauvre Isidore Gaudit! soupira-t-elle au bout d'un moment.

— Ah! dit-il en reculant, ne me faites pas penser à Isidore.

Elle eut alors un charmant signe de tête qui convenait que Dionis avait bien raison de vouloir laisser dormir en paix l'ennemi dont on ne craignait plus le réveil, et même elle confessa tout haut que ce n'était là que du bon goût et de la charité; puis, mettant ses petites mains dans celles de son amant, elle recommença de le regarder en silence. — Mon ami, dit-elle au bout d'un instant, je voudrais bien vous obéir et ne plus jamais prononcer le nom de ce pauvre homme, mais...

— Mais il y a des héritiers, répliqua Dionis.

— Dieu bon! s'écria-t-elle en se levant en sursaut, et mon avocat qui ne vient point!

L'exprès qu'elle avait envoyé à la ville frappait au même instant à la porte. Il était chargé d'une fâcheuse nouvelle. Me Coffin était allé bien loin de là *consulter* dans un gros procès, et n'avait pas fixé l'époque de son retour. — Quel contre-temps! dit Thérèse en se laissant retomber sur un fauteuil, nous voilà donc sans conseil! Je ne suis pas encore toute à vous, Dionis. Oui, oui, cet Isidore a des héritiers sans doute. Vous aussi, vous avez songé à cela.

— Je n'y avais point songé d'abord, répliqua-t-il, et voilà ce qui me surprend, car c'est une pensée qui aurait dû me venir d'elle-même. Oh! je n'envie pas à ce malheureux le bien qu'il peut faire après sa mort, en ayant si peu fait pendant sa vie. S'il a des héritiers, Thérèse, eh bien! qu'ils héritent!

— Et nous? murmura Mme Tupffer.

— Nous? s'écria-t-il. Ah! tout cela me fatigue et me blesse à la fin! Notre destinée sera-t-elle donc toujours à la merci de ces pieds plats et de leur descendance ou parentage? Sommes-nous libres de nous aimer, oui ou non? La question est d'être heureux dans cette grosse ferme ou bien à la ville, dans un logis sous les toits. Morbleu! chère enfant, relevons la tête, portons-la aussi haut que nos cœurs. Allez! je conviens que la crainte d'être pauvre n'est guère moins amère que la pauvreté même. Savez-vous bien pourtant que ces héritiers me gênent et m'humilient dans l'amour que j'ai pour vous? Il me semble que tous ces petits calculs dont ils sont la cause lui ôtent l'honneur. Thérèse, est-ce que vous vous sentez attachée à moi par des liens qui ne peuvent plus se rompre? Est-ce que votre lettre de ce matin était sincère?... Si elle l'était, je vais y répondre. Je vous propose une grande folie, parce qu'enfin la sagesse me fait honte. Marions-nous donc, si vous le voulez, et défions l'avenir ensemble. Ce n'est certes pas le parti le plus prudent; mais, croyez-moi, c'est le plus noble!...

— Quoi? fit Thérèse en courant à lui, au risque de me voir dépouillée de tout ce que je possède, vous voudriez?...

— Eh! répliqua Dionis, fermons les yeux et faisons cela comme en rêve! Si la sagesse, dont je vous parlais tout à l'heure, veut élever la voix, commandons-lui de se taire. Au diable les héritiers d'Isidore et leurs droits!

— Il a donc mal fait de mourir! dit Thérèse, qui fermait en effet les yeux suivant le conseil de Dionis, puisque sa mort ne nous sert à rien.

Dionis tressaillit, puis se mit à rire. — Parbleu! dit-il en attirant Thérèse vers lui, je vous assure que, si je pouvais ressusciter ce coquin-là, je le ferais de grand cœur!

.... Et la nuit se poursuivait belle, calme, limpide, et les rossignols s'étaient remis à chanter. — Dionis, dit Thérèse, je voudrais aller là-haut dans le bois avec vous, mais je ne le peux avant d'être votre femme.

— Les rossignols chanteront encore en ce temps-là.

— Grand Dieu! soupira-t-elle, il faut donc attendre quinze jours?

— La loi le veut, répliqua Dionis en riant.

— Oui, fit Thérèse tout bas; mais si vous alliez redevenir sage!...

Cependant ces deux semaines passèrent; Dionis et Thérèse ne songèrent pas une seule fois aux héritiers d'Isidore, ou du moins ils ne s'avouèrent pas qu'ils y songeaient. Ces héritiers d'ailleurs ne se montraient point. — Me Coffin consultait toujours au bout du

monde, et, bien qu'il eût reçu la lettre de Mme Tupffer, il n'y répondait pas. Le quinzième jour enfin arriva. Le mariage eut lieu le matin. Le soir, suivant la coutume, Mme Lombard donna un bal aux gens du village et l'ouvrit avec son mari.

V.

Dieu! qu'Edulphi Granjot faisait grise mine sur l'estrade qu'on lui avait dressée dans la cour de la maison Tupffer, convertie en salle de danse! Le gros édifice rustique allait changer de nom, ayant pris un nouveau maître, et c'est désormais la maison *Lombard* qu'on allait dire. Les jeunes époux qui payaient les frais de la danse venaient de rentrer au logis. Les cris de *vivent les mariés* les y suivirent.

Eh oui! qu'ils vivent tous les deux en bonne union et en paix, heureux et riches! c'est le souhait exprimé par toutes les bouches, et il ne faut jamais regarder au fond des cœurs. Seul dans l'assemblée, le vieil Edulphi secouait la tête tout en raclant son violon. On voyait bien qu'il eût aimé à se servir de son archet comme d'un bâton, pour mettre en déroute toute cette jeunesse qu'il faisait danser, et il proféra le classique *Balancez vos dames* d'une voix si terrible que la contredanse s'en arrêta court. D'instinct on leva les yeux pour s'assurer que la foudre ne tombait point du ciel pur. Le plus étrange, c'est qu'Edulphi parut en ce moment aussi effrayé que tout le monde; il s'était fait peur à lui-même. Il jeta vers le chalet des maîtres un regard rapide et noir, puis revint à son violon avec fureur. Le petit Joseph, de son côté, s'acharnait sur sa caisse remise à neuf, la petite Ottilie fit grincer sa tringle sur son triangle d'acier et se mit à rire, car elle avait déjà les ruses de son sexe; mais ce rire-là était bien nerveux pour la bouche d'un enfant. Au même instant, on entendit sur la route un bruit qui rappelait encore celui du tonnerre, et une voiture s'arrêta devant la grande porte.

L'homme qui la conduisait se proposa vraiment d'entrer dans la cour toute pleine de cette cohue dansante en dépit de l'échafaud de planches où l'orchestre était juché! Le maître de l'équipage heureusement passa la tête à la portière et se mit à crier; puis ce personnage sauta par terre. Il était petit, même un peu court, fort rond, même un peu pansu, malgré cela leste et gaillard, tout habillé de noir, cravaté de blanc, le visage rouge, sans barbe, le geste prompt, la voix grêle, et il parlait par saccades. — Souvenez-vous que Me Coffin était un avocat consultant, qu'il ne plaidait point, et partant, l'art oratoire ne perdait rien aux petites

imperfections de son organe. — Ah çà! dit-il, qu'est-ce que ce tapage? Que se passe-t-il donc dans cette maison?

Ce qui se passait dans la maison de Mme Tupffer, la petite veuve condamnée au veuvage à perpétuité, on le dit à Me Coffin; il crut rêver de l'entendre. Ses prunelles grises se mirent à tournoyer dans leur orbite en lançant des flammes; il envoya ses deux bras en l'air. — Ah! dit-il, on se marie!

Tout de suite il se précipita vers sa voiture : il allait y remonter sans perdre une minute, mais on le tira par le pan de son habit; un bras en même temps se glissait sous le sien, un bras mignon et frais, un bras tout nu sous des dentelles, et Me Coffin fut bien forcé de se retourner. — Madame, dit-il, je suis votre serviteur; mais que voulez-vous de moi à présent?

— Ce que j'en ai toujours voulu, répondit Thérèse; vos conseils.

— M'a-t-on dit vrai? s'écria Me Coffin en la regardant aux yeux; êtes-vous remariée?

Thérèse inclina la tête. — Oh! répliqua-t-elle, il n'y a plus à s'en dédire; je suis mariée depuis ce matin.

— Et c'est pour cela que ces gens dansent?

— Mais, reprit Thérèse avec ce même air de gravité attendrie qui ne la quittait point, savez-vous si *cela*, comme vous dites, ne vaut pas la peine qu'on se réjouisse?

— Ils danseront aussi pour les héritiers d'Isidore!

— Chut! fit la jeune femme en mettant un doigt sur sa bouche, n'éveillez pas ces héritiers, je vous en prie. Ils sont arrivés depuis une semaine. Oh! j'ai compté les jours. Ils auraient dû venir me trouver ce matin même; ils ne sont point venus, c'est qu'ils dorment.

— Madame!... dit Me Coffin... Parbleu! madame, je vous serais obligé de me dire quel nom vous portez maintenant.

— Mon mari se nomme Dionis Lombard.

— Dionis, répéta l'avocat, Dionis Lombard, c'est pour le mieux. Recevez mes félicitations, madame, et qu'il me soit permis de vous demander si M. Lombard a beaucoup de biens, outre les vôtres, dans ce canton.

— Ah! répondit Thérèse en soupirant; il n'en a dans aucun canton du monde.

— Je m'en doutais, grommela l'avocat, puis il se mit à rire avec une traîtresse expression d'ironie admirative et de commisération profonde; il dégagea prestement son bras prisonnier sous celui de Thérèse, salua la jeune femme d'une courte pirouette, et reprit le chemin de sa voiture. Cette fois il y monta d'un saut. — En route! cria-t-il.

Le cocher par malheur n'était point d'allure aussi vive que le maître, il perdit du temps à rassembler les rênes. Me Coffin enrageait, car il eût voulu être à cent lieues de Thérèse, et il n'en était encore qu'à dix pas. Voilà pourtant comme le cœur humain des avocats consultans est fait, peu différent en cela du cœur humain de ceux qui n'avocassent et ne consultent point. — Ah! se disait Me Coffin, elle s'est mariée!

Cette petite veuve qui lui avait inspiré jadis un intérêt si tendre avait donc épousé par folie d'amour ce Dionis Lombard, quelque va-nu-pied. Et maintenant, assaillie de craintes sur l'issue de son équipée, c'est à lui, Me Coffin, qu'elle venait demander du secours, comme s'il eût été encore en son pouvoir de récompenser les services qu'il pourrait lui rendre. — Au diable! A quoi songeaient ces héritiers d'Isidore? Ils dormaient, les fainéans, et ne faisaient point valoir leurs droits. Ces droits, Me Coffin les trouvait naguère odieux, iniques, exécrables, et il pensait à présent que ces gens qui les oubliaient étaient de grands sots; mais surtout il brûlait d'être au bout du monde, pourvu que Thérèse Lombard demeurât à l'autre bout, et qu'il fût bien sûr de ne plus la voir. Justement elle s'approchait.

Me Coffin ne tourna point du tout la tête; il vit pourtant que la jeune femme joignait les mains par un mouvement qui lui parut avoir encore bien de la grâce. — Monsieur, lui dit-elle, vous étiez meilleur autrefois.

L'avocat secoua la tête.

— Vous me dites que non, reprit-elle avec des larmes plein la voix, c'est donc qu'aujourd'hui ma cause est bien plus mauvaise?

— Morbleu! pour cela, s'écria-t-il, je le crois bien! Vous n'étiez pas mariée alors. Avant d'essayer ce beau coup de tête, il fallait en prévoir les suites. Mariée, dépouillée, c'est tout un. A la vérité, vous pouvez toujours faire le procès aux parens de ce Gaudit, s'ils vous inquiètent... Triste ressource! c'est vous qui avez ouvert la danse; vous n'y ferez plus désormais si bonne figure, c'est moi qui vous le dis...

— Ai-je parlé de procès? interrompit Thérèse en se redressant. Oh! je n'ai pas envie d'en essayer un, et d'y faire la figure que vous craignez. On me dépouillera, monsieur, et vous en serez content. Pour moi, je ne suis plus seule au monde; je suis aimée, voilà ce qui console d'être pauvre!...

— En route! en route! cria l'avocat d'une voix étouffée. Au moment où la voiture s'ébranlait, il remit pourtant la tête à la portière et salua Mme Lombard, car il était esclave des usages; mais Thérèse lui tourna le dos.

— Dionis, Dionis! murmura-t-elle. Dans sa détresse, il était bien naturel que son premier mouvement fût d'appeler celui qui allait être désormais le seul bien de sa vie. — Dionis était dans la cour, tout droit planté devant l'estrade des musiciens, absorbé dans une contemplation dont l'objet au moins était étrange. Il regardait Edulphi Granjot.

Elle voulut aller le rejoindre, mais en vérité les forces lui manquèrent. Un moment elle demeura sous la voûte de cette grande porte, comme clouée sur le seuil. Toutes ses espérances de combat et de victoire ne s'enfuyaient-elles point dans les ténèbres de la nuit avec cette voiture qui emportait Me Coffin, le renégat de sa cause?

Le bal continuait derrière elle; devant ses yeux, à demi éclairée par les reflets tremblans des quinquets et des torches, se dressait cette maison Gaudit qui avait abrité si longtemps le bourreau de son cœur et de sa jeunesse, et qui, maintenant plus que jamais, recélait la tempête. Une fenêtre s'y ouvrit à l'étage supérieur, et deux hommes y parurent. C'étaient les cousins d'Isidore. Ils s'accoudèrent sur le bord de la croisée le plus commodément du monde. Ils avaient arrosé leur souper avec le vin du mort, ils étaient gais, et, comme ils dominaient la cour de leur voisine, ils se mirent à regarder la danse par-dessus le mur avec mille propos gaillards; mais, ayant aperçu tout à coup la robe blanche de Thérèse dans l'ombre du portail, ils reconnurent Mme Lombard, et aussitôt ils se turent...

— Thérèse, que faites-vous ici? dit Dionis, qui s'était approché sans bruit.

— Silence, dit-elle en tressaillant, comme s'il l'avait surprise et réveillée d'une rêverie profonde.

Puis elle lui montra les cousins de Gaudit à la croisée. — Ces gens nous observent, fit-elle.

— Bah! répliqua Dionis, ils ne songent guère à nous, ils prennent plaisir à voir la danse. Et nous, qui sommes des ennemis généreux, nous leur payons les violons.

— Mais eux, Dionis... Oh! je vous en prie, parlons bas; eux tiennent une épée au-dessus de nos têtes.

— Ah! répondit le jeune homme avec un geste plein de colère. Quelqu'un la tient, cette épée; mais ce n'est aucun de ces deux cousins-là... Et d'ailleurs que nous importe?

— Oui, Dionis, vous avez raison, reprit Thérèse en essayant de sourire, que nous importe?

Elle fit quelques pas sur la route, et il la suivit. Ils ne se disaient rien, ils ne songeaient même pas à se rien dire. Le pied de Dionis rencontra un caillou parmi la poussière; il tressaillit à son tour et

chassa cette pierre loin de lui. Thérèse leva les épaules, voyant qu'en un moment pareil il s'amusait à pousser des cailloux du pied, comme un enfant. — Il oublie tout, se dit-elle, il est heureux.

Pour elle, il s'en fallait bien qu'elle eût envie de s'abandonner à aucun amusement au monde, car elle réfléchissait à la méchanceté des héritiers d'Isidore, qui auraient dû venir la trouver ce jour même, lui dicter leurs conditions, puisque enfin ils étaient les maîtres, et qui cependant n'étaient point venus. Elle se demandait quel féroce plaisir ces vilains pouvaient goûter à la laisser sous le poids de cette insupportable crainte... Quel plaisir? Me Coffin le lui avait dit : c'est que leur proie maintenant était sûre, c'est qu'elle s'était mise elle-même dans leurs lacets. Dès lors pourquoi se hâter? Ils attendaient le lendemain. Thérèse se rappelait les déplaisantes paroles que l'avocat lui avait lancées en s'éloignant comme le trait du Parthe, et mentalement elle répéta : Mariée, dépouillée, c'est tout un! Ces paysans retors et avides voulaient donc se faire un jeu de la surprendre dans le premier étourdissement du bonheur, car ils s'imaginaient qu'elle serait surprise; ils ne savaient point qu'elle était prête. — Elle regarda Dionis dans l'ombre, et doucement lui tendit la main.

Dionis la serra dans les siennes. En ce moment, il était bien loin des héritiers d'Isidore; il songeait toujours à Edulphi Granjot. S'il avait pu oublier un seul instant le ménétrier qui faisait gémir son violon là-bas sur l'estrade, ce caillou qu'il venait de heurter du pied lui aurait rendu la mémoire; mais cet avertissement était superflu. C'est lui qui avait exigé de Thérèse qu'elle donnât ce bal champêtre; il n'avait point revu le vieil Edulphi depuis la tragique matinée, il voulait le revoir. Depuis le matin, il l'observait et ne se lassait point de chercher des signes d'effarement sur ce rusé visage. Seul, il savait ce que cachait l'air sinistre d'Edulphi; seul, il pouvait lire dans les yeux du vieillard l'angoisse, la défiance, la joie de la cupidité satisfaite, parfois un vague remords de ce portefeuille volé sur Isidore Gaudit dans le fossé, avec un terrible regret de n'y avoir pas trouvé davantage, avec l'effroyable tentation d'un dernier profit qu'il pouvait tirer de ce hardi pillage, et que pourtant il n'osait prendre...

Il n'osait... Qui assurerait qu'il n'oserait point? Un mélange d'impatience nerveuse, de curiosité cruelle, de crainte, d'attente, quelquefois d'avide espérance, agitait Dionis à cette pensée; son âme n'était guère moins tourmentée que celle d'Edulphi Granjot, qui avait l'*acte*. Point de doute, cette cession de droits faite à Isidore par les héritiers du filateur et achetée si cher était dans les mains du ménétrier sauvage. Voilà ce que Dionis avait soupçonné le matin

même en ne voyant point venir les cousins de Gaudit armés de ce grimoire; depuis qu'il avait surpris les regards du vieux Granjot dirigés vers la maison de Thérèse, il en était sûr.

L'*acte*, l'acte était là. Isidore ne se séparait jamais de ce papier précieux, la caution de son avarice, le gage de sa vengeance; il l'avait sur lui lorsqu'il était tombé là-bas au pied de la montagne. Edulphi l'avait trouvé dans le portefeuille. C'est pourquoi, lorsque Thérèse parlait de l'épée suspendue au-dessus de leurs têtes, Dionis s'était écrié malgré lui : — Qui tient cette épée? ce ne sont pas ces cousins. — C'est pourquoi il avait une si fiévreuse hâte de voir comment finirait cette fête, et si Edulphi oserait!... Pourquoi non? La figure employée par Thérèse était bonne; cette épée que tenait le vieux musicien avait deux pointes, et il pouvait à son gré la présenter aux parens d'Isidore ou à Mme Tupffer, devenue Mme Lombard. Quelque chemin qu'il voulût prendre, lui, le voleur, il ne risquait rien. Aux héritiers de Gaudit, il allait rapporter une part d'héritage, à Thérèse la délivrance!...

En sorte qu'ayant dépouillé un homme tué par un autre, il est vrai, le *coco* de Champvans, par cette belle action s'était mis au lieu et place de la Providence, et pouvait distribuer des bienfaits, comme elle, à qui il lui plaisait. Il en avait les mains toutes pleines... N'était-ce pas là une réjouissante chose? Aussi Dionis se mit à rire bruyamment. — Perdez-vous l'esprit? lui demanda Thérèse.

— Je ris de mes pensées, répliqua Dionis, j'ai l'âme gaie, puisque vous êtes là près de moi, et que je suis maître désormais de vous y tenir jusqu'à la fin.

— Jusqu'à la fin, répéta Thérèse en se serrant contre lui.

— De quel air me dites-vous cela! reprit-il. Ah! Thérèse, il s'en faut que vous ayez le cœur aussi libre que le mien. Ce matin, vous étiez plus forte. Cet avocat du diable est venu vous ôter du courage.

— Non, non, reprit-elle vivement; il m'a seulement attristée, rien de plus, Dionis, je vous jure. Il soutient que nous avons eu tort...

— ... De nous marier sans son bon gré, interrompit le jeune homme, je le crois bien. Pensez-vous donc que je n'aie pas deviné depuis longtemps pourquoi ce Me Coffin vous portait un intérêt si adorable? Oh! je n'y vois point de mal; tout le monde veut faire la folie de vous aimer.

— Mais aussi, soupira Thérèse, comme ils me haïssent tous après!

— Même après leur mort! s'écria-t-il en riant de ce rire faux et saccadé qui avait si fort impatienté la jeune femme un moment

auparavant. Votre mari d'autrefois avait voulu se survivre dans ses frères, Isidore Gaudit se survit dans ses cousins, dont vous avez si grand'peur.

— Ces gens viendront demain, fit Thérèse.

— Point! point, dit Dionis, moi je les attends ce soir, tout à l'heure, à l'issue du bal. Il faut aller les recevoir, ma chère enfant, et leur faire fête.

— Dionis! fit Thérèse effrayée, quel projet avez-vous donc?

— Aucun, lui dit-il, les laisser tout prendre et vous garder, et partir ensuite; mais allons d'abord affronter l'ennemi.

Le bal tirait à sa fin lorsqu'ils rentrèrent dans la cour. Edulphi avait quitté son escabeau de bois. Debout, il frappait à grands coups de pied les planches de l'orchestre et raclait son violon à lui arracher l'âme. Cependant la caisse du petit Joseph meuglait comme si tous les secrets de l'enfer étaient près d'en sortir. Cette caisse en savait long; Edulphi, qui l'entendait, ruisselait de sueur. Les danses se succédaient sans interruption; le terme accoutumé de ces réjouissances de noces, minuit, allait sonner. Une valse encore, une valse! Le ménétrier hurla : Faites tourner vos... Il n'acheva point, car Thérèse et Dionis venaient d'apparaître au coin de l'estrade; la voix lui manqua, il détourna la tête. Dionis s'y attendait bien. De nouveaux vivat, des cris aigus, des hurrahs sauvages s'élevèrent autour des jeunes époux. Thérèse, pâle, horriblement lasse, fit de son mieux pour sourire à ces bonnes gens qui la fêtaient de tout leur cœur. La méchante prédiction de Me Coffin lui revenait à la mémoire : « ils danseront aussi pour les héritiers d'Isidore! » — Et nous, se dit-elle, nous partirons, Dionis le veut.

— Venez, dit Dionis.

Il la reconduisit jusqu'à la porte du logis, puis, la laissant entrer seule, revint brusquement sur ses pas. Il se mêla dans la valse enragée qui tourbillonnait au milieu de la cour, il arriva jusqu'au pied de l'orchestre. — Edulphi, dit-il à mi-voix, m'entends-tu?

Le ménétrier fit la sourde oreille.

— Bon! reprit le jeune homme, je te forcerai bien à me répondre. Tu es riche, Edulphi; hier tu as fait marché pour six arpens de pré au bas de la rivière. Ah! le sac était gros, mon vieil homme!

— Le sac! répéta Edulphi, quel sac? — Mais il se pencha vers son fils : — Tape! Joseph, dit-il.

— Et le portefeuille donc! continua Dionis. Il y a des trouvailles qui embarrassent. Où vas-tu porter la tienne? Iras-tu frapper à la maison de l'autre côté de la route? Ah! tu y as bien songé. Et, si au lieu de t'acheter ce que tu tiens, les cousins de Gaudit allaient appeler les gendarmes?

Cette fois Edulphi, qui levait le pied pour battre la mesure, trébucha; son archet tourna dans sa main; le bois, au lieu de crier, toucha les cordes, et le violon resta muet. Heureusement la caisse et le triangle allaient toujours.

— Au diable! fit Dionis, est-ce que de beaux écus sonnans ne valent pas mieux que la prison? Va, le chemin qui mène vers moi est meilleur que l'autre. Après le bal, je t'attends...

Il rejoignit Thérèse dans le petit salon qui s'ouvrait sur le jardin. En entrant dans ce nid d'amour, il se laissa tomber lourdement sur le fauteuil; il lui semblait que le poids de son cœur avait doublé dans sa poitrine, et la fatigue l'écrasait. — Ah! murmura-t-il, l'étrange nuit de noces! — Thérèse vint; elle s'assit sur un coussin à ses pieds, posa les deux bras sur ses genoux, leva les yeux vers les siens, et se mit aussitôt à frissonner en le regardant. Elle s'était dit qu'elle retrouverait de la force dans la contemplation de ce mâle et beau visage qu'elle aimait. Elle y cherchait la lumière, et n'y vit que la nuit. Jamais elle n'avait remarqué ce pli noir au front du jeune homme. — Dionis, dit-elle, la tristesse vous gagne...

— La tristesse! fit-il, non, non, c'est pis que cela, bien pis. Pourquoi serais-je triste? Et vous, Thérèse, j'y songe, reprenez tous vos sourires. Je suis maître d'effacer d'un mot la plus forte de vos craintes, et je n'y pensais pas. Faites rentrer le ciel bleu dans votre cœur. Je vous aime, et vous demeurerez riche. Oh! j'ai tout arrangé le mieux du monde, je suis un homme hardi. Et ce n'est pas tout : je suis aussi un homme avisé et terriblement logique. Quand j'ai fait une chose belle ou laide, bonne ou mauvaise, juste ou effroyable, je sais en recueillir les fruits. On dit que dans une certaime voie il n'y a que le premier pas qui coûte. C'est la sagesse de tout le monde; mais comme elle est vraie, ma chère Thérèse!

— Dionis, qu'avez-vous? dit la jeune femme, épouvantée de ces paroles singulières.

— Ce que j'ai! je ne sais trop, reprit-il. Dois-je appeler cela des remords? Ma conscience dit oui, ma raison dit non. Une conscience, un cœur, une raison, des sens, voilà de quoi nous sommes composés, et toutes ces forces ennemies ne sont bonnes qu'à se contredire et à lutter ensemble; c'est une mêlée dans les ténèbres. Votre cœur, à vous, par exemple, est tout à moi, et ne veut envisager d'autre bien que de battre et de s'endormir sur mon cœur; mais votre raison proteste, votre raison vous dit que les prés, les champs et les bois que vous avez sont des gages précieux de liberté et de bonheur. On ne quitte point tout cela sans des pleurs amers.

— Dionis! s'écria-t-elle, il est vrai que je suis faible. Mes regrets ne sont pourtant jamais allés jusqu'aux larmes.

— Eh bien! continua Dionis en se levant, séchez-moi ces pleurs, car ils ne sont plus de saison. Vous m'aimez, vous aimez aussi ces champs et ces bois que vous avez achetés si cher. Ah! l'on dirait que je les aime bien plus que vous, si l'on savait ce que j'ai fait pour que vous ne les perdiez point. Qui peut soutenir que la colère est aveugle? Je prétends, moi, qu'elle voit clair. La mienne est allée droit au but.

— Dionis!...

— Taisez-vous! dit-il en la saisissant dans ses bras. On sort du bal. Vous souvenez-vous qu'il y avait aussi un bal la nuit où vous m'avez reçu dans ce salon pour la première fois? Ce fut la dernière d'Isidore Gaudit... Celui qui tient notre destinée dans sa main va venir; mais il peut aussi bien aller de l'autre côté de la route, et alors vous serez pauvre. Écoutez!

— Je n'entends rien, dit Thérèse tremblante.

— Rien en effet que les rossignols qui chantent dans le bois. Vous désiriez d'aller dans ce bois pendant la nuit : cherchez votre manteau, nous irons tout à l'heure; mais ne me demandez point de passer là-bas à travers les roches. Je ne veux point voir le champ de pierres. Jamais je ne suivrai ce chemin, si je reste en ce pays, Thérèse, jamais...

— Grand Dieu! murmura Thérèse.

— Attestez Dieu que je suis fou, si cela vous plaît, reprit Dionis; je l'ai été dix secondes pendant cette nuit dont je vous parlais tout à l'heure, et la pierre est partie... Mais tenez! celui que j'attends arrive. C'est l'image d'Isidore Gaudit que je vais voir. Vous ne verrez, vous...

On entendit un bruit de pas pesans dans le vestibule qui précédait cette chambre. — Parbleu! fit Dionis, permettant enfin à Thérèse de se dégager de ses bras, vous ne verrez qu'Edulphi Granjot qui vient chercher son argent.

La porte s'ouvrit. Edulphi demeura sur le seuil.

— Approche, lui dit Dionis, et ne tremble pas. Je ne suis point le diable. J'étais dans le bois, et je t'ai vu. A combien estimes-tu ce que je te demande?

— Bon! fit le musicien, cela vaut bien dix mille écus.

Dionis tira de sa poche l'héritage de sa tante, trente billets de mille francs; Edulphi tira l'acte de la sienne.

— Donnant, donnant, dit-il avec un rire farouche.

— Et le portefeuille? lui cria Dionis, tu as brûlé le portefeuille? Mais le ménétrier tenait son butin, il secoua les épaules et sortit.

— Simplicité, innocence, probité des champs!.. Et l'on dit que

nous sommes des créatures de Dieu! dit Dionis en se retournant vers Thérèse.

Il élevait l'acte au-dessus de sa tête. — Voulez-vous déchirer ceci vous-même? ajouta-t-il.

Thérèse, pendant la scène qui venait de finir, s'était blottie dans un coin de la chambre. Elle se traîna vers son mari. — Est-ce que j'ai bien compris? lui demanda-t-elle; ce n'est donc pas le cheval qui a tué Isidore, c'est cet homme?

Dionis lui prit les deux mains, et la regardant : — Non, dit-il, c'est moi!

Alors il la fit asseoir. Ce fut lui qui se mit à son tour à ses genoux sur le coussin. Il parla longtemps. Thérèse s'était tenue d'abord la tête renversée sur le dossier du fauteuil; ses mains serraient celles de Dionis, et de petits mouvemens convulsifs l'agitaient par instans. — Je vous fais peur, dit Dionis.

— Peur! s'écria-t-elle en se jetant à son cou.

Puis elle éloigna de nouveau son visage du sien pour le regarder plus à son aise et suivant son envie. — C'est toi, dit-elle, c'est toi qui l'as tué! Tu m'aimes donc bien?

— Certes, fit Dionis; mais une manière un peu plus humaine de vous le prouver me laissera toujours l'âme plus tranquille et le cœur plus content.

Thérèse se mit à rire, et recommença de le contempler avec la même ivresse sereine. Dionis détourna ses regards de ces yeux noyés qui l'aimaient en ce moment plus qu'il n'aurait voulu peut-être, et où se lisait une sorte de pieuse admiration qui l'irritait. Il voyait bien que cette admiration étrange n'était pas chez Thérèse le sentiment de la première heure; il craignait qu'elle ne fût durable dans le cœur de la jeune femme, comme son amour même, comme les joies dont cet heureux amour était sûr désormais d'être accompagné jusqu'à la fin. Thérèse se leva brusquement.

— Allons entendre les rossignols, dit-elle.

Mais au moment de quitter le salon elle se ravisa. — Et ce papier que nous oublions! s'écria-t-elle. Si l'âme d'Isidore était revenue pendant notre absence pour nous l'enlever!

— Thérèse! murmura Dionis.

Thérèse approcha de la bougie ce qu'elle nommait ce papier. L'acte brûlait. — Ah! l'homme sans réflexion que vous faites! dit-elle. Isidore n'avait-il pas fait assez de mal? Et que ce fût par vous ou par un autre, ne fallait-il pas toujours qu'il fût puni?

Pauvre Isidore! ce fut le dernier mot de son oraison funèbre. Il n'avait pas moins mérité.

PAUL PERRET.

LA NATURE

ET

LA PHILOSOPHIE IDÉALISTE

I. *La Philosophie italienne contemporaine*, par M. Auguste Conti; Paris 1865. — II. *La Philosophie de la Nature de Hegel*, traduite par M. Véra; Paris 1859-1865. — III. *Les Problèmes de la Nature*, par M. Auguste Laugel; Paris 1865. — IV. *Les Problèmes de la Vie*, par le même; Paris 1866. — V. *De la Science et de la Nature*, par M. F. Magy; Paris 1866. — VI. *Œuvres philosophiques de Leibniz*, avec une introduction et des notes, par M. Paul Janet; Paris 1866.

Les futurs historiens du XIXe siècle ne pourront l'accuser d'avoir négligé la nature. Depuis que Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand ont tourné les regards de leurs contemporains vers des spectacles dont les précédentes générations avaient à peine soupçonné la grandeur imposante ou le charme attrayant, la nature a occupé dans les œuvres de l'esprit une place de plus en plus considérable. Les poètes y ont puisé de vives et fécondes inspirations; les romanciers l'ont décrite presque avec autant de soin que les caractères de leurs personnages; les peintres en ont reproduit les couleurs puissantes, les lignes harmonieuses, les aspects rians ou terribles, champêtres ou sauvages, riches ou misérables, et on a vu s'élever une école de paysage qui a été et qui demeure l'une des plus solides gloires de ce temps. Quant à la science, ses études sur le monde physique, ses analyses persévérantes et multipliées des élémens et des forces de la nature ont égalé en soixante ans, sinon

surpassé, les travaux de tous les siècles antérieurs. Cependant ceux qui suivent d'un œil attentif la direction des grands courans intellectuels ont remarqué que cette ardente curiosité excitée par les beautés, les secrets et les mystères du *cosmos*, comme le nommaient les Grecs, commence à subir une transformation profonde. A la passion de l'analyse succède le besoin de la synthèse : après avoir cherché et fouillé les plus imperceptibles détails, on éprouve le désir d'embrasser l'ensemble. Naguère encore on n'estimait que les faits bien observés, et l'on s'arrêtait à la détermination des lois qui les gouvernent; on accueillait en souriant les discours des penseurs naïfs qui se flattaient d'être allés un peu plus loin. Aujourd'hui, tout en interdisant la métaphysique aux autres, on se la permet à soi-même. En un mot, il se forme et s'élève de divers côtés des essais, des ébauches, parfois des systèmes réguliers de ce qu'on appelle depuis cinquante ans philosophie de la nature. Ce mouvement se prononce de plus en plus, et atteste une tendance sérieuse dont il est impossible de ne point tenir compte. Peut-être cette tendance est-elle plus ancienne qu'on ne pense. Peut-être les philosophes de profession n'y ont-ils pas assez tôt pris garde, quoique plusieurs d'entre eux aient isolément participé à ce mouvement nouveau. C'est pourtant à eux de prêter l'oreille, afin d'entendre à propos les interrogations de l'esprit contemporain, et de lui indiquer au moins les œuvres où il rencontrera quelques-unes des réponses qu'il cherche. Autrement il va au hasard et néglige les travaux profonds et longuement médités pour se jeter sur des théories improvisées ou paradoxales.

Par exemple, à l'égard de l'explication philosophique de la nature, et en ce qui touche les problèmes relatifs à l'essence de la matière, de la force, de l'espace, du temps, combien de gens s'imaginent qu'on n'a le choix qu'entre la théorie positiviste, qui dénie à la raison toute connaissance des causes, et le matérialisme, qui ramène toutes les causes à une seule : l'atome doué de mouvement! Combien vont répétant que les penseurs des autres écoles, obstinément renfermés dans leur *moi* solitaire, et volontairement étrangers au mouvement des sciences physiques et chimiques, sont incapables d'ouvrir la bouche ou de rien dire qui ait une valeur quelconque sur les plus admirables phénomènes de l'univers! Peut-être même s'est-il trouvé quelque critique assez instruit pour accuser le spiritualisme de nier l'existence de la matière et des corps. La vérité est que, depuis quarante ans, ni l'idéalisme allemand, ni ses rejetons français, ni le spiritualisme proprement dit, n'ont renoncé à savoir quelque chose de ce vaste et harmonieux ensemble d'êtres qu'on nomme la nature. Tout au contraire, se rapprochant de jour

en jour davantage des sciences physiques et naturelles, ils leur ont proposé de faire alliance avec elles dans l'intérêt de l'esprit humain. Enfin, s'appuyant sur les connaissances expérimentales apportées par ces sciences diverses, ils ont ici construit de toutes pièces et d'un seul jet, là préparé lentement et édifié jusqu'à une certaine hauteur la philosophie de la nature. La vérité est encore qu'en ce moment même le double mouvement idéaliste et spiritualiste qui nous occupe produit des œuvres ou des réimpressions d'œuvres dont les titres, quoique divers, signifient tous un seul et même objet, la philosophie de la nature.

Il ne serait ni sage ni juste de refuser son attention à de semblables travaux. Pourquoi dédaignerait-on les méditatifs qui, à l'exemple des plus grands parmi les anciens, traitent dogmatiquement de la nature des choses? Ou bien leurs efforts n'ont abouti qu'à démontrer encore une fois la radicale impuissance et l'irrémédiable vanité de la recherche des causes et des substances, ou bien ils ont fait avancer la science de quelques pas, soit en posant mieux les problèmes, soit en perfectionnant les méthodes, soit en proposant des conceptions nouvelles et fécondes. Dans l'un comme dans l'autre cas, il importe de constater le succès bon ou mauvais de leurs hardies tentatives.

Or les penseurs qui tâchent d'interpréter la nature en se plaçant au point de vue de l'idéalisme sont aujourd'hui de trois sortes. Les premiers, purs hégéliens, acceptant tout entière la doctrine du maître et se bornant à la reproduire, à l'expliquer et à la commenter, prennent pour point de départ l'*idée*, c'est-à-dire une certaine conception du principe absolu, et déduisent de ce principe la totalité des existences. On ne peut pas dire qu'ils méprisent l'expérience, cependant ils la sacrifient résolûment lorsqu'elle vient à la traverse de leurs spéculations rationnelles, ou plutôt lorsqu'elle gêne leurs évolutions essentiellement logiques. — Les seconds, savans avant d'être philosophes, géomètres, chimistes et physiciens avant d'être métaphysiciens, s'imaginent sans méfiance que la marche de leurs investigations doit être celle-là même qu'ont suivie leurs études spéciales. En conséquence ils partent des résultats obtenus jusqu'ici par les sciences physiques et naturelles; puis, allant, selon leurs propres expressions, de l'observation des faits à l'observation des idées, et du monde inorganique à l'homme, ils se proposent de résumer les expériences dans une vaste synthèse idéale. Et telle est la confiance que leur inspire cette façon de procéder, qu'ils ont bien l'air de tirer à peu près la métaphysique de la physique, et qu'ils se flattent ouvertement de faire sortir la science de l'âme de la science des corps. La raison ne leur répugne

pas : ils la glorifient au contraire; mais, quoi qu'ils disent, leurs prédilections restent acquises à l'observation externe, à laquelle, en cas de conflit, ils ont coutume de s'en rapporter. Les derniers enfin ne partent pas, comme Hegel et ses disciples, d'un principe indéterminé, dépouillé d'existence et de réalité, simple abstraction logique dont les flancs vides ne contiennent rien; ils ne partent pas non plus, comme les savans idéalistes, du règne inorganique, où ce que nous ignorons dépasse infiniment ce qu'il nous est permis de connaître. Obéissant aux lois les plus élémentaires de la recherche et de la démonstration, ils se persuadent qu'il faut procéder du connu à l'inconnu, et trouvant en eux-mêmes une certaine chose dont rien ne les sépare, qu'ils aperçoivent à plein, qu'il leur est loisible de contempler à leur aise et de pénétrer dans tous les sens jusqu'en ses plus secrètes profondeurs, c'est par cette chose qu'ils commencent leurs études. Ils les commencent là, dis-je, mais ils les achèvent ailleurs : ils écoutent la raison, ils consultent l'expérience, ils lisent les ouvrages des physiciens et des chimistes, qui se croient trop savans pour lire les leurs; en un mot, ils abordent l'interprétation métaphysique de la nature, non pas avec une méthode unique et exclusive, mais avec toutes les puissances de l'esprit réunies et combinées. Ces trois groupes de chercheurs sont-ils tous à la poursuite d'une chimère? Ou, si le but auquel ils aspirent peut être atteint, de ces trois écoles quelle est celle qui semble y marcher le plus directement et s'en rapprocher davantage?

I.

Serait-ce en premier lieu l'école hégélienne? Cette école en effet ne semble pas encore avoir parcouru tout entier le cercle de ses destinées. A peu près éteinte dans cette Allemagne qui fut son berceau, et où l'abandon et quelquefois l'injure lui font expier aujourd'hui l'éclat extraordinaire de ses rapides triomphes, peu populaire en France, où d'ailleurs elle a subi des transformations sous lesquelles elle eût refusé de se reconnaître, elle se ranime aux tièdes rayons du soleil de Naples, au souffle ardent de la jeune et libre Italie. Qui s'y serait attendu? Les étudians napolitains se souviendraient-ils que leur pays s'appela autrefois la Grande-Grèce et qu'il vit fleurir successivement le panthéisme de Pythagore, celui de Parménide et celui d'Empédocle? Malgré de frappantes différences, le sol volcanique de l'Italie méridionale renfermerait-il les mêmes germes philosophiques que la marécageuse Hollande, où naquit Spinoza, et le froid Wurtemberg, qui a eu l'honneur de produire Hegel? La question est difficile à résoudre. D'ailleurs cette

même jeunesse de Naples se rappelle aussi qu'elle a eu pour compatriote le plus grand philosophe du moyen âge, saint Thomas, qui vit le jour à Aquino, et dans ses rangs, dit-on, les thomistes en bon nombre coudoient les hégéliens, en sorte que le climat napolitain paraît capable d'enfanter les doctrines les plus opposées, à l'exemple de beaucoup d'autres et notamment de celui de l'Attique, qui réchauffa et nourrit avec la même tendresse maternelle Socrate et Épicure. Peut-être l'avidité métaphysique de ces ardentes intelligences aime-t-elle à recueillir dans le système compliqué de Hegel des formules arrêtées et des doctrines, sinon claires, au moins très fermes, d'apparence rigoureuse, et d'ailleurs répondant à toutes les questions. Peut-être sont-elles éblouies au spectacle des suprêmes audaces d'une pensée titanique, qui n'est satisfaite et ne se repose que lorsqu'elle croit avoir tiré le vivant univers de son propre sein et s'être identifiée avec l'absolu lui-même. Peut-être y a-t-il aussi en Italie peu d'hégéliens. Voici du moins ce que dit à ce sujet M. Auguste Conti, professeur de philosophie à l'université de Pise : « Nous avons en Italie quelques partisans des systèmes de cet ordre (à la fois panthéistes et mystiques), et surtout de celui de Hegel. Ils sont du reste peu nombreux, et, bien que fort distingués par leurs connaissances, ils n'ont qu'un petit nombre de disciples (1). » Quoi qu'il en soit, l'hégélianisme est enseigné à Naples par deux savans professeurs, MM. Spaventa et Véra. C'est pour cette philosophie un regain d'influence. En outre M. Véra a commencé et poursuit la traduction de *l'Encyclopédie des sciences philosophiques* de Hegel, laquelle comprend, comme on sait, trois parties, *la Logique*, *la Philosophie de la Nature*, et *la Philosophie de l'Esprit*. *La Logique*, habilement traduite et accompagnée d'un commentaire perpétuel, a paru en 1859. Depuis lors jusqu'en 1865 ont été préparés et successivement imprimés les trois volumes où est interprétée *la Philosophie de la Nature*. Ces traductions et ces commentaires sont estimés. Ils jettent de la lumière sur les obscures théories de l'illustre philosophe allemand. Selon les habitudes françaises, M. Véra a substitué autant que possible les expressions de la langue courante à la terminologie insolite de l'original. Ce n'est pas toutefois que cette traduction donne toujours la clé de la pensée hégélienne; elle présente du moins cette pensée telle qu'elle est. Ajoutons qu'elle la livre à l'étude d'une élite de penseurs et de critiques qui ne l'auraient jamais abordée dans le texte même. L'hégélianisme rentre ainsi dans l'arène philosophique, ramené par l'un de ses plus fervens disciples et à la faveur d'une question tout

(1) *La Philosophie italienne contemporaine*, par M. Auguste Conti.

à fait actuelle, sur laquelle il avait devancé et où le rejoignent aujourd'hui les philosophes occupés de sciences et les savans occupés de philosophie.

D'ailleurs, de l'aveu même du traducteur, *la Philosophie de la Nature* de Hegel est demeurée presque inconnue jusqu'ici, et peut être considérée comme un livre presque nouveau. De même que M. Véra, nous sommes porté à nous en étonner. En effet, n'eût-il pas le caractère d'opportunité que lui communiquent les tendances spéculatives des physiciens et des chimistes, cet ouvrage mériterait encore la sérieuse attention qui semble lui avoir été refusée. Ce travail immense ne fut ni un caprice passager de ce grand esprit, ni un épisode dans son œuvre. Pour parler son langage, la nature est, au point de vue de la métaphysique, le second *moment* du développement de l'absolu; c'est la phase que l'idée doit nécessairement traverser avant de prendre conscience d'elle-même dans l'intelligence de l'homme. En conséquence, *la Philosophie de la Nature* est l'indispensable trait d'union qui relie *la Logique* à *la Philosophie de l'Esprit*. Aussi Hegel a-t-il attaché une singulière importance à cette partie essentielle de son *Encyclopédie*. De 1804 à 1830, il l'a exposée huit fois dans son enseignement : une fois à Iéna, une fois à Heidelberg, et six fois à Berlin. A chaque reprise, il enrichissait sa conception primitive d'additions, d'appendices, de matériaux abondans et précieux, que son savant élève M. Michelet (de Berlin) a fait entrer dans l'édition qu'il a publiée de *la Grande Philosophie de la Nature*. A mesure qu'il perfectionnait et complétait sa théorie de l'univers, le puissant penseur se tenait au courant de toutes choses et mettait hors de doute sa haute compétence scientifique. C'est ainsi qu'il a pu tenter et mener à fin un genre de construction que nulle part le passé ne nous montre porté à un pareil degré d'unité systématique. Quoiqu'on y sente partout la main du génie, le *Timée* de Platon n'est encore qu'une hardie et brillante esquisse de philosophie naturelle, où l'idéalisme géométrique usurpe trop souvent les droits de l'observation et de l'expérience. Quant à Aristote, tout lecteur éclairé est en mesure aujourd'hui de s'assurer, dans la traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire, que les vues de l'auteur de la *Physique*, du *Traité du Ciel*, de *la Naissance et de la Destruction*, composent un système dont les diverses parties sont admirablement liées. Toutefois ce système, comparé à celui de Hegel, offre cet inconvénient qu'il n'est pas coulé en quelque sorte d'un seul jet, et que pour le reconstituer l'historien de la philosophie est obligé d'en chercher les élémens dans un assez grand nombre d'ouvrages distincts. Si de l'antiquité nous passons aux temps modernes, nous rencontrons au XVII[e] siècle un monument

grandiose de philosophie naturelle. Simple, féconde, hardiment déduite de sa métaphysique, la physique de Descartes est, parmi les conceptions humaines, l'une de celles où brille avec le plus d'éclat la puissance de l'invention. Les savans illustres tels que d'Alembert, Laplace, Biot, tout en faisant de justes réserves, ont loué à l'envi le grand et vigoureux esprit qui essaya le premier de ramener les phénomènes naturels à n'être qu'un simple développement des lois de la mécanique, et les savans qui, sans être encore illustres, veulent être du moins équitables, trouvent avec raison que les théories cartésiennes sur la nature sont aujourd'hui trop oubliées. La physique actuelle aurait honte d'être ingrate, et elle n'ignore pas qu'elle le serait, si elle ne donnait pas au moins un souvenir à Descartes au moment où elle s'applique à démontrer, comme il l'avait enseigné deux siècles avant elle, que les phénomènes de la nature sont tous, sans exception, des mouvemens de la matière. Ainsi ni l'originalité, ni une certaine part de vérité, ni la forte cohésion des parties n'ont manqué à la physique rationnelle de Descartes. On doit toutefois reconnaître, et il l'a remarqué lui-même, que le traité des *Principes* laisse de côté les corps organisés. Quoique cette lacune soit comblée dans les *Traités de l'homme et de la formation du fœtus*, l'unité extérieure du système en souffre. Il ne nous en coûte donc nullement d'accorder que *la Philosophie de la Nature* de Hegel est l'ouvrage de ce genre le plus régulier, le plus un, le plus systématiquement conçu, construit et conduit, qui ait encore paru depuis l'origine de la science. Rien que pour ces motifs, et à négliger momentanément la valeur, quelle qu'elle soit, des théories, il est surprenant que ce livre n'ait pas davantage attiré et captivé l'attention, et il n'est que juste de le soumettre enfin à un examen consciencieux. Or, pour le bien juger, il convient de l'envisager à deux points de vue : d'abord dans ses caractères généraux et dans ses rapports avec l'ensemble du système, puis dans les applications qu'il présente de la méthode hégélienne à certains problèmes particuliers.

Le système de Hegel est un tout en trois parties si profondément et si étroitement rattachées l'une à l'autre, que la seconde et la troisième ne sont que les développemens naturels de la première. Chacune des trois répond à un des momens de l'évolution de l'idée, ou, selon l'expression de l'auteur, chacune des trois exprime l'une des phases de la genèse de Dieu; car nos pensées sont identiques aux choses elles-mêmes, et la marche de nos pensées n'est que le mouvement des réalités. Dieu, dans cette doctrine, est donc l'idée divine. L'idée divine est la substance de l'univers physique et moral. Cette idée chemine et se développe graduellement : dans la

Logique, elle passe de l'état d'être indéterminé à l'état d'idée concrète; dans *la Philosophie de la Nature*, Dieu ou l'idée divine se réalise sous les formes variées et de plus en plus parfaites de la création visible; enfin, dans *la Philosophie de l'Esprit*, l'idée divine, qui était sortie d'elle-même pour se réaliser dans le monde, revient à soi et prend conscience d'elle-même dans la conscience de l'homme, dont l'esprit est la forme dernière de l'idée et le terme du développement de Dieu. On voit par cette brève esquisse que la doctrine totale n'est que la série des transformations successives d'un seul et même principe se reflétant exactement dans une série pareille d'opérations de notre esprit, en sorte que la dialectique de la pensée se confond absolument avec la vie de Dieu ou de l'idée.

On n'a pas la prétention d'apprendre au lecteur ces traits essentiels de la philosophie hégélienne, qui lui sont depuis longtemps connus. Il était toutefois utile de les rappeler afin de montrer que la théorie de la nature y est la conséquence de la théorie logique de l'*idée*, et que les objections si graves qui ont été élevées contre l'une se dressent aussi sérieuses et aussi difficiles à résoudre à l'encontre de l'autre. Semblables à ces fleuves qui charrient tout le long de leur cours et portent jusqu'à la mer le limon dont ils se sont chargés à leur source, les systèmes dont les parties fortement enchaînées ne sont que les déductions d'une conception première et unique gardent la marque de l'erreur d'où ils sont sortis et la transmettent à leurs conclusions les plus éloignées, ou bien, si les erreurs inhérentes à telle doctrine y sont rachetées et compensées par de belles vérités, c'est que celles-ci ont en quelque sorte forcé les portes et ont pénétré dans la place, non point sous la conduite du premier principe invoqué par l'auteur, mais malgré ce principe et contre lui. Les représentans actuels de l'école hégélienne invoquent en faveur du système les aperçus ingénieux, les vues fécondes, les applications heureuses qui brillent en cent endroits comme d'éclatans témoignages de la vigueur d'esprit, de la puissance d'invention, et, pour dire le mot que nous prononçons sans effort, du génie du maître. Ces mérites ne sont nullement en question, et l'on se sent d'autant plus disposé à les proclamer que l'ingrate Allemagne semble les oublier ou les méconnaître davantage. D'ailleurs, si le danger est grand quelque part aujourd'hui pour les doctrines qui nous tiennent au cœur, ce n'est pas de ce côté de l'horizon, où s'est couché, quoiqu'il y jette encore quelques derniers rayons, l'astre de la philosophie du *devenir*. Dès à présent Hegel appartient à l'histoire : on peut le juger sans avoir, même malgré soi, l'attitude d'un ennemi, on peut le réfuter sans avoir l'air de poursuivre et de vouloir anéantir un adversaire. Nous nous

sentons aussi calme à son égard qu'à l'égard de Plotin et de Proclus, ses véritables maîtres; mais nous regrettons qu'à l'exemple de ces deux grands néoplatoniciens Hegel ait adopté un principe d'où rien ne pouvait sortir, et une méthode qui, réduite à elle-même et privée du continuel concours de l'expérience, n'aurait rien tiré de ce principe. Quoique ces deux points aient été déjà démontrés par les critiques qui se sont occupés de la *Logique*, et par d'autres encore, il importe d'y revenir, au moins en quelques mots. En effet, le double défaut qu'on vient de signaler ne se retrouve dans *la Philosophie de la Nature* que parce que cette partie du système est la conséquence et le prolongement de *la Logique*. Dans celle-ci, tout est encore plus simple, plus facile à comprendre et à discuter.

Le trait essentiel et caractéristique de la doctrine hégélienne, c'est qu'elle donne une pure abstraction pour point de départ au mouvement de la pensée et au mouvement de l'être. Or l'on se souvient que, d'après Hegel, ces deux mouvemens ne sont qu'un seul et même mouvement, car la pensée est, dit-il, identique à son objet. Ainsi l'ordre tout entier de nos pensées et l'ordre tout entier des êtres du monde sortiront également d'une abstraction. — Mais qu'est-ce qu'une abstraction? Il n'est pas nécessaire d'être un grand métaphysicien pour le comprendre. Par exemple, me voici auprès de mon feu: je puis dire de mon feu qu'il *est*; je puis le dire aussi du fauteuil sur lequel je suis assis; je puis le dire de mon corps assis sur mon fauteuil. Tous ces objets, d'ailleurs fort différens, ont cela de commun qu'ils *sont*. Par conséquent leur commun caractère, c'est d'*être*. Si je pense à ce caractère, j'ai l'idée de l'*être*. Et en y réfléchissant je m'aperçois que cette idée de l'*être* convient à toutes les choses de l'univers, puisque de toutes il est permis d'affirmer qu'elles sont. Eh bien! quand je songe à l'idée de l'être sans l'appliquer à aucun objet en particulier et que je la retiens ainsi isolée en présence de mon esprit, cette idée, séparée de tout objet particulier, se nomme une abstraction; mais de l'être conçu de cette façon, de l'être qui n'est plus ni mon feu, ni mon fauteuil, ni ma personne, ni quoi que ce soit au monde, qu'est-ce que je suis en droit d'affirmer? Une seule et unique chose, c'est qu'il *est*. Au-delà, je n'ai plus rien à dire, rien à déduire. Lorsque j'ai dit de l'être abstrait qu'il est, je n'ai plus qu'à me taire, et si par hasard toute la science humaine est contenue dans cette idée de l'être en général, aussitôt que j'ai prononcé ces deux mots : l'être est, la science est achevée. Hâtons-nous d'ajouter qu'une telle science serait manifestement nulle et vide, car un être dont on ne peut affirmer que l'existence pure et nue est un pur rien, et la science de cet être serait la science de ce qui égale le rien.

C'est de cette idée de l'être en général, de l'être pur et indéterminé qui n'est encore l'être de rien, c'est, dis-je, de cette idée que Hegel a prétendu faire sortir *la Logique* et *la Philosophie de la Nature;* c'est de ce néant qu'il s'est flatté de déduire tous les mouvemens de l'idée et le devenir triple et un de la nature, de l'homme et de Dieu. Se plaçant en face d'une abstraction, il l'a couvée de son brûlant regard et s'est persuadé qu'il en avait fécondé les entrailles mortes et vides. Comment s'est opéré le prodige? Le voici. C'est à son plein escient que Hegel pose une abstraction creuse comme premier principe de la pensée et des réalités. Il sait à merveille que ce qu'il nomme l'être pur n'est rien, puisque, pour le mieux définir, il emploie le terme de *négatif-absolu*. Il n'ignore pas davantage que son principe est aussi stérile qu'il est nul. Parvenus d'abstraction en abstraction jusqu'à l'unité suprême, non moins creuse que l'être indéterminé de Hegel, les néoplatoniciens renonçaient à la comprendre au moyen de leur raison. Ils n'osaient qu'en tremblant expliquer comment les êtres sortaient de ce qui n'était rien et n'avait aucun attribut. Et quand ils avaient hasardé une explication quelconque du mystère ineffable de l'émanation, ils se hâtaient de confesser la vanité et l'impuissance de leurs métaphores ou de leurs analogies. Hegel est plus hardi. Il constate bien que son être pur est identique au néant; mais en même temps il considère que cette identité renferme une contradiction, car enfin le néant est le contraire de l'être. Cette contradiction entre l'être et le non-être est comme un aiguillon qui sollicite l'esprit et le pousse à chercher un troisième terme où la contradiction de l'être et du non-être soit conciliée. Ce troisième terme, c'est le devenir. Par le devenir, l'immobilité fatale du premier principe est conjurée; par lui, le mouvement commence, et avec le mouvement l'évolution qui produira successivement toutes les formes de l'idée et de la vie. A cette théorie, originale à coup sûr, mais assurément étrange, on a fait deux objections. D'abord, a-t-on dit, entre l'être pur dont parle Hegel et son non-être, la contradiction n'est qu'apparente et n'existe pas, puisqu'il reconnaît lui-même qu'au fond son être pur n'est que le rien. Donc le premier ressort du mécanisme est chimérique ou se brise. Mais le passage de l'être indéterminé et immobile au devenir et au mouvement ne s'opérait qu'au moyen de cette contradiction prétendue. Ce passage est donc impossible. Entre l'être indéterminé et le devenir, il y a un gouffre. Ce gouffre, la raison toute seule qui ne connaît, selon Hegel, que l'abstrait, la raison ne peut le combler. Pour y jeter le devenir, Hegel a emprunté cette idée à une autre faculté que la raison, c'est-à-dire à l'expérience. Il est donc sorti des limites de sa propre méthode.

Ainsi et au total, son premier principe est nul, et rien n'en peut naître, et lorsque le philosophe s'imagine déduire quelque chose de son principe, c'est que l'idée qu'il en extrait y a été d'abord apportée et déposée par une méthode étrangère à la sienne et par lui répudiée. Bref, un principe vide et une méthode stérile, voilà ce qu'on a reproché à l'hégélianisme.

Ces deux objections, que l'on n'a pas levées et qu'on ne lèvera pas, pèsent de tout leur poids sur *la Philosophie de la Nature*. Non-seulement en effet cette seconde partie du système, dérivée de la première, en reproduit les caractères et les défauts, mais le philosophe, fidèle à lui-même et à sa méthode logique, rend plus évidente encore l'impuissance de son principe en essayant de lui faire produire la matière, les corps et l'ensemble de ces objets qu'on nomme la nature. Grâce aux mouvemens réguliers de la dialectique, il suffit, selon Hegel, pour que l'univers naisse, que l'*idée* poursuive le cours de ses évolutions et se pose cette fois *comme autre qu'elle-même*. Cette explication de l'origine de l'univers n'a pas satisfait tous les critiques. On a demandé pourquoi l'*idée* logique, parvenue au terme de ses déterminations et par conséquent au point culminant de son existence, ne s'en tient pas là, pourquoi ce dieu quitte la sphère de sa perfection et s'abaisse jusqu'à devenir le monde lui-même. Schelling a dit en raillant que l'idée logique était apparemment descendue dans la nature parce qu'elle s'ennuyait de son existence abstraite et solitaire. « Il se pourrait, répond M. Véra, que cette plaisanterie fût plus près du vrai que ne l'a imaginé son auteur, et que ce soit en effet parce qu'elle s'ennuie que l'idée logique descend dans la nature. Seulement c'est un ennui d'une espèce particulière qu'elle éprouve et tel qu'il appartient à l'idée et à l'absolu de l'éprouver; car, lorsque l'absolu ou l'idée passe d'une détermination à l'autre, c'est qu'elle s'ennuie, c'est qu'une de ses déterminations ne pouvant la contenir dans l'unité et la plénitude de son existence, elle l'abandonne, la brise, si l'on peut ainsi dire, et l'annule pour passer dans une sphère plus haute et plus parfaite (1). » Et, afin de rendre son explication plus claire encore, l'ingénieux commentateur y joint ces trois vers de Goethe :

Freundlos war der grosse Weltenmeister,
Fühlte Mangel, darum schuf er Geister,
Sel'ge Spiegel seiner Seligkeit.

Le grand maître de l'univers était sans amis,
Éprouvant un vide, il créa les esprits,
Miroirs heureux de sa félicité.

(1) T. Ier. Introduction du traducteur, p. 136.

Cette poétique pensée rappelle un beau passage du *Timée*, dont Goethe semble s'être inspiré : « Le suprême ordonnateur était bon, et celui qui est bon n'a aucune espèce d'envie. Exempt d'envie, il a voulu que toutes choses fussent autant que possible semblables à lui-même. » Les vers cités par M. Véra conviennent donc bien au dieu de Platon, qui est une cause, une âme, un être individuel, en un mot une personne. Ils s'appliquent plus difficilement, ou, à vrai dire, ils ne sauraient nullement s'appliquer à l'*idée* hégélienne. Lorsqu'on dit de cette idée qu'elle s'ennuie, — de quelque espèce d'ailleurs que soit son ennui, — lorsqu'on ajoute qu'elle abandonne ceci, qu'elle brise cela, qu'elle passe dans une sphère, on ne remarque pas que ce sont là autant de sentimens ou d'actes tels qu'une âme individuelle et consciente d'elle-même peut seule les éprouver ou les accomplir. Et l'on oublie qu'au moment où l'on prête à l'*idée* ces divers modes de la vie psychologique, elle n'a point encore acquis cette conscience d'elle-même que, d'après la doctrine, elle ne possédera qu'au terme de son évolution. Enfin on ne répond pas à l'objection soulevée plus haut, et d'après laquelle, le mécanisme de la dialectique s'étant brisé dès l'origine, l'idée n'a pu marcher et est restée invariablement une abstraction vide, inerte, inféconde, qui n'a aucune vertu, pas même celle de s'ennuyer divinement.

Il faut bien cependant que l'*idée*, quelque abstraite qu'elle soit, franchisse le saut et devienne réalité. De quelle façon s'opérera cette transition difficile? Les choses se passeront au début de *la Philosophie de la Nature* comme elles se sont passées au début de *la Logique*. Ici, tout a commencé par une abstraction vide, l'être indéterminé; là, tout commencera également par un élément abstrait et vide, et cet élément sera l'espace. Voilà l'étoffe dans laquelle le philosophe va tailler en quelque sorte toutes les existences physiques. Tâchons de réduire à ses termes les plus simples et les plus clairs la description hégélienne de la naissance de la matière. On a montré un peu plus haut ce que signifie le mot abstraction, il n'est donc pas nécessaire d'y revenir. Ce qu'on nomme l'espace est, à un certain point de vue, une abstraction. Considérez un lieu de l'étendue, puis un second, puis un troisième, tous ces lieux ont cela de commun que chacun d'eux est un espace. Oubliez ces lieux particuliers, ne retenez en votre mémoire que leur caractère commun, vous aurez l'idée de l'espace en général, et ce sera une idée abstraite; mais avec l'abstrait pur, qui n'est rien, on ne peut rien faire. Hegel le rendra concret et réel. Dans l'espace, il distinguera ce qu'il appelle le *point;* il appellera le point un *lieu,* bien plus un lieu individuel, c'est-à-dire réel; puis, afin de lui donner encore

plus de réalité, il localisera ce point, ce lieu dans le temps, comme il l'a localisé dans l'espace, et il l'appellera un *ici* et un *à présent*. Par ce passage de l'espace abstrait et indéterminé à l'espace déterminé, par cette identification d'un point de l'espace avec un point de la durée, on obtiendra un nouveau *devenir*. Ce devenir sera le mouvement, et le résultat de ce mouvement sera la matière.

Après avoir exposé cette genèse de la matière au moyen de l'unité et de l'identité du lieu et du mouvement, Hegel déclare que cette évolution est incompréhensible pour l'entendement, lequel n'est qu'une faculté intellectuelle de second degré; mais, à l'en croire, la raison spéculative, cette suprême fonction de la pensée, doit comprendre qu'on peut mettre l'idéal à la place du réel, et réciproquement. Cependant, quelque respect que l'on éprouve à l'égard de ce noble esprit, quelque vif désir que l'on ait d'entrer dans ses conceptions, on se sent arrêté par les barrières infranchissables de l'impossible. L'espace pur, ce point de départ de la nature dans la doctrine hégélienne, est radicalement distinct de la matière. Transformer en matière cette pure et vide étendue, c'est opérer une véritable création *ex nihilo*. Que le travail se fasse sur l'espace en général ou sur un lieu particulier conçu dans un temps particulier, la difficulté restera la même, car un élément de l'espace pris à part n'est ni moins nu ni moins dépouillé de réalité matérielle que l'espace tout entier. J'admettrais le miracle, sans le comprendre, si quelque puissance créatrice était là pour l'accomplir; mais Hegel ne permet pas qu'on invoque, dans cette formation de la matière, l'intervention d'une force quelconque. Il nie que la force, entendue au sens métaphysique, soit le principe suprême des choses, et ne veut d'autre principe que l'idée, comme si le néant était capable de féconder le néant.

Les illusions idéalistes du philosophe allemand au sujet de la matière passent toute croyance. Ceux qui seraient tentés de suspecter notre témoignage n'ont qu'à lire les lignes suivantes : « La mécanique nous offre un exemple bien déterminé du passage de l'idéal au réel en faisant voir qu'on peut mettre l'idéal à la place du réel, et réciproquement... Dans le levier, la masse peut être remplacée par la longueur, et réciproquement, et une certaine quantité d'élémens idéaux produit le même effet que les élémens réels qui correspondent à ces derniers. Dans le mouvement, la vitesse remplace la masse, et réciproquement on peut obtenir le même effet en augmentant la masse et en diminuant la quantité de l'espace et du temps. Une tuile ne tue pas par elle-même, mais elle produit cet effet par suite de la vitesse acquise, *c'est-à-dire qu'un homme est tué par le temps et par l'espace.* » Comment Hegel n'a-t-il pas

compris que, lorsqu'un homme trop faible pour soulever une poutre a recours à un levier en bois ou en fer de deux mètres de long, cette distance de deux mètres au bout de laquelle il pèse n'est pas le moins du monde une longueur idéale, mais bien la longueur matérielle du fer ou du bois? Comment n'a-t-il pas compris que la vitesse d'une tuile qui tue un homme n'est pas non plus une vitesse idéale et logique, mais qu'elle est bien la vitesse d'un corps réel, ou plutôt que cette vitesse n'est autre chose qu'un corps tombé avec une vitesse croissante? Ici on ne peut pas mettre l'idéal à la place du réel, car si vous supprimez le réel, qui est la tuile, il restera dans votre esprit l'idée du temps et de l'espace qui auraient formé les conditions de la chute; mais il n'y aura ni chute de la tuile ni homme tué.

Il y a une limite où expirent les droits du génie, où s'arrête sa puissance et où son prestige s'évanouit. Cette limite, il la rencontre lorsqu'il vient heurter de front le simple bon sens. Le rôle de la philosophie est d'éclairer le bon sens et non de lui infliger des démentis inutiles. Un philosophe, quels que soient l'éclat et l'autorité de son intelligence, n'obtiendra jamais l'adhésion des hommes sensés, s'il se risque à prétendre que le pur espace se transforme en matière rien qu'en se mouvant. Assurément il n'est pas aisé de définir la matière : personne peut-être n'y réussirait; mais personne non plus ne confondra jamais la matière avec cette étendue idéale qui n'admet aucune des propriétés des corps. Les sciences ont singulièrement encouragé et fortifié cette disposition qui nous porte à distinguer l'étendue physique de l'étendue géométrique. Elles nous ont montré partout dans la matière des énergies actives, des puissances en mouvement, en un mot des *forces*. Ces forces, elles les ont rendues sinon visibles, du moins évidentes dans le déploiement prodigieux et quelquefois formidable de leurs effets. La chaleur, la vapeur, l'électricité, la lumière, sont désormais comme des ouvriers qui travaillent sous nos yeux et à nos ordres. Ce sont si bien des forces agissantes et vives que certaines d'entre elles ont dans l'énergie musculaire des animaux leur équivalent mathématiquement déterminé : une machine à vapeur représente la puissance d'un certain nombre de chevaux, et réciproquement. De leur côté, les chevaux, en tant qu'ils tirent un poids quelconque, sont semblables physiquement à des hommes qui accompliraient des mouvemens pareils pour aboutir au même résultat. Or dans l'homme la force qui meut le corps se connaît; elle a conscience d'elle-même et sait qu'elle est maîtresse de ses actes, en sorte que chaque homme a en lui, mais en lui en tant qu'il est une énergie active révélée par la conscience, l'analogue des forces qui agissent

dans la matière. En étudiant cette force qui est lui-même, il voit clairement que c'est là non certes une abstraction ou une idée logique, mais un être réel connu à titre d'individu, de personne vivante. Au fond donc ou nous ne concevons pas du tout l'essence des corps, ou si nous concevons la matière, c'est comme un ensemble de forces actives. Qu'elle ne soit plus cela, elle ne sera plus rien. On nous répondra sans doute que Hegel n'a nullement nié que la force fût un des principes de la matière. Nous ne l'oublions pas; mais il a placé l'idée dépourvue de force avant l'idée douée de force, ou, si l'on veut, avant l'idée devenue force. C'est assez pour avoir enlevé à son premier principe l'énergie active et féconde dont il avait besoin. De même l'espace, qui, d'après Hegel, est le premier principe de la matière, n'a dans sa doctrine la puissance active à aucun degré. Comment donc agira-t-il, comment se fera-t-il lui-même matière? On ne le voit pas.

S'il était possible de séparer les théories de Hegel relatives à la matière, au mouvement et à la force, de ses vues sur les formes, les types et les espèces, il n'y aurait rien d'excessif à dire que celles-ci sont admirables. Sans doute Hegel a trop fortement serré les liens qui unissent la nature et la raison : il s'est trompé en confondant un rapport d'harmonie avec un rapport d'identité; mais du moins n'a-t-il pas méconnu ces profondes et merveilleuses consonnances par lesquelles la raison et la nature s'appellent, se répondent, se font écho l'une à l'autre. Ce grand esprit n'a pu croire que l'univers fût l'empire de l'aveugle hasard; il a vu que la nature a des habitudes régulières, des formes préférées, des types constans, des lois permanentes. Il a compris en même temps que la raison, aidée de l'expérience, était capable de retrouver ces formes, de les reconstruire au besoin et de s'en servir comme d'un exemplaire pour juger la nature elle-même et distinguer dans ses œuvres la beauté de la laideur. Cette partie de *la Philosophie de la Nature*, parfaitement traduite et commentée par M. Véra, est d'un intérêt puissant. Là était le germe de cette *Esthétique* si ingénieuse, si riche, si souvent juste et solide, qui a tant ajouté à la gloire de Hegel, quoiqu'il ne l'ait pas publiée lui-même. Dans cette *Zoologie* qui termine le troisième volume de la traduction, il y a des parties que n'ont pu entamer ni les plus récens progrès, ni les hardiesses les plus inattendues de la science. Pourquoi sommes-nous forcé d'ajouter que ces théories, dans ce qu'elles ont d'excellent, sont le fruit non pas de la méthode spéculative, mais d'une méthode plus large et plus ouverte, où ont pénétré, en dépit du maître, les résultats de l'observation physique et de l'analyse psychologique?

Je n'insisterai pas davantage sur cet ouvrage considérable. Mon

dessein n'a pas été d'essayer une appréciation de l'hégélianisme tout entier; je me suis proposé seulement de chercher si la philosophie de la nature, que semblent appeler les désirs scientifiques du temps présent, peut prendre pour point de départ l'abstraction pure, s'enfermer avec succès dans une sorte de logique rationnelle et ne consulter qu'accessoirement la psychologie et les sciences naturelles. L'exemple de Hegel me semble avoir démontré le contraire. Je vais chercher maintenant si la théorie philosophique de l'univers fait mieux et plus sûrement son chemin lorsqu'elle part des sciences naturelles, et prétend tout déduire de l'observation des phénomènes matériels, même la métaphysique, même la psychologie.

II.

Le temps est passé où un homme osait se flatter de construire à lui seul et définitivement l'édifice d'une science. Des expériences mémorables ont démontré qu'aux entreprises encyclopédiques les forces intellectuelles de toute une nation, même de tout un siècle, ne suffisent plus. On peut du moins, après de longues études, ébaucher une science quand elle n'existe pas, et, quand elle existe, y ajouter quelque chose. Cependant, même pour celui qui réduit son ambition à ces proportions plus modestes, l'interprétation métaphysique de l'univers semble exiger dans un même esprit trop de dispositions différentes et trop de facultés diverses. Celui qui s'engage dans ces voies attrayantes et difficiles doit y apporter d'abord cet amour passionné de la nature qui rend habile à en provoquer et à en recueillir les plus intimes confidences. Il doit posséder à la fois une raison philosophique largement ouverte aux sciences positives et une intelligence scientifique capable d'entrer en société avec la philosophie sans mesquine jalousie, sans humeur querelleuse, surtout sans aucun secret dessein de n'embrasser son alliée que pour mieux l'étouffer. Les deux livres de M. Auguste Laugel intitulés l'un *les Problèmes de la nature*, l'autre *les Problèmes de la vie*, présentent par momens l'heureuse et rare union de ces qualités opposées. Ce n'est pas chose commune qu'un physicien, qu'un géomètre aimant la nature d'un amour ardent, mais idéal et pur, et trouvant, pour peindre les spectacles du monde visible, des expressions dont le charme et le coloris vont parfois jusqu'à la poésie. « Quel spectacle, dit M. Laugel, s'offre au savant familiarisé avec la notion féconde de la transformation des forces! quelle séduisante simplicité parmi tant de traits épars et discontinus, sous tant d'apparences éphémères, qui pour le vulgaire demeurent sans

lien apparent! Le monde, sans doute, ne lui est pas expliqué; mais au lieu de trouver un sphinx partout où il regarde, il reste en face d'un seul sphinx. Il voit les mêmes forces jouer subtilement dans les dards que lance l'étoile immobile, dans les chœurs harmonieux des planètes portées autour de leurs soleils, dans les frémissemens et les embrassemens des atomes, dans l'aimant, doigt obstiné qui cherche le pôle, dans les pures cristallisations où une géométrie qui s'ignore construit de délicates merveilles, dans la flamme qui réchauffe et dans la rosée qui baise les pieds glacés de la nuit. » Cet amant de la nature est aussi l'ami commun des sciences et de la philosophie. Il se réjouit de les voir se rapprocher et s'entendre. Il est convaincu que nul esprit « noble et sérieux ne voudra consentir à admettre qu'il y ait une hostilité nécessaire, un antagonisme fatal entre les enseignemens de la philosophie et ceux de la science positive. » Pour sa part, « il est allé sans cesse de l'une à l'autre; une curiosité peut-être trop inquiète l'a conduit des mathématiques aux sciences physiques, des sciences physiques aux sciences naturelles; mais dans leur familiarié il n'a jamais senti diminuer sa respectueuse admiration pour la philosophie. » Et cette admiration, plus courageuse chez un savant, peut-être parce que de sa part elle risque moins de paraître suspecte, n'hésite pas à proclamer la philosophie « la science des sciences. » Ces témoignages répétés de loyale sympathie toucheront d'autant plus vivement la métaphysique que depuis un temps on l'avait habituée à de tout autres procédés. Toutefois qu'elle ne se réjouisse qu'avec mesure.

Le plus beau ciel a son nuage, et celui que nous venons de montrer, malgré sa sérénité, n'est pas sans quelques menaces d'un certain côté de l'horizon. Aux paroles d'amitié et de paix qu'on a citées tout à l'heure se mêlent çà et là des expressions pleines d'ironie et même d'amertume. Le savant aimable qui souhaite si ardemment l'alliance de la pensée spéculative et de la recherche scientifique a cru apercevoir, dans je ne sais quelle ornière où elle serait embourbée, une psychologie propre à certaines « pauvres âmes qui ne savent comment échapper à l'obsession d'un moi chétif, vain et misérable. » D'après lui, cette psychologie enfermerait dans la conscience l'activité, le mouvement, la vie. Elle étudierait des facultés qui n'ont aucune occasion de s'exercer, une volonté que rien ne sollicite, une liberté qui n'a rien à choisir, une logique qui n'a pas de termes à relier. Et comme cette psychologie lui paraît très justement faite pour éloigner les philosophes de l'étude des sciences, il la condamne en lui infligeant les qualifications sévères de « spiritualisme avare » et de « roi sans royaume. » Si cette psychologie vide, creuse et fausse existe quelque part (ce qui est plus que dou-

teux), qu'on nous la montre : elle n'aura pas d'adversaire plus déterminé que nous; mais qu'elle existe ou non, qu'elle soit vivante ou morte, des aberrations de cette science égarée et absurde on ne saurait conclure que Socrate s'est trompé, et que plus l'expérimentateur « sort de lui-même, mieux il se connaît lui-même; » on n'en peut pas tirer cette conséquence fort inattendue, que le Γνῶθι σεαυτόν de l'antiquité s'est changé pour la science moderne en : « connais la nature, et tu te connaîtras toi-même. » S'il se persuade que ce changement de point de vue soit désormais un fait accompli, l'auteur des *Problèmes* se trompe. Son erreur est d'autant plus grave qu'il s'est comme chargé d'en fournir lui-même la preuve, et que la marche philosophique qu'il condamne, il a été forcé de la suivre à son insu. Malgré cette déclaration catégorique qu'il va non point de l'homme au monde inorganique, mais du monde inorganique à l'homme, c'est l'homme, bien plus c'est l'homme invisible qui est le centre où il se place pour rayonner sur l'univers visible. C'est là qu'il trouve la lumière qu'il répand sur les obscurités de la nature. Métaphysicien et idéaliste, ennemi des matérialistes, qu'il nomme les saint Thomas de la science, incapables de croire à autre chose qu'à ce que leurs mains ont touché, il doit le meilleur et le plus pur de ses livres à la méthode qu'il affecte de couvrir de son dédain. Je le démontrerai en examinant ses vues sur la substance, sur la force et sur la forme.

Et d'abord, à l'égard de cette chose mystérieuse qui se nomme tantôt la matière, tantôt la substance des êtres corporels, il ne partage pas les grossières illusions d'une ignorance présomptueuse. Vous trouverez aujourd'hui à chaque pas des esprits dont rien n'égale l'assurance, si ce n'est leur manque de savoir, et qui, à toutes les questions ardues que posent en tremblant les physiciens, les chimistes, les physiologistes et les philosophes, répondent invariablement : « C'est un effet de la matière, une propriété de la matière, un changement de la matière. » Et cette matière avec laquelle ils expliquent tout, quand on les presse de la définir, de la caractériser, d'en dire le moindre mot qui ait un peu de sens, ils divaguent ou se taisent. Plus tard, lorsqu'ils auront vieilli ou réfléchi, ils s'étonneront d'avoir tenu pour évidentes les propositions les plus obscures qu'une bouche humaine puisse prononcer. En attendant, nous leur soumettons l'aveu suivant d'un chercheur auquel de longues méditations ont appris à n'être dupe ni de la sonorité des phrases, ni de l'apparente et trompeuse clarté des notions mal définies : « Loin de moi la pensée de vouloir jeter le moindre discrédit sur les sciences! Mais il ne sert de rien de cacher que l'immense édifice de la science moderne repose sur une simple hypo-

thèse : on construit des appareils optiques dont la puissance étonne le vulgaire ; mais ce vulgaire ne serait-il pas plus surpris encore s'il savait que, pour expliquer tous les phénomènes lumineux, la science a rempli tout l'univers d'une substance, différant de toutes les substances connues, qui est partout et qu'on ne peut saisir nulle part, dont aucune expérience directe ne démontre l'existence, qui échappe à toute analyse, dont on dit enfin qu'elle existe uniquement parce qu'elle doit exister ? Loin qu'une telle impuissance soit une injure pour la science, elle en rehausse au contraire la dignité : aucun de nos sens ne peut percevoir l'*éther ;* mais notre raison le perçoit, et la science n'est pas seulement fille de l'observation, elle est aussi fille de la raison. » Même langage à peu près au sujet des atomes : « Les corps sont des nébuleuses, nous apercevons leur ensemble sans discerner aucune de leurs parties ; toutes les tentatives pour chercher une limite à la divisibilité de la matière sont restées infructueuses : nous ne pouvons douter qu'il y ait des atomes ; mais qui a jamais isolé un atome ? » Le double aveu qu'on vient de lire n'est pas seulement sincère, il est en outre de la plus rigoureuse exactitude. Oui, chaque fois que la science positive réduite à ses propres ressources essaie de toucher le fond, le dessous de la matière, c'est-à-dire ce qui en fait quelque chose de réel, la science positive sent l'objet qu'elle poursuit lui échapper, parce que l'instrument lui manque pour le saisir. Alors elle remplace par des hypothèses cet élément intérieur et invisible des phénomènes. L'emploi de ces hypothèses n'a certes rien d'humiliant pour la science, surtout quand elle a le bonheur d'en rencontrer la vérification dans les faits ; mais pourquoi la science s'obstine-t-elle à sonder le fond des phénomènes physiques ? D'où lui vient cette curiosité inquiète ? Ne saurait-elle se résigner à ignorer ce quelque chose qui se meut dans la lumière, qui rayonne dans la chaleur, qui, plus rapide que l'éclair, traverse la longueur immense du fil électrique ? Est-ce que les savans affirment l'existence de l'éther parce que la science est fille de la raison et que la raison perçoit l'éther ? Quand M. Laugel a écrit cette dernière phrase, il n'y a pas assez songé. Si la raison percevait l'éther, l'éther serait directement connu, et ce qui est connu n'est plus une hypothèse. On ne perd pas son temps à supposer ou à imaginer ce que l'intelligence a le pouvoir d'atteindre au moyen d'une perception immédiate. La cause qui pousse les savans à percer le voile qui couvre la nature de la matière est toute différente, et, selon nous, la voici.

Le physicien philosophe disait tout à l'heure d'une part que l'éther n'est qu'une hypothèse, et de l'autre qu'on affirme l'existence de l'éther parce qu'il doit exister. Ces deux propositions :

l'éther existe et l'éther doit exister, n'ont pas la même origine dans l'esprit qui les énonce. La première est le fruit de l'imagination scientifique qui tâche de prêter une forme, une essence, un mode d'action à ce que l'observation ne saisit pas; la seconde est le cri de la raison cédant à l'autorité irrésistible d'une de ses lois constitutives. Cette loi, c'est que partout où il y a des vibrations, des rayonnemens, des courans, des mouvemens, il y a quelque chose de réel qui vibre, ou qui rayonne, ou qui court, ou qui se meut. Ce quelque chose, on l'appellera comme on voudra, le nom importe peu; mais, quel que soit le nom qu'on emploie, on est forcé non pas de supposer, — il ne s'agit plus ici de supposition, — mais d'affirmer qu'une certaine substance se cache et réside inévitablement sous les mouvemens mille fois variés dont le monde physique est le théâtre. Le savant a beau faire, il a beau railler, sourire, abonder en négations; il n'échappe pas plus à cette nécessité impérieuse que l'enfant qui est convaincu que son joujou cache un ressort intérieur, et qui le brise pour en connaître le mystérieux contenu. Mais où donc le savant et l'enfant ont-ils pris l'idée de ce quelque chose que leur raison obstinée conçoit et affirme sous la perpétuelle mobilité des transformations et des apparences? Serait-ce dans la nature visible? L'auteur des *Problèmes* sait parfaitement que non, et il l'avoue sans détour. Serait-ce dans la raison? Mais la philosophie a démontré cent fois que la raison, quand elle fait divorce avec l'expérience, n'enfante plus que des formes vides, tandis que rien n'est plus réel que la substance des objets physiques. L'idée d'un sujet, d'un être, d'une substance dont les qualités et les mouvemens ne sont que des manifestations, cette idée, le savant ne l'aurait jamais eue, s'il n'avait rencontré au fond de lui-même ce moi chétif dont M. Laugel se moque, mais qui est le seul être qu'il connaisse directement, à l'image duquel il conçoit plus ou moins tous les autres. Vous croyez que dans la nature il existe des substances; vous employez ce terme fréquemment et volontiers; vous affirmez l'existence de l'éther parce que, selon vous, une substance est nécessaire pour rendre compte des vibrations de la lumière. Vous avez raison; mais de votre théorie de la matière, de votre conception de l'éther et des atomes, retranchez l'idée d'être ou de substance que la seule psychologie vous a prêtée, que restera-t-il? Des mouvemens sans rien qui soit mû, des vibrations sans rien qui vibre, des rayonnemens sans rien qui rayonne, c'est-à-dire le pur scepticisme. Donc, et en dépit de vos résolutions, vous êtes parti de la psychologie et de vous-même, au lieu de partir, comme vous le pensiez, de la physique et de la nature. Loin d'avoir changé et en quelque sorte retourné le *con-*

nais-toi toi-même de Socrate, en le pratiquant à votre insu, vous l'avez une fois de plus justifié.

Cet usage à la fois permanent et inconscient des révélations psychologiques, ce recours involontaire aux notions qui viennent à l'âme de l'âme elle-même est plus visible, plus frappant encore dans cet ensemble de considérations sur la force que M. Laugel appelle sa *dynamique*. Cette partie de ses études a un caractère particulier, il est digne d'exciter l'attention des philosophes. Parmi les savans de profession de la présente époque, il en est peu, si toutefois il en est, qui osent, comme lui, envisager les puissances de la nature au point de vue métaphysique, pénétrer aussi hardiment au sein même de la conception de force afin de la développer et, s'il se peut, de l'éclaircir. Il n'est pas au nombre de ces singuliers amis de l'intelligence humaine qui s'imaginent la relever et la fortifier en lui arrachant le pouvoir d'atteindre jusqu'à la cause, c'est-à-dire en lui ravissant la plus féconde et la plus virile de ses énergies. Quelles que soient les différences regrettables qui nous séparent de M. Laugel, il mérite notre reconnaissance pour avoir respecté la raison humaine et l'avoir laissée complète et intacte. Il ne va pas sans doute jusqu'à prétendre que le monde invisible de la substance et de la force soit sans ténèbres et sans mystères; mais il y entre et tâche d'y contempler ce qu'il est donné à la méditation d'y entrevoir. « On ne comprend pas, dit-il, le changement sans un agent de changement, le mouvement sans un moteur, le phénomène sans la force. » Autant de formules, autant de vérités, ou, si l'on y prend garde, autant de formes variées, mais équivalentes, de ce qu'ailleurs on nomme le principe des causes. Au reste, le mot de cause ne l'effarouche pas plus que celui de force et de substance; sa plume le trace sans embarras. Il y a même des momens où il se sent si près de la science psychologique, qu'il se risque à employer certaines expressions de son vocabulaire. « S'il était permis, écrit-il, s'il était permis, à défaut de termes plus convenables, d'emprunter ici le langage de la psychologie, je dirais volontiers que la force est l'âme de l'univers. » On s'excuse ici d'emprunter les termes dont les psychologues ont coutume d'user, et l'on ne s'aperçoit pas que ce sont leurs pensées même que l'on adopte.

Le savant est dans le vrai lorsqu'il conçoit des agens, des moteurs, des forces derrière les actions, les mouvemens et les effets physiques. Toutefois, du moment où il procède en philosophe, il devrait se demander, en manière d'examen de conscience, à quelle école il a appris ce que c'est qu'un agent, une force, une cause. Serait-ce par hasard à l'école de la nature visible? Il le nierait, si

quelqu'un l'affirmait devant lui, car il sait aussi bien que David Hume que l'expérience sensible ne nous montre que des faits qui se suivent, et qu'ainsi, au lieu du rapport de cause à effet, elle ne présente jamais que des rapports de succession. C'est précisément parce que la nature voile, enveloppe, dissimule les causes avec autant de sóin que les substances, que le matérialisme s'emprisonnant de gaîté de cœur dans la sphère de la nature physique, a persisté jusqu'ici et persistera toujours à traiter l'idée de cause d'illusion et de chimère. A son point de vue, il n'a pas tort; mais le philosophe idéaliste qui proclame l'existence des causes, où donc en a-t-il vu? Serait-ce au fond des idées de la raison? Encore une fois la raison a sa puissance propre, qui est de rendre certaines propositions universelles et de marquer de certains caractères les êtres ou les choses. Qu'on l'abandonne seule sur les hauteurs sublimes qu'elle habite, elle remuera des abstractions immenses, infinies, éternelles, mais que le rayon de la vie n'éclairera pas et n'échauffera jamais. Ce rayon brille pour l'homme dans sa conscience même. C'est là que le savant apprend, en regardant son âme, ce que c'est qu'une force et qu'une cause, — et lorsque M. Laugel parle de cause active et de force vivante, il sait ce qu'il dit parce qu'il a regardé à cet endroit même dont il se vante mal à propos d'avoir détourné les yeux.

Mais l'univers ne se présente pas seulement comme un ensemble de forces actives et d'êtres vivans. L'action des forces y obéit à certaines règles; la vie s'y développe selon certaines lois. Le monde est une œuvre d'art où tout se coordonne, un drame où la puissance souveraine de l'unité contient, discipline et mène de front les élans impétueux des énergies innombrables qui s'agitent au sein de l'immensité. La science idéaliste se plaît à reconnaître et à proclamer cette stabilité de la nature qui n'exclut pas le mouvement : elle y remarque une évidente fixité qui s'allie à la souplesse, et une variabilité féconde qui dilate doucement et graduellement les grands cadres de la vie sans les faire voler en éclats. « Le monde est une œuvre pensée, » dit-elle avec une brève éloquence; puis, s'expliquant non sans complaisance et revenant plusieurs fois sur ce grand et merveilleux sujet de méditation, elle ajoute : « Tout ce qui vit sous nos yeux semble une variation d'un thème éternel. L'animal apparaît comme l'ébauche plus ou moins parfaite d'une forme asservie à une idée, et non-seulement l'animal, mais l'espèce, mais la famille, mais l'ordre. » — « L'animal est un portrait du type idéal que nous nommons l'espèce. » — « En lisant dans les ouvrages paléontologiques l'histoire du monde, on se convainc que l'anarchie n'y règne point. » Notons enfin ce dernier trait dont la portée est

à nos yeux considérable : « Les forces qui modifient, diversifient, éparpillent la vie, restent les ouvriers de je ne sais quelle esthétique profonde. » On n'a pas l'intention d'examiner en ce moment si la théorie de la transformation des espèces, empruntée à Darwin par M. Laugel, se concilie aisément avec la permanence des types. On ne veut pas davantage discuter la théorie de la *sélection* et de la *concurrence vitale* (*struggle for life*), dont M. Paul Janet a mis à nu les côtés faibles avec sa fermeté et son talent ordinaires dans plusieurs articles de la *Revue* très remarqués. On se contentera de soumettre à M. Laugel deux objections, la première au sujet de son idéalisme, la seconde provoquée par son esthétique.

Si le monde est une œuvre pensée, — et nul n'en est plus convaincu que nous, — si une raison universelle et souveraine ordonne toutes choses, dans quel esprit est cette pensée, dans quelle âme réside cette raison? Je fais de vains efforts pour comprendre ce que serait une pensée qui ne serait la pensée d'aucun être, d'aucun sujet, de personne. Une pensée, c'est un être pensant, ou ce n'est rien. Il en faut dire autant d'une raison qui serait purement et simplement la raison sans être la raison d'un certain être vivant. Donc, puisque l'univers est une œuvre pensée, il est absolument nécessaire qu'un esprit, qu'une âme vivante pense l'univers avec ses types et ses lois éternelles. Ceux qui prétendent qu'il n'y a point d'action sans agent, ni de mouvement sans moteur, ne sauraient éprouver la moindre difficulté à reconnaître qu'il n'y a pas de pensée sans esprit pensant. Or où résidera cette pensée dans une doctrine qui n'admet d'autre substance que l'éther et les atomes? On nous annonce au début qu'on a tout ramené à la force et à la forme. On écrit ailleurs que, s'il était permis d'emprunter le langage de la psychologie, on dirait volontiers que la force est l'âme de l'univers, et que les lois qui en règlent les transformations sont les idées de cette âme toute-puissante et éternelle; mais on n'emploie de telles expressions qu'en avertissant qu'on les considère comme inexactes ou peu permises à un savant. On préfère un autre langage, et par exemple celui-ci : « Nous ne sommes nous-mêmes que l'œuvre éphémère de la force divine répandue en toutes choses. » Or cette force divine, on la tient pour multiple et divisible, puisqu'on parle très résolûment des dédoublemens et des fractionnemens de la force primitive, lesquels ne s'opèrent pas au hasard. Ainsi plus de doute : dans cette doctrine, la force universelle est en même temps le sujet, l'être où sont les idées et les lois de l'univers, et cette force est fractionnée et dédoublée autant de fois qu'il y a de parties dans l'éther et de molécules atomiques. On l'avoue avec une poétique hardiesse : « C'est le grand Pan dont quelque chose monte avec la

séve dans chaque plante et chaque fleur, voltige dans chaque insecte, rampe dans chaque reptile et remue dans chaque vertébré. Il a assisté à toutes les révolutions du globe, vu maintes fois les mers bouleversées, les montagnes surgir en ondes solides; mais pendant les crises les plus terribles il a défié la mort. » Voilà certes une image qui n'est pas dépourvue d'une certaine grandeur étrange; mais ce n'est point d'images qu'il s'agit ici. Écartons les voiles poétiques, brisons la statue bizarre et fantastique du grand Pan, que reste-t-il? Une pensée mille milliards de fois divisée en particules et en atomes. Comment cette pensée s'y prendra-t-elle pour penser? Ou bien chacun de ces fragmens de la pensée universelle pensera de son côté dans une impuissance absolue de s'entendre avec les autres, et alors que deviendra l'ordre, où sera l'unité du monde? Ou bien tous ces fragmens de raison seront tous également intelligens, et dans ce cas ce n'est plus un seul grand Pan que vous aurez; Pan se nommera légion, et l'harmonie universelle demeurera encore inexplicable. Ou bien enfin la raison universelle, la pensée directrice et souveraine sera une, indivisible, spirituelle, au-dessus et en dehors de la totalité des êtres; mais dans cette troisième hypothèse Pan, au lieu de défier la mort, aura disparu comme l'une des plus grandes impossibilités que puisse rêver l'imagination philosophique. Il est vraiment des cas où la science du *moi*, de ce pauvre *moi* qu'on appelait tout à l'heure chétif et misérable, ne laisse pas que d'avoir quelque utilité. Demander à la psychologie le mot de toutes les énigmes métaphysiques, certes ce serait trop. D'autre part, nous comprendrions à la rigueur que l'on mît la science de l'âme de côté absolument et pour toujours; mais lui emprunter la notion de la pensée, de l'intelligence, de la raison, qu'elle seule peut offrir, et puis ne la plus écouter quand elle enseigne que la première condition de la pensée, c'est que le sujet pensant soit un, simple, sans parties, voilà qui ressemble beaucoup à une contradiction.

Les savans qui se moquent de la psychologie courent les mêmes dangers que les poètes qui rient aux dépens de Boileau. Comme le fond de notre conscience est après tout l'appui le plus solide de la certitude, lorsqu'on s'éloigne trop de cette terre ferme, on roule sur une mer mouvante, on a une sorte de vertige intellectuel, on écrit des phrases telles que celles-ci : « L'identité nécessaire du monde pensant et du monde étendu... ne sera jamais complétement visible; nous en avons parfois comme des perceptions fugitives. » Et plus bas : « Le destin de l'homme est de chercher plutôt que de trouver. » — « L'esprit scientifique a ses ivresses comme le mysticisme. » Oui, mais on se préserve de ces ivresses et de ces vertiges en re-

gardant plutôt dans les endroits de l'âme où il fait clair que dans les gouffres de l'immensité ténébreuse. Une chose nous confond toujours, c'est que les savans, qui ont appris aux philosophes à passer du connu à l'inconnu, se soient dégoûtés de cette sage méthode depuis que les philosophes l'ont adoptée. Ils adorent aujourd'hui le procédé inverse, du moins quand ils cultivent la philosophie. Commencer par l'inconnu leur paraît le comble de l'art de bien chercher la vérité. De là, chez les plus pénétrans, des découragemens, des doutes, des négations imprévues. L'auteur des *Problèmes* est peut-être parmi les écrivains de ce temps-ci l'un des mieux faits pour sentir, décrire et analyser les beautés de la nature physique. Dès qu'il y touche, son style se colore, brille, s'attendrit, comme si la seule pensée de la beauté remuait son cœur et mouillait ses paupières. Cette délicatesse innée, cette finesse de sentimens se trahit surtout lorsqu'il parle de l'esthétique. Il sait apercevoir la lumière de la beauté jusque dans les régions les plus froides, les plus mornes de la pensée. Il aime et loue l'heureuse influence de la science qui la cherche. « L'esthétique, dit-il, qui nous pousse à la recherche des rapports les plus simples, est un des plus puissans auxiliaires de l'esprit, et même quand elle nous égare momentanément, elle ouvre d'ordinaire des voies où il y a profit à entrer. » Et cependant, pour lui, « l'esthétique n'est pas encore, elle ne sera sans doute jamais une science. » Je le crois bien; le premier élément scientifique de la science du beau est dans l'âme; c'est l'âme qui est la mesure même de la beauté, l'âme, dis-je, et aussi ces âmes inférieures qu'on appelle des forces. On pourrait affirmer que la beauté d'un être n'est que la quantité d'âme exprimée par sa forme extérieure; mais comment adopter cette mesure, comment en connaître la valeur, l'exactitude, la précision, lorsqu'on a placé la nature au commencement de ses études et l'âme au contraire à la fin, et qu'on esquisse une esthétique (ne fût-ce que celle de la nature et de la vie) bien longtemps avant d'avoir posé et agité les problèmes de l'âme?

C'est toujours le même vice de méthode entraînant les mêmes conséquences et nous inspirant les mêmes regrets. Le penseur distingué dont nous venons d'étudier les théories et dont les esprits délicats aimeront les rares qualités a eu un tort à l'égard de la philosophie de la nature : il a donné à cette science un point de départ qui n'est pas le sien, une méthode qui n'est pas la sienne; il est vrai qu'il l'a sans cesse ramenée au point de départ et à la méthode qu'il lui avait interdits, mais sans le vouloir ni le savoir, de sorte qu'il lui a ravi le plus grand bénéfice de ce retour aux vrais procédés métaphysiques. Du moins aura-t-il contribué à démontrer

d'une façon péremptoire que, si l'on ne peut expliquer philosophiquement l'univers avant de l'avoir observé en physicien, en chimiste, en naturaliste, on ne devient capable d'en éclairer tant soit peu les côtés invisibles et les profondeurs idéales que du moment où l'on sait projeter sur la nature la pure lumière dont le foyer est au fond de l'âme. Or d'autres ont prouvé cela, non point malgré eux, mais avec le dessein arrêté et méthodiquement accompli d'en fournir la démonstration. C'est de ces derniers qu'il nous reste encore à parler.

III.

La philosophie de la nature n'est ni la chimie, ni la physique, ni aucune des sciences naturelles. Elle est beaucoup moins et beaucoup plus, beaucoup moins parce qu'elle n'a pas à répondre aux questions spéciales que se posent ces sciences, beaucoup plus parce qu'elle agite et tâche de résoudre des problèmes que ces sciences particulières, quand elles s'en tiennent à leurs ressources propres, n'ont pas le pouvoir d'aborder; mais à cause même du caractère spéculatif et purement théorique des questions de philosophie naturelle il arrive que les travaux de ceux qui s'y appliquent passent plus ou moins inaperçus. Cependant les savans qui se hasardent sur ce terrain si voisin du leur ne sont pas tout à fait excusables de ne pas voir les hommes qui s'y sont établis avant eux. On a raison de compter parmi ceux qui se sont occupés de la philosophie de la nature MM. Saisset, Janet, Vacherot, Tissot, Bouillier et d'autres; on se trompe si l'on pense que le mouvement auquel ils ont pris part avec honneur n'existait pas avant eux. Eux-mêmes, ils seraient plus justes ou moins distraits, comme on voudra, et à l'occasion ils rendraient un hommage public à ceux qui les ont précédés dans la carrière.

Déjà en 1842, sans remonter plus haut, M. de Rémusat publiait pour la seconde fois un important essai sur *la matière* (1). Convaincu de l'utilité d'une alliance fraternelle entre les savans et les philosophes, il conseillait à ceux-ci de faire les premiers pas, et au conseil il joignait très habilement l'exemple. Avec sa merveilleuse souplesse d'esprit, sa pénétration aisée, son savoir étendu et son style clair et flexible, il débrouillait et ramenait à leurs termes les plus simples les questions épineuses de la constitution de la matière, du mouvement, de la force, de l'espace. Moins pressé de con-

(1) Dans le tome II de ses *Essais de Philosophie.*

clure que de préparer de bonnes conclusions, il analysait les difficultés, en montrait le nœud et s'efforçait d'en découvrir les formules précises; puis il proposait, avec une réserve dont le secret semble se perdre chaque jour, des solutions qui lui paraissaient très voisines de la vérité, mais dont il appelait lui-même la vérification. Là il déclarait, comme l'école à laquelle il appartient, bien qu'avec des argumens qu'il avait su découvrir par ses réflexions personnelles, que le philosophe qui veut définir la nature et déterminer les élémens de la matière était forcé d'employer tout d'abord la méthode psychologique, sauf à aller ensuite plus haut et plus loin, c'est-à-dire à s'élever jusqu'à la métaphysique. Comment se fait-il que son traité sur *la matière* (car sous une forme modeste c'est un véritable traité) ait échappé à l'attention de l'auteur des *Problèmes?* Et, s'il l'a connu, comment ne l'a-t-il ni cité, ni discuté, ni réfuté, au moment où il se préparait à suivre une marche nouvelle et à mettre à la fin cette même psychologie que M. de Rémusat place au commencement? Un autre auteur, un érudit justement renommé, M. Th.-Henri Martin (1), a donné au public en 1849 deux remarquables volumes intitulés *Philosophie spiritualiste de la Nature,* où une connaissance peu commune des sciences positives et de leur histoire s'unit à une grande pratique des questions de psychologie et de métaphysique. M. Th.-Henri Martin ne s'emprisonne pas plus que M. de Rémusat dans le cachot de la psychologie. Il en sort, il étudie l'univers; il a des idées sur la matière, sur les atomes, sur l'éther, sur les genres et les espèces. Pourquoi ne rien dire de son vaste et consciencieux travail? Comment les philosophes et les savans s'éclaireront-ils, se corrigeront-ils, s'aideront-ils les uns les autres, si les savans, satisfaits d'avoir prononcé quelques paroles de pure politesse, rentrent ensuite dans leurs frontières et refusent d'entendre ou de lire ce qui s'écrit ou s'enseigne au-delà?

Ce n'est pas ici le lieu de réparer de fâcheux oublis ou de regrettables omissions. Il convenait toutefois de bien établir que la philosophie de la nature n'est pas née seulement d'hier dans l'école spiritualiste, que dès ses débuts elle y a pris la psychologie pour point de départ, que ceux qui prétendent employer le procédé contraire ne l'ont point convaincue qu'elle faisait fausse route, et que, bien loin de là, dès qu'ils ont visé au même but, ils se sont engagés dans les mêmes chemins. Il faut que ces voies soient naturelles, puisque voici qu'elles attirent de jeunes et fermes talens; il faut

(1) M. T.-H. Martin est l'auteur de plusieurs ouvrages très estimés, notamment d'un récent volume fort curieux qui a pour titre *la Foudre, l'Électricité et le Magnétisme chez les anciens.*

qu'elles soient sûres et fécondes, puisque ces vaillans chercheurs, au lieu de s'y égarer ou de n'y moissonner que des redites, y recueillent sinon de grandes vérités nouvelles, au moins quelques preuves nouvelles à l'appui d'anciennes vérités.

C'est dans ces régions âpres, mais salubres, que M. F. Magy a médité à loisir et composé avec amour son livre intitulé *De la Science et de la Nature, essai de philosophie première*. Dès qu'on ouvre ce volume, on se sent en présence d'un esprit robuste et austère qui aurait pu se donner le plaisir des triomphes remportés dans les luttes brillantes de la polémique, mais qui a préféré cueillir parmi les ronces et les épines les fruits savoureux et nourrissans de la pensée solitaire. Fervent défenseur des idées spiritualistes, il croit de toutes ses forces qu'à la métaphysique fondée sur la conscience que l'âme a de sa liberté est attaché l'avenir moral et politique de notre pays, ou plutôt de tous les pays. « La conscience de notre énergie autonome, dit-il, et la croyance à un idéal divin, voilà les deux conditions primordiales du droit et du devoir, et en quelque sorte les deux ancres de toute société bien ordonnée. » Plein de cette idée, il a voulu retrouver les bases essentielles de cette métaphysique à laquelle il accorde justement un prix infini malgré les discours assourdissans de ceux qui mettent leur gloire à la décrier, et du même coup il a essayé de poser les fondemens de toute connaissance et les conditions de toute existence. Aidé des sciences mathématiques et physiques qu'il a sérieusement étudiées, mais guidé principalement par la conscience du pouvoir actif et libre dont l'âme est douée, il déclare et il démontre que toutes nos idées scientifiques sont autant d'expressions ou de formes diverses, tantôt médiates, tantôt immédiates, des deux notions de force et d'étendue. Cette démonstration est un modèle de clarté, de suite, de rigueur. Toutes les sciences, mathématiques, physiques, naturelles, philosophiques, y passent chacune à son tour sous les yeux du lecteur; elles ouvrent leurs mains en quelque sorte, et font voir qu'elles n'y portent que les deux idées d'étendue et de force, que chacune cependant manie, développe et présente sous des aspects et selon des méthodes diverses. Il est pourtant à regretter que l'auteur n'ait pas expliqué comment d'autres idées très considérables, telles que celles de rapport et de loi, rentrent dans la double notion qu'il a mise en évidence. Les puissances, les énergies diverses de l'univers ne sont point isolées : des liens innombrables comme elles les rattachent et les rapprochent. J'aurais voulu apercevoir dans cette forte étude le réseau de lois, de relations, de réciprocités, qui, semblables à un filet, enveloppent les êtres et les empêchent de se disperser.

Pour donner une mesure exacte de la valeur particulière de ce travail comme de sa nouveauté relative, il faudrait pouvoir en citer quelques fragmens; mais nous avons bientôt reconnu qu'on ne saurait en rien détacher. Point de morceaux, point de pages à extraire : tout se tient. C'est un seul bloc coulé d'un seul jet. Considérons du moins dans ce volume, qui n'a qu'un chapitre et qu'un sommaire, une théorie remarquable à laquelle les préoccupations de l'heure actuelle donnent un singulier intérêt d'à-propos : nous voulons dire la théorie de la matière dans son rapport avec les idées de force et d'étendue.

Il n'est pas un philosophe à l'esprit un peu large et un peu élevé qui n'ait vivement souffert, au moins quelquefois, du triste antagonisme que créent entre les penseurs les vues exclusives du matérialisme et du spiritualisme. Cette lutte sera-t-elle éternelle? Qui le sait? Mais qui niera qu'elle ne soit pénible, douloureuse et même, à certains momens, décourageante? Un historien illustre a écrit quelque part à propos des discordes sanglantes qu'excitent les passions politiques : « L'un crie : vive la monarchie! l'autre crie : vive la république! et là-dessus, ils s'entre-tuent. Ils s'embrasseraient, s'ils pouvaient s'entendre. » Les matérialistes et les spiritualistes ne s'entr'égorgent pas, Dieu merci; mais ils perdent à se réfuter mutuellement un temps énorme. Sans aller jusqu'à s'embrasser, ne pourrait-on quelque jour réussir à s'entendre? Les spiritualistes ne demandent pas mieux, et après tout ils sont plus concilians que leurs adversaires, puisqu'ils admettent fort bien l'existence de quelque chose qui se nomme matière, tandis que de l'autre côté on ne veut entendre parler ni d'âme ni de principe spirituel, quel qu'il soit. Si jamais la paix est signée, au moins pour un temps, ce sera sans doute sur le terrain leibnizien, où se sont récemment placés MM. Magy et Janet, et où nous-même nous oserons appeler des contradicteurs que nous aimerions à convaincre.

Ce qui nourrit et éternise l'antagonisme qui existe entre les spiritualistes et les matérialistes, c'est que ces derniers se persuadent qu'ils connaissent à fond la matière, ou du moins qu'ils savent des choses claires et certaines sur l'existence des corps, par exemple celle-ci : que la substance de la matière est en tous points le contraire de la substance de l'esprit. La matière, disent-ils, est pesante, résistante, tangible, étendue, divisible : les sens, organes positifs de la connaissance, constatent que la matière a toutes ces propriétés, tandis que l'esprit, l'âme, n'a aucune de ces qualités; elle n'est ni pesante, ni résistante, ni tangible, ni divisible : l'âme est donc le contraire du corps. Elle n'a aucune propriété réelle et

positive : donc elle n'est rien. Mais si par hasard ils se trompaient; si les différences essentielles entre la matière et l'esprit n'étaient que des différences de forme et que le fond fût le même; si les élémens constitutifs des corps, en dépit de toutes les apparences, n'étaient que des choses simples, indivisibles, inétendues et actives, de même que l'intime fond de l'âme n'est qu'une substance active, une force, une énergie purement simple; si enfin, tandis que l'âme est une seule force simple et active, les corps étaient des groupes de forces simples et actives, la contradiction n'existerait plus; l'antinomie serait résolue. Les deux partis auraient trouvé un terrain commun où ils pourraient commencer à s'expliquer et à s'entendre. Le spiritualisme aurait l'espoir d'attirer à lui peu à peu son adversaire, et, comme on dit en politique, d'absorber l'opposition.

C'est à établir démonstrativement ces profondes analogies entre la constitution intime des corps et la substance de l'esprit que travaillent quelques jeunes métaphysiciens. Non point qu'ils se proposent de ramener l'esprit à la matière : interpréter ainsi leur dessein, ce serait le comprendre à rebours. Ce qu'ils cherchent, ce sont plutôt les traits de ressemblance que la matière peut avoir avec l'esprit. — En conséquence ils soutiennent que l'élément dernier de la matière est toujours la force active, simple et indivisible comme l'âme elle-même, et qu'en second lieu les propriétés de la matière ne sont que des manifestations de la force active et simple. Ils prouvent de la sorte que, si le physicien comprend quelque chose à l'idée de la matière, c'est précisément grâce à l'idée de l'âme, dont pourtant il se vante de n'avoir que faire.

Sur le premier point, la physique moderne parle catégoriquement le même langage qu'eux. On a vu précédemment qu'aux yeux de M. Laugel il n'y a dans toute la nature que des forces et des formes. « Partout, en tout temps, dit-il, l'atome, possédé d'une infatigable énergie, se balance, ondule, voltige, vibre, qu'il soit logé dans les corps ou perdu dans les espaces éthérés qui séparent les astres. C'est la monade traversée par un flux éternel de mouvement qui, à chaque instant, subit l'action de l'univers et la renvoie à l'univers. Qu'on nous montre un point dans le monde où n'arrive aucun rayon lumineux, où s'éteignent les reflets de tous les soleils, où toute chaleur soit anéantie, où tout mouvement expire... Dans le vide barométrique, il n'y a plus d'air, mais il reste encore quelque chose. Cet inconnu, dont la masse est si faible que nous sommes obligés de le nommer impondérable, est pourtant animé encore par une part si faible qu'elle soit de l'énergie universelle. » Les remarquables travaux de M. Edgar Saveney récemment publiés par la

Revue (1) ont éclairé d'une vive lumière le rôle nouveau et considérable que la notion de force active joue dans les conceptions synthétiques de la science contemporaine. Nous n'avons point à examiner en ce moment si l'usage qu'elle en fait est plus ou moins légitime, et si par exemple elle ne confond pas quelquefois des causes qui sont semblables sans être identiques. Il suffit à la métaphysique de compter des témoins, mieux encore, des auxiliaires ailleurs que dans les rangs des philosophes de profession. Il lui est assez agréable de voir le fondateur même de l'école positiviste venir déposer en faveur de l'activité spontanée des corps, c'est-à-dire confesser en termes à peine déguisés que la nature est pleine d'énergies actives ou, comme nous disons, de forces. « ... Il est devenu évident, dit Auguste Comte, pour tout observateur que les divers corps naturels nous manifestent tous une activité spontanée plus ou moins étendue... Il est aisé de reconnaître dans les corps bruts une activité spontanée exactement analogue à celle des corps vivans, mais seulement moins variée. » Cette unanimité des philosophes et des physiciens à regarder la force active comme l'un des élémens constitutifs des corps n'a pas paru à M. Magy fournir à sa théorie un suffisant appui. Il s'est fait un devoir, — et c'est peut-être là le principal mérite et le côté le plus nouveau de son ouvrage, — il s'est imposé la tâche de réunir et de compléter tous les argumens qui démontrent que la force active est partout dans la matière. Après avoir invoqué cette raison psychologique, souvent alléguée avant lui et toujours à bon droit, que l'âme, consciente de son énergie personnelle, ne peut s'empêcher de concevoir les êtres physiques comme des forces agissantes semblables à elle-même, il appelle à son aide l'observation directe des corps et de leurs mouvemens. Par exemple, il tire un parti très habile du phénomène de la pesanteur. Qu'est-ce qu'un corps pesant? dit-il. C'est un corps que je ne puis soutenir à une certaine hauteur au-dessus du sol sans un effort dont j'ai conscience. Tout corps pesant est donc une cause de résistance, c'est-à-dire une force, ou plutôt un système de forces, puisque toute substance corporelle est divisible en plusieurs fragmens, dont chacun est lui-même un corps au même titre que le composé qui l'a fourni. Cela n'est pas moins vrai des gaz que des solides. En effet, un fluide que je ne saurais saisir et soupeser avec la main, je puis l'enfermer dans un vase de poids connu, suspendre ce vase à l'un des plateaux d'une balance et lui faire équilibre avec un poids auxiliaire dont l'excès sur le poids du récipient mesurera le poids du fluide, c'est-à-dire la résistance que

(1) Livraison des 1er novembre, 15 novembre et 15 décembre 1866.

j'éprouverais moi-même, s'il m'était possible d'en obtenir la perception directe. — Cette façon de raisonner, M. Magy l'applique très ingénieusement à toutes les causes que la physique nomme des forces, à la cohésion, à l'élasticité, à la chaleur, au magnétisme, à la lumière elle-même, et il en conclut que le monde des corps n'est qu'un ensemble de forces, ou plutôt un ensemble de systèmes de forces.

Par ce côté, les corps sont donc analogues aux esprits, et voilà l'intervalle qui séparait le matérialisme du spiritualisme un peu diminué. Toutefois cet intervalle demeure très grand encore, car si les corps sont des systèmes de forces actives, ce qui les rend un peu semblables aux âmes, ils sont étendus, divisibles, composés, et l'âme n'est rien de pareil. Se peut-il qu'il y ait un moyen, on ne dit pas de supprimer, mais seulement d'atténuer d'aussi profondes différences?

Il y en a un en effet, et MM. Magy et Janet croient l'avoir trouvé chacun de son côté. Le premier soutient que l'étendue n'est qu'une apparence pure; le second démontre que l'atome étendu se réduit à la force active, ou n'est rien. L'un et l'autre éliminent l'étendue comme élément des corps et ne laissent subsister que la force. Les raisons qu'en apporte M. Magy ne m'ont point convaincu; elles sont subtiles, obscures même, et l'examen qu'il en faudrait faire pour les réfuter m'entraînerait beaucoup trop loin. Au contraire l'argumentation de M. Janet (1) est simple, claire, décisive. C'est un de ces morceaux qu'on doit reproduire dans les termes mêmes où ils ont été écrits. « ...Les atomes en se déplaçant occupent successivement dans l'espace vide des places qui leur sont adéquates, qui ont exactement la même étendue et la même figure que l'atome lui-même. Si, au moment où l'atome est immobile en un lieu, vous décrivez par la pensée des lignes suivant les contours de cet atome (comme lorsqu'on décalque un objet), n'est-il pas évident que, l'atome disparaissant, vous pouvez en conserver l'effigie et en quelque sorte la silhouette, la figure géométrique sur le fond de l'espace vide? Vous obtenez ainsi une portion d'espace que j'appellerai un atome vide, en opposition à l'atome plein qui l'occupait tout à l'heure. Cela posé, je demande aux atomistes de m'expliquer ce qui distingue un atome plein d'un atome vide, quels sont les caractères qui se rencontrent dans l'un et ne se rencontrent pas dans l'autre. Est-ce d'être étendu? Non, car l'atome vide est étendu comme l'atome plein. Est-ce d'être figuré? Non, car l'atome vide

(1) On la trouve dans l'Introduction de l'édition récente des *OEuvres philosophiques de Leibniz*, par M. Janet.

est figuré comme l'atome plein et a exactement la même figure. Est-ce d'être indivisible? Non, car il est encore plus difficile de comprendre la division de l'espace que la division des corps. En un mot, tout ce qui tient à l'étendue est absolument identique dans l'atome vide et dans l'atome plein... Examinez bien : vous verrez que ce qui distingue essentiellement l'atome plein de l'atome vide, c'est la solidité ou la pesanteur. Mais ni la solidité ni la pesanteur ne sont des modifications de l'étendue, et l'une et l'autre dérivent de la force. C'est donc véritablement la force et non l'étendue qui constitue l'essence du corps. »

S'il en est ainsi, et nous l'admettons pleinement, la matière n'a pas au fond d'autre élément substantiel constitutif que l'esprit. L'essence de l'une et de l'autre, c'est la force active. Dès lors le matérialisme n'a plus de raison d'être : il n'y a plus dans la nature, comme dans l'esprit, que du spiritualisme, ou, plus exactement, que du dynamisme. Or ce dynamisme n'a rien qui menace la dignité et la prééminence de l'âme. L'âme demeure seule capable de penser ou de vouloir, parce que seule elle est une force simple, tandis que le moindre corps est un composé de forces simples. On objectera sans doute, et M. Janet l'a prévu sans répondre toutefois à l'objection, on objectera qu'avec des forces simples, qui sont des élémens inétendus, il n'est pas possible de constituer les corps, lesquels après tout sont étendus, puisqu'ils occupent une portion quelconque de l'espace. Voici ce que, pour nous, nous oserions répondre à cette ancienne et spécieuse objection. Dans les actes de la vie ordinaire, nous avons souvent besoin de certains corps étendus sur lesquels nous puissions agir à notre aise. Ainsi, pour prendre nos repas, il nous faut des tables; pour forger le fer, des enclumes; pour travailler le bois, des établis. Avec quoi faisons-nous l'étendue dont nous avons besoin ? Toujours avec de la résistance. Ainsi, quand l'étendue n'est pas une pure abstraction, quand elle est réelle, concrète, elle est toujours équivalente à une somme de points résistans ou de forces. Il n'est pas évident, a dit M. de Rémusat, que l'étendue ne puisse être ramenée à la force. Il est permis d'être plus hardi et de dire : L'étendue peut toujours se ramener à la force. S'agit-il de supprimer une étendue quelconque qui vous gêne, c'est toujours une masse quelconque de forces que vous avez à combattre; mais si l'étendue d'un corps n'est qu'une somme de résistances, si l'étendue d'un mètre cube de marbre n'est que la totalité des résistances exercées par ce bloc à tous les points de l'espace qu'il occupe, l'objection de tout à l'heure n'existe plus. En effet, il n'y a plus lieu de demander comment avec des élémens inétendus on forme de l'étendue. Une seule question demeure possible, c'est celle-ci : avec des

points résistans, comment formera-t-on une somme de résistances? Or la réponse à cette question est dans l'énoncé même.

N'insistons pas. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué brièvement par ces quelques exemples et ces premiers résultats d'une analyse plus hardie de quel côté pourraient s'ouvrir les voies de la conciliation entre des ennemis qui ont déjà cela de commun d'aimer pareillement la science et la vérité. Ces voies seraient aussi celles du progrès pour l'étude philosophique de l'univers. En y entrant avec précaution, mais avec courage et persévérance, — en joignant de plus en plus l'observation physique et physiologique à l'observation psychologique, en s'élevant ensuite aux conceptions que suggère celle-ci et que vérifie celle-là, la science de l'esprit n'aurait qu'à se prolonger elle-même pour devenir la science de la nature. Allant toujours du plus connu au moins connu, elle passerait régulièrement, sans hiatus, sans saut périlleux, de l'homme aux animaux, des animaux à la vie végétale, de celle-ci aux êtres inorganiques. A coup sûr, elle ne serait jamais une science achevée ni irréprochable à tous égards; mais cette philosophie de la nature, fondée sur l'idéalisme psychologique, marcherait d'un pas plus sûr et arriverait à des conclusions plus solides que l'idéalisme logique de Hegel et que l'idéalisme physique et physiologique des savans. On l'a vu en effet: pour féconder leur principe, ces deux idéalismes sont obligés d'emprunter à la psychologie les notions de substance et de force que la science de l'âme ne doit qu'à elle-même. La métaphysique spiritualiste possède le vrai point de départ et la méthode. Elle a aussi l'avantage de l'étendue impartiale, puisqu'elle ne supprime aucun élément fondamental de la connaissance ou de la réalité. Que lui manque-t-il donc? Un peu plus d'audace. Habile à se défendre et à conserver ce qu'elle a acquis, il lui faut maintenant un peu de cette ambition qui vise non pas seulement à protéger ses richesses, mais à les accroître constamment. Ceux qui combattent pour elle la servent bien, ceux qui cherchent pour elle la servent mieux encore.

CHARLES LÉVÊQUE.

LES MISÈRES

DU POUVOIR ABSOLU

LA POLITIQUE SECRÈTE DE LOUIS XV.

Correspondance secrète inédite de Louis XV sur la politique étrangère 'et autres documens relatifs au ministère secret, publiés d'après les originaux conservés aux archives de l'empire, et précédés d'une introduction par M. E. Boutaric; 2 vol. in-8°. Plon, éditeur, 1866.

Un des plus instructifs, un des plus curieux spectacles de l'histoire, c'est le spectacle du pouvoir absolu aux prises avec lui-même, s'embarrassant dans ses propres piéges, s'affaissant sous son propre poids en entraînant le destin d'un pays. Parce que dans cette arène où se joue la fortune des peuples il surgit de temps à autre un Richelieu, un Louis XIV, un Napoléon, les esprits légers ou fascinés par le succès se plaisent à voir dans ces concentrations de puissance une nécessité civilisatrice, — dans ces débordemens d'omnipotence un type auquel tout se coordonne, une sorte d'idéal de gouvernement. Ce n'est au contraire qu'une exception décevante, un violent phénomène moral et politique bientôt suivi d'inévitables désastres.

D'autres régimes ont assurément leurs faiblesses et leurs mauvais jours; mais ils ont en eux-mêmes une force réparatrice, et les défaillances par lesquelles ils passent ne sont que d'un instant, parce qu'ils n'altèrent pas les sources de l'activité humaine. Le pouvoir absolu a cela de caractéristique que ses bonnes fortunes

sont des accidens, que ses misères tiennent à sa nature, à sa manière d'être, à une invincible logique, qu'elles ne se voilent à demi parfois dans la splendeur d'un règne que pour reparaître dans une cynique nudité, à mesure que tombe une passagère et artificielle grandeur. Louis XIV s'évanouit, il reste Louis XV. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les avantages mêmes que le pouvoir absolu promet ne sont qu'une illusion, et qu'à ses propres misères il joint le plus souvent les misères des autres régimes. C'est une illusion de croire qu'il donne l'ordre, la sécurité, la stabilité; il ne donne rien du tout, il ne donne qu'un ordre factice, une sécurité sans lendemain, et cette stabilité dont on lui fait honneur est toujours à la merci de cette « vapeur, » de cette « goutte d'eau » qui d'un instant à l'autre peut dissoudre une existence humaine. « Les pouils sont suffisans pour faire vacquer la dictature de Sylla, » au dire du sceptique Montaigne, et ce « petit grain de sable » qui suffit pour arrêter Cromwell, pour tout pacifier en Angleterre, selon Pascal, peut aussi tout mettre en combustion. — Tout au moins, dit-on, le pouvoir absolu éloigne les ambitieuses compétitions des hommes acharnés à se disputer l'influence et les dignités dans les régimes parlementaires : pas davantage, il ne fait que rabaisser ces compétitions en leur donnant les antichambres pour théâtre, en leur refusant les aiguillons généreux, les viriles émulations de la lutte au grand jour. — Mais enfin il assure la suite dans les plans, dans les idées, surtout en ce qui touche la politique extérieure qu'il préserve de la mobilité des partis, du hasard des délibérations publiques et des résolutions soudaines? Encore moins; les temps de régime absolu sont au contraire ceux où il y a le plus de décousu dans les affaires extérieures, où on est aujourd'hui avec Frédéric II, demain avec Marie-Thérèse, pour finir par n'être avec personne. Le pouvoir absolu! il n'est même pas sérieusement une réalité. Par une dérision singulière, l'autocrate est comme le prisonnier de sa propre loi, la première victime du système qu'il personnifie. Il croit tout voir, tout savoir, et il ne sait rien, il ne voit rien, il ne peut rien. Selon le mot énergique de Pascal, « un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. » A quoi serviraient tant de choses remuées, confondues, transformées, à travers dix siècles d'histoire et quatre-vingts ans de révolutions, si elles ne montraient ce saisissant phénomène de l'impuissance définitive de l'autocratie au milieu d'intérêts qu'elle déplace, qu'elle bouleverse, qu'elle dénature, et sous le poids desquels elle reste accablée après les avoir compromis quelquefois pour longtemps?

Il y a une époque de l'histoire de France où ce phénomène éclate dans sa plénitude, c'est cette période de Louis XV durant laquelle

l'autocratie triomphante de Louis XIV s'épuise et glisse sur la pente où la tardive et impuissante honnêteté de Louis XVI ne pourra plus la retenir. On a parlé bien souvent de Louis XV; on n'avait pas tout dit, puisque de nouveaux documens sortent des archives comme un témoignage de plus sur cette époque où les destinées françaises se rapetissent dans l'intrigue, et peut-être ces documens nouveaux mis à jour par M. Boutaric ne disent pas tout encore. C'est le propre de ces régimes qui ont vécu de mystère de ne pas livrer du premier coup tous leurs secrets, de laisser au temps le soin d'éclaircir ce qu'ils ont fait et ce qu'ils n'ont pas su faire. Ces révélations qui paraissent maintenant, qui ne font d'ailleurs que préciser ce qu'on soupçonnait, ces révélations ont un mérite et même une opportunité singulière : c'est dans un moment de trouble pour la politique de l'Europe, particulièrement pour la politique de la France, qu'elles ramènent l'attention sur des événemens qu'une autocratie énervée ne sut empêcher, auxquels se rattachent à travers dix guerres et dix révolutions ces autres événemens qui viennent encore une fois de mettre à l'épreuve tout le système européen. C'est alors en effet, dans ce milieu du XVIIIe siècle, entre 1740 et 1775, que se forme réellement cette situation diplomatique dont la dernière crise n'est qu'une phase nouvelle. Alors comme aujourd'hui il s'agit de savoir ce que va devenir l'Allemagne avec son laborieux équilibre dans la tempête soulevée par une jeune et âpre ambition. Alors comme aujourd'hui c'est la Prusse qui marche l'épée haute sur l'Autriche, et qui grandit tout d'un coup sous la main victorieuse d'un Frédéric II. Alors comme aujourd'hui la France, placée entre l'Autriche et la Prusse sans parler des autres, voit se lever devant elle cette question des alliances qui lui a plus d'une fois porté malheur. Entre les deux époques, il y a sans doute des différences frappantes, et cependant je ne sais quelle analogie intime survit et se manifeste à travers tout. On dirait un drame longtemps interrompu qui se renoue subitement, — tant le vieux plan des choses semble se reproduire en se resserrant, en volant d'un pas précipité vers le dénoûment. Ce sont les mêmes acteurs qui se retrouvent en présence presque dans les mêmes conditions, et l'Europe a pu se croire par instans en face des champs de bataille de la guerre de sept ans, si ce n'est que cette fois, comme on l'a dit dans l'enivrement de la victoire au camp prussien, c'était *la guerre de sept jours*.

Ces événemens de l'autre siècle, — je ne parle que de ceux-là bien entendu, — avaient mal commencé pour la France; ils devaient mal finir. Engagés à la légère et comme au hasard vers 1740, ils aboutissent en trente ans à la triste paix de 1748 qui dénoue la guerre de la succession d'Autriche, — à la paix plus triste encore

de 1763 qui finit la guerre de sept ans, — au démembrement de la Pologne, couronnement de cette série de déboires, origine première de cette ligue du nord que nous avons retrouvée depuis ce temps-là si souvent devant nous. Et si on cherche la raison de cette suite de disgrâces, elle est dans la politique chiffonnée ou bâclée à Versailles, et cette politique n'est que l'émanation naturelle de ce règne, type du régime absolu avec tous ses caractères, ses procédés, ses contradictions, ses frivolités et ses impuissances. Voilà l'intérêt supérieur, l'intérêt moral de ces correspondances secrètes: elles montrent ce que les dominations autocratiques font des affaires d'un pays, et comment elles finissent même par n'être plus maîtresses de leurs propres résolutions.

Une des plus vaines illusions, en effet, est de croire que l'autocratie tire de son principe une force particulière d'action, qu'elle est plus libre pour suivre un dessein parce que personne n'est libre autour d'elle. Si cela pouvait jamais être vrai, ce serait sans doute dans un temps où l'autorité et les traditions n'ont pas encore perdu tout leur prestige, où l'autocratie règne et gouverne au milieu d'un peuple plié par l'habitude à l'obéissance. Il n'en est rien. Voici un temps où « l'absolu pouvoir, comme en Turquie, » selon le mot d'un contemporain, n'est même pas contesté. Ce qui manque le plus, c'est la direction. Hommes et choses, intérêts extérieurs et affaires intérieures, tout va au hasard. Passions frivoles, médiocrités ambitieuses, âpres cupidités, influences équivoques se disputent la scène. Le roi semble le maître unique, et il vit dans une perpétuelle servitude. Pour faire prévaloir sa volonté, ce qu'il croit être sa volonté, il est obligé de se cacher, d'avoir un gouvernement secret, et il ne fait qu'augmenter la confusion. C'est là le spectacle qu'offre cette époque de Louis XV, dont la première et la plus fidèle image est le caractère même du prince. Moralement, ce n'est qu'un libertin de plus dans un temps de dissolution universelle, et je suis bien de l'avis de M. Boutaric, que c'est le côté le moins intéressant, quoique le plus recherché, jusqu'ici, du règne de Louis XV. Politiquement, c'est un des plus rares spécimens du genre; c'est le vrai roi de ce régime absolu : il en a les vices, les faiblesses, les dissimulations, les apathies, les mobilités.

Il était né peut-être avec des dons heureux, parfois il a de secrets mouvemens, il laisse échapper des mots qui ne sont point d'une nature dénuée de dignité ou insensible au bien. A mesure qu'il avance, il plie sous l'excès du pouvoir; il devient bientôt cet être royal défiant et timide dans son omnipotence, tout perdu dans les petits moyens, plein de velléités sans suite, amolli et endurci à la fois, ennuyé par-dessus tout, dont un des témoins les plus ori-

ginaux et les plus sincères du temps, le marquis d'Argenson, rassemble les traits au courant de son journal. « Notre monarque, dit-il, est un oiseau doux, mais effarouché... Il craint autant de se tromper que d'être trompé dans les affaires, qui vont si mal... Il se travaille du matin pour dissimuler; il ne dit pas une parole, ne fait pas un geste, une démarche que pour cacher ce qu'il veut et donner le change... Sa marotte est de ne pas vouloir être pénétré... » Avec cela de l'apathie. « Voici toutes les passions du roi et tout le ressort du gouvernement : laissez-moi dormir, laissez-moi en repos, que j'aie la paix, que je n'aie point de déshonneur, qu'on me laisse aller à mes campagnes, à mes petits plaisirs, à mes habitudes; quelques bâtimens, de petites connaissances, quelque curiosité. Que j'aie la paix à la cour, dans le royaume et avec mes voisins. Je serais bien aise encore d'obtenir quelque gloire qui ne coûtât pas de peine, l'ordre ancien et accoutumé sans examen, la religion du pays! C'est Morphée qui règne... » Et si Morphée a de temps à autre quelque velléité d'action, il « n'est hasardeux que pour le commencement d'une entreprise; bientôt étourdi et importuné des embarras, surtout des obstacles sérieux, écoutant les deux partis de la cour et les rivaux du ministère, il s'arrête au fort du chemin... — Morphée réveillé se rendort, le faux conquérant se désiste; une témérité mal soutenue est bien pire que l'indolence... » Je pourrais continuer. Variez les nuances et les combinaisons, ce seront toujours là quelques-uns des traits essentiels d'une nature de prince telle que la peut faire l'excès de l'omnipotence.

Ce qu'il y a justement de curieux dans ce gouvernement de Louis XV, c'est qu'il résume tous les phénomènes inhérens à un régime qui commence par corrompre les hommes avant de corrompre les choses, qui conduit à la confusion et à l'impuissance de la politique par la dépression des caractères et par la falsification de tous les élémens de la vie d'un peuple. Telle est la fatalité des dominations autocratiques : elles ont des effets naturels et irrésistibles qui échappent à toutes les habiletés et même à toutes les bonnes volontés; elles ont cela de particulier qu'elles sont très puissantes pour le mal et très peu puissantes pour le bien, qu'elles ne font en réalité qu'à bâtons rompus et capricieusement. Si elles n'étaient que la force momentanément déchaînée et triomphante, ce serait beaucoup sans doute; mais ce ne serait encore qu'une crise passagère. Une conséquence bien autrement dangereuse, parce qu'elle est plus durable, du pouvoir absolu, c'est que là où il existe, là où il est érigé en système de gouvernement, la vérité s'enfuit des institutions et des mœurs. Il se produit une sorte d'obscurcissement universel, une sorte d'altération de toutes les idées et de

toutes les habitudes. Il se forme un à peu près de délicatesse, de dignité, de droiture, de légalité et même de liberté, un à peu près dont le caprice ou le besoin du moment est le régulateur. Les gouvernans trichent avec les lois pour dominer, les gouvernés eux-mêmes trichent avec les lois pour se garantir. La ruse, la servilité, l'esprit de transaction, deviennent des moyens de fortune ou de préservation.

De là je ne sais quel amalgame confus et artificiel où le lien moral d'une société se dissout, où le sens de la vie collective s'émousse, où il ne reste que l'instinct personnel, des atomes humains, des individus absorbés dans le soin de leur sécurité, de leurs jouissances ou de leurs intérêts, et il arrive ce que d'Argenson disait de son temps : « Jamais on n'a plus fait d'affaires qu'aujourd'hui; plus le temps est misérable dans le public, plus l'intérêt particulier se replie à gagner avec effronterie. » Il se peut que dans un monde ainsi fait, ainsi énervé et amolli, le despotisme royal soit plus à l'aise; il n'est gêné ni par la lumière accusatrice des débats publics, ni par les contrôles réguliers de l'opinion, ni par la virilité des mœurs, ni par l'inflexibilité des lois. Tout est si bien pulvérisé, bouleversé autour de lui, qu'il n'a plus aucune résistance sérieuse à craindre; il est libre et seul libre. C'est le moment, croyez-vous, où il va paraître dans la splendeur de sa force et de son activité bienfaisante! C'est au contraire le moment où éclate la radicale impuissance du pouvoir absolu, et sous ce rapport le règne de Louis XV est assurément un des exemples les plus étranges.

Parce que les libertés françaises n'existent plus, parce que l'autorité des parlemens est méconnue ou annulée, parce qu'on est réduit à chercher dans les gazettes étrangères les nouvelles du royaume, parce que tout se fait dans l'obscurité et le silence, ou, ce qui est peut-être plus trompeur encore, dans un demi-silence et une demi- obscurité, la royauté n'en est pas plus forte et plus réellement omnipotente. Les limites qu'elle ne trouve pas dans la saine et régulière activité du pays, dans la puissance avouée de la loi et de l'opinion, elle les trouve dans cette organisation même dont elle n'est que le prête-nom, dans les passions qu'elle déchaîne, dans les cupidités qu'elle fomente et qu'elle ne peut réprimer, dans les complicités intéressées qui la trompent, et lui « bouchent les yeux, » selon le mot de d'Argenson, — dans cette multitude de petites omnipotences qui s'élèvent à tous les degrés de la hiérarchie.

L'absolutisme est contagieux, il gagne de proche en proche du haut en bas de l'échelle. Le ministre gouverne pour lui, l'intendant de province gouverne pour lui, le moindre employé a son royaume, son indépendance. Chacun dans sa sphère se fait une petite auto-

cratie, et comme ni les uns ni les autres n'ont à craindre le contrôle et la lumière, ils finissent tous par former entre le prince et le pays une masse impénétrable à travers laquelle le pouvoir, si absolu qu'il soit, ne voit rien. Les moyens mêmes qu'il emploie, les expédiens les plus subtils tournent contre lui. Tout le monde connaît la merveilleuse invention du cabinet noir, de cette mystérieuse et répugnante inquisition organisée pour surprendre le secret des correspondances. Le procédé semble aussi efficace qu'il est cynique: pas du tout, il n'est point efficace, et c'est le comte de Broglie qui écrit : « Les ministres ont regardé comme une chose essentielle de mettre dans cette place quelqu'un qui leur fût affidé, afin de pouvoir mettre des copies ou des extraits de lettres sous les yeux du roi, pour servir leurs passions, leur haine ou leur amitié. Il n'est même pas sans exemple, dit-on, que cela ait donné lieu *à supposer des lettres entières ou à en faire des extraits pour faire des crimes à des gens qui étaient innocens.* » En d'autres termes, ce n'était qu'un moyen de plus de tromper le roi. On n'est pas mieux battu avec ses propres armes.

Ceux qui ne voient dans la liberté, dans les contrôles populaires, dans les luttes au grand jour, qu'une diminution de la force et du prestige de la souveraineté, ces séides peu naïfs de l'autocratie sont risibles. Ils oublient cet autre genre d'humiliation et d'impuissance de la royauté asservie, compromise, bernée ou annulée par les ambitions et les factions de cour. Sous ce régime, il est vrai, il ne s'agit plus de livrer le pouvoir aux chances d'un vote parlementaire, de savoir qui l'emportera de Pitt ou de Grenville. Il s'agit de bien autre chose! Combien de temps le cardinal de Fleury va-t-il vivre encore et rester un maire du palais en robe rouge? M. de Chauvelin va-t-il être rappelé de son exil de Bourges? Quelle est la maîtresse qui règne, et comment arriver à régner par elle? Quel moyen employer pour cacher au roi ce qu'il ne doit pas savoir, pour l'entraîner dans une alliance, pour faire la fortune ou la disgrâce d'un ministre? Je ne sais si rien est à la fois plus triste et plus comique que la situation de ce roi accablé de son omnipotence, qui se débat dans son faste indolent au milieu d'un entourage plus puissant que lui, et qui dit avec une piteuse mélancolie : « Ils ont tant fait qu'ils m'ont forcé à renvoyer Machault, l'homme selon mon cœur; je ne m'en consolerai de ma vie; » puis un autre jour au sujet du ministre de la guerre, M. de Monteynard : « Il faudra bien qu'il tombe, car il n'y a que moi qui le soutienne. » Un contemporain qui avait été l'agent de Louis XV écrit : « Le roi au milieu de sa propre cour avait moins de pouvoir qu'un avocat du Châtelet. » Survient le marquis d'Argenson qui complète le portrait par un dé-

tail. « Un pourvoyeur de la reine a présenté un mémoire au roi déclarant qu'il ne pouvait plus fournir, vu qu'il allait faire banqueroute faute de paiement, ce qui est arrivé à un autre pourvoyeur. Par ce mémoire, il démontrait divers abus de fournitures indues qui les ruinent. Le roi l'a renvoyé à l'examen et a voulu qu'on le lui rendît ensuite; mais à quoi bon? Quel profit restera-t-il de la conviction qu'il a d'être volé? Le sera-t-il moins dans la suite? Il le sera un peu davantage... » Et voilà justement le dernier mot de cette puissance absolue : elle n'est le plus souvent qu'une fiction désastreuse; elle est réduite à tout souffrir ou à frapper par un de ces caprices autocratiques qui ne remédient à rien, à subir la politique qu'on lui fait ou à réagir par une action mystérieuse et inavouée.

C'est de cette situation que naît le ministère secret, combinaison de régime absolu, œuvre bizarre, décousue, souvent contrariée et la seule peut-être où Louis XV ait mis un peu de lui-même, où il ait déployé une certaine activité continue, quoique en définitive sans résultat. C'était pour lui comme un dédommagement de son impuissance officielle, un moyen d'échapper à ses ministres et même de les surveiller, de contrôler leur action; il y trouvait le double attrait de satisfaire sa curiosité par les rapports secrets qu'il recevait et de se sentir maître, d'avoir une volonté, une politique surtout dans les affaires extérieures, auxquelles il s'intéressa toujours autant qu'il pouvait s'intéresser à une chose sérieuse. Il n'avait songé à rien de semblable sous la longue administration du cardinal de Fleury, dont la vieille et doucereuse influence avait dominé sa jeunesse timide et lente à s'émanciper, ou du moins il n'était pas allé bien loin dans ses rapports avec M. de Chauvelin. Après la mort du vieux cardinal, il s'enhardit à nouer une correspondance secrète avec le maréchal de Noailles, celle qu'on connaît aujourd'hui, qui a été récemment publiée par M. Rousset (1); mais ce n'est là encore qu'un épisode indépendant, une sorte de prologue de la grande correspondance, qui ne commençait qu'un peu plus tard, qui n'arrivait à s'organiser définitivement qu'après 1750, et qui se prolongeait pendant plus de vingt ans à travers les règnes éphémères des favorites et de tous ces ministres des affaires étrangères qui se succédaient, M. de Puisieux, M. de Rouillé, l'abbé de Bernis, M. de Praslin, le duc d'Aiguillon.

Ce fut à l'occasion des affaires du nord et de la candidature du prince de Conti à la couronne de Pologne que commença de se

(1) *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles*, avec une introduction par M. Camille Rousset, 2 vol. in-8°.

nouer cette action occulte qui ne fit que s'étendre chaque jour, et qui reste certainement un des plus singuliers phénomènes de ce règne. Le prince de Conti fut naturellement le premier dans le secret. On ne tarda pas à remarquer à la cour cette faveur particulière du prince, ses conférences multipliées avec le roi. C'était assez pour éveiller toutes les curiosités. « M. le prince de Conti travailla dimanche dernier avec le roi, dit le duc de Luynes dans ses *Mémoires;* tout le monde demande quel est le sujet de ce travail. Il paraît que personne ne le sait. » Au prince de Conti furent bientôt adjoints le premier commis des affaires étrangères Tercier, homme d'un dévouement sûr, d'un caractère modeste, d'un esprit cultivé, qui devint membre de l'Académie des Inscriptions, et le comte de Broglie. Après ceux-ci, le nombre des initiés s'accrut successivement à mesure que le cercle des affaires s'étendait, et le cabinet secret finit par compter des affiliés un peu partout, principalement dans les légations de France à l'étranger, M. des Alleurs, puis M. de Vergennes à Constantinople, M. de Breteuil à Saint-Pétersbourg, M. d'Havrincourt en Suède, M. Durand à Vienne et à Londres, le chevalier de La Touche à Berlin, M. de Saint-Priest. Ce n'étaient pas les seuls initiés; il y avait même des étrangers comme le chevalier Douglas, qui eut une mission en Russie, sans parler de bien d'autres agens plus obscurs — qui furent employés plus d'une fois à ces œuvres inavouées. De tout cela il résulte un assemblage assez étrange, passablement incohérent, qui compte quelques hommes d'un mérite rare et d'autres qui donnent à cet épisode diplomatique du dernier siècle une couleur d'aventure et de roman.

Celui qui eut le rôle le plus actif et qui reste la personnification la plus saillante de cette politique secrète est le comte Charles de Broglie, frère du maréchal, son aîné, sur lequel il garda toujours l'ascendant d'un esprit supérieur, et neveu de cet abbé de Broglie, frondeur et mordant, qui par goût vivait à la cour, préférant à l'épiscopat son indépendance et ne laissant pas d'avoir du crédit auprès du roi. Le comte de Broglie était, au dire de d'Argenson, « un fort petit homme, droit de la tête comme un petit coq, » vif, audacieux, réfléchi en même temps, discret dans son impétuosité, ami et protecteur ardent, implacable pour ses ennemis. Rulhière, dans son histoire des *Révolutions de Pologne,* trace de lui un portrait animé et d'un relief singulier. « La guerre avait occupé sa jeunesse, dit-il. Formé à des mœurs austères dans le sein d'une famille ambitieuse qui sortait de la plus ancienne noblesse d'une ville libre d'Italie, et qui, fixée en France depuis un siècle, y devait sa plus grande illustration à des services militaires et politiques; élevé dans les camps,

sous les yeux d'un père vigilant et sévère que la religion attachait à tous les principes d'une probité rigoureuse; instruit dans l'art de l'intrigue par un de ses oncles, un vieil abbé qui suivait très habilement à la cour les intérêts de sa famille, tandis que ses frères et ses neveux en assuraient la gloire par l'éclat de leurs actions, le comte de Broglie ne tarda pas à développer un esprit actif, appliqué, laborieux, également propre à tous les soins de la guerre et aux négociations les plus mystérieuses, les plus étendues, mais un esprit inquiet, remuant et altier, ne sachant ni fléchir ni se détourner, quels que fussent les obstacles. » Ce fut son oncle l'abbé qui le désigna comme un auxiliaire précieux à Louis XV, et il fut nommé ambassadeur en Pologne.

Un jour de 1752, il reçut du roi ce billet : « Le comte de Broglie ajoutera foi à ce que lui dira M. le prince de Conti et n'en parlera à âme qui vive. » C'était son initiation. Il fallut un ordre réitéré pour vaincre sa répugnance et lui faire accepter ce rôle équivoque dont il pressentait les difficultés et les périls. Il allait représenter tout à la fois une politique officielle venant du ministère et une politique particulière venant du roi. Il avait pour mission à Varsovie non-seulement de servir les intérêts du prince de Conti, ce qui n'était après tout qu'une question secondaire, mais de surveiller les affaires du nord, de relever l'influence française, de rallier le parti national polonais en vue de la mort de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, — et de la guerre qui, d'un instant à l'autre, pouvait se rallumer en Europe. Il réussit autant qu'il pouvait réussir; il remua la Pologne de son souffle, et il en fit même assez pour ne plus pouvoir rester à Varsovie après un éclat avec le comte de Brülh, ministre d'Auguste III. Quand il revint en France, il restait naturellement bien plus que le prince de Conti, dont l'intervention cessa bientôt, le conseil prépondérant, l'âme de cette politique secrète à laquelle il venait d'assurer une éphémère et stérile victoire en rallumant en Pologne une dernière espérance, en reconstituant une force dont on ne fit rien. Ce qui est certain, c'est que sous toutes les formes, ambassadeur ou ministre secret, il portait dans cette œuvre des vues neuves, hardies, originales sur les affaires de l'Europe, sur la situation réelle et sur les intérêts des diverses puissances. Il avait, comme dit encore Rulhière, « la passion de la gloire du nom français » et l'instinct de la grandeur des questions qui s'agitaient.

A un autre poste et dans d'autres conditions, le comte de Broglie eût été sans doute un des plus brillans ministres, un politique de premier ordre. Telle est la loi du pouvoir absolu : dans un temps où la sève aurait besoin de se raviver, où Louis XV lui-même remarque

avec tristesse que « ce siècle-ci n'est pas fécond en grands hommes et qu'il serait bien malheureux pour nous si cette stérilité n'était que pour la France, » dans ce temps-là un des hommes les mieux faits pour l'action est réduit à se débattre et à s'user dans une œuvre inutile. Le comte de Broglie résume ce qu'il y a eu de sérieux, ce qu'il y a eu, dirai-je, d'intentions patriotiques dans cette politique occulte d'un roi absolu réduit à s'affranchir de son propre gouvernement pour garder l'illusion de sa puissance. Celui qui représente l'aventure et le roman dans cette diplomatie, c'est ce personnage énigmatique et indéfinissable, flottant entre l'homme et la femme, auquel l'histoire a rendu son véritable sexe, et qui s'est appelé le chevalier d'Éon. Ce n'était pas une femme, comme on l'a cru longtemps d'après le travestissement qu'il prenait à l'occasion et dont il se laissa définitivement affubler à la fin de sa vie; seulement ce n'était peut-être pas tout à fait un homme, au moins si l'on en croit le marquis de Lhospital, ambassadeur de France à Pétersbourg, qui l'aimait beaucoup et qui ne lui ménageait pas les plaisanteries grivoises sur sa *sagesse*, sur ce qui lui manquait, en lui souhaitant enfin *totam vim et universum robur*. Quant à de l'esprit, il en avait certainement; quant au courage, c'était un vrai petit dragon qui fit la guerre le mieux du monde en Allemagne sous le maréchal de Broglie et qui reçut la croix de Saint-Louis. Celui-là fut envoyé d'abord en Russie avec le chevalier Douglas; il y revint plusieurs fois, toujours avec des missions secrètes, et il finit par réussir si bien que l'impératrice Élisabeth voulait le garder auprès d'elle. Plus tard il changea de théâtre, il alla en Angleterre, où il eut même un instant un caractère diplomatique et où il eut à exécuter cet ordre secret écrit et signé de la main du roi : « Le sieur d'Éon recevra mes ordres par le canal du comte de Broglie ou de M. Tercier sur des reconnaissances à faire en Angleterre soit sur les côtes, soit dans l'intérieur du pays, et se conformera à tout ce qui lui sera prescrit à cet égard comme si je le lui marquais directement. Mon intention est qu'il garde le plus profond secret sur cette affaire, et qu'il n'en donne connaissance à personne qui vive, pas même à mes ministres, nulle part. » Il s'agissait du grand projet de descente en Angleterre que méditait cette politique secrète dont le chevalier d'Éon fut un des agens les plus actifs, mais aussi un des plus bruyans et des plus compromettans.

Les fils de cette diplomatie étaient tendus partout, le centre était unique comme l'inspiration ; tout se passait entre le roi, le prince de Conti pendant quelques années, puis le comte de Broglie et Tercier. Les autres personnes liées à cette mystérieuse organisation ne se connaissaient pas entre elles. Quand un ambassadeur était nommé

au dehors et qu'il était admis au secret, comme le furent M. de Breteuil, M. de Vergennes, M. d'Havrincourt, il devait communiquer toutes les instructions écrites ou verbales qu'il recevait du ministre des affaires étrangères, et ces instructions étaient examinées, contrôlées, modifiées souvent par les directions de la politique personnelle du roi. Ce n'était pas d'ailleurs toujours l'ambassadeur lui-même qui était initié; quand il n'inspirait pas assez de confiance, on choisissait ou on plaçait auprès de lui un secrétaire chargé de correspondre avec le cabinet secret. On usait des plus minutieuses précautions pour dérouter les curiosités indiscrètes; toutes les lettres étaient chiffrées; on adoptait des noms de fantaisie. A une certaine époque, dans la correspondance avec le chevalier d'Éon, sous le duc de Choiseul, le roi s'appelait *l'Avocat*, le comte de Broglie *le Substitut*, Tercier *le Procureur*, le duc de Nivernais, ambassadeur à Londres, *le Mielleux*, le duc de Praslin *l'Amer*, le duc de Choiseul *le Lion rouge* ou *la Porcelaine*, le chevalier d'Éon *l'Intrépide* ou *la Tête de dragon*. La transmission des dépêches était aussi une grande affaire dans un temps où l'on ne se faisait pas faute d'intercepter les correspondances. Par sa position de premier commis des affaires étrangères, Tercier pouvait mieux que tout autre faciliter cette transmission; il employait les courriers de cabinet pour une partie des dépêches, et pour le reste le roi, craignant les indiscrétions du cabinet noir, finit par organiser à la poste un service particulier destiné à préserver de toute inquisition les lettres adressées à certains noms. Ces lettres devaient lui être remises directement par l'intendant des postes Jannel, et c'était lui qui les faisait remettre à Tercier ou au comte de Broglie. Ce fut là toujours visiblement pour Louis XV une grande affaire. Cette correspondance secrète était son œuvre, il s'y complaisait.

Louis XV se flattait certainement lorsqu'il disait au maréchal de Noailles ce mot de tous les apathiques : « Ce qui est de sûr, c'est que je suis très patient, peut-être trop, et que j'aime à voir clair dans les choses, après quoi je sais prendre mon parti. » Il ne sut jamais prendre un parti sur rien. Il ne portait pas moins dans les mille complications de cette mystérieuse diplomatie une activité qu'il sentait défaillir, il est vrai, quand il se trouvait en présence des difficultés. La ténacité qu'il n'avait pas dans les grandes choses, il la mettait dans les petites : tout ce qui arrivait au cabinet secret était revu par lui, annoté et commenté. Il corrigeait souvent les réponses de Tercier ou du comte de Broglie; il écrivait lui-même, il écrivait beaucoup; il entrait dans une multitude de détails, et c'est là peut-être dans cette familiarité, dans cette poussière de

minuties, c'est là peut-être qu'il se révèle le mieux tel qu'il est, ne manquant pas de sens, d'une certaine connaissance des intérêts politiques, et même de bonnes intentions, ne se faisant pas d'illusions, mais plein de subterfuges, ingénument cynique parfois dans ses appréciations des hommes et des choses, et montrant toujours plus de velléités que de volonté.

Au moment où il essayait de dominer la fatalité de ce pouvoir absolu dont il était le représentant et la première victime, il la subissait plus que jamais, et il la retrouvait partout. Sa grande préoccupation était de défendre le secret dans lequel il s'enveloppait par une fantaisie souveraine, et qui était fort menacé à mesure que le cercle des initiés s'étendait. « Voilà bien du monde dans le secret, disait-il; je souhaite qu'il ne transpire pas. » Il craignait toujours, et ses collaborateurs partageaient souvent ses craintes. Toutes les précautions ne pouvaient empêcher des alertes qui se reproduisaient assez fréquemment. C'est dans un de ces momens de doute que Louis XV écrit au comte de Broglie : « Lebel est brouillé avec Jeannel parce que ce dernier a cru qu'il voulait me proposer un successeur, et l'homme n'aime pas cela, ce qui produit dans l'humanité de vilaines choses. Je réponds de Lebel, il répond des autres. Je ne sais si quelqu'un a trahi. Au demeurant, les grands aiment à tout savoir. Un ministre comme M. de Choiseul est plus à portée qu'un autre. Les grands se vantent aussi plus que d'autres. » Et un autre jour : « M. le duc de Choiseul peut avoir des notions, et il doit en chercher la certitude; mais il ne m'a rien dit du tout sur votre correspondance, ni ne m'en a parlé, et de là vous pouvez être très sûr qu'on vous a menti grossièrement ou que vous avez voulu me sonder. Du reste, je ne réponds sûrement que de moi... » Louis XV semblait rassurer cette fois le comte de Broglie et n'était pas lui-même toujours aussi rassuré dans cette atmosphère de dissimulation où il se faisait l'illusion d'avoir une politique à lui.

Le difficile en effet était de garder longtemps l'inviolabilité du secret, de dérober une œuvre qui supposait une sorte de ministère, des agens, une correspondance étendue et active, à tout un monde de curiosités intéressées à la pénétrer, à des maîtresses tyranniques, à des ministres jaloux et même aux gouvernemens étrangers, toujours à la recherche de mystères diplomatiques. Au commencement, on avait été plus intrigué qu'inquiet de ce manége où le roi semblait se jouer, et dont on ne devinait pas l'objet. Les soupçons ne pouvaient manquer de s'accroître et de s'aiguiser. Plus le roi semblait tenir à son secret, plus on redoublait d'efforts pour le lui arracher. Mme de Pompadour ne fut pas naturellement la dernière à prendre ombrage de ce mystère qui l'irritait, et dans lequel elle

voyait une atteinte à son influence, peut-être une menace pour la faveur dont elle jouissait, dont le fragile éclat ne tenait qu'à l'apathie ou à l'habitude. Elle alla au prince de Conti, elle voulut savoir le secret de ses entretiens avec le roi : elle ne put rien obtenir de lui, et elle ne le lui pardonna pas. Le ressentiment de Mme de Pompadour ne fut point sans doute étranger au refroidissement qui survint bientôt entre Louis XV et Conti, à la suite du refus fait au prince du commandement de l'armée du Rhin, au début de la guerre de sept ans. A quels moyens du reste Mme de Pompadour pouvait recourir pour savoir ce qu'on ne voulait pas lui révéler, une curieuse lettre de Tercier au chevalier d'Éon le dit : « Le roi m'a appelé ce matin auprès de lui, je l'ai trouvé fort pâle et fort agité. Il m'a dit d'une voix altérée qu'il craignait que le secret de notre correspondance n'eût été violé. Il m'a raconté qu'ayant soupé, il y a quelques jours, en tête-à-tête avec Mme de Pompadour, il fut pris de sommeil à la suite d'un léger excès dont il ne croit pas la marquise tout à fait innocente. Celle-ci aurait profité de ce sommeil pour lui enlever la clef d'un meuble particulier que sa majesté tient fermé pour tout le monde, et aurait pris connaissance de vos relations avec M. le comte de Broglie. Sa majesté le soupçonne d'après certains indices de désordre remarqués par elle dans ses papiers. En conséquence elle me charge de vous recommander la plus grande prudence et la plus grande discrétion vis-à-vis de son ambassadeur, qu'elle a lieu de croire tout dévoué à M. le duc de Praslin et à Mme de Pompadour... »

Après Mme de Pompadour, Mme Dubarry en faisait tout autant; elle essayait de gagner le comte de Broglie en lui promettant même son appui pour le faire arriver au ministère. Le comte resta muet. Le roi fut-il moins discret? Il écrit un jour : « Mme Dubarry avait vu votre lettre sur le gouvernement; ce n'était pas un secret. A l'égard du gros paquet, elle le trouva sur ma table; elle voulut voir ce que c'était; je ne voulus pas le lui montrer. Le lendemain, elle revint à la charge. Je lui dis que c'était sur des affaires de Pologne, — que, comme vous y aviez été ambassadeur, vous y aviez encore quelques relations dont vous me rendiez compte. Voilà tout ce que j'ai dit et fait... » C'était du moins la marque du prix qu'attachaient les favorites à mettre la main sur ce secret qui ressemblait à un ironique et agaçant démenti de leur omnipotence.

Les ministres à leur tour, mis sur la voie de cette action clandestine qu'ils rencontraient partout et qu'ils ne pouvaient saisir, complétaient en quelque sorte l'investissement d'une place si singulièrement défendue. Comme Louis XV le disait de M. de Choiseul, les ministres avaient des soupçons plutôt qu'une certitude. Aussi mul-

tipliaient-ils les manœuvres de tout genre pour arriver à cette certitude qui leur manquait, — pour contraindre le roi à se dévoiler. Tantôt c'était une mesure, une direction de politique par laquelle ils essayaient d'embarrasser le maître, tantôt c'était un de ses agens qu'ils surprenaient, dont ils demandaient au roi l'arrestation, — et alors le roi prévenait l'agent des ordres donnés, ou bien, s'il n'avait pu éviter l'arrestation, il s'adressait au lieutenant de police, M. de Sartine, qu'il finissait par initier au secret dans une circonstance pressante afin de soustraire des papiers à la curiosité des ministres. « Je me suis ouvert et confié au lieutenant de police, écrit Louis XV à Tercier; il me paraît que cela lui a plu, mais il faut attendre de sa sagesse et de cette marque de confiance qu'il fera bien. Si le contraire arrive, nous verrons ce qu'il y aura à faire. » M. de Sartine en effet enlève les papiers compromettans, les prisonniers mis à la Bastille nient tout, le ministre se sent joué sans pouvoir rien dire, et le roi ajoute en se frottant les mains : « Tout s'est bien passé au conseil, et l'on ne s'est douté de rien. » On s'était au contraire douté de tout, mais que faire? C'était à recommencer.

De là une lutte singulière de ruses, d'expédiens, de mensonges, où Louis XV s'embrouillait bien un peu, comme il le disait, mais où il finissait par retrouver le fil et reprendre imperturbablement son chemin, où en vrai roi absolu d'ailleurs il était toujours prêt à sacrifier, du moins en apparence et pour sauver le secret, ceux en qui il mettait la confiance la plus entière, qu'il chargeait des missions les plus délicates. C'était encore un moyen de tromper les ministres. Tercier en fit un jour l'expérience. Il n'était pas seulement premier commis des affaires étrangères, il était encore censeur royal, et ce fut lui qui eut à examiner le livre *de l'Esprit* d'Helvétius. Il ne prit pas garde au livre, qu'il approuva à la légère et qui fit scandale. Ce fut assez pour que le pauvre Tercier, qui était déjà un objet de soupçon pour ses rapports avec le roi, se vît exposé à toutes les sévérités ministérielles. L'abbé de Bernis se contenta d'abord de le menacer, le duc de Choiseul vint et exécuta la menace en lui enlevant son poste des affaires étrangères; le roi n'essaya nullement de le soutenir, il le laissa tomber en disant : « Je ne connais que mon secrétaire d'état... » Mais en même temps Tercier resta plus que jamais mêlé à la direction des affaires secrètes. Louis XV tint à le dédommager amplement en lui assurant des pensions montant à quinze mille livres, et même, comme Tercier était boiteux, le roi se préoccupait, dans ses arrangemens, de lui épargner de la fatigue.

Le comte de Broglie lui-même ne put échapper à ces contrastes ou à ces bizarreries de fortune qui semblent la loi ordinaire du

régime absolu. Il était avec son frère le maréchal à l'armée d'Allemagne en 1761, au moment de cette bataille de Filingshausen perdue, disait-on, parce que des deux chefs des forces françaises, Broglie et Soubise, le premier avait attaqué trop tôt, et le second avait attaqué trop tard ou n'avait pas attaqué du tout. Entre les deux, ce fut Soubise qui garda la faveur du roi et de Mme de Pompadour sans devenir un général plus habile ou plus populaire; ce fut le maréchal de Broglie qui paya les frais de la bataille perdue, qui fut rappelé, exilé dans ses terres sans perdre la faveur du public, qui le vengeait, le soir même où on apprit sa disgrâce, en applaudissant au Théâtre-Français ces vers de *Tancrède :*

> On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage...
> C'est le sort d'un héros d'être persécuté.

Le comte de Broglie partagea la mauvaise fortune du maréchal; il fut exilé à Ruffec, sous prétexte qu'on n'avait pu « le séparer de son frère. » Ce ne fut pas la seule fois qu'il parut disgracié avant comme après Filingshausen, et même dans ces momens de crise le roi ne faisait rien pour le soutenir vis-à-vis des ministres ou pour abréger ses disgrâces. Il empêchait Mme de Broglie de venir réclamer pour son mari, il écrivait à Tercier, un peu étonné de ces rigueurs, que le comte de Broglie ne pouvait revenir, qu'il devait avoir de la patience; mais en même temps il se gardait bien de lui retirer une confiance qu'il savait justifiée par le talent autant que par une discrétion absolue, et à Ruffec comme à Paris, comme à l'armée d'Allemagne, le comte de Broglie ne restait pas moins, avec Tercier, le confident intime, le directeur de la politique secrète. C'était la manière de procéder de ce roi qui voulait avoir des égards apparens pour ses ministres en les trompant, et qui, en frappant ou en laissant frapper ses serviteurs les plus fidèles, leur disait : « Je suis content de vous... Continuez à me bien servir et laissez là l'approbation des beaux esprits. » Louis XV croyait être bien habile et tromper tout le monde en se jouant nonchalamment dans toutes les dissimulations; il ne trompait personne, il ne faisait que laisser dans toutes les mains des gages de ses faiblesses en semant partout la confusion.

Un des incidens les plus étranges de ce long imbroglio de la diplomatie secrète et de la politique du XVIIIe siècle, une des affaires où se peignent le mieux le caractère de Louis XV, ses procédés, ses duplicités et les embarras presque comiques de la situation qu'il se faisait, c'est l'aventure du chevalier d'Éon à Londres. D'Éon était resté un moment comme ministre plénipotentiaire à Londres après

la paix de 1763, à laquelle il avait contribué. Avec une humeur vive et remuante accrue par l'habitude de l'intrigue, il était déjà sans doute un peu infatué de son titre, de son double rôle de représentant officiel de la France et d'agent secret de Louis XV, lorsqu'on envoya en Angleterre, pour remplacer le duc de Nivernais comme ambassadeur, un homme médiocre, le comte de Guerchy, dont le ministre des affaires étrangères, M. de Praslin, ne s'exagérait pas lui-même le mérite, mais à qui il voulait faire une position et sur le dévouement duquel il pouvait compter. M. de Guerchy n'était pas encore à Londres que le chevalier d'Éon était déjà aux prises avec lui. Le prétexte était un compte de dépenses sur lequel on ne s'entendait pas. Au fond, la question était bien autre : il s'agissait de toute la politique secrète de Louis XV, poursuivie dans la personne de d'Éon par Mme de Pompadour, M. de Praslin et M. de Guerchy, leur instrument.

On commença par blesser le pétulant chevalier; on voulut le faire redescendre du rang de ministre au rang de simple secrétaire pour le mieux mettre à la merci de M. de Guerchy, en même temps qu'on lui disputait le remboursement de dépenses faites par lui. D'Éon éclata, il engagea avec M. de Praslin et M. de Guerchy une correspondance hardie, mordante, où il ne ménageait pas plus le ministre à Paris que l'ambassadeur à Londres. M. de Praslin ne demandait rien de mieux peut-être; c'était une occasion pour faire rentrer le chevalier en France, pour mettre la main sur lui et sur ses papiers, et ici commence le jeu du roi dans cette bizarre aventure. M. de Praslin demanda le rappel de d'Éon, et le roi ne fit aucune difficulté d'y souscrire; mais en même temps il prévenait d'Éon, il lui écrivait cette singulière lettre : « ... Je vous préviens que le roi a signé aujourd'hui, *mais seulement avec la griffe* et non de sa main l'ordre de vous faire rentrer en France... Je vous ordonne de rester en Angleterre avec vos papiers jusqu'à ce que je vous fasse parvenir mes instructions ultérieures. Vous n'êtes pas en sûreté dans votre hôtel, et vous trouveriez ici de puissans ennemis... »

La situation commençait à devenir comique. Le chevalier d'Éon, nommé ministre par un ordre signé de la main du roi, n'était rappelé que par une lettre signée de la griffe royale, ce qui n'était pas la même chose, et de plus il recevait l'ordre secret de rester à Londres. Avec son humeur batailleuse et avec cet ordre secret, il n'était pas homme à refuser le combat; il s'y engagea avec une pétulance audacieuse, au point de provoquer M. de Guerchy et d'accuser l'ambassadeur d'avoir voulu le faire empoisonner. Il fit si bien que M. de Praslin, irrité, poussé à bout et voulant à tout prix en avoir

raison, proposa d'adresser au gouvernement anglais une demande d'extradition et d'envoyer à M. de Guerchy une escouade d'exempts pour s'emparer du rebelle. Encore une fois le roi ne dit mot, fit ce qu'on voulut et de nouveau prévint d'Éon de la mésaventure qui pouvait l'atteindre. « Si vous ne pouvez vous sauver, lui écrivait-il, sauvez du moins vos papiers, et défiez-vous du sieur Monin, secrétaire de Guerchy et votre ami; il vous trahit. » Louis XV se croyait ainsi en sûreté du côté des ministres et du côté du chevalier, et comme cela pouvait ne pas suffire encore, comme un acte de violence pouvait réussir, il finit par écrire directement au comte de Guerchy en lui donnant l'ordre de tenir secrets les papiers qu'on pourrait trouver chez d'Éon, de ne les communiquer *à personne, sans exception*, et de ne les remettre qu'à lui seul. A vrai dire, en essayant d'enchaîner M. de Guerchy par cette marque de confiance, Louis XV n'était pas sans crainte sur la discrétion d'un homme qu'il savait lié à Mme de Pompadour et à M. de Praslin, et il se sentait moins rassuré qu'il n'affectait de le paraître, lorsque d'un autre côté il écrivait à Tercier : « Si Guerchy manquait au secret, ce serait à moi présentement qu'il manquerait, *et il serait perdu*. S'il est honnête homme, il ne le fera pas; si c'est un fripon, il faudrait le faire pendre. Je vois bien que vous et le comte de Broglie êtes inquiets; rassurez-vous, moi je suis plus froid... Attendons ce qu'il en aura fait, et croyons qu'il m'aura obéi. » Au fond, ce n'était qu'un expédient de plus. Si le chevalier d'Éon n'avait eu, pour se tirer de là, que les petits moyens du maître, il eût été cent fois perdu, bien plus que M. de Guerchy, et Tercier au reste ne le lui cachait pas; il ne lui laissait pas ignorer qu'il ne pouvait compter qu'en secret sur le roi, « qui ne peut vous abandonner, ajoutait-il, mais dont la politique, malgré tout l'attachement qu'il vous porte, vous sacrifierait entièrement à sa maîtresse et à ses ministres. »

Deux choses sauvèrent d'Éon : le gouvernement anglais refusa de le livrer, et il ne compta que sur lui-même pour tenir tête à l'ennemi. Il batailla, il se démena furieusement; il publia des mémoires, il couvrit M. de Guerchy d'outrages et de ridicule, ameutant presque la populace de Londres contre lui. Il y eut aussi des momens où, ne recevant plus aucun secours, exaspéré par la détresse, il menaça de livrer ses papiers aux chefs de l'opposition anglaise, qui n'auraient pas demandé mieux de les payer pour accabler le ministère; il n'en fit rien pourtant. Cette lutte dura plusieurs années, elle était contemporaine de l'affaire de Wilkes; mais l'affaire de Wilkes n'était que le déchaînement d'un démagogue, et ne mettait en cause ni la politique ni les institutions de l'Angleterre. L'affaire du chevalier d'Éon engageait bien plus qu'on ne

le croyait la politique de la France, et il était jusqu'à un certain point assez fondé en disant que s'il parlait, s'il révélait tout, notamment le projet de descente en Angleterre dont il avait le secret, il fallait « se déterminer à une guerre prochaine, inévitable, » à laquelle le souverain anglais serait « contraint par la nature des circonstances, par le cri de la nation et du parti de l'opposition. » Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, pendant toute cette lutte bruyante, excentrique, soutenue par d'Éon, Louis XV, tout en prétendant parfois qu'il est fou, ne laisse pas de garder des rapports avec lui et ne se trouble guère. Il s'émeut tout au plus jusqu'à écrire à Tercier : « M. de Praslin voudrait bien voir arriver d'Éon en France et qu'il y fût bien enfermé. Ses lettres particulières, avouez-le, le mériteraient bien; mais le point essentiel est de l'adoucir et de ravoir mes papiers. A l'avenir, soyons plus circonspects dans les choix de confiance; il est pourtant le seul jusqu'à présent qui ait branlé et menacé de trahison au premier chef. Dans les tribunaux, que croyez-vous qu'on lui fît? » On ne lui fit rien devant les tribunaux; Louis XV finit, après trois ans, par assurer à d'Éon une pension de douze mille livres en attendant un poste qui lui donnât un traitement plus considérable. — Et voilà le roi qui dit avec une tranquille ingénuité à un de ses confidens : « Moi, je vais mon chemin sans me servir des petites intrigues et tracasseries! » S'il avait eu la fantaisie de ne pas aller droit son chemin, qu'aurait-il donc fait?

Ce que je veux montrer surtout dans ces cachotteries qui finissent par être avilissantes, dans ces risibles trépidations de petites choses, de petits intérêts, de petites passions, c'est cette source énervante d'où sort une politique qui en passant à travers ces misères ne pouvait aboutir qu'à des déceptions. C'est là justement ce qui arrive dans cet espace de vingt-cinq ans où l'histoire extérieure de la France n'est marquée que par des agitations stériles, des évolutions à contre-temps et des défaites. Ce n'est pas que cette politique, au moment où elle entrait dans les conseils de Louis XV, où elle tendait à devenir un système coordonné, manquât de grandeur et procédât d'un faux sentiment des intérêts français. Elle réunit au contraire tout ce qui fait une œuvre patriotique, et s'il est un trait choquant, c'est la disproportion entre la hauteur, la justesse de la pensée première et la puérilité ou l'indignité des moyens dans lesquels elle s'énerve. A part ces projets de descente en Angleterre qui devaient naître comme une idée de représailles contre une nation ambitieuse de prépondérance maritime, — qui ne vinrent d'ailleurs qu'à la longue et forment un épisode distinct, — la politique secrète avait surtout en vue la situation du continent, les affaires du nord. Le comte de Broglie en trace un programme viril, qui, s'il eût

été réalisé, eût modifié singulièrement sans doute la marche de la politique européenne. « On ne peut disconvenir, dit-il, que ce système n'eût été fait conformément aux véritables principes et selon les intérêts de la France. Il consistait à garder en Europe l'équilibre établi par les traités de Westphalie, à protéger les libertés du corps germanique dont la France était garante, à lier par un autre traité perpétuel la Turquie, la Pologne, la Suède et la Prusse sous la médiation et ensuite avec l'accession de la France, et enfin à séparer par ce moyen la maison d'Autriche d'avec la Russie en rejetant cette dernière dans ses vastes déserts et la reléguant pour les affaires hors des limites de l'Europe. »

C'est là ce qui s'agitait dans les conseils secrets de Louis XV, lorsqu'il était temps encore, lorsque rien n'était sérieusement compromis. Si ce programme eût été suivi avec une tranquille et patiente fermeté, bien des crises qui ont là leur origine première eussent été écartées peut-être, bien des choses eussent été changées visiblement ou auraient été retardées. La Prusse eût toujours grandi, comme elle ne pouvait manquer de le faire avec un chef dont le premier coup était l'invasion et la conquête de la Silésie; mais elle eût grandi d'accord avec la France, et ses agrandissemens auraient pu se combiner avec nos intérêts, sans devenir un amoindrissement pour nous. Elle n'aurait point été rejetée vers l'Angleterre au début de la guerre de sept ans, vers la Russie après la paix de 1763. La Pologne aurait pu être sauvée, et le partage de 1772 ne serait point devenu le point de jonction, le ciment en quelque sorte de cette triple alliance du nord, formée sous nos yeux, sous la protection de notre imprévoyance, dix fois relâchée ou brisée en apparence depuis lors, dix fois recomposée contre nous, de cette alliance dont la rupture, si tant est qu'elle soit définitive aujourd'hui, n'est même plus une garantie, parce qu'elle n'est qu'un signe nouveau de la situation violente où les ambitions déchaînées laissent l'Europe.

En réalité, c'est en Pologne qu'était en ce moment le levier de notre action; c'est pour l'indépendance ou, comme on disait alors, pour la liberté de la Pologne que se formait la politique secrète, et il est certainement curieux de voir un roi comme Louis XV, dont la nature était si lente à s'animer, porter dans ces affaires une apparence de suite, un intérêt qui faisaient l'illusion de ceux qu'il associait à ses desseins. Que cette question de Pologne n'apparût d'abord à Louis XV que sous la figure d'une couronne pour le prince de Conti, qu'il ne se rendît pas compte des engagemens qu'il prenait avec lui-même, des obligations qu'il créait à la France, des conséquences logiques, inévitables, de cette adoption de la cause polonaise, c'est assez clair. Il n'est pas moins vrai que pendant quinze

ans, même après que la candidature du prince de Conti a disparu, c'est le thème invariable de sa politique « de soutenir les Polonais, et qu'ils se choisissent un roi à leur libre volonté. »

C'est pour cela qu'il envoie dès 1752 le comte de Broglie à Varsovie, qu'il multiplie les agens, qu'il noue toute sorte d'intelligences dans le pays, toute sorte de combinaisons dans les autres cours. C'est de cet esprit que s'inspirent les instructions particulières adressées à M. de Breteuil, rappelé à Saint-Pétersbourg par la révolution qui élève Catherine au trône : « Vous savez que la Pologne est le principal objet de la correspondance secrète... Vous savez déjà, et je le répéterai ici bien clairement, que l'objet de ma politique avec la Russie est de l'éloigner, autant qu'il sera possible, des affaires de l'Europe... » Et encore aux approches de l'élection de Stanislas Poniatowski, qui est le commencement de la fin, qui atteste les progrès de l'influence russe, Louis XV à demi vaincu ne se lasse pas d'insister. « Si j'ai rappelé de Varsovie mon ambassadeur, écrit-il à M. de Breteuil, c'est qu'il n'était plus possible qu'il y restât témoin d'une assemblée aussi irrégulière et aussi illégitime que celle à laquelle le parti russe donne le nom de diète. Je ne continue pas moins à m'intéresser à ce qui regarde cette république. Ainsi la retraite de mon ambassadeur n'est point un abandon des affaires de Pologne... Le *stolnick* (Poniatowski) a parfaitement justifié ce qu'il vous faisait entendre sur les projets de changer la forme du gouvernement, et les résolutions de la prétendue diète l'ont assez prouvé. Ce doit être un nouveau motif pour toutes les puissances de s'intéresser au sort des patriotes qui défendent leur liberté et leur constitution, qui ne peut être changée que par le concours unanime de la nation et non par la seule volonté d'une puissance voisine qui dans ce moment-ci n'a en vue que d'opprimer la république de Pologne, afin d'étendre son despotisme dans le nord... »

Mais il y avait un homme chez qui cet intérêt pour les affaires de Pologne était bien autrement sérieux, bien autrement réfléchi : c'était le comte de Broglie. Avec une rare sûreté d'instinct, le comte de Broglie avait de bonne heure pressenti que là était pour le moment le nœud de la politique européenne, que la solution de cette question pouvait un jour ou l'autre fixer la mesure du progrès ou du déclin de l'ascendant diplomatique de la France, et ce qui traversait l'esprit de Louis XV comme une pensée heureuse, mais moins précise qu'il ne le croyait lui-même, prenait dans l'esprit du ministre secret la forme rigoureuse et coordonnée d'un système dont son ambassade à Varsovie avait été la première et vigoureuse application. Ce système eût été d'arrêter la Pologne sur le penchant de la ruine où la précipitaient ses dissensions, de réveil-

ler son esprit national, d'organiser ses forces, de lui donner un rôle dans les affaires de l'Europe, d'entourer enfin sa position de garanties propres à suspendre le travail d'empiétement qui la pressait de toutes parts. La France, avec les auxiliaires qu'elle eût raliés à sa cause serait restée la gardienne naturelle de cette situation, où elle trouvait ce qu'elle cherchait, une limite aux progrès de la Russie en Europe et, mieux encore, un obstacle durable à ce rapprochement des trois puissances du nord dont on n'entrevoyait pas même alors la possibilité, quoiqu'il fût pourtant si prochain. En plusieurs circonstances, le comte de Broglie proposa des plans pour la réalisation de son système, montrant d'avance avec autant de force que de clarté les dangers qui allaient naître de la chute de la Pologne. J'ajouterai qu'il resta jusqu'au bout, jusqu'à en être importun, le défenseur de ces idées.

Préserver la Pologne d'un désastre qu'on prévoyait était donc un intérêt reconnu dans les conseils secrets de Louis XV. Voilà ce que les documens nouveaux précisent et rendent sensible par les détails qu'ils révèlent; mais cette question, elle se liait évidemment à l'ensemble de la politique, au mouvement qui agitait l'Europe, à notre position fédérative et militaire, selon le mot du comte de Broglie; elle dépendait du parti que prendrait la France, des arrangemens qu'elle déterminerait, des alliés vers lesquels elle se tournerait, et c'est là justement qu'expirent les sympathies et la bonne volonté de Louis XV, que la politique secrète, œuvre de régime absolu, périt par l'impuissance du régime absolu. Voilà ce que ces documens ne montrent pas avec moins de clarté. — Tandis que Louis XV s'efforçait d'un côté de maintenir dans ses conseils particuliers une pensée protectrice ou simplement prévoyante pour la Pologne, il laissait accomplir d'un autre côté, il accomplissait lui-même cette révolution diplomatique qui marquait le milieu du XVIIIe siècle, qui après deux cents ans d'antagonisme faisait de la France l'alliée presque subordonnée de l'Autriche, et dans laquelle la pensée de son conseil secret allait se perdre pour finir par n'être plus qu'un regret inutile. De là tout un ordre nouveau de rapports, de combinaisons et d'événemens, nés de ce déplacement soudain qui coïncidait avec l'apparition de la Russie dans les affaires de l'Europe et avec l'éclatant avénement de la puissance prussienne.

La vraie politique de la France, placée entre l'Autriche et la Prusse, eût été de ne pas craindre de s'allier à cette puissance nouvelle qui se formait en Allemagne, qui était tout à la fois pour nous le contre-poids de la puissance autrichienne et l'antagoniste de la Russie, dont elle n'avait pas eu encore le temps de se rapprocher. Ce n'était pas seulement conforme à la vieille tradition fran-

çaise; vue de haut, cette alliance, sincèrement acceptée et énergiquement pratiquée, pouvait être une féconde combinaison d'avenir. Il y avait bien des raisons pour qu'elle ne se fît pas ou pour qu'elle se fît mal. On n'était pas accoutumé encore à traiter sérieusement un petit roi d'hier qui pourtant s'était annoncé comme un ami ou un ennemi sérieux. De plus c'était un prince protestant, et comment risquer de donner à l'Allemagne une tête protestante? Puis enfin c'était une nouveauté, c'était l'inconnu, et toutes ces raisons se cachaient sous le ressentiment qu'excitaient les sarcasmes de Frédéric, ajoutés à cette souplesse par laquelle il échappait à ceux qui croyaient le tenir. Le comte de Broglie a un mot piquant et juste au sujet du roi de Prusse : « On a dit, on le répète encore, qu'il nous a trompés; c'est trop souvent la phrase de ceux qui se sont trompés eux-mêmes. » La vérité est qu'on s'était trompé au moment décisif; on n'avait pas saisi cette heure, cet éclair que Frédéric lui-même peint d'un trait si vif : « La monarchie qu'il (Frédéric Ier) avait laissée à ses descendans était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une espèce d'hermaphrodite qui tenait plus de l'électorat que du royaume. Il y avait de la gloire à décider cet être, et ce sentiment fut sûrement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises où tant de motifs l'engageaient. »

Lorsqu'à l'ouverture de la succession d'Autriche, en 1740, Frédéric II, voulant *décider cet être*, se jeta sur la Silésie, — la France, par un entraînement de sa vieille politique, fut bientôt avec lui; mais qu'arriva-t-il? Pendant que la France était l'alliée de la Prusse et que le maréchal de Bellisle combattait en Bohême, le cardinal de Fleury traitait secrètement avec l'Autriche. Frédéric l'apprend; par un hardi mouvement, il se tourne vers Marie-Thérèse, fait la paix avec elle en gardant la Silésie, et se dégage lestement en disant à Bellisle : « Monsieur le maréchal, songez à vous, ma partie est gagnée. » Il rentra dans la lutte, et cette fois encore comme l'allié de la France; mais déjà il avait saisi nos mobilités, nos fluctuations, le progrès des inclinations autrichiennes à Versailles; il avait flairé cette situation que d'Argenson décrit : « J'ai vu de mon temps que c'était une griève accusation d'être Autrichien. J'ai vu ensuite que c'était un éloge. Nous nous acquérons des amis avec effort, nous les perdons par légèreté. » Au lieu de retenir Frédéric dans une alliance utile aux deux pays, la France en était à préparer cette autre guerre qui s'est appelée la guerre de sept ans, où elle allait avoir la Prusse pour ennemie, et à l'occasion de laquelle Louis XV dit tranquillement dans une de ses lettres secrètes : « Si sa majesté prussienne tombe dans le précipice, tant pis pour elle. » L'indécision de la politique française avait rejeté Frédéric II

vers l'Angleterre au début de cette guerre; la paix de 1763 le poussa vers la Russie à travers la Pologne, et le comte de Broglie résume cette situation en disant : « Concluons que la position du roi de Prusse à l'égard de la France est celle d'un prince autrefois allié qu'on a traité comme ennemi, qu'on a voulu anéantir, et qui n'existe que par des prodiges, — que, sorti de cette crise, il n'a peut-être pas dû nous aimer beaucoup; mais il n'en aurait pas été moins disposé à se lier encore avec nous dès qu'il y aurait pu trouver son avantage, que notre alliance exclusive avec la cour de Vienne lui en a ôté l'espoir... »

C'était en effet la clé de tout. Je ne rappellerai pas comment s'était formée cette alliance autrichienne scellée définitivement par le traité de 1756, maintenue et confirmée par la paix cruelle de 1763. Les mordantes boutades de Frédéric sur Mme de Pompadour et sur Louis XV y avaient aidé; les avances faites par la fière Marie-Thérèse à la favorite de Versailles avaient achevé cette singulière révolution diplomatique. Tout le monde s'y était mis, c'était la mode du temps; mais ce qu'on savait moins, c'est que Louis XV lui-même, au risque de brouiller les intérêts qu'il se flattait de concilier, sans se douter qu'il ne faisait que subir de frivoles influences, se piquait d'un amour particulier pour cette alliance, qu'il considérait comme son ouvrage, et sur ce point il rencontrait la vive et libre opposition du comte de Broglie, qui sentait tous les dangers de la politique nouvelle. « J'ai très bien vu dans toutes vos lettres, écrivait le roi, que vous aviez de la peine à adopter le système nouveau que j'ai pris : vous n'étiez pas le seul; mais telle est ma volonté, il faut que vous y concouriez... » Le roi y revient dans une autre lettre. « Je trouve très bon, comte de Broglie, que vous me fassiez toutes les représentations que vous croirez devoir me faire et à mes ministres; mais ayez toujours en vue l'union intime avec Vienne : c'est mon ouvrage, je le crois bon et je le veux soutenir...» Et à Tercier : « En conservant notre parti en Pologne, mettez-leur bien dans la tête (aux Polonais) que jusqu'à ma mort je ne me séparerai point de l'impératrice-reine, et que mon fils est dans ces mêmes sentimens. »

Cette alliance autrichienne, dont Louis XV se vantait avec un naïf orgueil et à laquelle il s'attachait avec l'opiniâtreté d'un esprit faible, cette alliance eut cependant une série de conséquences désastreuses que le comte de Broglie ne manquait pas de signaler. Elle fit d'une guerre maritime principalement dirigée contre l'Angleterre une guerre continentale où la France eut la Prusse pour ennemie, ce qui était tout à la fois diviser nos forces et travailler à la destruction d'un allié qu'on était intéressé à se ménager; les

malheurs de la guerre conduisirent à une paix « aussi désavantageuse qu'indispensable, » et la paix elle-même laissait la France épuisée, isolée en Europe, asservie à une alliance exclusive qui, en enchaînant sa politique, sous une vaine apparence de sécurité ne garantissait que la sécurité et la liberté de l'Autriche. Toutes les charges étaient pour la France, qui mettait au service de la cour de Vienne son influence, son crédit, ses subsides, ses armées; tous les avantages étaient pour l'Autriche, qui, rassurée en Italie, fortifiée en Allemagne, se sentait plus libre pour maintenir son ascendant. La seule compensation possible pour la politique française eût été de trouver dans l'alliance autrichienne un moyen d'exercer dans les affaires du nord une action conforme à ses intérêts. C'est de là au contraire que lui vint la plus dure et la dernière déception.

Alors en effet se produit un phénomène singulier. — D'un regard pénétrant Frédéric vit bientôt ce qu'il y avait de faux dans cette situation, ce que pouvait permettre ce désordre diplomatique de l'Europe; il comprit qu'appuyé sur la Russie, cherchant d'accord avec elle un aliment nouveau pour son ambition, il pouvait tout faire, s'il réussissait à détacher l'Autriche de l'alliance française, à l'engager dans une entreprise commune avec la Russie et la Prusse; la France dès lors ne pourrait plus rien sous peine de se trouver en face des trois puissances réunies. La cour de Vienne de son côté ne songeait guère qu'à se servir de l'alliance française pour contraindre ses terribles voisins à compter un peu plus avec elle. Ce fut l'origine du partage de la Pologne, et ce fut l'art diabolique de Frédéric de conduire l'Autriche au point où elle paraissait céder à une nécessité extrême, de l'enfermer comme dans un étau entre la séduction grossière d'une part de butin, de sa *part au gâteau*, selon le mot de Louis XV, et la crainte d'une guerre nouvelle avec la Prusse et la Russie.

Il faut tout dire d'ailleurs : dans cet enchaînement de conséquences humiliantes pour la politique française, peut-être y eut-il un moment, dans les premiers temps de la confédération de Bar, où on aurait pu encore détourner la catastrophe. L'Autriche flottait comme elle flotte toujours, comme elle flotta dans la dernière insurrection polonaise, avant de se rendre aux bons conseils de M. de Bismark. Elle contrariait assez les confédérés pour s'en faire un mérite à Berlin et à Saint-Pétersbourg; elle les aidait assez pour ne pas se séparer complétement de la France, qui les encourageait au moins en paroles. Elle tenait assez à l'alliance française pour ne pas la rompre ouvertement en se jetant dans une aventure; elle était assez tentée pour écouter au moins les propositions qu'on lui faisait. M. de Choiseul ne s'y méprit pas; mais il crut qu'on ne ferait rien, et il disparut de la scène assez tôt pour laisser au duc

d'Aiguillon l'ennui d'être trompé jusqu'au bout. Le comte de Broglie, l'homme de la politique secrète, perçait sûrement le double jeu de l'Autriche lorsqu'il disait à Louis XV au sujet de la Pologne et des confédérés : « Le remède à tout cela ne serait peut-être pas si difficile, si la cour de Vienne désirait le bien de cette malheureuse nation; mais je soupçonne qu'elle l'aime mieux débellée que victorieuse; elle sera plus dans le cas de subir la loi qu'on voudra lui faire, et c'est là l'attitude où ses ambitieux voisins la désirent... »

Le remède n'était point impossible en effet, mais à une double condition : la France devait parler clairement, nettement à l'Autriche, et en même temps elle devait lui montrer le chemin, lui donner le signal de l'action, sans lui laisser la ressource des subterfuges et des temporisations. Malheureusement la France elle-même en était à ce point où elle ne savait plus ce qu'elle voulait, où le duc de Choiseul ne croyait pas au danger, où le duc d'Aiguillon ne le voyait pas, et où Louis XV affaissé n'aspirait qu'au repos. A un certain moment, le prince Charles de Lorraine était venu à Versailles pour sonder le roi et voir ce qu'on voulait réellement faire pour la Pologne. Louis XV éluda tout engagement, et en parlant de cette entrevue au comte de Broglie il lui disait : « M. le prince Charles m'a parlé hier dans son audience; il a remis de grands mémoires à M. de Choiseul. *Les secours d'hommes sont impossibles, ceux d'argent bien difficiles, et l'emploi un peu douteux.* Quand nous aurons vu les mémoires, nous verrons ce qu'il sera possible de faire pour la Pologne. » Et effectivement on n'agit que d'une façon décousue. L'Autriche comprit que de la part de la France il n'y aurait que des démonstrations inutiles, rien qui ressemblât à une action décisive, qu'à défaut de la France aucune autre puissance ne remuerait, — et l'évolution de la cour de Vienne fut accomplie.

Quand tout fut fini, Louis XV écrivit à un des agens de la correspondance secrète : « Je ne veux point de guerre, je m'en suis assez expliqué. A cinq cents lieues, il est difficile de secourir la Pologne. J'aurais désiré qu'elle fût restée intacte, mais je ne puis y rien faire que des vœux... Il faut tenir une conduite bien sage et laisser pendant quelque temps les choses... » C'est ce qui pouvait s'appeler prendre son parti en *sage;* mais alors pourquoi passer vingt ans à s'agiter dans le vide, à se préparer une défaite? Pourquoi se créer une politique secrète, faire jouer tous les ressorts, semer les subsides, multiplier les agens, promener son action de Constantinople à Berlin, de Varsovie à Vienne et à Saint-Pétersbourg? Pourquoi pendant vingt ans fixer la Pologne pour but à cette politique? On a dit bien souvent que cette catastrophe polonaise était inévitable : elle le devint parce qu'on ne fit rien pour l'éviter. Au premier moment, il était trop tôt; au dernier moment,

il était trop tard... Le fait est qu'on n'avait jamais su ce qu'on voulait, et que le dénoûment n'était que la suite d'une série de contradictions et de fantaisies ruineuses.

Le premier résultat fut cette situation, apparue soudain comme dans un éclair, où tout avait changé brusquement, et que le comte de Broglie dépeint en traits saisissans dans un de ces mémoires qu'il remettait à Louis XV : — la Russie faisant un pas de plus sur le continent, la Prusse prenant le rang d'une des premières puissances, l'Autriche recueillant le prix d'une alliance dont elle s'était fait un moyen contre nous; « l'Italie menacée de l'oppression et de la tyrannie sous le prétexte spécieux des droits de l'*empire romain*, et l'Europe entière soumise à l'influence de trois potentats réunis pour la subjuguer ou la bouleverser; » la France elle-même enfin, la France vaincue sans avoir combattu, exclue des affaires du nord, isolée et momentanément réduite à « ne plus jouer sur la scène politique qu'un rôle passif et subalterne. » Le second résultat était que dans cette situation la France devait songer aussitôt à refaire sa puissance militaire, parce que, même quand elle le voudrait, elle ne pourrait « *rester seule dans un coin*, tranquille spectatrice des événemens qui bouleversaient l'Europe; » une ou deux crises encore ne la toucheraient pas directement; la troisième l'atteindrait au cœur. L'histoire se répète éternellement.

Voilà donc à quoi conduisait tout ce travail confus où Louis XV mettait pendant vingt années tant d'activité pour ne rien faire! Par une coïncidence étrange, la correspondance secrète reçut le dernier coup presque en même temps que la Pologne, pour laquelle elle avait été organisée. Elle avait été bien souvent sur le point d'être surprise; elle avait échappé pourtant à la coalition des curiosités intéressées, lorsqu'en 1773 Louis XV écrivait assez effaré : « Le secret est presque découvert; il faut qu'il y ait eu un traître ou un canard privé. » Le duc d'Aiguillon avait mis la main sur ce qu'il appelait une vaste conspiration, à laquelle auraient été affiliés Dumouriez, qui avait été envoyé en Suède après être allé en Pologne, Favier, le comte de Broglie lui-même. Favier et Dumouriez furent mis à la Bastille; mais on ne put rien leur arracher, et le roi fit mettre les prisonniers en liberté. Louis XV était à peine remis de cette alerte, qu'il se voyait pris d'une bien autre façon. Ce n'était plus en France cette fois, ce n'était plus à ses ministres ou à ses favorites qu'il avait affaire. Le prince de Rohan, alors ambassadeur à Vienne, avait trouvé le moyen d'arriver jusqu'au cabinet du premier ministre de Marie-Thérèse, M. de Kaunitz, de lire dans ses papiers les plus intimes, et là il avait fait une étrange découverte : il s'était aperçu que la cour de Vienne était parvenue à se procurer, à déchiffrer toute la correspondance du gouvernement français,

même la correspondance secrète, qui avait été, disait-on, un des motifs de la conduite de l'Autriche dans les affaires de Pologne. Ce qui achève le tableau, c'est que d'un côté le prince de Rohan surprenait tous les secrets de M. de Kaunitz, tandis que d'un autre côté M. de Mercy, ambassadeur d'Autriche à Paris, surprenait toutes les révélations du prince de Rohan et avertissait Vienne. C'était une jolie diplomatie! Le roi se sentit atterré. Sa dernière lettre est pour suspendre toute la correspondance. « A Vienne, on a découvert le chiffre avec Durand, écrit-il, et toute sa correspondance y est découverte avec le comte de Broglie. C'est le prince Louis qui me le mande secrètement. » Mais Louis XV ne vécut pas assez pour subir jusqu'au bout l'humiliation de voir tous ses petits secrets livrés à l'indiscrète curiosité de la France et de l'Europe. Quelques jours après, le 10 mai 1774, il était mort. L'instrument périssait avec l'œuvre pour laquelle il avait été fait et avec le règne.

La politique de la France est passée à bien des momens par bien des épreuves. Ce moment du XVIII[e] siècle est peut-être le plus cruel, parce que c'est celui où les revers ont le moins de grandeur, où ils ne gardent pas même ce je ne sais quoi d'excitant qui est quelquefois la compensation des défaites imméritées. Il y a dans cette histoire plusieurs traits essentiels. On voit une politique secrète faisant la guerre à la politique officielle, la politique ostensible détruisant tout ce que peut faire la politique secrète, — l'une et l'autre conduisant à une impuissance définitive à travers des déceptions qui vont en se multipliant et en grandissant. Cette histoire montre encore qu'il y a quelque chose de pire qu'une erreur de politique, dont on se relève après tout : c'est l'absence de politique, c'est l'indécision érigée en système, parce qu'alors tout marche au hasard, tout se fait à contre-temps, et que les impatiences de l'orgueil blessé qui devancent l'occasion sont aussi dangereuses que les apathies qui la laissent passer. Un dernier trait enfin les résume tous et apparaît, non à la décevante lumière des théories, mais à l'irrésistible clarté des faits : je veux dire l'incurable faiblesse de la puissance absolue qui n'est même pas sûre de pouvoir le bien quand elle le veut, qui ne trouve dans ses fautes qu'un aiguillon l'excitant à des fautes nouvelles, et qui ne peut réparer les désastres qu'elle accumule. Il n'y a que la liberté qui guérit les blessures qu'elle fait ou les blessures que font les autres régimes, qui porte en elle-même la force de se rectifier, qui, dans les momens où tout s'affaisse et s'obscurcit, ranime la virilité d'une nation, et remet cette nation sur le droit chemin où elle retrouve, avec ses libres allures, le sentiment de son devoir, l'énergie des saines aspirations.

CHARLES DE MAZADE.

LES

GLACIERS ACTUELS

ET LA PÉRIODE GLACIAIRE.

I.

LES GLACIERS ACTUELS.

Il est une étude qui date de vingt-cinq ans à peine : c'est celle des glaciers, de leurs phénomènes, de leur rôle dans la nature, de leur ancienne extension au-delà des chaînes de montagnes et des régions polaires où ils sont confinés actuellement. En 1847, nous avons publié dans la *Revue* un article où nous exposions les résultats de travaux dont les plus anciens à cette époque ne remontaient pas à dix ans; ils étaient déjà nombreux et suffisans pour montrer le rôle considérable que les glaciers ont joué dans l'histoire de la terre, lorsque, dépassant leurs limites actuelles, ils se sont avancés dans les plaines de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Les changemens qu'ils ont amenés dans le relief et la configuration du sol étaient d'autant plus intéressans à constater que leur extension est le dernier grand phénomène cosmique dont notre globe ait été le théâtre.

L'importance que les anciens glaciers prenaient en géologie ramena l'attention des savans vers les glaciers actuels. Considérés jadis comme limités aux Alpes et aux Pyrénées, méconnus dans les régions polaires, où les navigateurs les appelaient des montagnes de glace (*ice bergs*), sans soupçonner leur analogie avec les glaciers de

la Suisse et de la Savoie, ils avaient à peine fixé l'attention des géologues et des physiciens. L'historien des Alpes, de Saussure, ne les avait pas étudiés spécialement, et s'était borné à l'observation sans recourir à l'expérience. Venetz et Charpentier, après avoir reconnu qu'ils étaient jadis descendus dans les vallées habitées de la Suisse, les observèrent avec plus de soin; mais l'étude expérimentale des glaciers date des mémorables séjours de MM. Agassiz, Desor et Vogt sur le glacier de l'Aar, de 1840 à 1845, de ceux de M. James Forbes sur la mer de glace de Chamonix et des travaux de leurs continuateurs, MM. Dollfus-Ausset, Hopkins, Tyndall, Ed. Collomb, John Ball, etc. Ce sont les résultats de ces recherches que je vais essayer d'exposer dans la première partie de cette étude; la seconde sera consacrée à l'ancienne extension des glaciers. Ces recherches s'enchaînent étroitement entre elles, car c'est la connaissance des glaciers alpins et de l'action qu'ils exercent sur les vallées dans lesquelles ils se meuvent qui nous permettra de retrouver leurs traces loin des montagnes où ils sont confinés maintenant. Appliquant à cette étude le principe fécond des causes actuelles, inauguré par Constant Prévost et si heureusement développé par sir Charles Lyell, nous constaterons que les glaciers gigantesques de la période de froid étaient identiques dans leurs phénomènes et dans leurs effets aux glaciers actuels. Sauf les dimensions, rien n'a changé. Le concours de toutes les sciences physiques et naturelles est nécessaire à l'intelligence de ces phénomènes. Je ferai tous mes efforts pour être compris du lecteur qui aborde ce sujet pour la première fois; mais j'ose engager les personnes qu'il intéresse plus spécialement à relire l'article du 1er mars 1847, car je ne saurais le reproduire en entier, et je dois me borner à choisir les faits les plus importans et à rappeler les définitions les plus essentielles à l'intelligence du sujet.

I. — DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES GLACIERS.

Les glaciers sont des fleuves de glace, émissaires des champs de neiges éternelles qui couronnent les hautes montagnes ou assiégent les pôles; ils sont semblables à deux des plus grands fleuves du monde, le Nil et le Saint-Laurent, qui prennent leur source dans de vastes lacs intérieurs dont ils versent les eaux dans la mer. La longueur et l'extension des glaciers varient suivant la latitude. Dans les zones chaudes ou tempérées du globe, ils n'existent que dans les grandes chaînes des montagnes, et sont relégués dans les hautes vallées qui aboutissent aux cirques et aux cols voisins des sommets les plus élevés. Tels sont les glaciers des Alpes, des Pyrénées, du

Caucase, de l'Himalaya, du Thibet et des Cordillères. Dans les pays froids, la Norvége, la Laponie, la Nouvelle-Zélande ou la Terre-de-Feu, des montagnes relativement peu élevées sont chargées de glaciers. Enfin les terres les plus rapprochées de l'un et l'autre pôle, le Spitzberg, le Groënland, l'Amérique boréale, qui entourent le pôle nord, les terres Adelie, Victoria et Graham, que les navigateurs ont signalées autour du pôle sud, dorment ensevelies, pour ainsi dire, sous un manteau de glaces : non-seulement elles remplissent les vallées, mais elles recouvrent encore les plateaux et s'étendent dans les plaines jusqu'au bord de la mer.

Réservoirs d'eau inépuisables, les glaciers des montagnes sont la source des plus grands fleuves de l'Europe et de l'Asie, tels que le Rhin, le Rhône, le Pô, la Garonne, le Gange, l'Indus, etc. Loin de tarir pendant l'été comme les rivières alimentées par des sources, ces fleuves roulent des eaux d'autant plus abondantes que la chaleur est plus forte et partant la fusion de la glace plus rapide. Les glaciers permanens des deux pôles et les glaces flottantes qu'ils versent dans l'océan jouent un rôle plus important encore : ils sont les régulateurs de la météorologie terrestre. Sous l'influence des chaleurs de la zone torride, des courans aériens s'élèvent et se propagent en s'abaissant peu à peu jusqu'aux deux pôles; c'est le courant tropical. Refroidi au contact des glaces éternelles qui les assiégent, ce fleuve aérien revient sous le nom de contre-courant polaire rafraîchir les régions tempérées des deux hémisphères. L'étude des glaciers forme donc un des chapitres les plus intéressans de la géographie physique : de là les nombreuses études dont ils ont été l'objet de la part des voyageurs, des géologues et des physiciens.

Nous avons dit que la grandeur de ces fleuves de glace variait prodigieusement. Dans les montagnes des zones tempérées, elle est proportionnelle à la hauteur et à la configuration des massifs, dans les régions arctiques à la nature du climat, dans les unes et dans les autres à l'abondance des chutes de neige pendant la saison froide et à la température de l'air pendant l'été.

On distingue deux variétés de glaciers. Sur les contre-forts peu élevés parallèles aux grands massifs alpins et sur la chaîne centrale des Pyrénées, on aperçoit de petits glaciers, nichés dans des cavités tournées vers le nord, qui ont à peine la superficie de nos places publiques. Je citerai, comme un exemple connu de beaucoup de touristes, le petit glacier qui se trouve à 70 mètres au-dessous du sommet du Faulhorn dans le canton de Berne, à quelques minutes de l'hôtel d'où l'on jouit d'une si belle vue sur les Alpes bernoises. En septembre 1841, la surface de ce glacier, élevé de 2,610 mètres au-dessus de la mer, n'était que de 1,300 mètres carrés; de Saussure

a désigné ces petits amas de glace sous le nom de *glaciers de second ordre.*

Dans les Pyrénées, moins élevées que les Alpes et situées sous une latitude plus méridionale, les glaciers n'atteignent pas les vallées et restent suspendus aux flancs des plus hautes montagnes. Les plus grands sont ceux du Vignemale, de Crabrioules, du Mont-Perdu et de la Maledetta : ils rentrent dans la catégorie des glaciers de second ordre. Dans la grande chaîne des Alpes on trouve la mer de glace de Chamonix, qui a 12 kilomètres de long. Le glacier d'Aletsch débouche dans le Valais près de Viége après un parcours de 24 kilomètres; celui de l'Aar dans les Alpes bernoises en a 8, sur une largeur maximum de 1,450 mètres. Des mesures très approximatives de la puissance du glacier de l'Aar ont permis à M. Desor d'en évaluer le volume à 2 milliards 400 millions de mètres cubes de glace; le volume de celui d'Aletsch serait de 22 à 24 milliards. L'extrémité inférieure des quatre glaciers des Alpes qui descendent le plus bas, savoir celui de Grindelwald inférieur, des Bossons, d'Aletsch et de la Brenva, est à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Dans l'Himalaya, l'élévation des massifs compense l'influence de la latitude (30° latitude sud), et d'immenses glaciers descendent jusqu'à 3,000 mètres au-dessus de la mer. Le capitaine Montgomerie a mesuré le glacier de Baltoro dans la vallée de Brahaldo; il a 58 kilomètres de long sur une largeur de 2 à 4 kilomètres. Le glacier de Biafo est un fleuve de glaces de 103 kilomètres de long. Dans l'Himalaya occidental, le capitaine Godwin Austen a parcouru le glacier qui descend du Mooztagh et donne naissance au puissant affluent de l'Indus appelé Shiggar : il a 58 kilomètres de long comme celui de Baltoro. Ces dimensions n'ont rien de surprenant, si l'on réfléchit que le col le plus voisin par lequel les voyageurs passent à Yarkand, dans la petite Boukharie, est à 5,400 mètres au-dessus de la mer, et que le pic de Karakorum, le sommet culminant du massif, s'élève à 8,460 mètres, c'est-à-dire 2,650 mètres plus haut que le Mont-Blanc. Auprès de ces fleuves de glace, ceux des Alpes sont des ruisseaux, et les sommets qui les dominent de modestes montagnes. En Asie, tout est colossal; l'Europe est une miniature.

Les montagnes du Caucase en sont une nouvelle preuve; elles commencent à être connues par les voyages de Parrot, Kholenati, Abich, Meyer et Ruprecht. L'élévation de leurs sommets égale celle des Alpes : l'Elbrus la surpasse, il a 5,420 mètres d'élévation, le Kasbeck 4,677 mètres, le Didi-gwerdi 3,560. De puissans glaciers s'avancent jusque dans les vallées cultivées et habitées du pays.

Néanmoins ils descendent moins bas qu'en Suisse et en Savoie. La hauteur moyenne au-dessus de la mer de l'extrémité inférieure de huit glaciers des montagnes du Caucase est, d'après les mesures de MM. Kholenati et Ruprecht, de 2,185 mètres. Ces glaciers présentent tous les accidens de ceux des Alpes, et donnent naissance à de grands fleuves tels que le Wilbat-don, le Samu, le Sulak, dont les noms même sont inconnus en Europe.

La chaîne de montagnes qui forme l'arête de la péninsule scandinave est peu élevée; mais, le climat étant froid et humide, de grands glaciers descendent vers la côte norvégienne. Le plus long de tous paraît être celui de Lodal, sous le 61e degré de latitude. Il a 9 kilomètres de long sur 700 ou 800 mètres de large, et s'arrête à 580 mètres au-dessus de la mer. L'escarpement terminal de celui de Nygaard n'est qu'à 340 mètres d'altitude; il provient d'une montagne dont la hauteur ne dépasse pas 1,640 mètres. Même sous le 70e degré, au fond du golfe de Jöckul, les glaciers s'arrêtent avant de toucher le bord de la mer; mais en Islande (lat. 64°) et dans l'île de Jan Mayen (lat. 70°, long. 10° O.) ils atteignent le niveau de l'Océan-Glacial (1). Enfin au Spitzberg (lat. 77° à 81°) toutes les vallées sont comblées par des glaciers qui non-seulement descendent jusqu'à la côte, mais s'avancent au-delà du rivage jusqu'à ce que l'extrémité qui surplombe la mer, n'étant plus soutenue à la marée basse, s'écroule dans les flots : l'escarpement de ces masses agglomérées, tourné vers le large, forme un mur de glace ayant jusqu'à 10 kilomètres de front. L'un d'eux, celui de Bellsound, que j'ai étudié en 1838, avait, d'après les mesures des officiers de la *Recherche*, 18 kilomètres de long sur 5 kilomètres de large. Les montagnes du Spitzberg, dont l'altitude varie de 500 à 1,200 mètres, sont pour ainsi dire enterrées dans la glace; leurs pointes seules restent visibles et ont mérité à l'île le nom que les Hollandais lui ont donné. Ces glaciers sont les émissaires d'un réservoir immense qui occupe tout le centre de l'île : aussi le Spitzberg réalise-t-il la conception d'un pays de montagnes entièrement envahi par les glaciers. Les sommets les plus élevés percent seuls le manteau de glace sous lequel la contrée tout entière est ensevelie. Toutefois entre les vallées qui débouchent dans la mer et dans les parties plates il existe des espaces où la neige disparaît pendant l'été et où croissent quelques humbles plantes, enfans perdus de la flore continentale. Il en est de même au Groënland; mais celui-ci, ayant seulement un vaste plateau intérieur sans hautes montagnes, nous fournit l'exemple d'un pays peu accidenté où les conditions climatériques suffisent pour

(1) Voyez, sur l'île Jan Mayen, la *Revue* du 15 août 1863.

qu'il soit recouvert tout entier d'un manteau de glace. Quinze grands glaciers, émissaires du réservoir central, ont été observés par les navigateurs de la baie de Baffin le long de la côte du Groënland. Chacun d'eux, si l'on remonte à son origine, a environ 400 mètres de long, et surplombe la mer de 50 mètres au moins; mais comme le glacier plonge dans la mer, souvent très profonde, il en résulte que la hauteur totale de l'escarpement est de 350 à 450 mètres. Ce sont ces escarpemens qui, démolis par les vagues, donnent naissance à ces énormes glaces flottantes de la baie de Baffin, dont la hauteur surpasse souvent celle de la mâture des navires. Au Spitzberg au contraire, la température de la mer réchauffée par le *gulf-stream* étant supérieure à zéro pendant l'été, le glacier fond au contact de l'eau, et l'escarpement du glacier se réduit à la portion qui s'élève au-dessus de la mer : aussi les glaces flottantes, n'ayant que 4 ou 5 mètres de hauteur, dépassent-elles à peine le bastingage des navires. Les plus grands glaciers du Groënland sont ceux de la baie de Melville, par 76 degrés de latitude, et le plus grand du monde entier, le glacier de Humboldt, se trouve dans le détroit de Smith, au nord de la baie de Baffin; il s'étend le long de la mer du 79e au 80e de latitude, sur une longueur de 111 kilomètres. C'est auprès de ce glacier que le docteur Kane, commandant le brick américain *Advance*, séjourna pendant les deux hivers de 1854 et 1855 (1). Il en décrit l'escarpement terminal comme un escalier gigantesque de 90 mètres de haut. Les premières marches s'appuyaient sur le rivage, sur la mer et sur des îles voisines de la terre. A la fin d'avril, ce glacier semblait déjà en mouvement; sa surface était parcourue par des filets d'eau, résultat de la fusion; ces filets, se réunissant entre eux, formaient des ruisseaux, puis de petites rivières qui tombaient en cascades dans la mer; en même temps des masses de glace se détachaient et s'écroulaient; les unes s'entassaient sur les gradins dont nous avons parlé, les autres se précipitaient dans les flots, et formaient de longs convois de glaces flottantes qui dérivaient lentement vers l'Océan-Polaire.

Des glaciers semblables, quoique moins grands, existent çà et là dans cet archipel de grandes îles et de promontoires découpés qui s'étend de la baie de Baffin au détroit de Behring, c'est-à-dire de l'Océan-Atlantique à l'Océan-Pacifique. Dans la baie de Kotzebue, au nord-ouest du détroit de Behring, Seemann, naturaliste de l'*Hérald*, observa en 1850 un glacier qui présentait une particularité bien remarquable. Au-dessus de l'escarpement terminal du glacier, les marins anglais virent avec surprise une masse argileuse

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1866.

épaisse de 1 à 7 mètres reposant immédiatement sur la glace : elle était surmontée d'une couche de tourbe portant une végétation luxuriante d'arbrisseaux, tels que des saules, des bruyères et des plantes herbacées appartenant aux genres *Carex*, *Polygonum*, *Senecio*, etc., entremêlées de mousses et de lichens. Cette tourbière recouvrant un glacier est une date géologique. Elle montre déjà que cette glace date de plusieurs siècles; mais il y a plus : dans les parties éboulées de la terre argileuse, Seemann et ses compagnons recueillirent de grands ossemens d'éléphant, de cheval, d'élan, de renne et de bœuf musqué (1). Une des défenses de l'éléphant avait 4 mètres de long et pesait 79 kilogrammes. Il ne faut pas oublier que cet éléphant ou mammouth est un animal fossile, une espèce perdue qui ne se trouve plus vivante dans l'hémisphère boréal. Ainsi donc cette glace était contemporaine de l'éléphant et même antérieure à lui; ce glacier appartient non pas à l'époque actuelle, mais à celle où les glaces du nord et celles de nos montagnes s'étendaient sur une grande partie de l'Europe et de l'Amérique : c'est un glacier fossile. Les eaux, résultat de la fusion des neiges, ont déposé à la surface de ce glacier la couche d'argile, — qui n'est probablement autre chose que la boue impalpable qui résulte du broiement des roches par la glace, — et charrié en même temps des ossemens d'éléphans, de rennes et de bœufs musqués qui avaient péri dans le voisinage. Quelques mousses se sont établies sur cette argile toujours humide; avec le temps, elles se sont converties en tourbe, sur laquelle ont paru plus tard les végétaux amis du sol spongieux des tourbières. Protégée par cette couche de terre, la glace n'a jamais fondu, même superficiellement, et s'est conservée comme les rochers les plus réfractaires aux influences atmosphériques.

Traversons le détroit de Behring et passons en Asie. Nous trouvons des glaciers dans les montagnes du Kamtschatka, mais il n'en existe pas un seul tout le long de la côte sibérienne baignée par la Mer-Glaciale. Le fait, constaté par un savant voyageur russe, Middendorff (2), est assez difficile à expliquer. L'absence de montagnes, la disparition de la neige pendant l'été relativement chaud de ces contrées, la sécheresse de l'air, telles sont les causes que l'on peut invoquer; mais l'ensemble seul de ces influences explique l'absence des glaciers, car dans l'Altaï, chaîne située sous le 50e degré, l'air est sec et des glaciers s'y maintiennent : on en retrouve aussi à la Nouvelle-Zemble, grande île située au nord de la Sibérie, sous le 75e degré de latitude.

(1) Seemann, *Botany of the voyage of H. M. S. Herald*, 1852.
(2) *Sibirische Reisen*, t. IV, p. 439.

Nous venons de donner une idée de la distribution des glaciers arctiques; ils forment autour du pôle boréal une calotte interrompue seulement dans le nord du continent asiatique. Le pôle sud est également entouré de glaciers, mais dans cette région la mer domine; les terres sont rares, ce sont des îles ou des fragmens de continens incomplétement connus. L'on sait néanmoins, par les voyages de Weddel, de d'Urville et de James Ross, que les terres voisines de ce pôle sont couvertes de glaciers qui descendent jusqu'à la mer et y versent des glaces flottantes dont les dimensions sont égales à celles de la baie de Baffin. Plus au nord, des glaciers existent à la Terre-de-Feu et le long du détroit de Magellan. Dans le sud du Chili, par le 46e degré de latitude, l'illustre naturaliste Charles Darwin en a vu qui descendaient jusqu'au rivage. Ces glaciers américains sont peu connus. Cependant un peintre allemand célèbre par ses vues du Nouveau-Monde, Rugendas, a admirablement reproduit les glaciers de Cerro da Tolosa, entre Sant-Iago et Mendoza. Situés par 33° 45′ de latitude sud et à 3,900 mètres au-dessus de la mer, ils occupent de larges ravins qui découpent les sommets volcaniques de la Cordillère. J'ai reçu aussi de M. d'Acosta une roche polie et striée par un des glaciers situés dans la Sierra-Santa-Marta (république de la Nouvelle-Grenade), à 12 degrés au nord de l'équateur.

Grâce aux explorations des Drs Haast et Hector et au séjour du Dr Hochstetter, géologue de la commission scientifique embarquée à bord de la frégate autrichienne la *Novarra*, nous pouvons donner plus de détails sur les glaciers de la Nouvelle-Zélande. Cet archipel se compose de deux îles comprises entre le 34e et le 47e degré de latitude sud. Une chaîne de hautes montagnes longe la côte occidentale de l'île la plus australe du 42e au 44e degré; elle présente des sommets, tels que le mont Cook, le mont Tyndall, le mont Arrowsmith, qui s'élèvent de 3,000 à 4,400 mètres au-dessus de la mer. Ces montagnes sont couvertes de neiges éternelles, et des glaciers semblables à ceux des Alpes descendent en moyenne jusqu'à 1,240 mètres au-dessus de la mer. Ainsi le glacier de la Clyde, qui a 4 kilomètres de long, s'arrête à 1,250 mètres d'altitude; son escarpement terminal mesure 40 mètres de haut. Le glacier de Tasman a 16 kilomètres de long sur 2,500 mètres de large. Quoique plus rapprochés de l'équateur, ces glaciers, moins longs que ceux des Alpes, descendent cependant aussi bas. A leur extrémité inférieure, ils sont entourés d'une végétation toute spéciale. Des hêtres (*Fagus fusca*), des espèces de conifères des genres *Podocarpus*, *Dammara*, *Phyllocladus* et *Dacridium* et des arbrisseaux appartenant aux groupes *Coriaria*, *Panax* et *Aralia* croissent au con-

tact de la glace; mais à quelques centaines de mètres au-dessous on trouve des forêts à physionomie tropicale, composées de palmiers, de fougères arborescentes, de *Dracaena*, de *Metrosideros*, et de même que nous voyons le chanvre et le lin prospérer dans le voisinage des glaciers de la Suisse, de même le lin de la Nouvelle-Zélande (*Phormium tenax*) végète vigoureusement près des glaciers de nos antipodes. Deux grandes espèces de perroquets (1) troublent seuls de leurs cris perçans le silence de ces régions inhabitées, où naissent les rivières torrentielles de ces îles. A défaut d'observations directes, cette végétation dénote un climat temperé, humide, des étés d'une chaleur modérée suivis d'hivers sans gelées dans les plaines et sur les plateaux peu élevés. Ce climat, analogue à celui de l'Angleterre, est favorable à l'accroissement des glaciers. Les neiges abondantes qui tombent en hiver réparent largement les pertes subies pendant l'été. La distribution géographique des glaciers nous étant connue, passons à l'étude des phénomènes qu'ils présentent.

II. — PROGRESSION DES GLACIERS.

J'ai comparé les glaciers à des fleuves de glace; en effet, ces masses, qui semblent l'emblème de l'immobilité, sont animées d'un mouvement de progression pareil à celui de nos cours d'eau. Les montagnards des Alpes avaient remarqué depuis longtemps que les blocs de pierre qui recouvrent leur surface ne restaient pas à la même place, mais qu'ils étaient transportés vers la plaine sur le dos du glacier. De Saussure, Charpentier, l'évêque Rendu, ont noté des faits de ce genre. La science réclamait des mesures précises; elles furent faites successivement sur le glacier de l'Aar par MM. Agassiz et Desor, sur la mer de glace de Chamonix par MM. J. D. Forbes et J. Tyndall. On s'assura que les glaciers progressaient comme une rivière qui coule d'autant plus vite qu'elle est plus profonde, et dont le courant est plus rapide au milieu que sur les bords, à la surface qu'au fond. Quelques chiffres fixeront les idées. En un an, au niveau du pavillon de M. Agassiz, le glacier de l'Aar avance en moyenne de 71 mètres au milieu, de 33 mètres sur les bords. Vers l'extrémité inférieure, la vitesse de progression se ralentit au point de n'être plus que de 39 mètres; elle s'accélère un peu vers le haut, où le glacier parcourt annuellement un espace de 75 mètres. La mer de glace de Chamonix, en face du Montanvert, progresse annuellement de 147 mètres environ. Le mouve-

(1) *Nestor notabilis* et *N. Esslingii.*

ment est plus rapide dans la saison chaude que dans la saison froide et atteint son maximum au commencement de l'été. En août 1846, je me suis assuré avec M. Otz, sur le même glacier de l'Aar, à l'aide d'un théodolite placé sur un rocher et d'une règle divisée fixée au milieu du glacier, que cette progression ne se faisait pas par saccades; elle était uniforme et de 173 millimètres en vingt-quatre heures. Sur la mer de glace de Chamonix, en face de Tré-la-Porte, M. Tyndall a constaté un avancement de 508 millimètres par jour.

A côté de ces preuves géométriques, il existe des preuves indirectes de la progression des glaciers qui ne sont pas moins probantes. En 1788, de Saussure séjourna seize jours sur le col du Géant à 3,360 mètres au-dessus de la mer pour étudier la météorologie des régions supérieures de l'atmosphère : il redescendit le 19 juillet avec son fils à Courmayeur; mais les guides revinrent directement à Chamonix, et l'un d'eux, le nommé Couttet, laissa au pied de l'Aiguille-Noire une grande échelle désormais inutile. En 1832, M. Forbes trouva des fragmens de cette échelle sur la mer de glace en face des cascades du glacier appelé les *Moulins*. Dans l'espace de quarante-quatre ans, ces fragmens, descendus depuis la base de l'Aiguille-Noire, avaient parcouru 4,050 mètres mesurés sur la carte du capitaine Mieulet, ou 94 mètres par an. Le 18 août 1845, je trouvai moi-même sur la moraine venant de cette aiguille, au-dessous du glacier de Charpoua, le pied gauche de cette échelle percé de deux trous correspondant aux deux derniers échelons. D'après mon calcul, ce fragment avait parcouru une longueur de 4,420 mètres en cinquante-sept ans, ou 87 mètres par an. On voit qu'il existe entre ces résultats l'accord le plus satisfaisant qu'on puisse espérer dans des calculs de ce genre.

Voici un autre fait presque contemporain. Le 29 juillet 1836, un voyageur partait du Montanvert avec le guide Devouassou pour aller au *Jardin*, îlot couvert de plantes au milieu du glacier de Talèfre. Le guide portait un havre-sac appartenant à l'hôtel du Montanvert et contenant du vin, du pain et du fromage. Après avoir passé le rocher dit le *Couvercle*, le guide marchait sur le bord du glacier de Talèfre, dont les crevasses étaient couvertes de neige : tout à coup les deux pieds lui manquent à la fois, et il tombe dans une de ces crevasses sous les yeux du voyageur stupéfait : celui-ci l'appelle vainement, le croit perdu et retourne au Montanvert. Le guide n'était qu'étourdi, et après s'être débarrassé de son havre-sac il fit avec son couteau des trous dans les parois de glace et parvint à remonter à la surface. Le 23 juillet 1846, M. Forbes retrouva le havre-sac déchiré, mais contenant encore un mouchoir et un fragment de bouteille, au-dessous du point où le glacier de Talèfre se réunit à la mer

de glace. Ce havre-sac fut reconnu par plusieurs guides qui l'avaient porté et par son ancien propriétaire. En dix ans, ce sac, abandonné au fond d'une crevasse, était descendu avec la cascade du glacier de Talèfre, et avait apparu 340 mètres plus bas à la surface, par suite de la fonte superficielle du glacier.

Les catastrophes dont les Alpes sont quelquefois le théâtre fournissent aussi à la science des faits qu'elle ne saurait négliger. Le 18 août 1820, le Dr Hamel et deux Anglais partent de Chamonix pour faire l'ascension du Mont-Blanc. Le temps n'était pas favorable, on attendit pendant vingt-quatre heures aux rochers des *Grands-Mulets*. Malgré l'avis des guides, le docteur insista pour partir. On arrive au grand plateau, et prenant le chemin plus court, mais plus dangereux, que de Saussure avait suivi, on s'élève le long de l'escarpement vers le sommet. Le vent était violent. Tout à coup un craquement épouvantable se fait entendre, une avalanche se détache et entraîne cinq guides; trois disparaissent dans une crevasse, et la neige qui descendait avec eux, tombant en cascade dans le gouffre, les ensevelit vivans au fond de l'abîme. Deux seulement, arrêtés miraculeusement au bord de la *rimaye* se dégagent. Tout secours était inutile, et les survivans redescendirent désespérés à Chamonix. Quarante ans après, le 15 août 1861, on retrouva encore engagés dans la glace au pied du glacier des Bossons quelques ossemens, un chapeau de feutre et une lanterne écrasée. Deux survivans du désastre, vieillards octogénaires, reconnurent à la couleur des cheveux et à d'autres indices quels étaient les deux guides dont les os avaient ainsi revu la lumière. On peut estimer à 3,500 mètres environ la différence de niveau des deux points où les guides ont péri et où leurs restes ont été retrouvés. L'avenir sera témoin d'une démonstration moins tragique et tout aussi probante. Quand nous quittâmes le grand plateau du Mont-Blanc le 1er septembre 1844, mon ami Auguste Bravais et moi, nous laissâmes enfoncés dans la neige les deux montans et la traverse de la tente qui nous avait abrités, ainsi que les longues chevilles de bois qui maintenaient la toile. Un jour sans doute, vers 1880, un touriste verra ces montans gisant à la surface du glacier des Bossons, et quelque vieux guide se rappellera que trente-six ans auparavant de jeunes Français avaient dressé leur tente sur le grand plateau, à 4,000 mètres au-dessus de la mer, pour se livrer à une série d'observations météorologiques, comme jadis de Saussure avait séjourné sur le col du Géant (1).

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1865.

III. — THÉORIES DE LA PROGRESSION DES GLACIERS.

La progression des glaciers étant un fait incontestable, voyons comment elle peut s'expliquer. Plusieurs théories avaient été proposées : soumises à l'épreuve expérimentale, elles durent être successivement abandonnées. Une seule survécut, et régna quelque temps sans partage : c'est celle de M. J. Forbes, que les Anglais appellent théorie de la viscosité (*viscous theory*).

« La glace, disait M. Forbes, n'est point une matière dure, rigide, incompressible; c'est un corps plastique, comparable à du miel, de la mélasse, du goudron ou de la poix semi-liquide. En effet, le glacier ne se moule-t-il pas dans le lit de rocher qui l'enserre? Que ce lit se rétrécisse, le glacier se contracte, s'étire et franchit le détroit. Presque tous les grands glaciers de la Suisse offrent des exemples de ces rétrécissemens. A Chamonix, le glacier de Talèfre passe à travers un étroit défilé compris entre la montagne du Couvercle et le promontoire de l'aiguille de Talèfre, qui aboutit à la Pierre de Béranger (1). Le défilé n'a que 600 mètres d'ouverture; mais au-dessus la largeur du glacier est de 4,200 mètres. Il faut donc que la glace soit plastique pour qu'elle puisse passer à travers cette étroite filière dans laquelle son diamètre se réduit au septième de ce qu'il était auparavant. Le glacier du Géant franchit une cluse semblable entre le petit Rognon et l'Aiguille-Noire. Le glacier du Mont-Dolent s'épanouit pour ainsi dire dans le val Ferret en débouchant d'un couloir étroit qui semble lui fermer l'accès de la vallée. Le glacier inférieur de Grindelwald contourne le promontoire de la Stieregg, celui de Zermatt se moule sur les flancs du Riffelberg : ainsi donc les glaciers se comportent comme les substances plastiques et semi-fluides dont nous avons parlé. »

M. Forbes invoquait un autre argument.

Quand on contemple d'une certaine hauteur un glacier peu tourmenté et dont la surface n'est pas couverte de débris tombés des montagnes voisines, on aperçoit sur la glace des lignes noires formant des courbes paraboliques ou ogivales dont la convexité est tournée en aval. Ces lignes, que les Anglais désignent sous le nom de *bandes sales* (*dirt bands*), sont très visibles sur la mer de glace de Chamonix, le glacier inférieur de Grindelwald et presque tous les grands glaciers de la Suisse. M. Forbes considère ces bandes comme analogues à celles que l'on remarque sur de la poix liquide lorsqu'elle coule lentement, ou même sur les ruisseaux de nos villes

(1) Voyez les belles cartes du Mont-Blanc du capitaine Mieulet ou de M. Reilly.

lorsque leur cours est ralenti par un obstacle; on voit alors les impuretés qui les recouvrent former des anses ou courbes paraboliques semblables à celles qu'on observe sur les glaciers. M. Forbes crut trouver une éclatante confirmation de sa théorie lorsqu'il revit ces bandes sur l'extrémité des coulées de lave du Vésuve, et en effet je les ai vues, comme lui, en 1852, nettement dessinées sur une coulée de lave qui descendit pendant l'année 1819 du côté de Pompéi.

Tous ces faits sont vrais, mais l'explication donnée par M. Forbes ne l'est pas. En effet, 1° la constitution moléculaire de la glace n'est pas homogène comme celle d'un corps visqueux tel que le goudron et la mélasse, dont les particules sont unies les unes aux autres : la glace des glaciers est fissurée et se compose de fragmens de glace enchevêtrés les uns dans les autres, mais séparés par des espaces capillaires remplis d'eau; 2° un corps visqueux a une densité uniforme dans toutes ses parties. La glace des glaciers se compose de bandes alternatives de glace blanche remplie de bulles d'air et de glace bleue plus dense parce qu'elle en est presque entièrement dépourvue. La structure de la glace des glaciers est donc fort différente de celle des corps visqueux. Voyons si ces corps, quand ils coulent dans un canal comparable au couloir où se meut le glacier, se comportent comme celui-ci. La pente de ces couloirs n'est pas uniforme : elle change souvent et presque toujours brusquement; dans ce cas, le glacier se crevasse, mais la partie inférieure ne se sépare pas de la partie supérieure, la masse reste toujours continue. Si au contraire on fait couler un corps visqueux sur un plan dont l'inclinaison change subitement, la partie inférieure coulera *plus vite* que la supérieure et s'en séparera. Il y a plus : si les glaciers étaient des masses visqueuses, ils descendraient d'autant *plus rapidement* que la pente est plus forte. Or l'expérience prouve le contraire. Ainsi M. Desor a trouvé que le petit glacier du Grünberg, affluent de celui de l'Aar, descend sur une pente de 30 à 50 degrés avec une vitesse de 22 mètres par an, tandis que celui de l'Aar, dont la pente moyenne est de 4 degrés seulement, avance de 77 mètres en une année. En 1846, du 13 au 31 août, ce petit glacier avait progressé d'après mes mesures de 2^{m},22, tandis que le glacier de l'Aar avait marché de 2^{m},94 dans le même espace de temps. Ces faits étaient inconciliables avec la théorie de la viscosité. M. Hopkins s'en aperçut le premier en appliquant le calcul à la marche des glaciers; mais il était réservé à un physicien anglais, déjà célèbre, quoique jeune encore, M. John Tyndall, de perfectionner la théorie du mouvement des glaciers par ses observations et par ses expériences.

La glace des glaciers n'est point visqueuse ni semi-liquide; mais elle est compressible et plastique. Nous savons tous, en nous rappelant nos souvenirs d'enfance, que nous pouvions faire des balles avec de la neige, qui n'est que de la glace divisée : nous nous souvenons aussi que ces pelotes devenaient d'autant plus petites que nous les comprimions davantage. Pourquoi ces flocons de neige pouvaient-ils s'agglutiner de manière à former un corps solide? Pourquoi ce corps solide pouvait-il se comprimer, diminuer de volume et se modeler de manière à prendre la forme d'une boule, d'un homme, d'une maison? — Un grand physicien, Faraday, s'est emparé du fait dévoilé par le jeu d'enfant et lui a donné la valeur d'une expérience scientifique. Si dans de l'eau à zéro ou au-dessus de zéro vous mettez en contact des fragmens de glace et que vous les serriez l'un contre l'autre, ils s'agglutineront de nouveau, et si la pression est celle d'une machine hydraulique, c'est-à-dire équivalente à 40 ou 50 atmosphères, vous obtiendrez un morceau de glace compacte d'un très petit volume comparé à celui de l'ensemble des fragmens isolés; c'est ce phénomène que Faraday a désigné sous le nom de *regelation*, que nous traduirons en français par le mot *regel*. M. Tyndall a varié cette expérience : il remplit de fragmens de glace un cylindre creux en fonte et comprime fortement cette glace au moyen d'un cylindre plein qui entre exactement dans le premier; il obtient ainsi un cylindre de glace grisâtre, très dure et très compacte. Si l'on met ce cylindre dans un moule creux ayant la forme d'une lentille et qu'on le comprime de nouveau, il prendra la forme lenticulaire, et successivement on peut donner au même morceau toutes les formes imaginables, même celle d'une statue. La glace réduite en fragmens est donc compressible, ductile, malléable, et se transforme par la pression en un solide à texture homogène. — Ces expériences, répétées avec succès en France par M. Tresca, nous expliquent à la fois les pelotes de neige des enfans et la conversion de la neige en glace sous l'influence de la pression des parties supérieures des glaciers; elles nous font également comprendre la progression de ceux-ci. Pressé par le poids des parties supérieures, le glacier marche ou plutôt est poussé en avant. Sa masse plastique se moule sur la vallée qui la contient : arrivée à un rétrécissement, elle force le passage en s'étirant dans la filière, sous l'influence de la pression : en face d'un obstacle, elle se redresse, et la rapidité de la progression est en raison non pas seulement de la pente, mais de la masse, du poids des parties supérieures qui la favorisent et des obstacles qui la contrarient. Près d'un promontoire, elle est ralentie, et le glacier le contourne non pas d'une seule pièce, mais en se tordant pour ainsi dire sur lui-

même, de façon que la portion riveraine reste en arrière tandis que celle du milieu continue d'avancer.

Ce mode de progression nous explique la formation des crevasses qu'on observe toujours au pied des promontoires. En effet, considérons deux points du glacier, l'un situé près du rocher encaissant et un autre vers le milieu : ces deux points sont unis entre eux par une bande de glace continue; mais, le second point marchant plus vite que le premier, il en résulte une *tension*, et quand cette tension dépasse le degré d'élasticité de la glace, il y a rupture. C'est une crevasse qui se forme, et elle est, comme l'indiquent les lois de la mécanique, perpendiculaire à la ligne qui joint les deux points que nous avons considérés. Cette formation des crevasses est encore en opposition formelle avec la théorie de M. Forbes, qui assimile un glacier à un corps visqueux; un tel corps en contournant un promontoire ralentit sa marche, mais il ne se forme pas de solution de continuité dans sa masse, qui ne se crevasse ni ne se déchire.

Le phénomène du *regel* nous rend compte d'un autre fait matériel dont personne ne s'était avisé de chercher l'explication, et qui pourtant aurait dû exciter la surprise et provoquer les investigations des esprits réfléchis. Quand un glacier arrive à un point de la vallée où la pente devient subitement plus forte qu'elle ne l'était auparavant, alors il se précipite sur cette pente, se divise en prismes, en lames, en aiguilles, en cubes séparés par de profondes crevasses. Ce sont ces *cascades de glace* qui font l'admiration des touristes au glacier des Bois au-dessous du Montanvert, au glacier de Talèfre avant sa jonction avec la mer de glace, sur le glacier du Géant, entre l'Aiguille-Noire et celle de Blaitière, sur celui de Grindelwald inférieur, au-dessous de la Stieregg. Mais du moment que le glacier a franchi cette dénivellation, du moment que la pente est moins forte, la surface redevient unie, les crevasses moins nombreuses, et le glacier, infranchissable pour le voyageur dans les points où il forme cascade, est abordé sans crainte par les plus timides. La surface presque unie que les touristes traversent en allant du Montanvert au Chapeau est la même qui était décomposée en aiguilles sur les glaciers du Géant et de Talèfre, et cette même glace se déchirera, se divisera, se crevassera de nouveau sur le rocher fortement incliné du glacier des Bois, au pied duquel jaillit la source de l'Arveiron. Sur une pente faible, la pression des parties supérieures ressoude et recolle les parties qui s'étaient divisées et séparées sur une pente plus rapide.

Mais comment s'opère ce recollement de la glace divisée en petits fragmens dans l'expérience de Tyndall, ou séparée en énormes cubes, en aiguilles, en prismes, en pyramides de plusieurs mètres

de haut dans la nature? Pour comprendre l'effet de la pression sur la glace des glaciers, il faut d'abord savoir et expliquer ce qui se passe lorsque l'on comprime de l'eau pure dans un appareil semblable à celui que M. Tyndall a employé pour la glace. Supposons cette eau à une température voisine de zéro : l'expérience montre que la pression *abaissera* son point de congélation, c'est-à-dire que plus la pression sera forte, plus le degré auquel l'eau se congélera sera abaissé au-dessous de zéro. Voici l'explication de ce phénomène, prévu théoriquement par Carnot et prouvé expérimentalement par sir William Thomson, professeur de physique à Glasgow. Tout le monde sait que la glace occupe un volume plus grand que celui de l'eau qui lui a donné naissance. C'est ainsi qu'une bouteille et même une bombe remplies d'eau éclatent lorsque celle-ci se congèle. Or la pression augmente la quantité de mouvement nécessaire à la dilatation, c'est-à-dire à l'écartement des molécules de l'eau, qui passe de l'état liquide à l'état solide. Ce mouvement ou, si l'on veut, la force qui le produit est contenue dans l'eau elle-même sous *forme de chaleur;* donc, soumise à une pression forte ou faible, cette glace empruntera à l'eau même une quantité de chaleur plus grande que si elle ne supportait aucune pression extérieure, c'est-à-dire si elle était placée sous le vide de la machine pneumatique, car sous une pression forte ou faible le travail nécessaire pour écarter les molécules sera plus considérable. Par conséquent la température de l'eau comprimée doit être plus basse au moment où elle se congèle que celle de l'eau qui n'est soumise à aucune pression (1). Le calcul donne $\frac{3}{400}$ de degré centigrade ou 0°,0075 d'abaissement de la température pour une atmosphère de pression.

Une belle expérience de M. Tyndall prouve la vérité de cette conclusion théorique; il place un prisme de glace *à zéro* bien compacte et parfaitement transparente entre deux plaques de buis. A mesure qu'il comprime le prisme, des lames d'eau se forment à l'intérieur. La glace fond parce que sous cette pression la température intérieure du prisme n'étant plus assez basse pour que l'eau reste à l'état de glace, elle repasse à l'état de liquide.

M. Helmholtz, professeur à Heidelberg, l'un des plus grands physiciens et des premiers physiologistes de l'Allemagne, a fait l'expérience inverse, *experimentum crucis*, comme disaient les anciens. Une grande cornue de verre est remplie d'eau à moitié : on la met sur le feu, l'eau bout, et sa vapeur chasse l'air contenu dans la cornue. Pendant l'ébullition, on ferme le col de cette cornue à

(1) Voyez l'article sur *l'Équivalence de la Chaleur et du Travail mécanique* dans la *Revue* du 1er mai 1863.

la flamme d'une lampe d'émailleur. L'espace au-dessus de l'eau étant entièrement *vide*, celle-ci se trouve soustraite à la pression atmosphérique. Quand la cornue est complétement refroidie, on la place dans de la glace concassée au milieu d'une chambre dont la température n'est qu'à peu de degrés au-dessus de zéro. La glace extérieure fond lentement, mais au bout de quelques heures on trouve la surface de l'eau intérieure couverte d'une lame de glace adhérente aux bords du vase. Cela doit arriver ainsi. En effet, son point de congélation est à + 0°, 0075, tandis que celui de la glace extérieure fondante est à zéro, parce que celle-ci est soumise à la pression atmosphérique, tandis que l'eau contenue dans la cornue étant soustraite à cette pression *gèle* à une température un peu supérieure à zéro. La pression abaisse donc le degré de congélation de l'eau pure; voilà un point parfaitement établi. Mais un glacier n'est pas de l'eau pure, c'est un mélange d'eau et de glace. Quand on comprime un pareil mélange dans un cylindre de fonte, la température s'abaisse comme dans le cas précédent; seulement, en passant à l'état de glace, l'eau n'emprunte plus la chaleur nécessaire pour écarter ses molécules uniquement à elle-même, elle l'emprunte encore à la glace avec laquelle elle est mélangée. Cette chaleur fond une portion de cette glace et devient *latente*, comme on disait autrefois; mais la glace refroidie par cet emprunt congèle à son tour la lame d'eau qui la sépare d'un morceau de glace voisin, et les deux morceaux se soudent d'autant plus intimement que la pression est plus forte. Cette explication est due à M. James Thomson, professeur à Belfast et frère du célèbre physicien que nous avons nommé plus haut.

Un glacier, l'observation l'a prouvé, n'est qu'un mélange d'eau et de glace dont la température est toujours à zéro. Le raisonnement aurait pu le faire prévoir. En effet, d'un côté les températures extérieures supérieures à zéro ne peuvent y pénétrer, car elles deviennent latentes en fondant la surface de la glace ou la neige qui la recouvre. L'eau résultat de cette fusion, s'infiltrant dans les fissures du glacier, finit par imbiber la masse tout entière. Les températures de l'hiver ne pénètrent pas davantage dans le glacier, parce que la neige qui le recouvre dans cette saison est mauvaise conductrice de la chaleur, et d'ailleurs le frottement du glacier contre les parois du couloir dans lequel il se meut engendre encore une quantité de chaleur suffisante pour contre-balancer les froids de l'hiver.

Tous ces phénomènes n'auraient pas lieu, si le glacier n'était qu'un amas de neige sèche, pulvérulente et à température au-dessous de zéro, comme celle qui tombe dans les hautes régions et dans

les pays du nord. Les enfans russes et suédois savent très bien qu'on ne peut pas peloter la neige farineuse de leur hiver, mais il a fallu le génie des grands physiciens auxquels on doit la théorie de la transformation des forces pour en donner la raison, et les expériences de Faraday, Tyndall et W. Thomson pour nous expliquer à la fois le regel de la glace des glaciers et leur progression.

IV. — STRUCTURE DES GLACIERS.

La composition de la glace de glacier n'est point homogène; cette glace, on l'a vu, est tantôt spongieuse, légère, remplie de bulles d'air et d'une couleur d'un blanc mat, tantôt plus dure, plus compacte et d'un bleu céleste. Ces bandes bleues au milieu de la glace blanche ont donné lieu à des discussions longues et passionnées qui ne sont pas près de finir. MM. Agassiz, Forbes, Desor, Tyndall, J. Ball, Whewel, W. Thomson, y ont pris part successivement. Elles avaient à peine commencé vers 1841 entre MM. Agassiz et Forbes, que j'essayai de me rendre compte de la structure intime d'un glacier. Je ne m'adressai pas aux grands glaciers de l'Oberland bernois ou de la haute Savoie. J'imitai les anatomistes. Quand ils veulent connaître la structure intime d'un organe complexe, ils ne l'étudient pas sur un animal adulte, où l'organe a acquis un développement qui masque les tissus élémentaires dont il se compose; ils l'examinent d'abord sur l'animal contenu dans le sein de la mère, sur l'embryon, où l'organe naissant se présente dans toute sa simplicité. Mais où trouver un embryon de glacier? Ces glaciers embryonnaires existent : ce sont de petits glaciers rudimentaires cachés dans les hauteurs de la chaîne secondaire des Alpes. J'ai déjà nommé celui qui se trouve à 2,610 mètres au-dessus de la mer, au pied du cône terminal de la montagne du Faulhorn, dans le canton de Berne. La grandeur de ce petit glacier varie, comme celle de tous les autres, suivant l'état météorologique des diverses saisons. De 1841 à 1846, années pendant lesquelles je l'ai observé, il avait en moyenne 58 mètres de long sur 138 mètres de large au bord de l'escarpement terminal, dont la hauteur a oscillé entre 10 et 20 mètres. Logé dans une dépression tournée vers le nord-nord-est, sa surface avait la forme d'un triangle dont le bord de l'escarpement était la base. Je pouvais, sur ce petit glacier, embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble et le détail des transformations qui s'opéraient à la superficie et dans l'intérieur de la masse. Comme il ne présente ni changemens de pente, ni étranglemens, et par conséquent ni crevasses ni cascades, les phénomènes s'y montraient dans toute leur simplicité, exempts des complications qui rendent leur ana-

lyse si difficile sur les grands glaciers de la Suisse et de la Savoie.

A la surface, j'observai d'abord quatre de ces lignes paraboliques (*dirt bands* des Anglais) dont nous avons déjà parlé; la convexité de ces courbes était tournée non pas vers le bas du glacier, mais vers *le haut*. La courbure de ces ogives n'est donc pas uniquement due, comme le suppose M. Forbes, à la progression du glacier. La fusion de la glace, plus active sur les bords que vers le milieu, explique parfaitement la convexité de ces courbes et leur direction vers le haut du glacier en sens contraire de sa marche (1). M. Tyndall considère ces courbes paraboliques comme une conséquence de la dislocation du glacier, lorsque celui-ci fait cascade sur une plus forte pente où il se crevasse et se déchire; mais le petit glacier du Faulhorn marche sur une faible pente parfaitement uniforme : ces cascades glaciaires ne sauraient donc être la cause des courbes paraboliques ou bandes noires que l'on remarque sur les parties moins inclinées qui succèdent à de fortes pentes. Presque tous les grands glaciers des Alpes présentant en un point quelconque de leurs parcours les dénivellations subites qui produisent les cascades, et ces courbes étant surtout visibles sur la partie inférieure des glaciers, il est clair qu'elles succèdent bien souvent à ces cascades. Cependant il y a des exemples contraires. Ainsi le glacier du Lauteraar, principal affluent du glacier inférieur de l'Aar, descend sur une pente douce du col compris entre le Schreckhorn et le Berglistock, et présente néanmoins de nombreuses courbes paraboliques (2).

La formation de ces courbes s'explique très simplement. Un glacier n'est en définitive que l'accumulation des différentes couches de neige de l'hiver de chaque année, qui se superposent et se convertissent en névé, puis en glace, par suite de la fusion, de l'infiltration de l'eau et de la pression des parties supérieures. Les courbes paraboliques sont les bords de ces couches, qui forment comme autant d'écailles superposées et fondent à mesure qu'elles descendent. Les bords en paraissent noirs, parce qu'elles sont couvertes des impuretés amassées pendant tout le temps que leur surface a été exposée à l'air : cela se voyait avec la dernière évidence sur le petit glacier du Faulhorn, et je suis heureux d'être d'accord sur ce point avec M. Forbes et mon ami M. John Ball, président de l'*Alpine club* de Londres, si digne de cet honneur par les courses aventureuses et les études qu'il a faites sur les glaciers et la végétation de la Suisse.

(1) Voyez, pour plus de détails, Nouvelles observations sur le glacier du Faulhorn, *Bulletin de la Société géologique de France*, 2e série, t. II, p. 223, 1845.

(2) Voyez les planches C et III de l'atlas des nouvelles *Études sur les Glaciers*, de M. Agassiz.

Si l'on me demande comment il se fait que ces courbes paraboliques apparaissent ou réapparaissent après les cascades dans lesquelles le glacier a été crevassé et déchiré si profondément, je répondrai que je vois dans cette réapparition une des plus belles conséquences du regel de la glace démontré par MM. Faraday et Tyndall. En effet, après la cascade les crevasses se referment, les cubes ou *seracs* se ressoudent, les pyramides se rejoignent, et la masse du glacier se reconstitue comme auparavant. Alors les couches dont il se compose réapparaissent, et leurs bords, échelonnés les uns au-dessus des autres, prennent la forme d'ogives d'autant plus allongées qu'on les observe plus bas : une fusion plus rapide se joint à la progression et les étire, pour ainsi dire, à mesure qu'elles descendent dans des régions plus chaudes que celles où elles ont pris naissance.

Les bandes bleues qui traversent la glace blanche et aérifère du glacier sont tantôt verticales, tantôt inclinées, tantôt horizontales. Ces bandes bleues étaient des couches de neige qui, par suite de circonstances très variées, ont été pénétrées par l'eau due à la fonte de la couche elle-même ou des couches voisines. L'eau chasse l'air, puis gèle et convertit la glace blanche en glace bleue. J'ai vu sur ce glacier du Faulhorn, que j'observais tous les jours, une couche de glace blanche dans laquelle l'eau coulant sur les rochers voisins s'infiltrait sans cesse, tandis que cette eau ne pouvait pas pénétrer dans la couche située immédiatement au-dessus, qui n'était pas en contact avec le sol. Sous mes yeux, la couche inférieure est devenue de la glace bleue, la supérieure est restée à l'état de glace blanche. Voici une autre preuve. Lorsque j'abordai pour la troisième fois le grand plateau du Mont-Blanc avec mes amis MM. Bravais et Lepileur, nous avions, en déblayant notre tente, rejeté à la pelle la neige récente qui l'obstruait (1). Cette neige formait des blocs assez volumineux gisant sur le névé. Au bout de trois jours, j'aperçus de petites bandes bleues horizontales de 1 centimètre d'épaisseur qui entraient de 2 à 5 centimètres dans la neige. Le soleil avait fondu légèrement la tranche de certaines couches qui s'étaient infiltrées d'eau, tandis que les autres n'en avaient pas été pénétrées. Les bandes bleues sont donc des couches de plus facile infiltration. Sur le petit glacier du Faulhorn, elles étaient parallèles aux couches stratifiées qui correspondent aux *dirt bands*, c'est-à-dire presque horizontales sur les bords et vers le haut du glacier; mais elles se rapprochaient de la verticale à mesure qu'elles se trouvaient plus près de l'escarpement terminal. Quand on songe qu'un grand gla-

(1) Voyez le récit de cette ascension, *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1865.

cier est une masse tourmentée, déformée, gauchie dans sa progression, on comprend que les observateurs aient trouvé des bandes bleues avec toutes les inclinaisons imaginables.

Ici se termine l'exposé des recherches les plus importantes qui se sont faites depuis vingt ans environ sur la structure et la progression des glaciers actuels. En Angleterre, elles ont excité un grand intérêt, d'abord parce que le nombre des voyageurs qui aiment, parcourent ou étudient les glaciers est infiniment plus grand qu'en France ou en Allemagne, ensuite parce que les belles expériences de MM. Faraday, Tyndall et Thomson ont montré comment, dans son étroit laboratoire, le physicien peut reproduire, contrôler et expliquer les phénomènes qui s'accomplissent sous nos yeux dans le grand laboratoire de la nature.

V. — OSCILLATIONS DES GLACIERS DANS LES TEMPS HISTORIQUES.

Un glacier, étant un fleuve de glace, avancerait sans cesse dans la vallée où il aboutit, si la fusion de son extrémité inférieure ne compensait les effets de la progression. Pour que le glacier ne marche pas et reste immobile à la même place, il faut nécessairement que la progression et la fusion se contre-balancent mutuellement. Ainsi, pour fixer les idées, si le glacier progresse de 80 mètres par an, il faut que 80 mètres de l'extrémité disparaissent par la fusion pendant la belle saison. Quand la progression l'emporte sur la fusion, le glacier avance; quand c'est l'inverse, il recule : c'est ce qu'on appelle l'oscillation annuelle des glaciers. Sur le petit glacier du Faulhorn, ces effets étaient parfaitement appréciables; en 1841, il avait 36 mètres de long sur 72 de large, en 1842 60 sur 148. En 1844, il avait crû de 17 mètres en longueur et de 29 en largeur, et son escarpement terminal s'était élevé de 10 à 20 mètres : il avait donc augmenté de volume pendant ces trois années; mais quand je le revis, après l'été très sec et très chaud de 1846, il n'avait plus que 59 mètres de long sur 157 mètres de large. En 1852, M. Hogard en estima la longueur à 91 mètres et la largeur à 154, mesures qui dénotent un nouvel accroissement.

Les glaciers de Chamonix présentent actuellement un exemple de retrait des plus remarquables. Depuis 1846, ils n'avaient cessé de progresser, et en 1854 ils s'avançaient dans la vallée d'une manière inquiétante. Les habitans du hameau des Bossons, menacés par les progrès du glacier du même nom, délibérèrent s'ils abandonneraient leurs maisons; mais à partir de 1854 des étés chauds et surtout des hivers sans neige ont amené un retrait considérable. Ainsi le glacier des Bossons a reculé depuis douze ans de 332 mètres.

Loin de toucher au village, il en est actuellement éloigné de plus de 500 mètres. Au lieu d'être hérissé de ces pyramides de glace d'une blancheur éblouissante qui se détachaient sur la noire verdure des sapins et excitaient l'enthousiasme des voyageurs dès leur entrée dans la vallée de Chamonix, le glacier des Bossons n'est plus qu'une langue de glace unie et enterrée entre les deux moraines latérales qu'il dominait autrefois. Pour le peintre, l'effet pittoresque est amoindri, mais le savant s'en réjouit, car l'aspect d'un sol caché si longtemps sous la glace et maintenant à découvert éclaircit tous ses doutes sur la physionomie du terrain qui supporte un glacier : celui des Bois, terminaison de la mer de glace, a reculé de 188 mètres, et la grotte de l'Arveiron est loin de la place où on l'admirait en 1854; celui d'Argentières est en retrait de 181 mètres, et celui du Tour de 520 mètres.

Pendant que l'extrémité inférieure du glacier disparaît par la fusion, une épaisseur considérable de la surface tout entière est également enlevée par la même cause : c'est ce qu'on nomme l'*ablation du glacier;* elle commence en mai pour finir en septembre, et varie suivant la température et le degré d'humidité de l'air, la force et la direction du vent, les chutes de pluie, de neige et de grésil. Des expériences sur le petit glacier du Faulhorn m'ont prouvé que l'ablation de la glace compacte avait été pendant l'été de 1841, du 26 juillet au 4 septembre, de $1^{m},54$. La température moyenne de l'air pendant cette période fut de $4^{\circ},6$, et l'humidité relative de 76 pour 100 (1). D'une manière générale, j'ai trouvé qu'une augmentation d'un degré dans la température pendant les mois de juillet et d'août correspondait à une fusion de 10 millimètres de glace dans les vingt-quatre heures. En 1845, du 21 juillet au 24 septembre, MM. Agassiz et Desor ont constaté que l'ablation du glacier de l'Aar, au milieu de sa longueur, avait été de $1^{m},94$, et un géomètre suisse, M. Otz, a calculé que, l'ablation de tout le glacier de l'Aar étant d'un centimètre par jour environ, la quantité d'eau fournie par cette ablation s'élevait à un million quarante mille mètres cubes d'eau en vingt-quatre heures.

L'ablation explique un phénomène qui avait frappé depuis longtemps l'esprit des montagnards : ils avaient remarqué que des pierres surgissaient pour ainsi dire à la surface du glacier comme si celui-ci les rejetait de son sein; ce sont simplement des pierres tombées sur le glacier des montagnes voisines et enterrées sous la neige en hiver. Pendant la belle saison, cette neige se convertit en

(1) Cette expression veut dire que l'air contenait 76 pour 100 de la quantité de vapeur d'eau nécessaire pour le saturer à la température moyenne de $4^{\circ},6$.

glace et descend vers la plaine en vertu de la progression du glacier : arrivée dans des régions plus chaudes, la glace fond et la pierre apparaît. Si la fusion continue et que la pierre soit volumineuse, elle protége la glace qu'elle recouvre contre l'action du soleil, et tandis que la glace découverte fond rapidement tout autour, celle qui est cachée sous le bloc fond beaucoup moins, et bientôt celui-ci se trouve élevé au sommet d'un piédestal de glace. Ces *blocs perchés* sont connus des voyageurs sous le nom de *tables de glaciers*.

Désireux de savoir quelle était l'ablation qui correspondait au retrait du glacier des Bois dont j'ai parlé, je me rendis au Montanvert le 4 septembre 1865, et je constatai que le glacier avait baissé de 20 à 25 mètres environ : continuant ma route sur la mer de glace, j'arrivai au point où le glacier du Talèfre se jette dans la mer de glace, dont il est le plus puissant affluent; là j'eus une preuve encore plus convaincante de cette diminution d'épaisseur. Les touristes qui se rendent au *Jardin*, îlot riche en plantes alpines situé au milieu de ce glacier, quittaient jadis à cet endroit la mer de glace pour monter sur le rocher du *Couvercle*, base de l'Aiguille-du-Moine, et contourner ainsi la cascade du glacier de Talèfre. Maintenant ce trajet est impossible, il faudrait une échelle de 25 mètres de haut pour s'élever du glacier sur le Couvercle, parce que le phénomène de l'ablation a peu à peu abaissé le niveau du glacier de 25 mètres au-dessous du rocher en question. Après avoir passé la nuit sous un bloc appelé *Pierre-du-Tacul*, je montai par le glacier du Géant sur le col du même nom, situé à 3,362 mètres au-dessus de la mer et illustré par le séjour que de Saussure y fit en 1788 pour étudier les phénomènes météorologiques des hautes régions. De cet observatoire élevé, je voyais à mes pieds le glacier de la Brenva, un des plus considérables du revers méridional du Mont-Blanc. Il avait reculé comme les glaciers de l'autre versant, laissant à découvert une grande surface caillouteuse d'une longueur de 300 mètres environ.

En 1767, quand de Saussure vit pour la première fois le glacier de la Brenva, il avait à peu près les dimensions actuelles; la Doire coulait loin de son extrémité. Il n'en était pas de même en 1818 : le glacier avait traversé la rivière et s'était élevé sur la montagne située de l'autre côté de la vallée; là se trouvait une chapelle miraculeuse, appelée Notre-Dame-de-Guérison, élevée de 100 mètres environ au-dessus de la Doire : le glacier ne la respecta pas, et la détruisit de fond en comble. En 1842, M. Forbes (1) constata que le

(1) *Travels through the Alps of Savoy*, p. 204.

glacier franchissait encore la rivière, sur laquelle il formait comme un pont, et touchait la base du Mont-Chétif, qui porte la chapelle de Notre-Dame-de-Guérison. En 1846, le même voyageur le revit; il avait avancé de 31 mètres, s'était élevé le long de la montagne, menaçant d'envahir le sentier qui mène du col de la Seigne à Courmayeur, et la chapelle n'était plus qu'à 30 mètres au-dessus du glacier. Une magnifique aquarelle de M. Hogard prouve qu'en 1849 il dépassait encore la rivière. Depuis cette époque, les renseignemens font défaut; mais il est probable que le mouvement de retrait date de 1855, comme celui des glaciers de Chamonix.

Sans être astreint à des intervalles égaux, cet avancement et ce retrait des glaciers affectent cependant une certaine périodicité. Suivant Venetz, ceux du Mont-Blanc et du Mont-Rose étaient très petits en 1811; de 1812 à 1817, ils s'avancèrent prodigieusement et atteignirent leur *maximum* d'extension dans la période comprise entre le commencement du siècle et l'époque présente. De 1821 à 1824, ils reculèrent; ils avancèrent de nouveau de 1826 à 1830, restèrent stationnaires jusqu'en 1833 pour progresser de nouveau en 1836 et 1837. Le mouvement de retrait de 1839 à 1842 fut suivi d'une extension qui, interrompue par quelques arrêts, continua jusqu'en 1854. Quelquefois un glacier marche en une seule année avec une rapidité tout à fait exceptionnelle. Ainsi après les années à été pluvieux de 1815 à 1817 le glacier de Distel dans la vallée de Saas en Valais s'avança de 15 mètres en un an, celui de Lys, sur le revers méridional du Mont-Rose, de 48 mètres; celui de Zermatt a progressé de 22 mètres en 1853.

Mais le glacier le plus célèbre sous ce rapport est le *Vernagtferner*, au sommet de la vallée d'Oetz dans le Tyrol autrichien. Dans l'été de 1843, il se réunissait en s'avançant au petit glacier de Rofen, dont il est aujourd'hui séparé par un promontoire. Tous deux, formant une seule masse, descendaient rapidement dans la vallée. Les habitans s'effrayèrent; ils savaient par la tradition qu'en 1600, 1667 et 1772 ce glacier avait marché avec la même rapidité et barré le cours d'un ruisseau qui s'était transformé en lac : ce lac avait ensuite rompu sa digue de glace et s'était précipité dans la vallée en y causant de grands ravages. Les autorités d'Inspruck, averties par la rumeur publique, nommèrent une commission qui constata quelle était la vitesse de progression du glacier. En 1842, elle fut de 200 mètres en 67 jours, ou de 2^{m},98 par jour, puis elle se ralentit pendant les années 1843 et 1844; mais dans l'été de 1845 elle était de 9^{m},92 par jour. C'était un véritable glissement de la masse tout entière. L'eau s'ouvrit un passage sous la glace le 14 juin, et depuis cette époque jusqu'en juin 1848 le lac se remplissait et se vidait à

peu près deux fois par an. Ce glacier a dû, comme tous les autres, entrer en 1854 dans sa période de retrait; mais il n'est peut-être pas revenu à son état antérieur, car après l'envahissement de 1667 il mit trente-quatre ans à rentrer dans ses limites habituelles.

On aurait tort de croire que tous les glaciers d'une même vallée doivent toujours avancer ou reculer simultanément. Une orientation différente, le nombre et la grandeur relatifs des affluens et des cirques où ils aboutissent, l'absence ou la présence de grandes moraines superficielles, peuvent déterminer la progression d'un glacier et le retrait d'un autre pendant les mêmes années. Ainsi M. de Billy a constaté que le glacier de Zermatt, après avoir progressé depuis soixante ans et envahi des prairies et des pâturages, commençait à peine son mouvement de retrait dans l'automne de 1866, tandis que le glacier de Findelen, distant de 4 kilomètres seulement du premier, reculait sans cesse depuis 1844. M. de Billy rend parfaitement compte de ces différences. Le glacier de Zermatt est tourné vers le nord, à l'abri des rayons solaires, couvert de puissantes moraines qui en affaiblissent l'effet, et alimenté par le concours de six puissans affluens, dont deux, le *Gorner* et le *Grenzgletscher*, aboutissent à de vastes cirques remplis de neige. Le glacier de Findelen au contraire est dirigé vers l'ouest, exposé aux rayons du soleil et dépourvu de moraines; en outre il aboutit seul à un vaste cirque, et ses deux affluens en sont complétement dépourvus : moins alimenté, moins abrité, il recule tandis que l'autre avance. Le glacier de Zmutt, voisin de ceux dont nous venons de parler, couvert de débris, encaissé dans de hautes montagnes, est presque toujours stationnaire ou en voie de progression, quelles que soient les allures des autres glaciers des Alpes.

Rien, excepté les rochers les plus durs, ne peut résister à un glacier en marche. M. Ed. Collomb fut témoin, en septembre 1848, des ravages causés par le glacier d'Aletsch, le plus long de la Suisse, dans une forêt de sapins qui bordait sa rive gauche sur une longueur de quatre kilomètres. « Attaqué par les racines, l'arbre, dit-il, tombe et se trouve entraîné par le mouvement du glacier. Ceux qui sont pris entre la glace et la roche encaissante sont promptement déchirés, ceux qui tombent sur le glacier sont portés par lui, mais ils ne tardent pas à être entraînés dans l'intérieur. Au talus terminal, on les voit sortir de dessous la masse, les uns à moitié engagés dans la glace, d'autres complétement libres; ceux-ci sont expulsés et précipités dans le torrent. Tous sont entièrement dépouillés de leur écorce et déchirés; il ne reste que le tronc principal et les grosses branches, pliées et contournées. » M. Collomb estime que les sapins entraînés en septembre 1848 par le glacier

d'Aletsch étaient âgés de 200 ans. La même année, le glacier de l'Aar avait envahi, à l'extrémité de sa rive gauche, le flanc d'une montagne appelée *Brandlamm* et atteint des pins cembro qui y croissaient. MM. Collomb et Dollfus-Ausset s'assurèrent, en comptant le nombre des couches annuelles, que ces arbres avaient 220 ans. On pouvait donc affirmer que ce glacier, depuis plus de deux siècles, ne s'était jamais avancé aussi loin. Quand un glacier arrive sur une prairie, il relève le gazon sous forme de rouleau; une maison est déchaussée et broyée : aussi la tradition a-t-elle conservé en Suisse le souvenir de chalets et de hameaux qui sont maintenant sous la glace; mais la légende s'en est mêlée, et des faits vrais ou vraisemblables ont été défigurés par des additions qui relèguent ces traditions dans le domaine du merveilleux.

Les oscillations des glaciers nous montrent que la progression et la fusion sont dans un état d'équilibre instable. Le glacier diminue par la fusion de son extrémité et l'ablation de sa surface pendant la belle saison; en hiver, il répare ses pertes par l'addition de couches de neige nouvelles qui se transforment en glace par une suite de fusions et de congélations successives. En été, l'eau qui pénètre le glacier ajoute également à sa masse et contre-balance les effets de la fonte superficielle. Toutes ces actions complexes sont sous la dépendance des influences météorologiques dont l'état du glacier est la résultante finale. Qu'un seul des élémens varie dans le cours de l'année, et la résultante en sera affectée. Les physiciens ne sont pas encore en état de démêler au milieu de causes si diverses celles dont l'action est prépondérante pour les isoler de celles qui sont neutralisées par des influences contraires; mais les géologues constatent dans la période la plus récente de l'histoire du globe une époque où cet équilibre entre la fusion et la progression fut rompu sous l'influence d'un changement permanent et prolongé dans le climat des deux hémisphères. Alors les glaciers des montagnes descendirent dans les plaines; les glaciers arctiques envahissant la moitié septentrionale de l'Europe et de l'Amérique, une calotte de glace continue assiégea le pôle : c'est l'époque de *l'ancienne extension des glaciers* ou *la période glaciaire*. Elle fera le sujet d'une étude qui se rattache étroitement à celle que nous venons d'achever.

CH. MARTINS.

HISTOIRES TRISTES

L'ACCUSÉ.

L'affaire était petite et de mince intérêt,
Cette affaire, entre nous, ne valait pas l'arrêt.
Pour je ne sais plus bien au juste quelle cause
Un homme avait volé je ne sais quelle chose.

L'homme était misérable et la chose de peu.

De vols, il s'en voit trop pour qu'on y prenne feu.
C'est de mieux que cela que le monde est avide;
Aussi cette audience était à peu près vide.
Pourtant autour du poêle, et même assez nombreux,
Se pressait un troupeau d'abonnés malingreux
Ne prêtant à cela qu'une oreille abrutie;
Un groupe d'avocats auprès de la sortie
Causait la trousse au bras, gais dans leurs rabats blancs;
Çà et là, quelques vieux ronflaient entre les bancs,
Et puis la barre, et puis tout au fond du prétoire,
Le tribunal complet siégeant en robe noire;
Mais tout ce monde ailleurs. Le président distrait,
Moins pressant que pressé; — la cause sans attrait
Offrait visiblement au greffier peu de charme;
Le substitut faisait ses ongles, le gendarme
Regardait vaguement quelque chose au plafond;
Un juge sommeillait, gardant un air profond;

On entrait, on sortait sans fin; la porte lourde
Tombait et retombait avec sa plainte sourde,
Et ce bruit se rhythmait dans ce bourdonnement.
L'huissier même criait : Silence! mollement.
On voyait qu'après tout, sans cette piètre affaire,
Tous ces gens auraient eu bien autre chose à faire,
Que c'était par pudeur qu'enfin l'on procédait,
Et qu'il se faisait tard et qu'un autre attendait.
Les murs étaient crasseux, une vapeur malsaine
Flottait. — Un jour obscur éclairait cette scène.

Un Christ au-dessus d'eux regardait tout cela.

En face, tout debout, l'homme se tenait là,
Son mouchoir à la main pour cacher sa figure.

C'était un pauvre diable à la tête un peu dure,
Il avait l'air stupide et sombre, il parlait bas.
On le comprenait mal, on ne l'entendait pas.
Sur ses lèvres en feu, les mots semblaient se fondre.
Le juge était forcé de l'aider à répondre;
Il semblait absorbé dans l'horreur du moment;
Il était sous le coup de cet écrasement
De démentir des gens ayant fait leurs études;
Ahuri, méfiant, avec les attitudes
D'un fauve, évidemment cet homme-là sentait
La grandeur de son crime et le peu qu'il était.
La salle, les fauteuils, les robes, la dorure,
Toutes ces majestés lui donnaient la torture,
Et si l'on eût voulu, je crois qu'encore un peu,
N'eût-il pas fait le vol, il en eût fait l'aveu.

Après tout, s'il errait, tant pis! c'était sa faute!
Le juge, grave et sec, tranchant, la tête haute,
Sans hésitations, sans doutes, convaincu,
Du pouce et de l'index étreignait ce vaincu :
« Oui? Non? Très bien! Assez! » — Son allure était prompte,
Il ne le jugeait pas, il lui réglait son compte.
Était-il le coupable ou ne l'était-il pas?
Voilà! tergiverser, ce n'était pas le cas.
Vous imaginez-vous un interrogatoire
Où l'on serait admis à conter son histoire?

Mais d'ailleurs si c'était un de ces ronge-faim
Qui vivent d'un hélas, et meurent d'un enfin;
S'il n'avait jamais eu, dans son sort peu prospère,
Pour mère que la honte et le vice pour père,
Et dans ce qu'il avait peut-être fait de mal
Pour combien était l'homme et combien l'animal,
Pour combien la misère et combien l'ignorance;
S'il saurait seulement épeler sa sentence;
Si son tort n'était pas d'avoir trop ressenti
En quarante ans de jeûne une heure d'appétit,
Et s'il ne fallait pas que l'étalon fût autre
Pour mesurer au vrai cette vie ou la nôtre;
S'il n'avait pas, ce hère, une espèce d'honneur,
Et quelque part, dans l'ombre, une ombre de bonheur,
Ici même peut-être une femme brisée,
Ou des petits enfans en bas, sous la croisée?
C'étaient là des détails en tout cas superflus,
S'il fallait tout savoir, on n'en finirait plus.
Tous ces grands mots pompeux et bons en théorie
Sont nuls dans la pratique et valent qu'on en rie;
Ces hypothèses-là doivent être en dehors!
Il allait avouer, cet homme... Eh bien! alors?
Le reste n'était bon qu'à mettre dans une ode.
Le dossier à sa gauche, à sa droite le code,
L'accusé devant lui, le juge instrumentait,
Et le bruit augmentait et la porte battait,
Et dans la profondeur de cette indifférence
Le patient glissait; son infime souffrance
Ne pouvait même pas compter pour un régal.
Tout, jusqu'aux murs, disait : Cela m'est bien égal;
Il soufflait, il geignait, il était tout en nage;
Cet interrogatoire était un engrenage;
Toutes ces questions étaient comme des dents,
Il se voyait déjà les deux poings là dedans;
Il avait beau lutter avec l'horrible angoisse
De l'homme que l'acier vorace happe et froisse,
Il se sentait tirer, aspirer et presser,
Et songeait, haletant, que tout allait passer...

Enfin le magistrat s'arrêta, fit un geste,
Regarda ses voisins et d'une façon leste
Prononça quelques mots dans le bruit; c'était fait!
Condamné! Mais cela n'en fit pas plus d'effet;

Personne pour si peu ne détourna la tête;
L'homme seul recula, fléchit comme une bête
Qu'on assomme, et sortit hagard, muet, perclus.

Il eut de la prison, je crois,.. je ne sais plus.

LA MORTE.

Le chemin bordait ce taudis,
Un souffle avait poussé la porte;
En passant, on voyait la morte
Sur son grabat, les pieds raidis.

Avec sa croix, sa branche verte,
Son eau bénite et son linceul,
Le pauvre corps était là, seul,
Les yeux fermés, la bouche ouverte.

Ah! comme il faisait beau dehors!
Au fond de la chaumière sombre,
Une chandelle auprès du corps
Tristement palpitait dans l'ombre.

A terre, un petit chat jouait
Avec le fuseau du rouet,
Accroupi dans la bière vide.
La vieille morte était livide

Et le réduit silencieux.
C'était au printemps; — une mouche
Bourdonnait autour de ses yeux
Et du trou béant de sa bouche.

Il venait des cieux irisés,
On entendait dans les ramures,
Ces sons qui semblent des murmures,
Ces bruits qui semblent des baisers.

L'onde et la rive avaient entre elles
Et l'ombre avait avec le jour
De ces ravissantes querelles,
Petits secrets du grand amour.

Les verts atomes de la séve
Fermentaient dans le jour vermeil...
La morte dormait son sommeil,
Ce sommeil qui n'a pas de rêve.

Dans l'abîme de son repos,
Elle paraissait consternée
D'entendre dans la cheminée
Gazouiller les petits oiseaux.

O vie implacable et sacrée
Qui ne connaît ni paix, ni deuil!
Égoïsme de ce qui crée!
La vie envahissait ce seuil.

Un rayon furtif couleur d'ambre
Rayait le sol mystérieux,
Et le liseron curieux
Se glissait du toit dans la chambre.

Parfums, ardeurs, frémissement!
La nature folle et navrante
S'étalait là cyniquement
Dans son ivresse indifférente.

De partout, de près et de loin,
La joie, en vagues étouffées,
Venait caresser par bouffées
Ce vieux cadavre dans ce coin.

Et déjà visible et féconde
Coulait sur ce reste pâli
L'action rapide, — cette onde
Dont chaque flot s'appelle oubli.

CELLES-LA.

I.

Le sais-tu seulement ce qu'elle est devenue
Celle qui vint s'offrir à tes premiers baisers,
Celle qui vit rougir en ton âme ingénue
L'aube de ces désirs aujourd'hui méprisés?
Inconnue,
Elle est allée où vont tous ces amours brisés.

Un hasard les amène, un hasard les emporte,
Et le caprice en fait et défait le lien;
Ce qu'elle est devenue? hélas! tu n'en sais rien;
Peut-être qu'elle vit, peut-être qu'elle est morte,
Que t'importe?
Et pourtant, souviens-toi, cette enfant t'aimait bien.

O faciles amours de nos jeunes années,
Grandissantes si tôt, si vite abandonnées,
Et qui dans les chansons, les parfums, les couleurs,
Ont vécu d'un sourire et n'ont pas eu de pleurs,
Et sont nées
Et mortes en un jour ainsi que font les fleurs!

Ah! baisers à l'évent! cœur qui flambe! œil qui brille!
Grelot dans un lilas! beau rire de métal!
Trésors des premiers ans, comme l'on vous gaspille!
Mais si le rire est doux, le réveil est brutal...
Pauvre fille,
Qui songe à toi peut-être en son lit d'hôpital!

Celle que tu nommais jadis ta bien-aimée,
Car, ne fût-ce qu'un jour, tu l'as ainsi nommée,
N'a peut-être pas même une si douce fin.
Y songes-tu parfois qu'elle peut avoir faim?
Affamée!
Elle qui t'a donné le pain de l'âme enfin!

Est-ce qu'en y pensant rien ne brûle ta joue?
Et peut-être est-ce encor pire que tout cela!
(Qui sait à quel poteau la misère les cloue?)
Peut-être est-elle où sont les autres que voilà :
Dans la boue...
Un lambeau de ta vie est pourtant resté là!

Lâcheté de la vie! oubli! dédain suprême!
Ainsi donc c'est ainsi qu'elles doivent finir,
Celles que l'on désire et l'on flatte et l'on aime?
Dans la nuit sans écho du plus sombre avenir,
Et sans même
Cette aumône du cœur qu'on nomme souvenir!

II.

Un soir, un soir d'hiver, je marchais par la ville,
A l'heure où, délivré de son travail servile,
Chacun cherche au hasard ou demande au désir
De quel nouveau travail il fera son plaisir;
Où le vice pavoise, où la cité s'allume,
Où cette autre Vénus, née aussi de l'écume,
Rôde, offrant à voix basse au passant qui la fuit
Ces marchés dont la honte a besoin de la nuit.

Il avait plu, la rue était pleine de boue.

Une femme parée et le fard à la joue,
Sur le trottoir fangeux, de l'un à l'autre égout,
Allait et revenait, soulevant le dégoût,
Comme un sillage au sein de la vivante houle;
On se poussait du coude, on riait dans la foule.
Quelques-uns l'insultaient, d'autres hâtaient le pas,
Les plus clémens passaient et ne la voyaient pas.

Et le fard et l'injure et la boue et la soie,
Cette misère vraie et cette fausse joie,
Et le luxe avili de cet être insulté,
Et tant de vice en proie à tant de lâcheté,
C'était triste.

Et, songeant à cette infortunée,
Je me disais : « C'est donc pour cela qu'elle est née!
Oh! penser qu'autrefois elle fut un enfant
Comme d'autres, de ceux qu'on chérit, qu'on défend,
Un de ces êtres purs où tant d'espoir se fonde,
De l'innocence rose et de la pudeur blonde,
Et que c'est devenu la chose que voici!
Est-il un crime au monde égal à celui-ci?
Qui donc a fait cela? Ce n'est pas toi, nature;
Tu ne te connais plus dans cette créature,
Ce rebut du mépris qui ne dit jamais non,
Et qui n'a plus de sexe et qui n'a plus de nom,
Et par l'opprobre seul tient encore à ce monde,
Dans ce chiffre inconnu d'une série immonde!
Qui donc a fait ce spectre en disant : Il en faut!
C'est toi, société pudique et sans défaut;

Ce fantôme est ton œuvre, ô grande indifférente,
C'est toi qui lui dis : Marche ! à cette honte errante;
C'est toi qui passes là, jeune homme, c'est nous tous,
Nous qui nous traînions hier à ses genoux
Alors qu'elle était jeune et qu'elle était rebelle;
C'est nous, c'est toi, vieillard, toi, qui, la voyant belle
Et qui la sachant pauvre avec cette beauté,
A fait de sa pudeur rougir sa pauvreté.

Et dire que peut-être au fond de ce cadavre
Une femme est vivante et que tout cela navre,
Et qu'il lui vient au cœur le dégoût qui m'y vient,
Et qu'elle désespère et qu'elle se souvient !

Oh ! l'âme que ce corps doit avoir pour compagne,
Ce lis dans ce fumier, cet ange dans ce bagne !...

Quel est donc le passé qu'elle paie à ce prix ?...
Et si pour nos mépris elle avait du mépris ?
Qui sait ce qui se passe au fond de sa pensée,
Et les dédains muets de cette ombre offensée?
Que doit-elle penser des hommes après tout?
Dans ce cœur saccagé que reste-t-il debout ?
Quel dernier souvenir ou quel espoir suprême?
Et qu'attend-elle encore? O Dieu! peut-être elle aime!...

Peut-être aussi, — cela serait presque un bonheur, —
Lui reste-t-il encore cette sorte d'honneur
De sortir de l'abîme où son passé la jette,
Cet être qui se vend peut-être se rachète;
La moitié d'elle-même en vend l'autre moitié... »

Et mon cœur se remplit d'une immense pitié,
Et la voyant passer près de moi, dans sa course,
Je lui tendis la main et lui donnai ma bourse.
Elle s'arrêta court et ne comprenant pas,
Et comme je disais : « Prenez, prenez, » tout bas,
La pudeur empourpra sa figure encor belle,
Par un étrange effet de l'honneur dépravé,
Et jetant fièrement l'argent sur le pavé :
« Je ne demande pas l'aumône ! » me dit-elle.

ÉDOUARD PAILLERON.

SOUVENIRS

D'UNE CAMPAGNE

DANS L'EXTRÊME ORIENT

V.

DE SAÏGON EN FRANCE.

Saïgon, 10 mai.

Trois ans de campagne! Il est enfin arrivé ce terme si attendu, si souvent invoqué aux heures de lassitude de cette longue absence. Combien de fois le marin n'appelle-t-il pas de ses vœux le jour béni du départ pendant l'exil périodique auquel les exigences du service ne l'accoutument jamais qu'imparfaitement! Combien de fois les chers fantômes du foyer ne lui sont-ils pas apparus sur ce rivage lointain aux dates familières des fêtes domestiques! Et malgré cela, lorsque arrive enfin le moment du retour, ce n'est jamais sans émotion qu'il quitte un pays qui ne saurait désormais lui être étranger, puisqu'il y laisse un lambeau de son existence. Qui sait si plus tard, sous d'autres cieux, une vision de ce passé ne reviendra pas animer la solitude d'un quart de nuit en empruntant à sa mémoire le pâle visage de quelque femme annamite aux poses de canéphore, à l'épais chignon d'un noir bleu, au regard plein d'un beau feu tranquille? L'homme qui vit à terre au milieu de ses affections ne s'aperçoit pas de la marche du temps; ceux qui l'entourent vieillissent avec lui, et les grains du sablier s'écoulent à son insu.

Pour le marin au contraire, la vie s'en va à l'emporte-pièce; il la compte, non par jours ni par années, mais par campagnes dont les échéances trop espacées le rappellent brutalement à la réalité. Cette impression se glisse-t-elle en nous, sans que nous en ayons conscience, à l'approche du départ? Sommes-nous involontairement dominés par l'appréhension des changemens qui nous attendent au retour? Je l'ignore; ce qui est certain, c'est que je n'ai jamais vu sans un serrement de cœur s'effacer à l'horizon une terre devenue de la sorte ma patrie temporaire. Peut-être l'avais-je maudite plus d'une fois quand des bouffées de souvenirs de France me faisaient plus durement sentir l'amer éloignement, peut-être m'étais-je alors promis de l'oublier comme un mauvais rêve; mais à l'heure des adieux je ne me rappelais plus que le cordial accueil, la bienveillante hospitalité, les joies mises en commun. Ce sentiment, je l'éprouve plus vivement encore en quittant une colonie dont j'ai presque vu l'éclosion, dont j'ai veillé le progrès, suivi les phases naissantes, et que j'applaudirai de loin dans sa fortune à venir comme on fait aux succès d'un ami de collége dont le monde vous a séparé. C'est à la marée du matin que nous redescendons pour la dernière fois ce Donnaï si souvent parcouru. Marins et soldats encombrent le pont par centaines. Dans la batterie sont les malades, toujours trop nombreux, mais déjà ranimés à la pensée du sol natal. Sur la dunette, les officiers se pressent, partans et restans; les mains se serrent, les messages s'échangent, tandis qu'à l'avant les lourds maillons de la chaîne rentrent lentement à bord sous l'effort du cabestan. Enfin l'ancre est haute, la machine s'est ébranlée, les canots accrochés en grappe aux flancs du bâtiment s'en détachent l'un après l'autre pour regagner la rive, et nous dépassons bientôt les navires les plus avancés de la rade. Encore quelques tours d'hélice, et nous ne verrons plus qu'au-dessus des arbres la mâture si connue du *Duperré*, dont le nom historique est désormais inséparablement associé à celui de notre Cochinchine. C'est ainsi qu'elle nous était apparue trois ans auparavant.

Pulo-Condor (1), 11 mai.

Cette île, où nous nous bornons à stopper pour recueillir au passage quelques malades à rapatrier, cette île, dis-je, est la dépendance naturelle et comme la sentinelle avancée de notre colonie. Nul poste n'eût mieux permis de surveiller la Cochinchine et d'en intercepter au besoin les communications. Aussi nos amiraux l'occupèrent-ils dès l'origine, se souvenant que la position avait jadis

(1) *Pulo*, en langue malaise, signifie île.

éveillé la convoitise de la Grande-Bretagne. Les Anglais en effet s'y étaient temporairement établis vers 1702, et y furent massacrés par des soldats macassars dont ils avaient formé leur garnison. Plus tard, sous Louis XV, un négociant français de Surate qui avait longtemps pratiqué les mers de Chine, M. Protais-Leroux, pensa aussi que la possession de Pulo-Condor pourrait être utile à la France. Dans un long rapport écrit de son style le plus fleuri, il détaille avec amour les avantages de son idée à M. de Machault, alors contrôleur-général des finances, lui démontrant sans réplique que les Européens pourraient « passer *gracieusement* leur vie dans cette île agréable et fertile; » mais, si insidieuses que fussent les séductions de son éloquence, le pauvre homme n'obtint que la réponse dont l'éternelle formule sert de cliché à tous les ministres passés, présens et à venir. Elle est du 17 avril 1756; on pourrait, sans grand effort d'imagination, la croire datée de nos jours. « Votre projet, lui écrit-on, demande un sérieux examen, et, s'il y était donné suite, on profiterait assurément de vos connaissances. Vous pouvez d'ailleurs toujours me faire part de vos réflexions sur le commerce des Indes, persuadé comme je le suis qu'elles vous seront dictées par tout le zèle dont vous êtes capable pour le service du roi. » Hâtons-nous de dire, pour exonérer la mémoire du contrôleur-général de 1756, que sa fin de non-recevoir était cette fois des plus motivées, et que, malgré les beautés dont une imagination complaisante avait doté Pulo-Condor, nul point n'était moins propre à justifier les frais d'un établissement. L'obligation où nous sommes de nous y maintenir est un des inconvéniens de la Cochinchine, car nous n'y restons que pour empêcher d'autres puissances d'y prendre une position qui serait pour nous une menace permanente en cas de guerre. Difficile à défendre et d'une fertilité douteuse, cette île, que nous utilisons comme pénitencier, ne nous donnera jamais que quelques tonneaux de chaux, et ce que nous pouvons lui souhaiter de mieux dans l'intérêt bien entendu de notre colonie, c'est de rentrer dans le sein de l'océan, dont l'a maladroitement fait sortir jadis quelque convulsion volcanique.

Pulo-Pinang, détroit de Malacca, 20 mai.

On raconte qu'en 1786, alors que les couleurs britanniques ne flottaient encore sur aucun point du détroit de Malacca ni de la mer des Passages, le capitaine d'un vaisseau anglais de la compagnie des Indes-Orientales relâcha dans l'île de Pulo-Pinang. Pendant que son équipage était occupé à faire de l'eau et du bois, il s'en fut sur la côte opposée de la presqu'île malaise, séparée de Pulo-Pinang par un bras de mer de deux milles de large seulement, afin

de présenter ses devoirs au rajah de Quedah, souverain du pays. La fille du rajah s'éprit d'une passion soudaine pour les blonds cheveux et la fière prestance du marin étranger, ne lui fit point un mystère de sa flamme, et le bel aventurier devint, comme dans un conte de fées, l'époux de la princesse, qui lui apporta en dot l'île où il avait laissé son navire à l'ancre. En bon Anglais, le capitaine, qui s'appelait Light, s'empressa de faire hommage de son nouveau domaine à la compagnie des Indes, sous bénéfice d'une rente annuelle de 10,000 dollars, et il en resta le gouverneur jusqu'à sa mort en 1794. Bordée d'une étroite lisière de plage sablonneuse, l'île offrait partout l'aspect d'un impénétrable fourré qui semblait défier la hache, mais que Light trouva promptement moyen de nettoyer: il chargeait un canon avec un sac de dollars pour mitraille, en montrant sa manœuvre aux Malais qui l'entouraient, puis il faisait feu au plus épais du hallier. Quinze ans plus tard un navire de 800 tonneaux était construit et lancé à cette même place, et le successeur du capitaine Light s'arrondissait en achetant au même rajah de Quedah, sur la péninsule malaise, une zone de littoral de 150 milles carrés qui coûta 2,000 dollars; elle reçut le nom de province Wellesley. Aujourd'hui le commerce de Pulo-Pinang s'élève annuellement à 100 millions de francs. Il n'est pas inutile de dire que pendant longtemps les dépenses avaient beaucoup excédé les recettes, puisqu'en 1819, année de la fondation de Singapore, l'établissement coûtait encore 2 millions, et n'en rapportait qu'un; mais les Anglais n'en prirent point texte pour prêcher l'évacuation, bien que le voisinage de Singapore condamnât irrévocablement Pinang à un rôle secondaire. Tout au plus y pouvait-on voir, pour me servir de l'expression consacrée, une des clés du détroit de Malacca; encore l'introduction de la marine à vapeur rendait-elle les avantages de cette situation à peu près illusoires, tandis que Singapore était le véritable centre du réseau formé par tous les détroits de la mer des Passages. Le nom de cette île ne nous est guère connu en France que comme le siége d'un séminaire fondé en 1811 par les Missions étrangères pour l'éducation des prêtres indigènes de l'extrême Orient. Plus de cent trente élèves de Chine, de Cochinchine, de Siam et du Tongkin y sont instruits et entretenus aux frais de l'œuvre par les contributions volontaires des fidèles, sans subvention d'aucun gouvernement, et l'on a peine à croire, en visitant l'établissement, que de tels résultats puissent être obtenus avec une chétive somme de 40 à 45,000 francs par an; la charité seule fait de ces prodiges. On pourrait aussi être étonné de voir cette école catholique s'abriter de préférence à l'ombre d'un drapeau protestant; mais jamais les

missionnaires qui la dirigent n'ont eu qu'à se louer des bons procédés de l'autorité britannique. Petrus Ky, l'un des meilleurs élèves de Pinang, devenu depuis l'un de nos meilleurs interprètes en Cochinchine, aimait à rappeler que pendant son séjour au séminaire il avait reçu du gouverneur anglais un prix de 200 piastres, offert par lui à l'auteur de la meilleure thèse sur la divinité de Jésus-Christ. Bien que la thèse de Petrus fût en latin et qu'elle eût soixante-dix pages bien comptées, le gouverneur voulut la lire et l'annoter lui-même.

La ville est petite et charmante. Une voie principale, perpendiculaire aux quais, coupe quelques rues transversales qui se perdent dans les champs; le tout couvre au plus un mille carré. On dirait d'une contraction de Singapore; ce sont les mêmes maisons blanches à portiques, entourées de jardins, la même campagne semée de villas, les mêmes plantations de muscade et de girofle; mais ces villas sont presque aux portes de la ville, et l'ensemble du tableau est aisément embrassé d'un regard par le promeneur, de la route qui monte à *Government-Hill*. De là on voit aussi la province Wellesley sur la côte opposée, avec ses vastes champs de cannes et les quatre rivières qui lui donnent une si remarquable fertilité, Muda, Prye, Junjong et Krean. Ce que l'on ne voit pas, c'est l'antique Malacca, située à quelques lieues plus bas, aujourd'hui anglaise comme Singapore et comme Pinang, mais oubliée et bien déchue de la splendeur traditionnelle qui fit d'elle jadis la reine de ces mers. Les Portugais et les Hollandais y ont pourtant laissé de nobles traces. Des premiers, c'est une fière cathédrale encore imposante sous ses ruines, où s'est fait entendre la voix de saint François-Xavier, où s'agenouilla sans doute le grand Albuquerque. Des seconds, c'est le palais des gouverneurs, *Stadt-House*, vaste et massive construction aux pignons sans nombre, marquée de l'irrécusable empreinte qui caractérise l'architecture hollandaise du XVIIe et du XVIIIe siècle. Le plus curieux de ces débris d'un autre âge est un noyau de familles portugaises qui, à travers maints croisemens malais, a réussi à conserver le souvenir de sa nationalité, ainsi que le langage et presque jusqu'au costume de ses pères. Le sort a peu souri à ces fils des conquérans. Les plus aventureux vont tenter la fortune à Pinang, à Singapore, où on les retrouve employés dans les hôtels, dans les maisons de commerce, dans les imprimeries surtout; mais le plus grand nombre reste fidèle à Malacca, où ils vivent de peu sans grand travail. On les voit souvent le soir, devant leur porte, tirant de quelque violon hors d'âge un chant plaintif que ne se lassent pas d'écouter la femme et les enfans.

Pointe-de-Galle (Ceylan), 23 mai.

S'il est une île au monde pour laquelle on ait épuisé l'arsenal des formules admiratives, c'est à coup sûr l'île de Ceylan. Les sectateurs de Brahma l'appellent Lanka, la resplendissante; ceux de Bouddha voient en elle une perle tombée de la couronne de l'Inde; pour les Chinois, c'est l'île des bijoux, Laou-chou; pour les Grecs, c'est la terre des pierreries, et l'enthousiasme de certains commentateurs bibliques a été jusqu'à y placer l'Éden de la Genèse. Pour le marin plus prosaïque, qui ne perd jamais de vue l'intérêt de son bâtiment, ce paradis terrestre pèche par la base, en ce qu'il n'y trouve sur sa route qu'un mouillage d'une sécurité trop souvent insuffisante. Un simple coup d'œil jeté sur la carte des mers de l'Inde suffit à montrer que l'extrémité méridionale de l'île de Ceylan est un des points les plus naturellement indiqués par la géographie comme centre maritime. Peut-être même est-ce le port qui possède les titres historiques les plus vénérables, s'il est vrai qu'il faille y voir la Tarsis d'Ézéchiel et d'Isaïe, où se rendaient les flottes que le roi Salomon équipait à Asion-Gaber, sur les bords de la Mer-Rouge. Dans tous les cas, c'est l'antique Taprobane d'Ovide,

Aut ubi Taprobanen Indica cingit aqua,

et c'est encore elle que nous retrouvons plus tard dans l'île de Serendib, où Sindbad le marin est conduit à son sixième voyage; la description en est même singulièrement exacte pour les Mille et une Nuits. Sans remonter aussi haut, et à n'envisager que l'intérêt de nos paquebots de l'Indo-Chine, on peut dire que la relâche de Pointe-de-Galle est forcément commune à toutes les lignes, que leur destination ultérieure soit Singapore ou Calcutta, et certes nulle part la croûte de notre globe n'aurait pu se soulever avec plus d'intelligence qu'à cette place, si elle l'eût dotée d'une des rades splendides qu'on regrette de voir inutiles sur tant de côtes désertes et oubliées. Malheureusement il n'en est rien, et de même que l'irrévérencieux Jacquemont reprochait à la Providence la sotte façon dont la cuisse des chameaux était articulée avec leur bassin, le marin ne peut que blâmer la combinaison maladroite qui a placé le seul port de Ceylan hors des routes qu'il fréquente. Ce port existe en effet; c'est Trinquemalé, sur la côte orientale, nom qui nous rappelle un glorieux souvenir maritime, l'une des plus belles pages de l'histoire du bailli de Suffren. Quant à Pointe-de-Galle, havre étroit et incommode, dangereux même en mousson de sud-ouest, où les navires sont obligés de s'amarrer par l'avant et par

l'arrière, nul ne s'en sert que par nécessité, et aucun capitaine ne l'honorera de ses affections. En revanche, l'admiration est sans mélange pour le touriste qui contemplera du large le magique panorama de l'île se dégageant peu à peu des voiles du matin, soit que, venant d'Europe, il n'ait vu depuis Suez que les arides rochers d'Aden, soit même que, sortant du détroit de Malacca, il lui prenne fantaisie de se croire blasé sur les splendeurs de la flore tropicale. Le tableau d'ailleurs change de caractère : la mer est bien toujours du même bleu de saphir qu'à Pinang, et le rivage s'y reflète de même, paré d'une éternelle verdure; mais on aime à retrouver ici les montagnes, qui font défaut à la nature molle et un peu efféminée des paysages de la Sonde, et c'est avec plaisir que l'on voit s'étager dans l'intérieur les imposantes assises du massif de Kandy, dominées par le pic d'Adam à la cime perdue dans les nuages.

Nous mouillons à Ceylan peu après l'époque impatiemment attendue du changement de mousson. Ce passage d'une saison à l'autre y est toujours accompagné d'une de ces gigantesques convulsions des élémens qu'il faut avoir vues pour s'en faire une idée. Les semaines qui précèdent sont les plus intolérables de l'année; bien que rien n'y rappelle l'engourdissement universel qui signale l'approche de notre hiver, bien que la chute des feuilles soit inconnue sous ces latitudes, on sent néanmoins que la végétation s'est ralentie à la suite des longues sécheresses, dont tous les êtres animés, depuis l'homme jusqu'à l'insecte, ressentent également l'influence énervante. L'herbe séchée et jaunie se couvre d'une poussière rougeâtre; le ciel prend des teintes plombées; nul souffle ne rafraîchit l'atmosphère embrasée, et chacun se sent oppressé par l'attente de la révolution qui va s'accomplir. Les regards alanguis se tournent instinctivement vers l'immensité de l'Océan austral; c'est de là que doit venir la vivifiante brise de sud-ouest, dont on épie avec anxiété les symptômes précurseurs amoncelés le soir en épais nuages à l'horizon. Un jour arrive enfin où la nue envahit entièrement le ciel, et où la mousson éclate par un de ces orages grandioses dont on est presque effrayé quand on en est témoin pour la première fois. Les coups de tonnerre se succèdent sans intermittence, et les traces du terrible fluide se retrouvent ensuite dans le sol en trous bifurqués de vingt pieds de profondeur. La pluie est telle que quelques heures suffisent à lui donner les proportions d'un déluge, à changer les rivières en torrens, et à les faire déborder sur toute l'étendue de la plaine. Cette crise formidable est suivie d'une bienfaisante période d'ondées alternées de soleil, qui font subir à l'île en quelques jours une métamorphose dont on suit les progrès à vue d'œil. Arbres et plantes, tout renaît à la vie; les oiseaux re-

trouvent leur chant, le monde mystérieux des insectes sort de ses retraites, d'innombrables larves de papillons se montrent sur les feuilles, et partout se traduit en mille signes divers le fécond réveil de la nature. On dirait qu'elle s'était repliée sur elle-même, afin de concentrer toute sa vitalité dans ce puissant effort. C'est à cette époque qu'il faut parcourir la route enchanteresse qui longe le rivage de Pointe-de-Galle à Colombo, la capitale; c'est alors que l'on comprend l'exclamation enthousiaste du prince Soltykof, qui voyait dans Ceylan le plus merveillleux des jardins botaniques. La colonie est redevable à l'administration anglaise de cette route, comme aussi de toutes les autres voies de communication qui sillonnent le pays. L'insuffisance des sentiers dont se contentaient les Hollandais était telle que le gouverneur ne pouvait alors se mettre en marche pour le moindre déplacement sans se faire escorter de 400 coulies pour les bagages, de 160 porteurs de palanquins et de 50 lascars pour les tentes, indépendamment des chevaux et des éléphans. Aujourd'hui une route de 769 milles permet de faire le tour de l'île en voiture. Semblable à une allée de parc entre Galle et Colombo, sur une ligne non interrompue de 70 milles, elle est bordée d'une double rangée de palmiers reliés entre eux par un rideau d'orchidées et de plantes grimpantes. A sa droite, le voyageur aperçoit le massif central des montagnes de Kandy, et à sa gauche la mer constamment animée par les mouvemens de ces barques de pêcheurs de construction si originale que l'on nomme *catimarons*. Les villages sont entourés de bouquets de cocotiers et d'aréquiers. A mesure que l'on approche de la capitale, aux anciennes villas hollandaises succèdent des habitations plus modernes; on arrive enfin au charmant hameau de Colpetty, abrité sous un dôme de tamariniers gigantesques, après quoi l'on ne tarde pas à déboucher devant le front bastionné de la ville, sur la plaine du *Galle-Faas*, toute couverte d'un épais tapis de convolvulus aux fleurs d'un rouge éclatant.

Ni Galle ni Colombo n'ont un caractère d'originalité remarquable. Des fortifications bien conservées, construites au XVIIe siècle sur des plans envoyés par Cohorn, à l'intérieur quelques églises de la même époque, des rues spacieuses, bordées d'hibiscus centenaires, les classiques maisons à un étage des pays chauds, avec verandahs et portiques à colonnes, tel est l'aspect général des deux villes, dont la seconde est beaucoup plus importante que la première. La grande séduction de Ceylan pour l'étranger, c'est la nature qui l'offre, non pas tant sur le littoral, où elle est domptée et féconde, que dans les forêts primitives, où on l'admire encore à l'état vierge. Rien n'est beau comme ces immenses nappes de verdure, lorsque de la crête d'un morne on les voit se dérouler en molles ondulations à perte

de vue. Rien non plus ne peut rendre l'impression que l'on ressent en pénétrant sous ces voûtes séculaires, hautes et solennelles comme des cathédrales, où même en plein midi les rayons du soleil ne donnent qu'une lumière verdâtre et luride, *lurida lux*. On s'y rappelle involontairement la secrète horreur dont Tacite nous dit que les anciens étaient saisis dans les forêts de la Gaule et de la Germanie. C'est au milieu de ces bois que vivent les Veddas, derniers descendans des aborigènes, encore aussi sauvages aujourd'hui qu'ils l'étaient il y a vingt siècles, lorsque leurs pères furent refoulés dans l'intérieur de l'île par le conquérant indien Wijayo, 543 ans avant Jésus-Christ. C'est là aussi que l'on retrouve les vestiges imposans des anciennes capitales de Ceylan, Pollanarrua et Anuradhapoura, attestant sous leurs ruines la splendeur d'une civilisation disparue. La première de ces villes couvrait un espace de 30 milles de long sur 4 de large; l'emplacement des palais y est marqué par des murs couverts de riches sculptures, celui des temples, ou viharas, par de colossales statues de Bouddha de 50 pieds de hauteur. Le palais de bronze construit par le roi Gaimounou reposait sur mille six cents piliers de granit placés sur quarante lignes parallèles, et il ne comptait pas moins de neuf cents appartemens répartis entre neuf étages superposés; l'édifice tirait son nom de la toiture métallique qui recouvrait le tout. A Anuradhapoura, une montagne tout entière, celle de Mihintala, a été taillée en temple, tandis que les restes d'une autre pagode non moins gigantesque, celle de Maha Stoupa, fourniraient encore actuellement, au dire d'un Anglais calculateur, assez de briques pour construire, de Londres à Édimbourg, un mur de 10 pieds de haut et de 1 pied d'épaisseur. De toutes ces constructions, les plus regrettables sont les vastes réservoirs d'eau qui garantissaient jadis à l'île entière une inépuisable fécondité. C'étaient de véritables lacs artificiels ayant jusqu'à 10, 15, 20 milles de tour, et alimentant des canaux d'irrigation suffisans pour fertiliser des provinces entières, auxquelles l'Inde doit aujourd'hui fournir le riz nécessaire. La digue du réservoir de Padivil, par exemple, est jetée d'une montagne à l'autre sur une longueur de 18,000 mètres; la hauteur en est de 25 mètres, la largeur de 70 mètres à la base et de 10 au sommet. Nos digues de la Loire feraient pauvre figure à côté de ces ouvrages comparables aux Pyramides, et assurément plus utiles. On comptait jadis dans l'île trente de ces lacs créés de main d'homme, et six ou sept cents réservoirs plus petits, intelligemment répartis sur le territoire; le système était complet. Que les Portugais et les Hollandais aient laissé s'effondrer ces belles constructions, peut-être l'expliquerait-on par l'étroitesse de leurs notions en matière de colonies; mais il n'en serait que plus digne

des Anglais d'attacher leur nom à cette restauration. Jusqu'ici malheureusement leurs études sont restées dans le domaine de la théorie, ou plutôt le gouvernement de la métropole a renoncé à entreprendre les travaux quand il a su que la digue de Padivil occuperait dix mille ouvriers pendant cinq ans, et qu'il en coûterait 32 millions de francs pour la relever.

Ceylan et Malacca ont connu les mêmes maîtres, traversé les mêmes phases depuis l'époque de la découverte. Les Portugais s'y établissent d'abord au commencement du XVIe siècle; vers le milieu du XVIIe, les Hollandais les remplacent, et enfin les Anglais profitent des guerres de la révolution pour se substituer à ces derniers en 1796. Le régime hollandais a peu marqué le pays de son empreinte, tandis que les Portugais ont laissé dans l'esprit de la population des souvenirs dont la trace subsiste encore. Préoccupés des progrès de la foi plus que de ceux de leur commerce, ils peuvent s'honorer d'avoir fondé dans l'île un catholicisme qui a victorieusement résisté à deux siècles de domination protestante. Leur langage, un peu corrompu à la vérité, est resté celui des classes moyennes dans beaucoup de villes; en un mot, l'indigène semble avoir oublié leur cruauté pour ne se rappeler que la bravoure chevaleresque dont ils ont donné tant de preuves, et cela est si vrai que certains chefs non-seulement s'enorgueillissent encore de porter le titre de *dom* comme leurs ancêtres, mais qu'ils y joignent volontiers les noms pompeux et sonores du calendrier lusitanien. Neuf cents familles nobles portugaises habitaient Colombo lors de la capitulation qui fit passer la ville aux mains des Hollandais en 1656. Aussi peut-être, en y regardant de près, pourrait-on découvrir çà et là chez les Singhalais quelques traces de sang portugais, tandis que, grâce au ciel, aucun d'eux n'offrira la bouche torse ou le nez grotesque qui n'ont pas cessé de caractériser les Flamands depuis Téniers et Van Ostade. La domination portugaise ne fut cependant qu'un long combat qui se continua par intervalles pendant la période hollandaise, et il ne pouvait pas en être autrement tant que les colons, limités dans leur établissement aux plaines du littoral, étaient forcés de s'arrêter au pied de la région montagneuse qui formait le royaume intérieur de Kandy. Les Anglais ne réussirent à compléter cette conquête qu'à la paix de 1815. Le roi qui régnait alors, dernier héritier d'une couronne qui s'était transmise de souverain en souverain pendant 2,357 ans, se nommait Sri Wikrama Raja Singha; déposé et enfermé dans la forteresse indienne de Vellore, il y vécut jusqu'en 1832. Ses sujets virent moins dans sa chute la perte d'une indépendance dont ils profitaient peu que le terme d'une tyrannie odieuse et détestée, car ce règne n'avait été qu'un long tissu des plus sanguinaires atrocités.

En faisant ainsi passer l'île entière sous leur domination, les Anglais eurent le bon esprit de déclarer que le culte conserverait une indépendance absolue. Ceylan a toujours été en effet pour le bouddhisme une terre de promission, — depuis qu'il y fut introduit 316 ans avant Jésus-Christ. C'est là, sur le sommet du roc sourcilleux qui couronne le pic d'Adam, qu'est l'empreinte révérée où les sectateurs de Çakia-Mouni voient la trace du pied de Bouddha, tout aussi clairement que les brahmes y reconnaissent le pied de Siva et les mahométans celui d'Adam. L'empreinte, abritée par une pagode ouverte à tous les vents, n'a pas moins de cinq pieds de long; on y arrive, en s'aidant de chaînes de fer, par un escalier taillé dans le roc, et le pèlerinage se complète par une offrande de fleurs de rhododendron. C'est à Ceylan aussi que se voit près d'Anuradhapoura l'arbre Bodhi, sacré entre tous, et certainement le doyen historique du monde végétal, puisqu'il fut authentiquement planté 288 ans avant Jésus-Christ. La légende en fait un rejeton du figuier privilégié sous lequel Gautama devint, par la vertu du nirvanah, Bouddha suprême et parfaitement accompli. C'est à Kandy enfin, dans un temple spécial, que l'on conserve précieusement au fond du sanctuaire le plus reculé la *Daladu*, dent du même Çakia-Mouni, miraculeusement sauvée du bûcher où furent brûlés ses restes. Elle est enfermée sous triple serrure dans un riche tabernacle composé de six enveloppes successives, et pour lui faire voir le jour il faut des circonstances d'une gravité exceptionnelle. Pendant longtemps, les Anglais conservèrent deux des clés, en laissant la troisième seulement à la garde du grand-prêtre, afin d'empêcher qu'on ne se servît de l'influence toute-puissante de la relique sur l'esprit des indigènes pour provoquer une révolte contre leur autorité; mais ils ont fini par renoncer à une précaution devenue superflue. L'authenticité de la dent est malheureusement loin d'être aussi bien prouvée que celle de l'arbre Bodhi, ou plutôt il n'est que trop bien établi qu'en 1560, les hasards de la guerre ayant fait tomber la dent primitive au pouvoir des Portugais, ceux-ci la transportèrent à Goa, où elle fut broyée et brûlée en grande cérémonie par l'archevêque à la gloire du vrai Dieu, en présence du vice-roi des Indes et de sa cour. Le roi du Pégu en offrait cependant 400,000 cruzades. Au dire des esprits forts, la dent actuelle aurait été fabriquée en 1556, sur les indications fournies par le roi alors régnant, Wikrama Bahou. Ceux qui ont eu l'insigne fortune de la voir assurent qu'avec ses deux pouces de long elle semble plutôt avoir été enlevée à une gueule de crocodile qu'à une mâchoire humaine; Wikrama Bahou l'aura probablement voulue en rapport avec l'empreinte du pied dont nous avons parlé.

Le catholicisme n'a pas à se plaindre de la domination anglaise

à Ceylan, car il s'y est acquis depuis cinquante ans une importance bien supérieure à celle qu'il avait sous le régime également protestant des Hollandais. Il ne comptait guère que 70,000 adhérens au commencement du XVIIIe siècle; en 1848, ce nombre était de 113,000, et il est de 157,000 aujourd'hui. Les prosélytes se recrutent surtout parmi les Malabars, les Parsis, les Maures, les Hindous, qui chaque année immigrent de la côte voisine dans l'île, et s'y fixent en partie. Un progrès aussi marqué détermina en 1849 la création d'un second vicariat apostolique dans la partie septentrionale de Ceylan, à Jaffna; le premier a pour centre Colombo. Chacun de ces vicariats est desservi par vingt-six prêtres européens. Leur empire est si bien établi sur l'esprit des fidèles, que lorsqu'en 1840 l'administration jugea devoir abolir un impôt de 150,000 francs sur la pêche, d'un commun accord les pêcheurs s'entendirent pour faire généreusement hommage de cette rente au clergé, qui la touche encore aujourd'hui. Les tentatives des missionnaires de la religion réformée, wesleyens pour la plupart, ont au contraire été couronnées de peu de succès malgré les circonstances politiques, qui semblaient devoir les favoriser, malgré un zèle incontestable, enfin malgré la libéralité avec laquelle étaient répandus les *tracts*, livres de piété sur lesquels repose en partie cette propagande. Le révérend M. James Selkirk nous apprend à ce sujet que pendant quatre années consécutives d'apostolat il en a distribué, dans le district dont il était chargé, 123,000, 210,000, 260,000 et 409,000!

La cannelle, qui fit si longtemps la gloire et la richesse de Ceylan, ne figure plus en quelque sorte que pour mémoire sur la liste des produits de l'île, et l'histoire de cette grandeur suivie de cette décadence est féconde en enseignemens économiques dont la Grande-Bretagne a su tirer parti. Sous les Hollandais, qui n'y allaient pas de main morte, toute atteinte au monopole que s'était attribué le gouvernement était punie du dernier supplice. L'administration anglaise, moins sévère, conserva néanmoins cette propriété jusqu'en 1832, et ne s'en dessaisit alors que dans la ferme persuasion que la nature avait doté Ceylan de cet arbre précieux à l'exclusion de toute autre colonie; mais quelques autres pays, Java surtout, ne tardèrent pas à dissiper cette illusion, et le gouvernement, qui avait imprudemment taxé l'exportation de la cannelle à 3 shillings par livre, se vit promptement débordé par la concurrence. En vain abaissa-t-il les droits, en vain mit-il en vente l'un après l'autre ses magnifiques jardins de cannelliers de 15 à 20 milles de tour, la poule aux œufs d'or était tuée, les jardins se découpaient en villas, et l'ensemble de cette récolte, dont l'impôt suffisait à défrayer jadis plus de la moitié des dépenses de la colonie, ne s'élève

même plus à 1 million de francs depuis 1863. L'un des derniers jardins de cannelliers de l'île, celui de Wak-Wallak, près de Pointe-de-Galle, est presque passé à l'état de curiosité historique et visité comme tel par les voyageurs. Une autre source de richesse semble également tarie, au moins pour le moment : c'est la pêche des huîtres perlières, qui se pratiquait de temps immémorial sur la côte nord-ouest de l'île, de Negombo à Manaar. Elle avait cependant encore rapporté 1,275,000 francs de droits en 1863; mais en 1864, soit que les pêches précédentes eussent dépassé la mesure, soit pour tout autre motif, on eut le regret de constater que les bancs étaient veufs du précieux coquillage, et il n'y a pas reparu. Ce double mécompte trouva heureusement une ample compensation dans le développement prestigieux que les Anglais surent donner à la production du café. Les visées de leurs prédécesseurs n'avaient pu se tourner de ce côté, parce qu'ils n'étaient pas maîtres de la partie centrale de l'île, la seule où le sol se prête avantageusement à cette culture. La Grande-Bretagne s'en empara en 1815; dès 1825, le gouverneur de la colonie, sir Edward Barnes, comprit que l'avenir était là, et il donna l'impulsion en établissant sur ses terres, à Gangaroowa, la première plantation un peu importante du pays. L'exemple fut rapidement suivi; toutes les montagnes autour de Kandy ainsi que la plupart des grandes vallées de l'intérieur se couvrirent de champs de café, et pendant plusieurs années on vendit par an jusqu'à 20,000 hectares de terres domaniales qui étaient aussitôt défrichées. Les circonstances favorisaient cet élan : en même temps que la métropole réduisait notablement les droits d'importation, la concurrence des autres pays producteurs se trouvait paralysée par l'émancipation et par l'abolition de la traite des noirs, alors que Ceylan au contraire recevait incessamment de l'Inde de nouveaux renforts de travailleurs (1), si bien que l'exportation s'y éleva d'année en année jusqu'à représenter en 1863 une valeur de 53 millions de francs. Jamais la cannelle n'avait donné si belle moisson, et on n'en restera pas là, à en croire les prophéties des colons, qui prétendent arriver dans un terme assez rapproché à produire par an 100,000 tonneaux de café, valant plus de 125 millions de francs. La récolte moyenne du Brésil est de 125,000 tonneaux par an; elle est restée à peu près stationnaire dans ces derniers temps. Celle de Java, qui semble être en décroissance, est de 57,000 tonneaux. L'ensemble des récoltes annuelles de tous les pays producteurs du globe est évaluée à 350,000 tonneaux. Il serait injuste ne pas comprendre dans cette énumération l'arbre chéri du Singhalais, le pré-

(1) En 1858, il en est arrivé 96,000 et reparti 50,000; en 1864, 82,000 et 67,000.

cieux cocotier, dont on estime que l'île renferme 20 millions de pieds. Quoiqu'il ne figure sur la liste des produits coloniaux que bien après le café, il n'en donne pas moins lieu à une exportation d'huile qui a décuplé en quinze ans, et qui s'est élevée à plus de 5 millions de francs en 1857. Il est d'ailleurs, grâce à la variété des usages auxquels on l'emploie, la providence des indigènes, qui lui témoignent leur reconnaissance par un attachement dont l'expression superstitieuse a quelque chose de touchant : selon eux en effet, l'arbre languit et meurt hors de portée de la voix humaine, et jamais il ne survit à l'éloignement du maître à qui il donnait ses fruits.

L'histoire des budgets de Ceylan est instructive, surtout pour les nations qui comme la nôtre ne savent pas attendre, et qui ne voient dans une colonie qu'une ferme destinée à rapporter dès le lendemain de l'entrée en possession. L'administration de cette île fortunée encaisse aujourd'hui pour 25 millions de recettes par an (23,819,750 francs en 1863), et elle n'en dépense que 18 ou 19, dont une bonne partie en travaux publics comprenant un chemin de fer déjà fort avancé entre Kandy et Colombo. Ce sont là des chiffres de nature à faire rêver bien des gouverneurs de colonies; mais il ne faut pas oublier qu'en 1828, c'est-à-dire dans les premières années de cette merveilleuse culture du café, le revenu n'était que de 8 millions, qu'il ne balançait point les dépenses, et qu'il se maintint dans des alternatives de plus et de moins entre le doit et l'avoir jusqu'en 1852, époque à laquelle il entra définitivement dans une voie d'excédans réguliers. Pour en arriver là, bien des tâtonnemens furent nécessaires. C'est ainsi que l'on avait d'abord modelé l'administration de Ceylan sur celle de l'Inde, sans s'inquiéter de la disproportion des deux pays, ce qui avait donné un résultat assez semblable à ces chênes lilliputiens que les Chinois élèvent avec amour dans des pots à fleurs, et qui ont tous les caractères du roi des forêts, hormis la force. Les réformes vinrent en leur lieu, et ce que l'on ne saurait signaler trop hautement, c'est que pendant cette longue période d'attente non-seulement le gouvernement anglais ne perdit jamais courage, mais jamais non plus il n'eut à lutter contre les manifestations hostiles de l'opinion; jamais une voix ne s'éleva pour réclamer l'abandon de la colonie, sous le prétexte que les recettes ne couvraient pas les dépenses. L'accord était parfait, car chacun comprenait qu'il faut semer pour recueillir. Dois-je le dire? le tableau de ce beau développement, si sagement préparé et amené de si loin, reporte involontairement ma pensée vers notre pauvre Cochinchine que je viens de quitter. A quelles attaques perpétuelles n'est-elle pas en

butte depuis cinq ans seulement que nous y sommes! Avec quelle impatiente amertume ne lui reproche-t-on pas les quelques millions pour lesquels elle est inscrite au budget, sans songer qu'il n'est pas d'établissement lointain qui n'ait passé par les mêmes épreuves! L'exemple de la ténacité anglaise devrait nous servir de leçon.

En même temps que la fortune dotait Ceylan de nouvelles richesses, nous avons dit qu'elle lui en retirait d'autres, la cannelle et les perles. De même il ne sort plus guère de l'île aujourd'hui que pour 250,000 francs par an de ces pierres précieuses dont la réputation remonte à l'antiquité la plus reculée, et que Marco-Polo célébrait avec tant d'enthousiasme. On en rencontre parfois, dit-on, à Neuera-Ellia; les Anglais qui y viennent en villégiature ou pour changer d'air se font même un passe-temps de cette recherche, mais les fragmens microscopiques de saphirs et de topazes qui en sont le résultat n'enrichiront jamais aucun d'eux. D'ailleurs ce que le convalescent demande surtout à cette délicieuse vallée, située à 2,000 mètres d'élévation, c'est le climat d'Europe où se retrempent les constitutions affaiblies par les énervantes chaleurs de la côte; il y trouve des jouissances ignorées à Colombo, du feu le soir, la nuit une couverture de laine, parfois même une gelée blanche le matin, et la provision de santé qu'il en rapporte vaut mieux assurément que toutes les pierreries du monde. Dans une autre partie de l'île, le chef-lieu du district jadis le plus fertile en gemmes conserve toujours son nom significatif de Ratnapoura, la ville aux rubis; mais ce n'est que pure tradition, et il n'est pas nécessaire d'être un bien grand lapidaire pour apprécier à leur juste valeur les spécimens douteux que les indigènes font miroiter aux yeux du voyageur inexpérimenté. Est-ce pour le mieux affriander qu'ils enveloppent toujours leur offre d'une apparence de mystère? Je l'ignore; mais je sais que je vis l'un d'eux enchanté de donner pour un shilling un irrécusable morceau de bouchon de carafe dont il avait eu l'effronterie de demander d'abord 8 livres sterling. On peut cependant trouver quelquefois de beaux échantillons d'une pierre dite œil-de-chat, très curieuse par ses reflets verts et phosphorescens. Une autre gloire déchue de Ceylan est l'éléphant, qui, s'il n'a pas encore complétement disparu de la colonie devant les progrès de la civilisation, est au moins devenu d'un emploi bien moins fréquent que par le passé. Plein des souvenirs de Bangkok, je me sentais d'avance pénétré de respect pour un animal dont le père, avec la longévité que lui attribue le classique Buffon, avait pu voir se succéder dans l'île les Portugais, les Hollandais et les Anglais; mais ses beaux jours sont passés : on n'aperçoit plus

d'éléphans que par exception à Galle ou à Colombo, où on leur reproche d'effrayer les chevaux, et d'ailleurs les Anglais ont prosaïquement constaté que ces derniers sont près des villes d'un usage plus économique et plus avantageux. Le service local entretenait jadis soixante éléphans pour les travaux des routes; à peine en conserve-t-il aujourd'hui une douzaine, et quoiqu'il en reste encore beaucoup à l'état sauvage dans les forêts de l'intérieur, on n'y verrait probablement plus de ces magnifiques troupeaux de deux cents têtes dont il est fait mention aux premiers temps de l'occupation anglaise. On trouve dans l'ouvrage de sir Emerson Tennent sur Ceylan le récit très intéressant d'une des dernières grandes chasses dont l'île ait été le théâtre. Bien que deux mois eussent été consacrés à conduire graduellement les victimes désignées dans le voisinage de l'enceinte palissadée qui devait se refermer sur eux; bien que toutes les précautions eussent été prises, au moment décisif on ne réussit à faire entrer dans le *corral* que neuf éléphans sur un troupeau de cinquante, et il ne fallut pas moins de trois jours entiers pour se rendre maître d'eux. Rien n'est curieux en pareil cas comme l'intelligence des éléphans privés à remplir leur rôle dans cette opération délicate, qui serait à peu près impossible sans eux. Il semble qu'ils y prennent un véritable plaisir. Suivant la scène d'un œil vigilant, ils protègent au besoin le gardien chargé de la dangereuse mission de passer le nœud coulant au pied du prisonnier, et ils saisissent à merveille le moment où, le nœud étant lancé, ils doivent tendre la corde dont ils tiennent l'autre l'extrémité. Leur sang-froid parfait contraste avec la fureur des captifs, et l'on croirait volontiers qu'ils s'applaudissent du succès obtenu, à voir leur air de contentement et de satisfaction aux intervalles de repos, en se battant nonchalamment les flancs avec une branche d'arbre en guise d'éventail. Les chasseurs isolés ont aussi fait disparaître un grand nombre d'éléphans, et ce massacre eût été plus considérable, si la nature avait donné à ces animaux, à Ceylan comme en Afrique, les défenses d'ivoire qui ajoutent un si grand prix à leur dépouille. La chronique de l'île a conservé le souvenir d'un officier, le major Rogers, qui fut foudroyé d'un coup de tonnerre en 1845, après avoir tué de sa carabine plus de douze cents éléphans et avoir acheté du produit de sa chasse ses grades dans l'armée l'un après l'autre. Dans la seule province du nord, il en fut tué trois mille cinq cents de 1845 à 1847, et deux mille dans la province du sud de 1851 à 1856. Il est donc à craindre qu'au XXe siècle l'éléphant de Ceylan ne soit passé à l'état légendaire. Cependant nul plus que lui ne justifiait les éloges qui ont été souvent donnés à son merveilleux instinct, et les rajahs de

l'Inde, grands connaisseurs, le préféraient à tout autre. Aujourd'hui bien des voyageurs passent probablement à Pointe-de-Galle sans voir trace d'aucun de ces colosses.

Par 5° lat. N., 71° long. E., île Malé (Maldives), 11 juin.

Bernardin de Saint-Pierre, qui n'aimait pas les officiers de marine, raconte quelque part que l'un d'eux, son compagnon de route de Lorient à l'Ile-de-France, écrivait sur son journal de bord : « Nous avons passé ce matin en vue de Ténériffe; les habitans m'en ont paru affables. » Avec la meilleure volonté du monde, il est peu de marins qui puissent parler avec plus de compétence des îles Maldives, par le travers desquelles nous nous trouvons. Beaucoup y passent, personne n'y mouille, et l'on se contente d'admettre, sur la foi du capitaine Moresby, l'hydrographe du groupe, que cet immense récif à fleur d'eau est habité par un peuple civilisé, habile dans l'art de la navigation. Pour moi, le nom de ces îles me rappelle un souvenir favori de mes lectures d'écolier, vieux volume poudreux et piqué des vers, imprimé à Paris en 1619 chez Samuel Thiboust, au Palais, en la galerie des prisonniers, et racontant « le voyage de François Pyrard de Laval aux Indes, Maldives, Moluques et Brésil, les divers accidens, aventures et dangers qui lui sont arrivés, tant en allant et retournant que pendant son séjour de dix ans en ce pays-là. » Si reculée que soit cette date, je ne crois pas que depuis lors aucun voyageur ait vu les Maldives d'aussi près que cet ami de ma jeunesse; nul au moins ne les a mieux décrites, bien qu'il soit plus connu à l'étranger qu'en France, tandis que la prose consciencieuse du capitaine Moresby n'a d'intérêt que par ses mérites nautiques. Pyrard au contraire se peint dans son livre aventurier hardi comme on en voyait alors, bâti à chaux et à sable au moral comme au physique. Parti de Saint-Malo en 1601 pour les Indes orientales, il se perdit sur les Maldives, y fut retenu cinq ans prisonnier, finit par s'échapper, parcourut une partie des mers de l'Inde, et ne rentra en France qu'en 1611 en passant par le Brésil. Sa finesse de Normand le tira de plus d'un mauvais pas pendant cette longue captivité aux Maldives, où il est amusant de voir fonctionner, sur l'îlot perdu de Malé, toute une miniature de cour orientale, avec roi, ministres, courtisans et dames du palais. Séparé tout d'abord de ses camarades de naufrage, Pyrard n'ose en laisser percer son regret vis à vis du roi, « ayant appris, dit-il, l'humeur des grands, qui est de ne vouloir endurer avec eux des personnes tristes et mélancoliques. » Aussi, lorsque plus tard une faute involontaire lui retire momentanément le bon vouloir du prince, il a soin de nous apprendre qu'il ne laissa point passer un jour des deux

mois que dura sa disgrâce sans se présenter au roi, car on lui avait dit la coutume du pays, « qu'il ne faut pas s'éloigner quand le roi est fâché, ni laisser à aller au palais par ordinaire, jusqu'à ce qu'après une longue patience le roi vous parle et vous remette en faveur. » Dangeau aurait-il mieux dit? Avec d'aussi heureuses dispositions, on peut penser que le marin courtisan n'avait garde de négliger les dames, qui s'enquéraient fort des reines et princesses de France, et principalement « de l'amour des dames de deçà et de la façon qu'elles y procédaient, car elles ne désiraient parler ni ouïr d'autres discours que d'amour. » Aucune sensiblerie déplacée n'altérait dans l'infortune la force d'âme de notre héros, si l'on en juge par le sang-froid avec lequel il nous détaille la mort de ses compagnons, à qui on trancha la tête à coups de *caty,* « qui est fait comme une grande serpe, au demeurant d'acier excellent, fort poli et bien ouvré. » Quant à lui, plus heureux, il réussit à s'évader et alla continuer ailleurs la série de ses aventures. Nous le retrouvons d'abord à Calcutta, puis emprisonné à Cochin par les Portugais, dont il ne tarda pas pourtant à devenir assez l'ami pour servir dans leurs troupes. Il pousse jusqu'à Ceylan, où il nous apprend que les habitans adorent une dent de singe, laquelle n'était évidemment autre que la célèbre *Dalada* dont nous avons parlé. De là il atteint les Moluques par Malacca, Achem et Java, et c'est en janvier 1610 seulement que, de retour à Goa, il y trouve enfin à s'embarquer pour l'Europe sur une caraque portugaise infestée, il a soin de nous l'apprendre, de ces abominables blattes, ravets ou cancrelas, qui n'ont pas cessé d'être le fléau de la vie de bord de nos jours, comme ils l'étaient au XVII[e] siècle. Il ne revit la France qu'après avoir passé par Sainte-Hélène et par le Brésil. Sainte-Hélène n'était alors qu'une île inhabitée, « si petite que rien plus, » dit-il, sans autre construction qu'une chapelle où s'exerçait la rivalité religieuse des marins hollandais et portugais. « Ces derniers ôtaient les tableaux et images des Hollandais, de sorte que ceux-ci mirent un billet disant aux Portugais : Laissez nos tableaux et images, et nous laisserons les vôtres. Mais ils n'en firent rien, et ainsi tout fut rompu et gâté. » Les capitaines étaient dans l'habitude d'y déposer leurs malades, qui profitaient de la première occasion pour reprendre la mer après guérison. — Toutefois, ajoute Pyrard, on n'oserait y en laisser qui ne fussent malades, de peur qu'ils ne se rendent maîtres et propriétaires de l'île. Enfin, après douze mois de traversée portés on ne peut plus allégrement, notre voyageur aborde au port de La Rochelle le 5 février 1611, et il termine son récit par d'édifiantes réflexions, où il attribue ses malheurs aux matelots français, « les plus grands jureurs et blasphémateurs du nom de Dieu que l'on

saurait voir. » J'aurais été curieux de pouvoir vérifier chemin faisant si les cérémonieuses traditions d'étiquette en vigueur de son temps subsistaient encore à la cour maldivienne, car je savais que chaque année une ambassade, envoyée par le roi de ces îles à Ceylan, y était reçue avec solennité par le gouverneur; mais nous n'aperçûmes de Malé que la cime d'une lisière de cocotiers, si bien que nous n'eûmes même pas, comme le marin de Bernardin de Saint-Pierre, la consolation de pouvoir inscrire sur nos tablettes si les habitans étaient d'apparence affable ou non.

Aden, 20 juin.

Aden est le premier anneau de la chaîne que les Anglais ont patiemment soudée maillon par maillon pour relier leur île à la mer de Chine, et c'est en même temps sans conteste aucune, de tous les établissemens qu'il leur a pris fantaisie de fonder dans les cinq parties du monde, celui qui réalise le plus complétement l'idéal d'une suprême désolation. On y débarque sur le sable, entre d'immenses tas de charbon régulièrement alignés qui constituent, à vrai dire, la seule raison d'être de ce port. A quelques pas de là, une place entourée d'hôtels et de marchands de curiosités; à droite vers la mer, les établissemens de la compagnie péninsulaire anglaise, des messageries impériales françaises, et la maison du gouverneur; tout autour de la baie, une barrière de rocs arides et décharnés, d'une couleur de croupe d'éléphant; pas un arbre, pas une apparence d'eau ni de verdure, tel est le premier coup d'œil de cette terre d'exil, où l'Européen croit lire à chaque pas la classique inscription de Dante. — N'allez pas trop à fond, me disait un officier de la garnison, comme j'enfonçais ma canne dans le sable : vous arriveriez bientôt à l'enfer... — Ce premier coup d'œil ne montre que le nouveau port, créé depuis 1840; l'ancien est à 5 kilomètres de là, de l'autre côté de la presqu'île, car Aden est un peu une parodie de Gibraltar, reliée au continent par un isthme sablonneux de longueur et de largeur égales, à cette différence près que le versant oriental, au lieu d'être à pic comme pour la forteresse espagnole, forme une baie où se trouve la vieille ville. Pour s'y rendre des hôtels du débarcadère, une douzaine de cochers dépenaillés vous offrent à l'envi des voitures en ruine traînées par des ombres de chevaux, en même temps que des âniers effrontés cherchent à vous glisser bon gré mal gré leurs maigres montures entre les jambes. Mieux vaudrait s'accommoder peut-être de ce chameau qui attend le signal du départ, patiemment accroupi en plein soleil; lui seul ici sympathise avec cette terre maudite, lui seul s'y sent chez lui, et c'est sans doute pour cela que jamais en-

core je n'ai été autant frappé de l'air satisfait et content de soi qui caractérise la physionomie de cet animal. Toutefois le respect humain l'emporte, et un peu aussi le respect de l'astre incandescent qui chauffe à blanc le cirque de rochers où nous sommes enfermés : nous montons en voiture. Hélas! à peine avons nous franchi les fortifications et les blocs cyclopéens qui marquent le point culminant de la route, Bab-el-Yemen (la porte de l'Yémen), que nous sommes du premier coup d'œil édifiés sur la vieille ville aussi tristement que sur la nouvelle : ce sont les mêmes maisons calcinées, le même sol effrité, les mêmes marchands de plumes d'autruche et de cannes en corne de rhinocéros. Nous traversons un marché où, à mon grand étonnement, sont en vente de nombreux moutons, gros et gras, et je me rappelle qu'en effet à Saïgon les moutons d'Aden étaient une friandise des plus recherchées à l'arrivée des paquebots. Leur nourriture reste un mystère, car en admettant, comme l'insinue notre cocher, qu'ils fassent leurs délices de la fiente des chameaux, de quoi à leur tour les chameaux peuvent-ils vivre sur ce rocher stérile? Il y a là un cercle vicieux. On chercherait en vain aujourd'hui à Aden la mosquée où Ali, le gendre du prophète, lisait les prières aux fidèles, ainsi que les belles choses dont parlent les premiers voyageurs portugais, et surtout les bains spacieux entourés d'une colonnade à jour de piliers recouverts de jaspe. Le seul intérêt de notre promenade est une visite à de magnifiques citernes échelonnées par étages dans une gorge de la montagne, au-dessus de la ville. Construites jadis par les Turcs, les Anglais n'ont eu qu'à les déblayer des sables qui s'y étaient accumulés depuis deux cents ans, et à les enduire de stuc, pour en faire un ouvrage d'art des plus remarquables. Ici l'eau est en effet la plus précieuse de toutes les denrées; il n'est point rare de voir deux ou trois années se succéder sans amener autre chose que des grains passagers, et trop souvent les réservoirs sont épuisés bien avant l'époque où les orages du mois d'avril pourront les remplir de nouveau. On a recours alors aux appareils qui distillent coûteusement l'eau de mer, et le tonneau d'eau ainsi obtenu devient presque un objet de luxe qui se vend 75 francs. Aussi n'est-ce qu'avec une vertueuse indignation que la chronique locale cite le nom d'un agent de la compagnie des paquebots anglais qui avait voulu charmer son exil par les distractions du jardinage; avec cet innocent passe-temps, il trouvait moyen de faire dépenser à ses commettans pour cinquante écus d'arrosage chaque jour.

Nous n'avons montré d'Aden que le revers de la médaille. Pour être juste, il faut dire que la rade y est excellente et sûre, et que es vapeurs y peuvent entrer de nuit comme de jour en toute saison.

Situé à égale distance de Suez et de Bombay, de manière à commander l'entrée de la Mer-Rouge, le port d'Aden acquérait par ce seul fait un prix inestimable aux yeux des Anglais, qui résolurent de s'en emparer, *per fas et nefas*, dès que le développement de la navigation à vapeur tendit à faire abandonner l'ancienne route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance. Aden appartenait alors au sultan de Lahidje, petit prince fort inoffensif, quoique un peu pirate à l'occasion, lequel eut la malencontreuse idée de piller un navire anglais naufragé sur ses côtes. La fantaisie lui coûta cher; elle fournissait justement le prétexte que l'on cherchait, et après dix-huit mois de tergiversations infructueuses et de négociations sans résultat, une division anglaise expédiée de Bombay s'empara sans difficulté de la place en janvier 1839. Le pauvre sultan reçut pour indemnité une pension de 50,000 francs. On aura une idée de l'importance de la position par ce fait, que vingt-huit paquebots à vapeur touchent actuellement chaque mois à Aden, quatorze allant dans un sens et quatorze dans l'autre. Comment les nôtres remplaceraient-ils cette relâche dans le cas d'une guerre maritime? La question n'est pas plus résolue ici qu'elle ne l'est à Pointe-de-Galle.

Le voyageur qui ne fait qu'entrevoir Aden au vol a peine à comprendre l'existence des infortunés que leurs fonctions enchaînent sur ce rocher pendant des années, comme de modernes Prométhées sacrifiés aux vulgaires exigences du service. Ce paysage désolé lui aura en somme procuré une promenade à terre pendant les quelques heures nécessaires à l'embarquement du charbon; ç'aura été une relâche pour tout dire, et il n'est pas de passager qui ne se rappelle le charme magique compris dans ce seul mot. Heureusement pour le gouvernement anglais ses serviteurs tiennent toujours en réserve une provision de philosophie qui ferait peut-être défaut à des Français en pareille circonstance. Beaucoup de leurs soldats sont mariés, et les familles trouvent dans les casernes une installation matérielle qui témoigne d'une sollicitude vigilante. Un des divertissemens favoris des fonctionnaires d'un rang plus élevé et des officiers consiste à évoquer les traditions du pique-nique national : on traverse alors la baie en canot, on dresse une tente sur le sable, on y déjeune longuement, après quoi les hommes vont fumer, pendant que les dames (car il y a des dames) les attendent en feuilletant pour la centième fois des albums de photographies. A certaines dates fériées, une liste recueille des souscriptions destinées à être distribuées en prix, et le hasard, qui nous amenait là pour l'anniversaire du couronnement de la reine Victoria, nous rendit témoin d'une de ces solennités. Il est superflu de dire qu'il y avait des courses de chevaux : où les Anglais n'en font-ils pas, et quels chevaux ne feraient-ils pas courir? Mais les autres prix étaient

d'une nature plus inédite et d'une recherche plus originale. Il y avait pour les hommes un concours de laideur et un concours de beauté, dont le prix était décerné par un aréopage féminin; les candidats s'étaient volontairement recrutés dans la garnison. La dernière épreuve fut la plus curieuse. Un pain rassis d'un poids déterminé était placé sur une table en regard de deux pintes d'eau. Deux concurrens se présentèrent, dont l'un devait manger le pain, tandis que l'autre boirait l'eau avec une cuillère à café; le prix était réservé au plus expéditif. Le public riait aux larmes, et ne songeait assurément pas alors à son exil.

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Le Caire, 30 juin.

Après avoir parcouru la longue route que nous venons de suivre, et qui se déroule presque d'un bout à l'autre à l'ombre du pavillon britannique, on aime à se sentir à Suez sur une terre que notre pays a marquée de son empreinte dans le passé comme dans le présent. Cette empreinte, on la trouve avant même d'avoir quitté le bord. Ce sont des Français qui ont doté cette rade du vaste bassin de radoub que l'on y admire (1), l'un des beaux résultats de la science moderne, aussi grandiose et plus utile que les gigantesques folies architecturales des Pharaons. De 130 mètres de long et de 8^{m} 50 de profondeur d'eau, ce bassin occupe le centre d'un îlot *créé* à 3 kilomètres 1/2 du rivage. On y parvient du côté de la ville, par une chaussée qui supporte une voie ferrée, du côté de la rade par un chenal de 1,500 mètres de long sur 60 de large, et creusé à 5^{m} 50 au-dessous de la marée basse. Il peut donner accès aux plus grands bâtimens, et forme le complément du canal qui joindra les deux mers. Cet important travail a coûté 9 millions de francs. A terre, c'est un autre Français qui, depuis 1863, a fait venir par un canal l'eau douce que l'on apportait jadis à dos de chameau ou en chemin de fer; il en coûtait 1,600,000 francs par an à cette population déshéritée. Il faut de tels travaux pour donner quelque intérêt à la misérable ville de Suez. On a beau vous montrer le Sinaï et l'endroit précis où la Mer-Rouge se retira devant les Hébreux; ces souvenirs bibliques sont impuissans à masquer la malpropreté de cette bourgade, encadrée entre la mer et le désert. La vie s'y est réfugiée dans un vaste hôtel, incommode et coûteux caravansérail, qui ne s'anime qu'aux départs et aux arrivées périodiques des paquebots. Le soir, on y a la ressource d'un de ces cafés chantans dont il semble qu'aucun point du globe ne doive être à l'abri, et l'on y pouvait aussi

(1) Inauguré le 11 octobre 1866.

alors risquer ses piastres sur un tapis vert, où le croupier s'empressait toujours de donner les premières places aux oiseaux de passage; mais ce dernier plaisir était à la veille d'être supprimé par le vice-roi.

Suez n'est vraiment curieux que vers le mois de février et de mars, à l'époque du pèlerinage annuel de La Mecque, alors que les fidèles y affluent de tous les pays musulmans du globe, afin de s'embarquer sur les bâtimens qui les conduiront à Djeddah. Leurs tentes, qui se pressent dans le désert aux portes de la ville, forment une immense Babel nomade de la physionomie la plus étrange, où le pêle-mêle des races est complet, Turcs et Maugrabins, Persans et Syriens, Albanais, Hindous, nègres du Soudan, et jusqu'à nos Arabes d'Algérie, qui viennent bravement se joindre aux autres avec la médaille de Crimée ou d'Italie en pleine poitrine. On y voit même de loin en loin quelques enfans perdus des hordes sauvages de l'Asie centrale, de ces Kirghiz indomptés qui se tiennent éternellement à l'affût entre l'Inde et la Chine en attendant qu'un nouveau Timour les mène à la curée. Mais ce passage était terminé depuis trois mois lors de notre arrivée, et comment d'ailleurs s'arrêter à Suez, lorsqu'à quelques heures de là les éblouissantes visions du Caire, la ville orientale entre toutes, vous attirent et vous fascinent? L'unique train de voyageurs qui dessert cette portion de la ligne doit partir à deux heures, et franchir en quatre heures l'intervalle des deux villes, qui n'est que de 135 kilomètres. Fidèles aux souvenirs de l'inexorable discipline des chemins de fer d'Europe, nous montons en wagon à l'heure dite, heureux d'une combinaison qui nous permettait d'admirer de jour et à notre aise la classique horreur du désert; mais nous avions compté sans la fantaisie turque qui devait présider au voyage, et ce ne fut qu'à l'heure où nous comptions arriver que le convoi se mit enfin en marche, après n'avoir cessé de se promener d'un bout de la gare à l'autre pendant quatre interminables heures d'attente. La nuit se faisait; nous ne vîmes donc du désert que le profil confus de quelques collines sablonneuses, et il était onze heures du soir quand notre prison roulante nous déposa enfin à destination, affamés et maussades. Je sus depuis que ce régime était celui de chaque jour entre Suez et le Caire, peut-être afin de faire mieux sentir au voyageur le prix des magnificences qui l'attendent dans cette dernière ville. Il semble en effet qu'on ne doive jamais se lasser d'errer dans le dédale infini de ces rues étroites, fraîches et sinueuses, où l'œil s'égare comme la pensée, et d'y cheminer paisiblement sur ces merveilleux petits ânes d'Égypte qui se glissent si bien dans les foules les plus compactes, dans les bazars les plus remplis, en réalisant le sybaritisme idéal du flâneur le plus difficile. On s'oublie à suivre le défilé incessant de ces femmes voilées, de ces beaux Turcs

à barbe blanche, au turban vert, à la robe amplement drapée, de ces longues caravanes de chameaux, ou parfois de ces enterremens bruyamment menés par une bande d'aveugles braillards, cheminant deux par deux et bras dessus bras dessous, en tête du cortége. On s'oublie bien mieux encore dans les bazars, au milieu des riches étoffes, des tapis, des armes et des vêtemens de tout genre. En un mot, l'impression que l'on remporte d'une première promenade dans les rues du Caire est celle d'avoir vécu quelques heures en pleines *Mille et une Nuits*, dans ce monde enchanté et fantastique qui berça notre enfance. On se figure avoir reconnu la dame mystérieuse des *Trois Calenders*, l'avoir suivie de boutique en boutique, et le soir, en s'endormant, on croit entendre l'infortuné Bedreddin Hassan s'écrier : Peut-on avoir la barbarie d'ôter la vie à un homme, pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème!

Toutefois le grand attrait du Caire réside moins dans l'originalité de la population que dans le caractère tout particulier qu'offre la physionomie de la ville. Nulle part l'adorable fantaisie de l'architecture arabe ne s'est donné un plus libre essor, nulle part elle n'a plus richement ciselé la pierre au gré de ses caprices. Est-il au monde un panorama comparable à celui que l'on embrasse du haut de la citadelle, à cet océan de maisons d'où surgissent de toutes parts les élégans minarets et les fières coupoles de quatre cents mosquées, tandis que plus loin, dans la ville des morts, qui s'étend vers le désert des deux côtés du Mokattam, se profilent à l'horizon les funèbres silhouettes du tombeau des Mamelucks? Le secret de ces merveilles est perdu, hélas! et pour comprendre l'étendue de l'abîme qui sépare le présent du passé il suffit de visiter dans cette même citadelle la mosquée moderne, dite de Méhémet-Ali, malencontreuse imitation de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople. Vainement a-t-on cherché à dissimuler l'indigence du style sous la richesse des matériaux, tout y trahit la décadence, les lignes principales non moins que la disproportion de minarets semblables à des chandelles coiffées d'éteignoirs, et cela à quelques pas seulement de l'incomparable mosquée du sultan Hassan, monument unique, même dans ce XIVe siècle, le plus fécond de l'art musulman, celui qui donna naissance à l'Alhambra. Où l'artiste inconnu qui créa ce chef-d'œuvre a-t-il pris les perspectives imprévues et grandioses qui se succèdent à l'intérieur de l'édifice? Qui lui a enseigné à marier dans une si juste mesure la grâce exquise des détails à la simplicité hardie de l'ensemble? Ce sont de ces beautés suprêmes que nulle description ne peut rendre. La tradition raconte que les pierres qui servirent à élever cette admirable mosquée furent enlevées aux Pyramides. Déplore qui voudra ce sacrilége archéologique, l'art à coup sûr n'y a rien perdu.

Les souvenirs abondent au Caire, et l'on comprend qu'un voyageur ingénieux ait comparé l'Égypte à un palimpseste où l'on trouverait successivement écrits l'un sur l'autre la Bible, Hérodote et le Koran. C'est sur la montagne de la citadelle que les Arabes placent le sacrifice d'Abraham, et ils l'ont baptisée en conséquence citadelle du Bélier. C'est sur l'île de Roda, en face du vieux Caire, que, selon eux encore, la fille de Pharaon trouva et recueillit le berceau flottant de Moïse. Une autre curiosité de la ville, le puits de Joseph, qui s'enfonce à 80 mètres dans le roc, n'a pas, malgré le nom, la même origine biblique; il se rattache à la mémoire du sultan Saladin, le héros des croisades et l'un des plus grands hommes de l'Égypte. Son tombeau se voit encore dans le cimetière des Mameluks, près de celui de la famille de Méhémet-Ali, — curieuse coïncidence qui rapproche ainsi dans la nécropole les restes des deux souverains qui ont le plus marqué dans l'histoire du pays. Enfin les guides ne manquent jamais de montrer le saut du Mameluk, qui rappelle au voyageur le tragique épisode par lequel ce même Méhémet-Ali mit en 1811 le sceau à sa domination. Ce fut là qu'Amin-Bey échappa par miracle au massacre de cette milice célèbre en se précipitant au galop du haut d'un bastion sur une esplanade à 100 mètres au-dessous; le cheval fut tué, et Amin réussit à gagner le désert, puis Constantinople, où il occupa par la suite un poste élevé près du sultan. Le pacha attendait le résultat de cette boucherie à deux pas, dans un palais que l'on visite également, et que ses successeurs ont imaginé de meubler avec un luxe européen du goût le plus criard. Les princes égyptiens doivent être la providence des tapissiers et des carrossiers parisiens, à en juger par les dorures de leurs voitures de gala et par le coûteux mobilier de ceux de leurs appartemens où le public est admis. Telle est dans le palais de Choubra, à une lieue et demie du Caire, sur les bords du Nil, la célèbre piscine aux quatre pavillons. Méhémet-Ali tirait volontiers vanité d'avoir éclairé au gaz les écuries de ce palais, alors que les rues de Paris en étaient encore aux réverbères à l'huile. Ne faisait-il pas là lui-même à son insu la meilleure critique de ses réformes éphémères?

A voir avec quelle profusion ces palais sont répandus dans les environs du Caire, on ne laisse pas que d'être effrayé de la façon dont pullulent les princes égyptiens qui encombrent à tous les degrés les marches du trône, et l'on est forcé de reconnaître une certaine logique à la tradition orientale par laquelle tout souverain faisait étrangler ses frères en acte de joyeux avénement, sans oublier de noyer dans un sac les favorites soupçonnées d'être enceintes. Maintenant que le contrôle incessant de l'Europe ne permet plus de recourir à ces moyens expéditifs, il faut que le pays entretienne à

grands frais ces ruineuses existences, et l'on ne voit que trop ce qu'il en coûte au navrant spectacle qu'offre n'importe quel village de fellahs avec ses huttes plates à fleur de terre, en boue pétrie et séchée au soleil, véritables clapiers à peine suffisans pour le bétail qui y vit pêle-mêle avec la famille. Le fisc envahit tout, absorbe tout, prend tout. Le vice-roi d'ailleurs ne fait en cela qu'user de son droit, car il est propriétaire du sol en sa qualité de représentant du sultan, et il lui est loisible de changer à son gré au fellah, son tenancier, telle mesure de terre en plein rapport contre une égale superficie de sable au désert; le fait n'est pas sans exemple. Contrairement à d'autres pays, ce n'est pas dans les villes qu'il faut rechercher les symptômes qui révèlent le véritable état de l'Égypte: le despotisme a toujours compris qu'il était de son intérêt bien entendu de ménager les grands centres de population; mais les tristes fruits de l'oppression ne sont partout que trop visibles dans les campagnes. Pour voir ce régime à l'œuvre, il faut lire dans le livre récemment publié de lady Duff Gordon l'émouvant tableau des misères de la Haute-Égypte, en proie aux impitoyables exactions des pachas. On y verra entre autres avec quelle barbarie fut châtié dans le village de Gow un mouvement sans conséquence. Le fanatique qui l'avait provoqué prit la fuite, et l'on n'en vit pas moins 1,600 victimes, hommes, femmes et enfans, immolées à la vengeance du vice-roi; les prisonniers, étendus à terre et liés dix par dix, étaient massacrés de sang-froid par les bourreaux. A quoi bon d'ailleurs recommencer à ce sujet contre la race turque un procès depuis longtemps perdu devant l'opinion? Son impuissance à rien fonder est aussi notoire que son ignorance ou sa brutalité, et l'on ne saurait trop se garder de la confondre, malgré la communauté de religion, avec la race arabe, qui a laissé de si brillans souvenirs partout où elle a passé, en Égypte comme en Espagne. C'est à l'école des Arabes que venaient s'instruire nos rudes ancêtres du moyen âge; médecine, architecture, mathématiques, astronomie, tout leur venait de cette civilisation élégante et lettrée dont les vestiges nous passionnent encore aujourd'hui, et je me suis parfois demandé quel eût été le rôle de cette race digne d'un meilleur sort, ce qui serait advenu d'elle, de nous et du monde, si le succès de l'expédition d'Égypte avait permis à la prodigieuse carrière de Napoléon de s'accomplir en Orient. L'hypothèse n'a rien d'impossible. C'est en Orient que se font les grands noms, avait-il dit lui-même, et il eût pu ajouter que là un grand nom est nécessaire aux grandes choses. S'il est dans la nature de certains peuples de poursuivre en dehors de toute individualité l'évolution qui doit les conduire au port, si l'Anglo-Saxon par exemple met un légitime orgueil à ne devoir ses réformes qu'à lui-même, il en est autrement pour les races orientales. C'est là

surtout qu'éclate le triomphe de ces puissans génies qui transforment un monde, et Bonaparte y avait devant lui un rôle qui a souvent enivré son imagination. Il s'y serait trouvé dans sa sphère, la sphère du despotisme, hélas! et alors, en même temps que le 18 brumaire eût été épargné à la France, ainsi que les épouvantables tueries de l'empire, quelle éblouissante régénération ne pouvait-on pas entrevoir pour ces nobles contrées, si bien faites pour renaître à de nouvelles destinées! Dieu ne l'a pas voulu.

Il ne l'a pas voulu, et ses impénétrables décrets semblent condamner cet antique berceau du monde pour longtemps encore à l'immobilité. C'est là le côté attristant, non pas malheureusement de la seule Égypte, mais de tout cet extrême Orient que nous venons de parcourir. Partout, sur une terre bénie du soleil, nous avons trouvé des populations abruties sous le poids d'un joug séculaire, partout une exploitation plus ou moins déguisée du chétif et du faible. On ne se lasse pas d'admirer les merveilles sans cesse renouvelées d'une nature incomparable; mais en même temps on gémit de voir l'homme si petit dans ce milieu privilégié, de voir ce qu'il y devient abandonné à lui-même hors du cercle de l'influence européenne, comme à Siam ou en Chine, — et cependant l'on ne sait s'il faut regretter cette apathique inertie lorsque l'on songe que nous n'avons encore rêvé pour lui rien de plus désirable que la grande caserne administrative dont l'île de Java nous offre le plus parfait modèle. Aussi l'impression que l'on rapporte d'un pèlerinage dans ces lointaines contrées est-elle forcément empreinte d'une nuance de découragement, non que l'avenir y soit sombre et chargé, mieux vaudrait peut-être qu'il en fût ainsi, mais parce qu'il y est terne, uni et incolore, ou, pour parler plus exactement, parce qu'il n'y existe pas. Nous y développerons notre commerce sans y implanter nos idées, et ni le colon du XIX[e] siècle ni son successeur ne verra se combler l'abîme qui sépare les deux races :

Il est venu trop tard dans un monde trop vieux.

Combien était différent le souvenir que j'avais apporté quelques années auparavant d'une campagne à l'autre extrémité de l'immense Océan-Pacifique, où j'avais parcouru du nord au sud toute la ligne de côte des deux Amériques! Là, partout où nous abordions, chacun avait foi en son œuvre et foi en l'avenir. Le même mot servait de devise à tous : les uns le lisaient déjà couramment, d'autres l'épelaient, d'autres enfin le balbutiaient à peine; mais cette devise magique était liberté, et l'on sentait que plus tard on suivrait toujours avec un sympathique intérêt le sort de ces races diverses, unies dans une croyance commune. La liberté au contraire semble incompatible avec les races de l'extrême Orient. Jamais elles n'ont conçu

le gouvernement autrement que comme une monarchie absolue, et pour elles le progrès a été jusqu'ici un mot vide de sens. D'où leur serait-il venu d'ailleurs? Invinciblement retenues par les règles du bouddhisme dans la sphère étroite des préoccupations terrestres et matérielles, dénuées de toute aspiration élevée, elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a mille ans, et l'on n'ose espérer que leur vue se tourne de si tôt vers le phare lumineux de l'idéal, dont les rayons bienfaisans éclairent le christianisme. Pour qu'elles pussent voir en nous autre chose que des maîtres redoutés ou de cupides aventuriers attirés par l'appât du gain, il faudrait un miracle, car c'en est un que de supposer de nos jours l'Européen d'outre-mer revenant pour ces peuples déshérités aux sentimens de bienveillance patiente, douce, point envieuse et point insolente, que loue si excellemment l'apôtre saint Paul, lorsqu'il dit : Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, quand j'aurais le don de prophétie et de toute sorte de science, ainsi que la foi qui transporte les montagnes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. — Aujourd'hui que nous n'avons plus la foi qui transporte les montagnes, et que nous aimons mieux admirer la charité sur parole que de la mettre en pratique, il est à craindre que notre action ne soit longtemps encore impuissante à faire sortir l'extrême Orient de son engourdissement. Peut-être est-il à regretter pour lui que le temps soit passé des grands bouleversemens auxquels présidaient les Alexandre, les Attila et les Gengiskan. Qui sait si son salut n'était pas à ce prix?

Détroit de Messine, 5 juillet.

Si l'on veut n'affaiblir en rien l'impression favorable que l'on emporte du Caire, le mieux est de s'embarquer en séjournant le moins possible à Alexandrie, ville bâtarde et sans caractère, où se pressent en un confus assemblage toutes les races qui peuplent le littoral de la Méditerranée. J'avais eu cependant la bonne fortune d'y rencontrer le cicerone le plus aimable et le plus érudit. Il avait une théorie sur la colonne de Pompée; il démontrait sans réplique que les bains de Cléopâtre n'avaient jamais été des bains, et paraissait de force à lutter avec sir Gardner Wilkinson lui-même sur les antiquités égyptiennes, grecques et romaines, qui de temps immémorial fournissent matière à de si doctes dissertations; mais ma pensée était ailleurs, et, tandis que nous arpentions la place des Consuls, elle avait déjà pris possession du paquebot qui devait nous emporter le lendemain, pour nous débarquer le cinquième jour à Marseille. Cinq jours! la Méditerranée seulement à franchir! Il semble qu'il n'y ait plus qu'à chasser en avant, changer de jambe, et assembler. Aussi mes compagnons de route traitent-ils cette

dernière étape avec un suprême dédain. C'est un consul américain qui revient des côtes de Chine, un ex-chef de musique du vice-roi, un évêque anglican depuis dix ans en Australie, un escamoteur allemand et sa femme qui ont été dans l'Inde, où ils ont trouvé plus fort qu'eux, nombre d'autres encore; les gens les plus divers sont réunis à notre table, et plus diverses encore sont les provenances, Bombay, Bourbon, Maurice, Shanghaï, etc. Un seul passager tranche sur le ton général de cette société cosmopolite et vagabonde : c'est un riche bourgeois de Paris, ayant pignon sur rue et joaillier de son état. Il avait eu l'occasion jadis de faire au vice-roi actuel crédit d'une fourniture sur sa bonne mine, bien avant les grandeurs de ce dernier, et alors qu'il résidait à Paris pour y compléter son éducation. Plus tard, le nom de l'honnête négociant ayant été prononcé devant le prince, cette circonstance lui revint en mémoire, et comme preuve de reconnaissance il le fit venir en Égypte pour lui confier une commande importante, L'excellent homme à coup sûr n'avait qu'à se louer du résultat de son voyage; mais c'était la première fois qu'il perdait le Palais-Royal de vue, et il ne dissimulait pas la nostalgie parisienne à laquelle il était en proie. Parmi nos commensaux, les étrangers, tout en l'écoutant avec curiosité, avec bienveillance même, ne comprenaient évidemment rien à ses lamentations. Pour eux, le retour au sol natal ne s'associait pas à l'idée d'une ville aimée entre toutes, unique au monde, au seul nom de laquelle l'imagination se peuple des plus rians souvenirs. Pour moi, c'était au contraire avec ravissement que je retrouvais dans ces doléances sincères et naïves le fidèle écho de ma pensée. Médise de Paris qui voudra; il faut en être et l'avoir quitté pour en sentir le prix, et le soir, après avoir pris congé de mon compagnon, je me promenais sur le pont du paquebot en me rappelant ces lignes charmantes du plus essentiellement Parisien de nos écrivains : « Ville de lumières, d'élégance et de facilité, ville heureuse où l'on est dispensé d'avoir du bonheur, où il suffit d'être et de se sentir habiter, qui fait plaisir, comme on le disait autrefois d'Athènes, rien qu'à regarder, — où l'on voit juste plus naturellement qu'ailleurs, où l'on ne s'exagère rien, où l'on ne se fait des monstres de rien, où l'on respire pour ainsi dire avec l'air même ce que l'on ne sait pas, où l'on n'est pas étranger même à ce que l'on ignore; centre unique de ressources et de liberté, où la solitude est possible, où la société est commode et toujours voisine, où l'on est à cent lieues et à deux pas, où une seule matinée embrasse toutes les curiosités, toutes les variétés de désirs; Paris de tous les temps, Paris ancien et nouveau, toujours maudit, toujours regretté et toujours le même, c'est chez toi qu'il est doux de vivre, c'est chez toi que je veux mourir! »

ED. DU HAILLY.

LES

ANCIENS VOLCANS

DE LA GRÈCE

SOUVENIRS D'UNE EXCURSION SCIENTIFIQUE A L'ISTHME DE CORINTHE ET DANS LES CYCLADES.

Tandis que l'analyse spectrale fournit aujourd'hui des données positives sur la nature des substances qui entrent dans la composition des corps célestes, nous sommes dans une ignorance presque absolue de la constitution intérieure de la planète que nous habitons. Il n'y a pas de mine qui atteigne à une profondeur de plus d'un millième du rayon terrestre; les plus profondes ne nous permettent donc d'explorer que l'enveloppe la plus superficielle du globe. Toutefois l'énorme masse intérieure soustraite à nos investigations directes n'échappe pas entièrement à toute espèce de recherches. On sait que les parties centrales de la terre, dont la densité moyenne a été déterminée avec une grande exactitude, renferment des substances douées d'un poids spécifique considérable. On peut en outre regarder comme très probable, sinon affirmer d'une manière absolue, qu'elles forment un noyau solide d'une grande rigidité. D'un autre côté, la chaleur souterraine, l'aplatissement de la terre vers les pôles, surtout les manifestations volcaniques prouvent avec certitude qu'il y a de la matière en fusion étendue en nappe à une faible profondeur au-dessous de la surface du sol. On peut donc considérer notre globe comme formé de trois parties distinctes et concentriques : un noyau volumineux doué d'une

haute température, une couche fluide incandescente, une enveloppe solide relativement peu épaisse. Ces trois régions successives sont très inégalement connues. L'enveloppe externe, offrant un vaste champ à l'observation directe, est de mieux en mieux étudiée chaque jour. La structure et la composition des roches qui la constituent, la disposition, la nature et la position relative des débris organiques qu'on y rencontre, sont l'objet incessant des travaux d'un grand nombre de savans distingués. On sait qu'elle est formée de vastes plaques accolées comme les pièces d'une mosaïque et plus ou moins intimement soudées. Les chaînes de montagnes et les autres grands accidens physiques représentent sur la surface extérieure les lignes de fracture ou de séparation de ces larges compartimens, qui affectent une certaine symétrie géométrique. Ainsi donc, malgré la faible profondeur à laquelle il est possible de pénétrer dans le sol en un point donné, on peut dire que l'écorce terrestre est assez bien connue aujourd'hui. Nous ne possédons au contraire aucune donnée, je ne dirai pas certaine, mais probable sur la composition chimique des matières qui forment le noyau central. La température, les dimensions exactes, la loi de variation de la densité de ce noyau sont autant de problèmes restés sans solution. Nous n'avons donc que des notions bien vagues sur la masse principale de la terre. Quant à la couche intermédiaire, les matières qui la composent ont été pendant la longue durée des siècles souvent chassées au dehors par les crevasses de l'enveloppe extérieure, et elles nous fournissent de précieux documens sur la composition qu'a présentée en divers points et à diverses époques la nappe incandescente qui alimente cet écoulement. Tous ces produits ignés, qu'ils soient anciens ou modernes, sont essentiellement constitués par des silicates. Les silicates dominent donc d'une manière générale dans la masse en fusion sous-jacente à la croûte terrestre; mais il n'en faudrait pas conclure que le liquide incandescent qui la compose soit partout homogène. Malgré les marées souterraines qui l'agitent et le brassent, il offre des couches de densité et de composition diverses. Dans beaucoup de volcans en effet, la composition des laves a varié avec le temps, et dans ce cas on trouve toujours que les laves anciennes contiennent plus de silice que les laves plus récentes; celles-ci en revanche présentent une densité plus considérable, et sont plus riches que les premières en magnésie et en oxyde de fer. Cette variation dans la nature des produits en fusion rejetés par un même volcan conduit à admettre une variation correspondante dans la composition du fluide igné qui les fournit, les couches les plus profondes étant plus denses et plus ferrugineuses, celles qui les surmontent étant plus siliceuses. Cette séparation d'un liquide hétérogène en couches d'inégale densité est un fait général bien connu des chimistes et des métallurgistes. On le désigne sous le nom de *liquation;* il se produit souvent avec une grande facilité. On l'observe presque constamment quand on opère la fusion d'un alliage métallique, et dans

l'industrie, quand on tient à maintenir l'homogénéité d'une matière fondue, on est quelquefois obligé d'agiter vivement le bain tant que dure la fusion. La production de ce phénomène constitue, dit-on, une des difficultés de la fabrication des canons de bronze. Si la liquation s'opère ainsi sur des quantités de matière relativement très petites, il n'est pas étonnant qu'il en soit de même dans le liquide de composition complexe qui forme au sein de la terre un véritable océan de feu.

Ces notions sur la constitution de la zone moyenne du globe ne sont pas les seules que fournisse l'étude des volcans. De cette étude on peut encore tirer de précieux renseignemens sur la configuration de la surface qui limite intérieurement la matière fondue. Les volcans en effet ne sont pas de simples pertuis isolés les uns des autres, creusés comme des puits étroits au travers de l'enveloppe extérieure de la terre. Il existe un ordre manifeste et depuis longtemps signalé dans la distribution géographique des centres éruptifs. Les principaux se trouvent toujours au point de croisement de certaines directions spéciales, dont l'importance et l'orientation ont été l'objet de savans travaux, et l'on sait en outre qu'ils sont ordinairement réunis de manière à former de longues files rectilignes, comme si chaque groupe était implanté sur une déchirure particulière de l'écorce terrestre. Les volcans de l'Amérique du Sud, alignés sur une étendue de plusieurs centaines de lieues, sont un type de cette disposition, et plus près de nous le Vésuve, Stromboli et l'Etna, rangés dans une même direction, sont encore regardés par tous les géologues comme appartenant à une même série. De plus il semble souvent exister certaines relations remarquables entre le degré d'activité des volcans d'un même groupe. Quand les fluides élastiques développés dans les profondeurs du sol par des causes encore obscures et probablement complexes (1) acquièrent une tension suffisante pour déterminer une éruption, dans les premiers momens la poussée se fait sentir sur toute l'étendue de la région volcanique en travail; il semble qu'il y ait une période de surexcitation générale. Puis bientôt le mouvement se localise dans un centre d'action unique, tandis que tous les autres points s'assoupissent rapidement, et perdent même pendant quelque temps une partie de leur énergie ordinaire. Les choses se sont passées de cette façon dans un si grand nombre de cas qu'on en a déduit une loi générale, devenue populaire dans les pays qui sont le siége habituel des phénomènes ignés. J'ai eu moi-même récemment l'occasion d'en observer un remarquable exemple. Au commencement de 1865, l'Etna et le Vésuve sont entrés simultanément en éruption en même temps que Stromboli détonait avec violence et rejetait des flots de cendres; mais au bout de quelques semaines l'Etna continuait seul ses grandioses manifestations, et vomissait pendant plusieurs mois des torrens de lave et de matières volatiles; les

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1866.

deux autres centres éruptifs avaient repris à peu près leurs allures habituelles.

Tous ces faits s'expliquent facilement si l'on suppose que l'écorce terrestre est entaillée sur sa face interne de sillons rectilignes très allongés s'élevant ou s'abaissant à la partie supérieure suivant une ligne tourmentée, irrégulière, et assez profondément creusés en quelques points pour offrir des conduits qui pénètrent au travers des couches du sol et débouchent au dehors. Les cratères volcaniques ne seraient autre chose que les orifices extérieurs de ces conduits, et l'alignement régulier qu'ils présentent correspondrait à celui des sillons dont ils tirent leur origine. De là, entre les volcans d'un même groupe, des facilités de communication plus ou moins grandes. Tantôt les manifestations de l'un sont étroitement liées avec celles des autres : on en conclura que le sillon commun d'implantation est libre sur une grande étendue. Tantôt au contraire ils offrent une certaine indépendance réciproque, une éruption en un point ne se fait sentir qu'à un faible degré, ou même ne se fait pas sentir du tout dans les points voisins : alors on sera naturellement conduit à penser qu'une partie de la fissure souterraine est obstruée, et que la communication entre les cheminées volcaniques ne s'opère qu'à une grande profondeur.

Il m'a été récemment donné, en visitant les points de la Grèce qui ont été à différentes époques le théâtre de phénomènes éruptifs, d'apporter des preuves nouvelles à l'appui de cette théorie. Après avoir étudié sur place l'éruption de Santorin (1), j'ai voulu rechercher l'influence qu'elle exerçait sur la nature et l'intensité des manifestations volcaniques dans les régions voisines et acquérir ainsi des données nouvelles sur la structure de l'écorce terrestre en ce point et sur la manière probable dont les éruptions s'y étaient produites.

Les Cyclades, au groupe desquelles appartient Santorin, au lieu d'être disposées en cercle autour de Délos, l'une d'elles, comme le croyaient les anciens, sont distribuées sur trois lignes droites parallèles, dirigées sensiblement du nord-ouest au sud-est. Les deux rangées les plus septentrionales, dont font partie Délos, Syra, Paros et Naxos, sont exclusivement composées de roches métamorphiques (2); mais la rangée méridionale, formée par Santorin, Policandros, Polino, Kimolo et Milo, constitue un groupe naturel, presque entièrement d'origine volcanique. En outre la même direction prolongée vient rencontrer les côtes du Péloponèse aux environs de l'isthme de Corinthe, et là encore se trouvent deux localités où se fait sentir l'action des forces souterraines : ce sont la soufrière de Sousaki, située sur l'isthme même, et la presqu'île de Méthana, réunie par une

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1866.

(2) On donne ce nom à des roches engendrées au sein de l'eau, mais transformées ensuite par l'action de la chaleur centrale et le voisinage de quelque évent volcanique.

étroite langue de terre à la côte du Péloponèse, en face de l'ancien emplacement de Trézène et d'Épidaure. Méthana est célèbre par une éruption qui s'y est produite dans l'antiquité, en un lieu dont la situation exacte était ignorée de nos jours. Sousaki, Méthana, Milo, tels sont les endroits les plus intéressans au point de vue des recherches que j'avais entreprises, et dont je vais indiquer les principaux résultats.

L'isthme de Corinthe offre deux régions très distinctes. Dans la partie la plus rétrécie, à l'ouest, le sol est peu élevé au-dessus du niveau de la mer. Les couches qui en occupent la surface ont été tranquillement déposées au fond des eaux pendant la période tertiaire pliocène (1), et sont remplies de coquilles marines; elles sont constituées par une roche calcaire très faiblement agrégée. La nature et la position des débris fossiles qu'elles contiennent montrent que le dépôt s'est fait sous une petite épaisseur d'eau. Par conséquent, à la fin de l'époque tertiaire, il existait encore une communication entre les deux mers; mais le détroit qui séparait le Péloponèse du continent et en faisait une grande île était déjà resserré, très peu profond et garni de nombreux récifs de polypiers. Aujourd'hui, si les besoins du commerce maritime réclamaient le percement de l'isthme, cette opération ne présenterait aucune difficulté grave, car on n'aurait de déblais à effectuer que dans un sol facile à entamer. Autant la formation de cette région par voie de dépôt lent et régulier des terrains au fond de la mer est évidente, autant il est aisé de reconnaître que la partie occidentale de l'isthme a été remuée et désolée par les feux souterrains. C'est de ce dernier côté que se tournèrent mes recherches, et je résolus de me rendre d'abord à la soufrière de Sousaki. Bien que le guide que j'avais pris à Calamaki eût commencé par s'égarer et que nous n'eussions rencontré ni soufrière, ni dégagemens de gaz, ni un signe quelconque d'activité volcanique actuelle, cette première excursion ne fut pas complétement perdue. Le ravin profond où nous errâmes tout le jour est des plus pittoresques : il s'ouvre près de la route de Mégare à Calamaki, à 6 kilomètres environ de cette dernière ville, et s'étend vers le nord sur une longueur de plusieurs kilomètres. La largeur au fond n'excède jamais 50 mètres, et quelquefois le défilé se rétrécit tellement que l'on est obligé pour continuer sa route de marcher dans le lit du petit ruisseau qui le parcourt. Un bosquet de jasmins et de lauriers-roses forme le long de l'eau comme un jardin verdoyant et embaumé, que surmontent des roches dénudées, des escarpemens à pic de 200 mètres de haut, couronnés de maigres pins brûlés par le soleil. Ce site, d'un caractère grandiose, est d'un extrême intérêt pour le géologue. Dans les parties les plus élevées, les parois de la gorge sont formées par des bancs d'un calcaire jaunâtre. Plus bas se trouvent des agglomérations de cailloux roulés

(1) On appelle période tertiaire pliocène le temps écoulé pendant la formation de l'étage le plus récent du terrain tertiaire.

qui ont plus de 100 mètres d'épaisseur. Toutes ces assises sont d'origine sédimentaire, elles ont été déposées sous l'eau et ont émergé toutes formées du sein des flots; mais au milieu d'elles on voit poindre de place en place une roche connue sous le nom de serpentine, dont l'origine a donné lieu à de fréquentes discussions parmi les géologues, et dont la présence en ce lieu mérite à divers égards d'attirer l'attention.

La serpentine a des propriétés physiques singulières. Elle est tellement tendre qu'on peut la rayer avec l'ongle, et en même temps si tenace qu'à grands coups de marteau on n'en détache qu'avec peine de petits fragmens. Elle est d'un vert foncé semé de quelques taches noires ou rouges disséminées, et présente souvent des reflets bronzés analogues à ceux qu'on observe sur la peau de certains serpens. C'est ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Elle se prête facilement au travail du tour, ce qui la rend précieuse pour la fabrication de vases et autres objets d'ornement. Dans plusieurs pays, elle forme de puissantes montagnes, et on ne sait trop encore ni d'où elle vient, ni comment la classer. Est-ce un minéral simple ou une agglomération de minéraux? Par la composition chimique, elle se rapproche des roches cristallines; elle s'en éloigne par l'aspect et les propriétés physiques. Quelques géologues la regardent comme une matière d'origine purement ignée, d'autres croient que c'est une roche métamorphique c'est-à-dire primitivement déposée au fond de l'eau, puis durcie et transformée postérieurement par l'action de la chaleur. Il est certain que cette dernière hypothèse est conforme aux faits observés dans un grand nombre de cas; dans quelques circonstances cependant, l'autre mode de formation paraît plus vraisemblable. Dans les ravins de Sousaki par exemple, la serpentine paraît être sortie du sol à l'état pâteux, sinon à l'état de fusion complète, et avoir joué à une époque ancienne le même rôle que jouent aujourd'hui les laves de nos volcans. L'apparition de cette roche aurait donc été accompagnée et suivie de la production des mêmes vapeurs acides qui se dégagent en si grande abondance dans nos éruptions modernes, et en effet on trouve à Sousaki les roches en contact avec la serpentine et la serpentine elle-même altérées par des émanations sulfureuses, absolument comme il arrive dans les volcans en activité.

Cette substance est en médecine non moins qu'en géologie un sujet à controverses. La serpentine ainsi que la dolomie, qui se montre auprès d'elle à Sou saki comme dans la plupart des autres gisemens, est un sel de magnésie. Dans certaines contrées montagneuses et particulièrement sur les versans méridionaux des Alpes, où ces deux matières minérales jouent un rôle important comme élémens du sol, et où les eaux des ruisseaux et des torrens contiennent des quantités notables de sels de magnésie en dissolution, les populations sont affligées endémiquement du goître et du crétinisme. En Grèce, ces deux maladies, dont l'une est le triste couronnement de l'autre, sont à peu près inconnues; mais à la place règne une affection plus terrible

encore, je veux parler de l'éléphantiasis ou lèpre grecque, reste du terrible fléau qui a décimé les peuples pendant le moyen âge. Les malheureux qui en sont atteints sont affreux à voir; leurs membres sont déformés, leurs visages hideux. Ils inspirent une telle répulsion, et l'on est si persuadé des propriétés contagieuses de leur maladie, qu'on les tuerait infailliblement comme des bêtes fauves, s'ils essayaient de sortir de l'enclos dans lequel on les tient rigoureusement enfermés, et où ils vivent au jour le jour des maigres provisions qu'on leur jette de loin. Or les parties de la Grèce où l'on observe les cas les plus nombreux d'éléphantiasis sont précisément celles où les roches magnésiennes dominent dans la composition du terrain. A l'entrée des ravins de Sousaki, au pied des talus ravinés de serpentine et de dolomie, se trouve une plage couverte de débris de ces deux roches. En cet endroit, il existait encore, il y a quelques années, un village habité par une quinzaine de familles qui, à la fin de la guerre de l'indépendance grecque, étaient venues s'y fixer, attirées par la fertilité du pays. Tous les membres de cette colonie naissante se sont vus successivement atteints de la lèpre; aujourd'hui le village est désert, les maisons sont en ruine. Il est impossible de ne pas être frappé de cette coïncidence remarquable entre la nature du sol et le développement de la cruelle endémie, et de ne pas être tenté d'attribuer à la même cause l'origine du goître dans les Alpes et de l'éléphantiasis en Grèce (1).

La soufrière de Sousaki, située à quelques kilomètres de Calamaki, est le siége de dégagemens gazeux très actifs, et présente tous les caractères qui révèlent une communication permanente de la surface avec les profondeurs du sol. On y a tenté l'exploitation du soufre, mais jamais l'extraction du minerai n'y a été opérée d'une façon suivie. Le peu d'abondance de la matière exploitée et surtout la présence de gaz délétères ont toujours promptement arrêté les travaux commencés. La serpentine se montre encore çà et là au bas des escarpemens, surmontée d'assises calcaires. Ici l'altération des roches est bien plus prononcée encore que dans tout le voisinage. Le calcaire est presque entièrement transformé en gypse ou en dolomie, et la serpentine est blanchie et désagrégée sous l'influence des émanations gazeuses. En quelques points où la température atteint jusqu'à 37 degrés centigrades, on sent très fortement l'odeur désagréable de l'hydrogène sulfuré; mais le gaz le plus abondamment dégagé est l'acide carbonique. Les fissures des roches, les moindres crevasses du sol sont autant de bouches par lesquelles ce gaz est continuellement exhalé. Près de l'entrée du défilé, quelques excavations plus larges en rejettent sans cesse des volumes effrayans. La principale de ces cavités est une grotte étroite tout à fait

(1) Je suis loin de regarder la magnésie comme la cause exclusive de ces deux maladies; mais, parmi les nombreuses causes invoquées, celle-ci me paraît la plus incontestable.

comparable à la grotte du Chien près de Naples, avec cette différence que la température y est beaucoup plus élevée et le dégagement d'acide carbonique plus considérable. Le niveau de l'ouverture dépasse d'un mètre environ celui du fond de la grotte, de telle sorte qu'on y peut entrer et y stationner, à la condition de rester debout, la tête au-dessus de la couche asphyxiante. L'acide carbonique, dont le pouvoir réfringent est supérieur à celui de l'air, est, grâce à cette circonstance, parfaitement visible. On le voit couler comme un liquide du fond de la cavité vers l'entrée et s'épancher au dehors le long des flancs du ravin.

Il était intéressant de rechercher quelle influence avait exercée l'éruption de Santorin sur ces émanations d'origine volcanique. On ne possède malheureusemeut que peu de renseignemens sur le degré d'activité antérieur de ces évens de la soufrière de Sousaki. On peut néanmoins affirmer qu'il ne s'est produit récemment en ce lieu aucun phénomène intense; ceux que j'y ai observés m'ont paru la continuation régulière de ce qui a été vu, il y a plusieurs années, par les rares voyageurs qui ont visité cette région. Aucun mouvement remarquable du sol, aucune élévation notable de température, aucune sortie nouvelle de gaz ou de vapeurs, aucune recrudescence sensible dans les phénomènes volcaniques habituels de la contrée, ne s'y sont récemment produits comme contre-coup de la poussée éruptive qui s'exerçait au même moment avec tant d'énergie à l'extrémité méridionale des Cyclades. Il n'est pas douteux cependant qu'un même déchirement de l'écorce terrestre a donné naissance aux principaux centres volcaniques de la Grèce. Il faut donc admettre que le sillon commun d'implantation sur lequel sont assis Santorin et Sousaki est assez obstrué pour que toute communication à une faible profondeur soit interceptée entre ces deux points.

Un exemple plus frappant encore de cette obstruction partielle des conduits souterrains qui relient les centres éruptifs de la Grèce nous est offert par la presqu'île de Méthana. Tout y porte la trace de bouleversemens violens et de manifestations ignées des plus intenses, aujourd'hui presque assoupies. La partie septentrionale est couverte de blocs d'une roche volcanique, le trachyte, vomis dans des convulsions anciennes. Ces blocs tantôt s'élèvent à une grande hauteur sous la forme de pics noirâtres, tantôt s'étendent vers la mer comme des coulées de lave. Deux ou trois villages apparaissent au milieu des rochers, et le sol est cultivé avec soin partout où la décomposition des trachytes fournit un peu de terre végétale. Dans l'endroit le plus abrupt, au pied des falaises, se trouve une source sulfureuse que les anciens connaissaient, et où ils avaient même installé des bains qui sont abandonnés depuis bien des siècles. Il y reste encore quelques pans de murs et d'autres débris de constructions. L'eau de la source est alcaline et possède une température de 31 degrés. Il s'en dégage des bulles d'un gaz dont j'ai fait sur place une analyse rapide. Ce gaz est de l'acide carbonique

presque pur; il n'est mélangé que d'une proportion extrêmement faible d'hydrogène sulfuré. Cette eau, dont les anciens avaient déjà reconnu l'efficacité, possède des propriétés thérapeutiques énergiques qui mériteraient d'être utilisées. Près du petit port de Vromo-Limni, au sud de Méthana, sur le rivage même et au pied d'une butte de calcaire métamorphique, s'échappe une seconde source sulfureuse très abondante. L'eau qui en provient possède une température de 27 degrés; elle est alcaline et exhale une forte odeur d'acide sulfhydrique, ce qui a valu à ce lieu le nom qu'il porte (Vromo-Limni, marais fétide). On n'y observe aucun dégagement gazeux. Ce petit port de Vromo-Limni, protégé par une jetée naturelle de rochers trachytiques, est un excellent abri pour les navires d'un faible tonnage. L'eau de la mer, mêlée à celle de la source, y est à la fois saumâtre, sulfurée et alcaline, et malgré cela les poissons et les mollusques y pullulent d'une façon merveilleuse.

En remontant vers le nord le long de la chaîne trachytique qui traverse le pays, on parvient dans un endroit dont le nom m'avait frappé en le lisant sur la carte. Il s'appelle Kaméni-Pétra (pierre brûlée). Rien qu'en voyant ce nom, j'étais demeuré convaincu qu'il devait désigner un lieu signalé par des phénomènes volcaniques de date récente. Mon espoir ne fut pas déçu. Une montagne conique s'y élève, composée de blocs de lave entassés; au pied s'étale une coulée peu étendue, qu'on dirait produite tout dernièrement, tant elle est fraîche et tant elle ressemble à certaines coulées modernes du Vésuve et de l'Etna. Au moment où, par une pluie battante et après une longue marche, nous parvînmes en vue de ce mamelon, des traces si évidentes d'une éruption peu ancienne, le désir de connaître la configuration de la partie culminante du cône me remplirent d'une ardeur indicible. Laissant mes compagnons chercher un abri au hameau voisin, je m'élançai le long des pentes escarpées du monticule, que je gravis presque en courant. Arrivé sur la crête, trempé, hors d'haleine, assez grièvement blessé par un bloc de lave qui s'était détaché devant moi et avait failli m'écraser, je ne pus m'empêcher de battre des mains et de pousser un cri de triomphe. J'avais devant les yeux un large cratère, le plus beau qu'il m'eût encore été donné de contempler, et certainement le lieu de la fameuse éruption décrite par Strabon et chantée par Ovide. A mes pieds s'ouvrait une vaste cavité régulièrement arrondie, ayant environ 150 mètres de diamètre, 60 mètres de profondeur et présentant la forme d'une coupe dont le rebord serait garni de dentelures aiguës. Le fond en a été envahi par une splendide végétation de lauriers-roses, de myrtes et de pistachiers au feuillage d'un vert sombre. Les parois ne sont pas formées par une accumulation de matières projetées, comme il arrive dans la plupart de nos volcans modernes; elles sont constituées par une roche compacte, fendillée, cristalline, taillée à pic vers l'intérieur du cratère et renversée au dehors.

La situation du cône de Kaméni-Pétra, la hauteur au-dessus du niveau

de la mer (bien qu'exagérée par Strabon), les traditions locales conservées malgré les changemens de race, l'aspect spécial des blocs de lave qui couvrent les pentes extérieures de l'éminence, tout nous permet d'affirmer que c'est bien là le lieu de l'éruption dont le sol de Méthana a été le théâtre quelques années avant Jésus-Christ. En observant les parois du cratère, on s'explique même la différence apparente qui existe entre les récits d'Ovide et de Strabon. Voici la version d'Ovide :

« Près de Trézène, la ville de Pithée, s'élève une éminence escarpée, sans ombrage; à l'endroit où elle se dresse, s'étendait jadis une longue plaine. Un jour, par un phénomène terrible, les vents violemment comprimés dans les entrailles de la terre essayèrent de se frayer une issue. Dans leurs prodigieux et inutiles efforts pour jouir d'un plus libre espace, leur prison ne laissant pas le moindre passage à leur souffle, ils tendirent et gonflèrent la surface de la terre, comme on gonfle une vessie ou une outre avec la bouche. Le sol conserva la forme d'une haute colline, et s'est affermi avec le temps (1). »

Pour Strabon, voici comment il s'exprime :

« Aux environs de Méthana, dans le golfe Hermionique, une montagne de sept stades de hauteur jaillit sous l'action d'un souffle de feu. Pendant le jour, l'élévation de la température et une odeur de soufre empêchaient d'en approcher; mais la nuit elle exhalait une bonne odeur, répandait au loin une grande clarté et une chaleur telle que la mer bouillonnait sur un espace de cinq stades, était encore trouble à vingt stades, et se montrait hérissée de rochers abrupts aussi hauts que des tours. »

Les deux écrivains, tout en rapportant très diversement les circonstances qui ont accompagné l'éruption de Méthana, s'accordent sur l'origine des phénomènes volcaniques, qu'ils attribuent l'un et l'autre, et à juste raison, à l'expansion des fluides élastiques emprisonnés dans les profondeurs de la terre. D'après Ovide, il y aurait eu un simple gonflement du sol ayant l'apparence d'une vaste ampoule; aucune émission de laves, aucune projection de cendres, aucune apparition de flammes ne sont signalées par lui. D'après Strabon au contraire, outre la formation d'un cône volcanique très élevé,

(1) Est prope Pitheam tumulus Trœzena, sine ullis
Arduus arboribus, quondam planissima campi
Area, nunc tumulus : nam, res horrenda relatu,
Vis fera ventorum, cæcis inclusa cavernis,
Exspirare aliqua cupiens, luctataque frustra
Liberiore frui cœlo, quum carcere rima
Nulla foret toto, nec pervia flatibus esset,
Extentam tumefecit humum ; ceu spiritus oris
Tendere vesicam solet, aut direpta bicorni
Terga capro. Tumor ille loci permansit, et alti
Collis habet speciem, longoque induruit ævo.
(Ovide, *Métamorphoses*, livre xv.)

il y aurait eu d'abondans dégagemens de gaz sulfurés, une élévation de température considérable de la mer et un soulèvement d'énormes récifs. Or le cône de Kaméni-Pétra se présente à nous comme si l'éruption qui lui a donné naissance avait passé par deux phases distinctes correspondant plus particulièrement, la première à la description d'Ovide, la seconde à celle de Strabon. On voit en effet à l'inspection du lieu qu'au début des phénomènes une ouverture étroite du sol a dû donner issue à un flot de lave trachytique qui, s'accumulant sur l'orifice de sortie, y a formé un monticule dépourvu de cratère, dont la surface extérieure était déjà entièrement recouverte de blocs solidifiés, alors que tout l'intérieur était encore rempli par de la matière en fusion. Dans cet état, la colline volcanique de nouvelle formation devait offrir aux regards une configuration peu différente de celle qui est si minutieusement dépeinte dans les vers du poète latin; mais cet état de choses n'a duré sans doute que peu de temps, une explosion terrible a eu lieu, toute la partie centrale de l'éminence a été brusquement projetée; les parties latérales ont été refoulées et renversées vers l'extérieur, comme si l'ampoule décrite par Ovide avait subitement éclaté en donnant issue aux gaz et aux matières volatiles, qui se sont ensuite échappées en abondance, comme le rapporte Strabon. La source sulfureuse du nord de la presqu'île reste aujourd'hui comme un dernier témoin des émanations sulfureuses dont parle ce dernier, et les écueils dont il raconte le soulèvement se dressent encore de nos jours au-dessus des flots de la mer. Le seul reproche que l'on puisse adresser au récit du poète, c'est d'être incomplet, et quant au géographe, sa description, quoique très concise, ne laisserait rien à désirer, s'il n'avait donné au cône de Méthana une hauteur double de celle que fournissent des mesures exactes, et surtout s'il n'avait énoncé cette singulière idée, que les vapeurs du volcan changeaient d'odeur, suivant qu'elles étaient émises le jour ou la nuit (1).

(1) Les différentes éruptions qui ont eu lieu dans la baie de Santorin depuis le commencement des temps historiques présentent toutes une certaine ressemblance avec celle de Méthana.

Il existe à Palæa-Kaméni de puissantes masses trachytiques sans cratère apparent. Ces masses compactes, situées principalement à la partie méridionale de l'île, ont été formées presque certainement sans dépasser ce que j'ai regardé comme caractérisant une première phase éruptive.

Le cratère de Micra Kaméni est formé, comme celui de Kaméni-Pétra, par des bancs de lave compacte et non par des projections meubles. On ne possède malheureusement aucun document écrit sur la manière dont il a été formé. Pendant la formation de l'île de Néa-Kaméni, de 1707 à 1712, on a observé deux phases volcaniques distinctes qui se sont succédé l'une à l'autre comme celles qui, dans mon opinion, ont présidé à la production du cône de Méthana. Du 25 mai 1707 au 17 juillet de la même année, des amas de lave plus ou moins volumineux se sont soulevés sans rupture apparente du sol; c'est le 17 juillet seulement, après une violente explosion, qu'il s'y est établi un cratère largement ouvert, lequel a fini par s'élever de 105 mètres au-dessus du niveau

L'observation du cratère de Kaméni-Pétra conduit encore à d'autres considérations. Les laves qui en constituent la paroi diffèrent beaucoup sous le rapport de la composition chimique de celles qui ont été vomies à peu près dans le même temps par le Vésuve et l'Etna. Elles sont surtout beaucoup plus riches en silice et moins ferrugineuses. Un seul et même bain de matières fondues ne peut donc avoir alimenté à la fois les volcans de l'Italie et ceux de la Grèce, et il est impossible d'admettre une continuité parfaite dans tous les points de la nappe incandescente qui repose au-dessous de l'écorce terrestre. La matière en fusion ne forme donc une mer de feu continue que dans les parties les plus profondes; il existe dans la zone superficielle une série de canaux séparés par des intervalles solides. L'enveloppe rigide du globe terrestre présente ainsi sur la face interne des vallées et des montagnes comme celles qui rident la surface extérieure, et de larges saillies isolent plus ou moins complétement les diverses parties du liquide embrasé.

On doit encore noter que la lave de Kaméni-Pétra est identique à celle des hautes cimes de Méthana, malgré les milliers d'années et peut-être de siècles écoulés dans l'intervalle de temps qui sépare les époques où elles ont apparu à la surface du sol. Les roches de Santorin donnent lieu à une remarque semblable : la matière des anciennes coulées de l'île, qui sont bien antérieures aux temps historiques, est chimiquement presque identique à celle des roches de l'intérieur de la baie, dont la naissance est pour ainsi dire toute récente. La lave de 1866, celle de Néa-Kaméni émise de 1707 à 1712, celle de 1573, qui constitue Micra-Kaméni, et celle qui, 196 ans avant Jésus-Christ, a engendré Palæa-Kaméni, enfin les roches anciennes de Santorin, contemporaines des derniers âges géologiques, ne présentent entre elles aucune différence essentielle sous le rapport de la composition. Ainsi donc à Santorin, de même qu'à Méthana, le bain incandescent d'où provient la matière des éruptions successives n'a pas sensiblement changé depuis une époque fort reculée. Les laves des volcans de l'Italie au contraire ont éprouvé avec le temps des variations notables dans les proportions des principes qui les constituent. Qu'en faut-il conclure, sinon que ces volcans ont vieilli, que le foyer qui les alimente devient de

de la mer. Composé en grande partie de matières meubles, il n'offre, il est vrai, aucune ressemblance extérieure avec le cratère de Kaméni-Pétra; mais nous devons remarquer que, si ce dernier avait fourni des projections abondantes et prolongées comme lui, il aurait certainement pris le même aspect.

Enfin cette année, l'îlot principal, celui que l'on a appelé George, ayant commencé à paraître au début de l'éruption dans les premiers jours de février, s'est présenté pendant six mois sous l'apparence d'une éminence conique sans ouverture considérable. Les projections et les dégagemens de gaz avaient lieu seulement par d'étroites crevasses. Il y a quelques semaines seulement qu'on y observe un véritable cratère creusé subitement à la suite d'une violente explosion qui en a projeté toute la partie centrale. La première période éruptive y est accomplie, la seconde vient de commencer.

plus en plus profond, tandis que ceux de Grèce semblent toujours puiser leurs laves dans le même réservoir?

Après Santorin, l'endroit de l'archipel le plus remarquable au point de vue des phénomènes volcaniques est certainement l'île de Milo. Des éruptions anté-historiques y ont rejeté des flots de matière fondue qui s'y sont solidifiés et y forment aujourd'hui de hautes collines. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, sans aucune interruption, le sol y a été constamment traversé par des gaz et des vapeurs de nature diverse. Le soufre, l'alun, le gypse engendrés par ces émanations s'y rencontrent en dépôts abondans, et y constituent encore, comme au temps des anciens Grecs, une importante source de richesse.

La forme générale de l'île de Milo est celle d'un fer à cheval. Les deux extrémités recourbées se rapprochent l'une de l'autre et se dirigent également vers le nord. L'une de ces deux pointes, celle qui est le plus à l'est, est surmontée par une éminence qui porte la ville moderne, et au sommet de laquelle s'élève un ancien château vénitien nommé Kastron. Du haut de cette antique forteresse, on découvre l'île presque tout entière avec sa ceinture de montagnes volcaniques et la magnifique baie qui y forme une large et profonde échancrure. Le plan de Santorin et celui de Milo se ressemblent beaucoup, et cependant le relief de ces deux îles est très différent. Dans la première, le sol est taillé à pic vers l'intérieur de la baie et descend en pente douce de l'autre côté; dans la seconde, on observe justement l'inverse, les escarpemens rapides sont sur le contour extérieur de l'île, et la baie, dont la profondeur va en augmentant peu à peu des bords au centre, est entourée presque partout d'un rivage très doucement incliné. Tandis que la rade de Santorin forme une sorte d'abîme sans fond où il est impossible de jeter l'ancre, si ce n'est en quelques points très limités, celle de Milo constitue un excellent lieu de mouillage pour les navires; une flotte entière pourrait y stationner. C'est un des points de la Méditerranée où les bâtimens de guerre viennent relâcher de préférence.

Le Kastron est une réunion de maisons entassées les unes sur les autres et appuyées sur un épais mur d'enceinte. Des ruelles tortueuses circulent au milieu des habitations à moitié ruinées. C'est là qu'on se réfugiait autrefois à chaque incursion des pirates. La roche qui forme l'éminence est une lave trachytique semblable à celle de Méthana. Elle doit son origine à l'émission en ce point d'un énorme jet de matière ignée sorti des entrailles de la terre à l'état de demi-fusion, et qui, au lieu de s'étendre en nappes horizontales, s'est élevé sous l'apparence d'un amas conique, et a conservé cette forme après entière solidification. A l'époque où le dépôt du terrain tertiaire pliocène se faisait au fond des mers, cette butte, alors d'origine toute récente, constituait une île; des huîtres et d'autres mollusques venaient se fixer contre les rochers à peine refroidis, et y vivaient malgré les émanations acides qui se produisaient sans cesse à peu de distance. Plus

tard, des mouvemens considérables du sol y ont eu lieu, et ont soulevé à 180 mètres au-dessus du niveau de la mer les bancs calcaires déposés au fond de l'eau et remplis de fossiles marins qui entourent aujourd'hui la colline où s'élève le Kastron. Tout autour de celle-ci, des coulées de trachyte se sont répandues dans différentes directions sur une grande longueur. Tantôt la roche qui les forme est entièrement composée de gros cristaux qui brillent d'un vif éclat aux rayons du soleil, tantôt elle a l'apparence d'un verre noir homogène, et constitue ce que les minéralogistes ont appelé de l'obsidienne. Il semble que la matière fondue ait subi dans ce cas un brusque refroidissement, et qu'elle se soit solidifiée avant d'avoir eu le temps de prendre une structure cristalline. Près de l'entrée du port, ce genre de lave présente une grande épaisseur et jonche le sol de ses fragmens, qui sonnent sous les pas comme des débris de verrerie. On remarque en outre plusieurs excavations d'où s'échappent des torrens d'acide carbonique. On a creusé ces cavités, il y a quelques années, pour y exploiter le soufre contenu dans le sol; mais les galeries avaient à peine atteint quelques mètres de profondeur, lorsque l'abondance des gaz délétères força d'interrompre le travail. Le gisement de soufre en ce point n'était pas assez riche pour couvrir les frais que nécessiterait une ventilation suffisamment énergique, et l'exploitation a été abandonnée. A peu de distance, au milieu même des champs cultivés, les émanations sont bien plus actives encore. Le sol est brûlant, le moindre trou que l'on creuse se remplit immédiatement d'acide carbonique; partout on sent l'odeur désagréable de l'hydrogène sulfuré, et l'on marche au travers d'un nuage épais de vapeur d'eau.

Plus loin, au sud-est, se trouvent les falaises de Kalamo, étudiées et décrites avec soin par les différens géologues qui ont visité Milo. Elles tombent à pic sur la mer à une hauteur de 120 mètres, tandis qu'elles s'abaissent du côté de la terre par une pente insensible. Elles sont principalement formées par une masse de trachyte comme la butte du Kastron. Au sommet, des vapeurs acides se dégagent de toutes parts; la roche qu'elles imprègnent est profondément altérée et transformée en une sorte d'argile blanchâtre. Des cristaux de soufre allongés comme de fines aiguilles couvrent la surface de la terre, et à quelques centimètres de profondeur la chaleur est intolérable. Tous ces phénomènes ne sont rien pourtant, comparés à ceux dont le même lieu a été autrefois le théâtre. Pendant l'une des dernières époques géologiques et probablement durant un temps très long, cette partie de l'île a possédé des sources d'eau bouillante tenant en dissolution de la silice, c'est-à-dire la substance minérale qui compose le grès de nos pavés et les pierres à fusil. En se refroidissant, l'eau abandonnait cette silice sous la forme d'un dépôt gélatineux qui, traversé par des bulles de gaz et de vapeur, prenait une texture spongieuse. Plus tard, cette matière a pris de la consistance, et tout en conservant sa structure caverneuse, s'est transformée en une pierre d'une excessive

dureté. Milo a donc possédé autrefois des geysers comme ceux qui existent encore aujourd'hui en Islande, car ces phénomènes sont exactement ceux qui se produisent dans les environs de l'Hécla. A Kalamo, une gerbe d'eau bouillante jaillissait du sol, et cette eau abandonnait en retombant un dépôt qui forme aujourd'hui une crête élevée à la partie culminante du mont. La roche siliceuse ainsi formée est employée, à cause de la grande dureté et de la structure aréolaire qu'elle présente, à la fabrication des meules, aussi lui donne-t-on le nom de meulière comme à une pierre des environs de Paris qui offre les mêmes propriétés, la même composition, et qui est employée aux mêmes usages.

Pendant que l'eau chargée de silice sortait ainsi à flots par les fentes du terrain et déposait de puissans amas gélatineux, elle imbibait aussi le trachyte, et y abandonnait sous la forme de petits grains vitreux la matière qu'elle tenait en dissolution. Or cette matière, l'eau l'avait empruntée dans les profondeurs du sol au trachyte lui-même; elle a donc ainsi servi de véhicule à la silice qu'elle a transportée jusqu'à la surface, appauvrissant les masses trachytiques inférieures et enrichissant celles qui avaient été antérieurement rejetées au dehors et s'y étaient solidifiées (1).

Non loin de là, des dégagemens d'acide carbonique, évidemment d'origine ignée, sont accompagnés d'un suintement d'eaux salées et froides qui ont formé des marais délétères, et ont suffi pour imprimer à la région qui en est le siége un caractère de désolation vraiment saisissant. Au fond de la rade de Milo s'étend une plaine marécageuse où il est impossible de passer la nuit sans être atteint des fièvres intermittentes. Dans la partie la plus rapprochée des montagnes, qui est extrêmement fertile, on voit les ruines d'une grande ville, Zéphyria, qui a été autrefois très florissante. Il y a trois cents ans on y comptait, dit-on, quarante mille habitans. On y voyait trente-huit églises grecques ou catholiques, un grand nombre de monastères et beaucoup de demeures particulières somptueuses. Depuis lors, peu à peu les fièvres paludéennes ont décimé la population, et les maisons sont devenues désertes sans que les habitans aient songé à quitter cette localité malsaine, ou à entreprendre quelque travail d'art pour faire cesser le fléau. Il y a vingt ans, il s'y trouvait encore environ deux cents habitans qui tous, languissans et malades, y vivaient misérablement. Leur situation éveilla l'attention du gouvernement grec, qui fit tous les efforts possibles pour les arracher à une mort certaine; mais ce fut en vain qu'on leur offrit des

(1) Ces remarquables phénomènes ont été reproduits artificiellement dans le laboratoire. En chauffant à la température du rouge sombre des tubes de verre contenant de l'eau et placés dans des canons de fusil hermétiquement fermés, on trouve qu'au bout d'un certain temps l'eau enlève une partie de la silice qui entrait dans la composition du verre, et l'abandonne ensuite sous forme de petits cristaux. L'expérience réussit de même quand on fait agir l'eau surchauffée sur de l'obsidienne. (Expériences de M. Daubrée.)

secours de toute espèce, les propositions qu'on leur fit échouèrent contre le plus aveugle fatalisme. A toutes les instances ils répondaient que leur sort était entre les mains de Dieu, et qu'ils se soumettaient avec résignation aux décrets de sa providence. Ces pauvres gens restèrent donc dans ce foyer pestilentiel. Le dernier d'entre eux est mort pendant la durée de mon séjour à Milo.

Dans une de mes excursions, j'ai parcouru les rues silencieuses de la cité déserte. La plupart des maisons sont renversées, les toits sont effondrés. Les habitans d'Adamantos, ville bâtie dans le voisinage à la fin de la guerre de l'indépendance par des réfugiés de Candie, viennent chaque jour fouiller au milieu des décombres pour se procurer des matériaux de construction. La ville de Zéphyria est pour eux une grande carrière de pierres taillées; ils emportent ces débris non-seulement pour s'en servir eux-mêmes, mais encore pour les vendre. On les transporte dans tout l'Archipel et jusqu'à Constantinople même. La principale église est encore assez bien conservée, ainsi que quelques maisons voisines, qui ont été habitées par les derniers survivans; mais dans un avenir prochain tout cela ne formera plus qu'un amas de ruines. Il ne restera de la cité que des palmiers plantés il y a plusieurs siècles, qui balancent dans les airs leur panache verdoyant et végètent avec vigueur dans les jardins en friche.

Au sortir de la ville, à mesure que l'on descend vers la mer, on voit la plaine perdre sa fertilité, et à 2 kilomètres environ du fond de la baie on n'aperçoit qu'une surface dénudée, semée à rares intervalles d'épaisses touffes de jonc. C'est là le foyer d'infection d'où s'échappent les miasmes qui ont été si funestes aux habitans de Zéphyria. L'humidité y est entretenue par des sources salées et froides qu'on y rencontre à chaque pas, et dont chacune a pour orifice une petite cavité circulaire isolée. Ces sources très peu abondantes ne fournissent qu'une sorte de suintement d'une eau bourbeuse au milieu de laquelle des bulles d'acide carbonique se dégagent continuellement. Plus près du bord de la mer, l'eau salée, jaillissant sur plusieurs points en grande quantité, forme un large ruisseau qui coule lentement vers la baie. Le dégagement d'acide carbonique y est encore très considérable, et la température s'y élève à 38 degrés. Pendant l'été, on conduit cette eau chaude et salée dans de larges bassins peu profonds où elle s'évapore rapidement aux rayons du soleil, et fournit ainsi la majeure partie du sel consommé en Grèce.

Aux alentours de cette plaine marécageuse s'élève un cercle de collines où l'on trouve une foule de points remarquables soit par la température élevée, soit par la nature des émanations qu'on y observe. En plusieurs endroits, il existe des grottes dont les parois sont tapissées par des cristallisations de gypse et d'alun délicates et soyeuses comme le plus fin duvet. Ce sont généralement d'anciennes exploitations d'alun abandonnées depuis longtemps. Souvent on n'y peut entrer qu'en rampant. Lorsqu'on pénètre jusqu'au fond, on s'y trouve ordinairement plongé dans une atmosphère

d'une chaleur accablante, où l'on respire avec peine, bien que l'air y soit quelquefois assez pur. Les excavations dont il faut le plus se défier sont celles dont la température est la plus basse, car presque toujours le fond en est rempli par une couche d'acide carbonique, et il est rare qu'on n'y trouve pas quelque animal asphyxié. L'acide carbonique se dégage également avec une grande abondance en beaucoup de points où la température est fort élevée, mais alors il est toujours accompagné d'hydrogène sulfuré dont l'odeur fétide avertit du danger. Ce dernier gaz, se décomposant au contact de l'air, dépose en outre des cristaux de soufre qui forment une auréole jaunâtre facile à apercevoir autour du lieu du dégagement. Il est probable que le soufre que l'on trouve dans certains terrains de l'île provient de la décomposition séculaire des vapeurs sulfhydriques traversant un sol poreux où pénétrait l'air extérieur. Quoi qu'il en soit, le soufre est en très grande abondance à Milo, et a donné lieu dès l'antiquité à une industrie active.

Il est impossible de dire quels indices guidaient les anciens dans leurs recherches; ce qui est certain, c'est qu'ils y ont fait preuve d'une perspicacité merveilleuse. Aujourd'hui encore, lorsqu'on ouvre une carrière, on est à peu près sûr que l'opération sera fructueuse quand on trouve quelque galerie creusée par eux, et toujours on fait un travail ruineux dans le cas contraire. Les deux principales carrières de soufre, celle de Stakistra et celle de Firlingo, l'une à l'est, l'autre à l'ouest du mont Kalamo, portent ainsi la trace de leurs travaux. Toutes les deux sont ouvertes sur le bord de la mer, dans de hautes falaises, d'un trachyte tellement altéré qu'il est presque méconnaissable. Il a perdu sa couleur foncée et sa texture cristalline; il s'est désagrégé et transformé en une matière poreuse d'une blancheur telle que, quand les rayons du soleil l'éclairent directement, on a peine à en supporter l'éclat. Les anciens avaient attaqué ces falaises par des galeries couvertes; les modernes, qui ont depuis quelques années seulement repris l'exploitation, ont été obligés, faute de madriers pour les échafaudages et les étais, d'adopter le procédé plus imparfait des galeries à ciel ouvert. On creuse encore aujourd'hui quelques rares conduits souterrains pour sonder le sol, mais ces galeries sont toujours fort peu profondes.

A Firlingo par exemple, la plus étendue n'a guère que 50 mètres de longueur. Au fond, la température est de 40 degrés. Le soufre imprègne toutes les parties de la roche, et y forme souvent des veines jaunâtres ou de petits amas cristallins. Pour l'en extraire, on entasse régulièrement les blocs tirés de la carrière dans des espèces de cuves en maçonnerie découvertes par le haut, en ayant soin qu'il reste entre eux des intervalles pour le passage de l'air; puis on met le feu à chacun de ces tas. Une partie du soufre brûle, le reste entre en fusion et coule au fond de la cuve, dont le sol est incliné. Au bas de la partie déclive se trouve un trou qu'on débouche à la fin de l'opération, et par lequel la matière fondue s'écoule au

dehors dans des moules. Dans ce mode de traitement, une partie notable du soufre se trouve brûlée et par conséquent perdue; mais la rareté du bois et la cherté de la houille empêchent d'employer tout autre moyen. Dans les soufrières de Sicile, et pour la même raison, en emploie la même méthode.

Les anciens opéraient dans d'autres conditions, car autrefois l'île de Milo paraît avoir été très boisée; aussi le procédé qu'ils employaient pour l'extraction du soufre était-il tout différent. Ils chargeaient la roche brute dans de grands vases de terre cuite placés dans l'intérieur d'un fourneau et communiquant par la partie supérieure avec d'autres vases de même forme disposés au dehors sur une ligne parallèle. Le fourneau était chauffé au bois. Le soufre fondu et volatilisé dans les vases de l'intérieur allait se condenser dans ceux qui étaient rangés extérieurement. C'est au pied même du mont Kalamo, vers l'est, que se trouve le lieu de la principale exploitation de soufre entreprise dans l'antiquité. Il existe là un vaste espace circulaire bordé par une enceinte de collines, au milieu duquel s'élève une série de monticules isolés, séparés par des gorges étroites et profondes. Or ces monticules ne sont pas autre chose que des amas de résidus de l'extraction du soufre. On y voit à chaque pas des fragmens de poterie et des débris très reconnaissables des vases dans lesquels on faisait cette opération. L'abondance de ces débris donne une haute idée du commerce étendu et de l'industrie des anciens habitans de Milo.

On peut dire d'une façon générale que toutes les falaises qui bordent la côte orientale de l'île forment une suite à peine interrompue de gisemens de soufre, dont la plupart sont délaissés. Près du rivage, en un grand nombre de points, la température de la mer s'élève jusqu'à 70 et 80 degrés, et l'eau est troublée et blanchie par la décomposition de l'acide sulfhydrique. Des meulières semblables à celles de Kalamo se montrent également sur cette plage accidentée. Ici elles constituent un cap qui s'avance comme une sorte de môle au-devant du petit port d'Apollonia, là elles se dressent sur les flancs d'un ravin sinueux qui s'allonge perpendiculairement au rivage. Celles-ci sont l'objet d'une exploitation importante. De chaque côté du défilé s'ouvrent des galeries profondes qui aboutissent à de vastes chambres creusées dans la roche. Les blocs, rompus et détachés à l'aide de la mine, sont taillés sur place, puis embarqués et transportés dans tous les pays qui avoisinent la Méditerranée et la Mer-Noire. Enfin le trachyte parfaitement inaltéré apparaît encore en quelques points. Près du ravin des meulières, plusieurs sommets élevés sont composés d'un trachyte grisâtre qui, sort du sein de la terre à l'état de fusion, a subi un retrait considérable, s'est fendillé en passant à l'état solide, et se montre aujourd'hui divisé en minces feuillets comme une roche schisteuse d'origine sédimentaire. Un peu plus loin, à la pointe nord-est de l'île, la même roche, par l'effet d'une cause semblable, se présente sous l'apparence de prismes étroits, très allongés, serrés les uns contre les autres comme les tuyaux d'un jeu d'orgue. Ces

longues files de baguettes prismatiques, qui ont plus de 100 mètres de hauteur, affectent la même régularité que les colonnades de basalte, tout en ayant une composition chimique bien différente.

Quant à la partie occidentale de l'île, elle est déserte. La population est concentrée aux alentours du Kastron. Il en était de même dans l'antiquité: c'est en effet au pied de la colline qui porte le Kastron que s'élevait l'ancienne cité grecque, dont il reste encore d'imposans débris, et dans les ruines de laquelle on a découvert en 1820 la célèbre statue de Vénus que l'on regarde à juste titre comme un des plus beaux chefs-d'œuvre de la sculpture grecque qui soit parvenu jusqu'à nous. Les murs du temple qui la renfermait sont encore en grande partie conservés. Elle a été trouvée au milieu des décombres, debout sur un piédestal qui a été perdu depuis. Le corps était intact; les bras seuls, détachés et brisés par la chute des blocs de trachyte qui composaient la voûte de l'édifice, gisaient à terre en plusieurs fragmens. Au-devant se trouvaient deux Hermès et un amas de mains, de pieds et d'autres objets semblables en marbre ou en terre cuite. Ils avaient été déposés à terre devant l'image de la déesse ou suspendus aux murs du temple comme des ex-voto. Une inscription gravée sur le soubassement indiquait qu'elle était d'un artiste obscur né à Antioche. Elle a été faite à une époque où la sculpture grecque était déjà en décadence, puisque la fondation d'Antioche est postérieure à la mort d'Alexandre. Elle nous serait parvenue presque entière, s'il n'y avait pas eu, au moment de la transporter sur le navire qui devait l'amener, une lutte pleine de péripéties entre les marins français chargés de l'embarquement et l'équipage d'un bateau turc envoyé de Constantinople. C'est à ce moment que plusieurs fragmens des bras ont été perdus et le dos de la statue râclé sur les cailloux de la route qui conduit au port. Depuis lors, l'ancien consul de Milo, M. Brest, auquel on doit l'acquisition du précieux chef-d'œuvre, a fait sonder et fouiller toute la rade pour retrouver les parties des bras qui y avaient été jetées. Toutes les recherches entreprises ont été inutiles On possède au musée du Louvre un fragment de l'avant-bras droit, la main gauche tenant une pomme que la déesse présentait avec un geste de triomphe, enfin un morceau du bras droit contracté de manière à indiquer la flexion de l'avant-bras sur le bras. Ces débris permettent de se faire une idée fort exacte de la pose de la statue. Le temple où elle a été découverte, ainsi que les édifices voisins, paraissent être beaucoup plus anciens qu'elle, et se rattachent à une période de l'art bien plus reculée. Les blocs irréguliers de trachyte qui ont servi à les bâtir sont taillés avec une grande perfection, de manière à s'emboîter exactement les uns dans les autres. Ces monumens représentent le passage entre les constructions cyclopéennes et celles de l'époque la plus brillante de l'architecture grecque.

Dans certaines îles de la Grèce renommées autrefois, comme Chypre ou Cythère, pour la beauté des sites, la douceur du climat ou la fertilité du sol, il n'est pas étonnant que la déesse de l'amour ait été honorée d'une fa-

çon toute spéciale; on pourrait au contraire être surpris de voir ce culte établi sur le sol volcanique de Milo, au milieu de noirs rochers de trachyte et d'amas de meulière que traversent à chaque pas des vapeurs brûlantes et des émanations fétides. Peut-être cependant ces dégagemens gazeux fournissent-ils précisément l'explication de la présence de temples de Vénus. Les eaux et les vapeurs sulfureuses sont, comme on sait, un des agens thérapeutiques les plus énergiques contre les maladies de la peau, si fatales à la beauté physique. Qu'y aurait-il d'étonnant à voir les Grecs attribuer à la puissance de Vénus les guérisons dues à ces eaux, mettre les sources qui les fournissent sous l'invocation de la déesse et lui élever des autels aux abords? Ceci n'est pas une simple hypothèse. En Sicile, partout où l'on rencontre des eaux thermales chargées d'hydrogène sulfuré, on est presque certain de trouver en même temps une chapelle consacrée à une sainte nommée suivant les localités Venerea, Venera ou Venerina. L'étymologie de ces noms est évidente, et les ex-voto suspendus le long des murs de ces chapelles ne diffèrent en rien de ceux qui ont été trouvés dans le temple de la Vénus de Milo. Ce sont là sans doute d'anciens temples païens transformés par le christianisme. Souvenons-nous du reste que dans l'antiquité le soufre était dédié à Vénus tout aussi bien que le cuivre, le myrte, la rose ou la colombe, et ne nous étonnons plus que les habitans de Milo, guéris par les sources sulfureuses, enrichis par l'exploitation des soufrières, aient professé pour la déesse une vénération particulière. Nous voici bien loin des questions géologiques; mais j'espère qu'on excusera cette digression en faveur de ces relations inattendues entre le culte de Vénus et les phénomènes volcaniques et en se rappelant l'étrange hymen de Vénus et de Vulcain.

Géologiquement, la partie occidentale de Milo n'offre aujourd'hui aucun des signes de vitalité volcanique que l'on observe si fréquemment dans la zone de l'est. Près de l'entrée du port seulement, on trouve encore de ce côté dans la mer, à quelques mètres du rivage, un dégagement d'acide carbonique assez abondant. Les bulles se suivent rapidement, et l'eau bouillonne comme si elle était réellement portée à la température de l'ébullition. Cependant, les feux souterrains y ont autrefois fait sentir leur action avec une grande énergie. Des montagnes de lave en fusion y ont été vomies, l'eau bouillante chargée de silice y a produit d'énormes dépôts de meulières qui s'élèvent maintenant sous la forme d'éminences escarpées; des émanations sulfureuses y ont transformé les calcaires en pierres à plâtre et donné naissance à des amas de gypse assez importans pour que le gouvernement grec se soit réservé le monopole des carrières où on les rencontre; enfin les roches sédimentaires qui constituaient le sol avant cette époque ont été rompues, redressées, renversées, donnant issue à l'expansion des forces volcaniques. Quelques lambeaux de ces assises d'origine aqueuse ont été soulevés à des hauteurs de cinq ou six cents mètres; des polypiers et des mollusques nés au fond des mers se sont ainsi trouvés portés presque dans la région des nuages.

La nature de ces débris organiques permet d'en déterminer l'âge dans la série des temps géologiques; tous appartiennent à l'époque tertiaire pliocène. La disposition qu'ils affectent, l'épaisseur des couches qui les contiennent montrent en outre qu'ils ont mis à se déposer au fond des mers un laps de temps considérable. C'est dans cet intervalle que le sol de l'île a été bouleversé et remanié à mainte et mainte reprise par les éruptions volcaniques. Les trachytes en fusion sont sortis des entrailles de la terre dès le début de la période, et ont formé en certains endroits, notamment au nord de Milo, des buttes autour desquelles les matières sédimentaires ont continué de se déposer. Dans la partie orientale de l'île, les éruptions ne se sont faites que plus tard, et enfin, vers le sud, quand les masses trachytiques sont sorties à la surface, elles ont rencontré les roches fossilifères déjà stratifiées, les ont brisées et soulevées. C'est à la même époque qu'ont commencé de se produire les diverses émanations gazeuses qui depuis lors ont été en diminuant sans cesse, et qui nous présentent maintenant une image très affaiblie de ce qu'elles ont été au début. A la place de puissans geysers lançant des flots d'eau bouillante et abandonnant des amas de silice, à la place d'énormes jets de vapeurs sulfureuses, qui décomposaient les trachytes et transformaient les calcaires, nous n'avons plus à présent que des dégagemens d'acide carbonique mélangé d'une faible proportion d'hydrogène sulfuré. Nous assistons à une dernière phase d'activité éruptive, qui durera probablement encore bien des siècles.

Quand on rapproche l'état actuel de Milo de ce que nous font connaître les descriptions détaillées des savans qui ont visité et étudié l'île il y a quelques années, on voit que l'éruption de Santorin n'a exercé jusqu'à présent aucune influence sensible sur les phénomènes qui s'y produisent. Les principaux centres volcaniques de la Grèce, bien qu'alignés dans une même direction qui vient rencontrer le cratère de Santorin et séparés de celui-ci par une assez faible distance, n'ont pas ressenti le contrecoup de la poussée souterraine qui depuis plusieurs mois y agit avec tant d'intensité. Ils présentent dans leurs manifestations les uns par rapport aux autres une certaine indépendance qu'il était impossible de prévoir. Ils ont dans les profondeurs de la terre des foyers actuellement distincts, bien qu'ils aient été engendrés par l'ouverture d'une même fente de l'écorce terrestre, et que dans l'origine ils aient été certainement en communication facile. Les observations faites à Sousaki, à Méthana et à Milo s'accordent ainsi pour prouver l'isolement souterrain de ces trois points et l'obstruction presque complète du sillon auquel ils doivent leur commune origine.

F. FOUQUÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1867.

Il y a sans doute, pour les peuples et pour les hommes unis par le cœur et par la pensée à leurs fortunes politiques, des temps d'épreuves douloureuses et de cruels soucis; il est des momens où sous le contre-coup de fautes funestes, de surprises désolantes, d'événemens qui déterminent des situations nouvelles et rendent nécessaires des changemens immédiats de résolution et d'action, la raison et les sentimens du patriote sont en proie à de véritables angoisses. On ressent les maux du présent, on pressent ceux de l'avenir, on hésite avec un tremblement intérieur sur les moyens à choisir pour réparer les uns et prévenir les autres. Il est certain que la France est dans une de ces crises. Elle vient de faire des expériences qui l'ont plongée dans un étonnement profond; elle comprend sourdement que ces expériences contiennent des enseignemens qu'on doit mettre le plus promptement possible à profit, si l'on ne veut point se laisser précipiter à des déchéances irréparables. Il faudrait plaindre également dans cette grave conjoncture et ceux qui par un fatalisme indolent et frivole se détourneraient de l'étude des problèmes qui viennent de se poser avec une soudaineté si dramatique, et ceux qui, ne voulant pas pénétrer le vrai sens des leçons qui nous ont été données, chercheraient des retours de fortune dans la continuation obstinée des erremens qui nous ont conduits où nous sommes. Qu'on en soit sûr, ni la sceptique insouciance des uns, ni l'aveugle entêtement des autres ne pourront donner à la France la robuste sécurité qui lui est nécessaire pour aborder les nouvelles routes d'action où elle est poussée par la force des choses. Ceux-là seuls qui sauront lire avec décision dans les résultats réels des dernières expériences, ceux qui auront la franchise de s'en avouer le sens, ceux qui reconnaîtront et confesseront avec courage le devoir des réformes seront aussi les seuls qui nourriront en eux-mêmes et répandront autour d'eux une saine, énergique et invincible

confiance dans les destinées de la France. C'est au nombre de ceux-là que nous voulons être.

Il faut aujourd'hui se poser avec une entière sincérité de cœur cette question : que veut la France? L'existence politique d'un grand peuple moderne est double : elle est intérieure et extérieure. La vie intérieure consiste dans le degré d'activité et de puissance suivant lequel un peuple participe à son gouvernement. La vie extérieure consiste dans l'influence qu'un peuple exerce sur les affaires qui lui sont communes avec les autres nations. Où la France doit-elle vouloir en ce moment porter l'effort principal de son application? Son intérêt, son honneur, sa sécurité, l'engagent-ils à s'abstenir d'une participation active et directe à son gouvernement intérieur? doivent-ils l'exciter à chercher l'emploi de son génie, de ses ressources et de ses forces dans les complications et les vicissitudes des entreprises étrangères? Mais la condition intérieure d'une nation et la conduite de ses affaires au dehors sont liées entre elles par un rapport de dépendance réciproque. Les aventures étrangères sont des diversions au travail constitutionnel intérieur; elles entraînent l'abdication temporaire de l'initiative du pays dans l'inspiration et le contrôle des actes du gouvernement. C'est justement en se laissant aller aux ambitions indéterminées de la politique étrangère qu'un peuple s'assujettit aux caprices et aux erreurs du pouvoir arbitraire; il perd en fait de liberté tout ce qu'il s'imagine devoir gagner de grandeur extérieure, et il ne tarde point à s'apercevoir qu'il a compromis en sécurité vis-à-vis du dehors tout ce qu'il a sacrifié de liberté au dedans.

Tel est l'enseignement saisissant qui ressort de la récente expérience de la France. La France depuis quinze ans ne fait plus, à proprement parler, de politique intérieure; les citoyens, arrêtés par des restrictions nombreuses imposées à la liberté de discussion, d'association et d'action électorale, ou par leur propre mollesse, ne travaillent plus à exercer sur l'administration et le pouvoir une influence vigilante et assidue. On détourne son attention du dedans pour la reporter sur les aventures du dehors. Un fait incontestable et bien digne de remarque, c'est que, si le pays a pris un grand intérêt depuis quinze ans aux événemens de la politique extérieure, il y a conservé une attitude parfois anxieuse, parfois satisfaite, mais toujours passive. Imprudent ou habile, malheureux ou heureux, aucun acte de la politique étrangère du gouvernement n'a été inspiré par une passion ou par une volonté du pays. La France semblait avoir donné au pouvoir un blanc seing, et se montrait décidée à laisser faire. La France à coup sûr ne songeait point à la rénovation de l'Italie avant l'entrevue de Plombières et l'allocution à M. de Hübner. Elle pensait bien moins encore à la conquête du Mexique. Elle n'avait aucune idée du débat sur la Pologne qui a rempli l'année 1863. Elle n'était point instruite de la question du Danemark, et ne pressentait pas qu'une révolution allemande pouvait sortir du

procès des duchés. Elle ne se doutait point que quelques complaisances du cabinet de Paris pouvaient être capables de laisser constituer la grande Allemagne dans les cadres prussiens. La France n'avait rêvé, n'avait désiré, n'avait demandé à son gouvernement aucune de ces choses. Quelque jugement que l'on porte sur ces entreprises et ces accidens de notre politique étrangère, il faut convenir que, comme prévision, conception, volonté, la nation n'y a été pour rien. Le résultat pèse aujourd'hui tout entier sur elle; mais elle peut se rendre le triste témoignage qu'elle a montré à l'égard des desseins qui ont déterminé la politique étrangère de son gouvernement la même abnégation, le même effacement auxquels elle s'était résignée dans sa politique intérieure.

Il importe de constater cette attitude passive gardée par la France à l'égard de la politique étrangère du gouvernement au moment où les effets de cette politique se présentent avec le caractère de l'accomplissement final. Les grandes affaires que nous ne pouvons plus apprécier aujourd'hui que par les charges qu'elles nous imposent ont ceci d'original qu'elles sont terminées : le Mexique est une expérience achevée, le remaniement de l'Allemagne qui a suivi la polémique sur la Pologne et l'imbroglio des duchés est une évolution arrivée au premier de ses termes décisifs. On dirait, au point de vue de la France, des cas complets de pathologie politique où le médecin peut embrasser et étudier en pleine connaissance de cause la marche et les conséquences de la maladie. Ne parlons plus du Mexique jusqu'à ce que le décès de l'empire mexicain ait été officiellement enregistré; mais une circonstance récente ajoute un intérêt actuel au mouvement de politique européenne commencé en 1863. Le premier choc, dans ce grand ébranlement, a été produit par les affaires polonaises; le dernier acte est marqué par la complète absorption de la Pologne dans l'empire de Russie, par l'abolition hardiment prononcée à Pétersbourg de cette forme où l'Europe, par un reste de pudeur, avait voulu conserver encore dans les traités la représentation nominale des droits de la nation polonaise. Nous revendiquions en 1863 les droits de la Pologne; pendant une année entière, sous l'excitation morale d'une polémique diplomatique engagée par nous avec la Russie, les derniers champions de la Pologne se faisaient exterminer dans une lutte inégale avec un héroïsme que les survivans expient encore à l'heure qu'il est dans les cruautés de l'exil sibérien. Au moment où la Russie met à profit avec une opportunité si maligne nos déclamations contre des traités qui ont cessé depuis longtemps de nous opprimer, et en déchire avec une assurance impérieuse le dernier lambeau, qui n'était plus qu'un abri pour les Polonais, à cette heure humiliante et douloureuse les illusions des premiers jours de 1863 reviennent, par un retour poignant, à notre mémoire. Aux premiers symptômes de la lutte entre les Polonais et le gouvernement russe, M. de Bismark, qui venait de prendre la présidence du cabinet prussien, se hâta de conclure

avec la cour de Pétersbourg un arrangement politique et militaire contre les chances d'une insurrection polonaise. Nous nous jetâmes sur la convention prussienne comme sur l'occasion officielle qui nous autorisait à intervenir, nous aussi, dans le conflit polonais; nous demandions des explications à M. de Bismark, qui fit alors vis-à-vis de nous l'humble, le souple et le petit. Tel fut le début de cette campagne diplomatique de Pologne. Nous y entrions en rêvant que nous y conduirions l'Angleterre à notre suite, même pour des mesures de coercition, comme nous y avions réussi en 1854 pour les affaires du Turc. Au bout de l'année, nous étions déçus; l'Angleterre, redoutant de notre part des convoitises d'agrandissement territorial, refusait de nous suivre; l'insurrection polonaise était écrasée, et le prince Gortchakof chantait victoire dans des dépêches à fanfares. Alors éclata ce discours impérial convoquant tous les souverains à un congrès sans exemple par une invitation publique et soudaine qui ressemblait à un arrêt fulminé contre la vieille Europe. L'invitation au congrès ne fut qu'une salve d'artillerie oratoire couvrant une retraite.

Cependant au lendemain de cet échec la fortune nous offrit une revanche où pouvait trouver satisfaction l'honneur de la France. Le roi de Danemark mourait, et les chambres danoises avaient à voter une constitution. Les cours et les partis en Allemagne, avec les vues les plus diverses, trouvèrent l'occasion excellente pour vider aux dépens du Danemark leurs vieilles querelles intestines. Si la France se fût alors unie à l'Angleterre, elle eût assurément opposé des obstacles, suscité des diversions à cet aveugle emportement des cours et des partis germaniques, que la plupart de ces cours et de ces partis ont aujourd'hui tant de motifs de déplorer. Nous eussions eu l'honneur de maintenir loyalement la signature de la France au bas d'un traité; nous eussions eu le mérite de faire respecter un petit peuple libéral, courageux, duquel malgré ses revers on peut dire qu'il possède des vertus politiques dont sont honteusement privées de grandes et fortes nations. Par une aberration d'esprit dont on ne saurait aujourd'hui condamner trop sévèrement le caprice, la politique française ne vit dans ces événemens qu'une chance de vexer la politique anglaise, et de lui faire subir un déboire égal à celui que nous venions d'éprouver dans la question polonaise. On sembla se figurer que dans la question danoise, question essentiellement continentale, puisqu'elle soulevait en Allemagne les intérêts les plus contraires et les passions les plus diverses, l'insulaire Angleterre pouvait être plus intéressée que notre France de terre ferme. On prit donc une attitude indifférente, distraite, réservée; on se déroba dans les brouillards du principe des nationalités; on laissa faire l'Allemagne avec une indulgence dont M. de Bismark nous remerciait encore, il y a quelques semaines, devant la seconde chambre de Prusse avec sa rude ironie brandbourgeoise.

Les événemens depuis lors ont-ils parlé assez haut? Croit-on encore que

les Anglais fussent attachés par plus de liens que nous aux vicissitudes du corps germanique? Les conséquences de la spoliation du Danemark, qui a été le commencement de la grandeur de la Prusse, les émeuvent-elles, les touchent-elles comme nous? En abandonnant le Danemark, nous sommes entrés dans une fausse route que nous devions fatalement parcourir jusqu'au bout. Nous sommes devenus peu à peu les complaisans de M. de Bismark, que nous pressions au commencement de 1863 de sommations sévères à propos de la Pologne. A la veille des batailles où allait se fonder la grande Prusse, nous maudissions les traités de 1815, qui ne nous font plus de mal. Ce ne sont point ces traités qui nous forcent aujourd'hui à former une grande armée. Quant à la Russie, qui s'entend à en détester les dispositions gênantes pour son ambition, elle en lance en ce moment les derniers morceaux à la face de l'Europe en supprimant jusqu'au nom du royaume de Pologne. L'insolence muette de ce geste russe est la digne conclusion de ce cycle malheurenx.

Cette carrière de la politique étrangère, la seule qui reste ouverte quand les voies de la politique intérieure sont fermées, vient de nous être trop fâcheuse pour que la France raisonnable, prévoyante, attentive aux grands risques auxquels elle est exposée, sommée par les événemens de veiller aux premiers intérêts de son existence, consente à y errer vaguement avec une docilité moutonnière. Il faut que l'âme et l'intelligence du pays se fassent sentir plus directement et d'une façon plus continue sur le pouvoir. Le gouvernement du pays par le pays ne peut s'exercer que par une hiérarchie d'impulsions et de responsabilités qui, recevant et transmettant le mouvement, fassent plus vivement et plus énergiquement remonter vers le pouvoir les forces intellectuelles et morales de la nation. Le gouvernement a eu un mérite que nous n'avons point fait difficulté de reconnaître : après les événemens d'Allemagne, il a eu la franchise d'avertir la nation qu'elle devait veiller à sa sûreté. Le mérite devrait aller plus loin encore : le gouvernement devrait solliciter avec une prévenance cordiale les avertissemens du pays, et on ne peut obtenir les effets d'une grande et permanente consultation politique que par un confiant et libéral développement des franchises publiques. Nous nous adressons ici autant au cœur qu'à l'intelligence des hommes qui gouvernent. Le libéralisme ne doit pas rougir de devenir suppliant quand les clairs devoirs du patriotisme le lui ordonnent. S'obstiner dans un système de précautions qui entrave l'essor des vives inspirations et des forces spontanées du pays, ce serait ajouter l'erreur d'une fausse politique à la courte haleine d'un patriotisme infirme. Il n'est plus question aujourd'hui de placer les garde-fous au point où on les a mis il y a quinze ans. Voyez où est l'intérêt vital dans ces vastes et pressantes combinaisons de la politique étrangère qui sont un sujet de préoccupation si grave. Si les révolutions produites cette année dans l'état de l'Europe n'avaient chez nous d'autre effet que l'accroissement de l'armée et

la réforme de l'armement, rien ne serait changé dans la direction fatale que la politiqne continentale suit depuis quinze ans. En face de peuples et d'états plus agités d'ambitions d'agrandissement, il n'y aurait qu'une France militairement plus forte et mieux préparée aux incidens de la guerre. La guerre serait toujours le dernier mot de la situation. Ne nous y trompons point: la fureur de condensation des forces par l'agglomération des masses a pour cause, chez les nations voisines dont les tendances nous inquiètent, les souvenirs de notre histoire rapprochés des conditions actuelles de notre politique intérieure et de la part trop grande et presque exclusive que nous avons donnée en ces dernières années dans notre existence à la conception des desseins diplomatiques et aux entreprises de politique étrangère. C'est parce qu'elle voit la France, interrompant les nobles et féconds exercices de la liberté, toujours tournée vers le dehors, c'est parce qu'elle a trop de motifs de n'avoir pas oublié notre histoire que l'Allemagne, faisant temporairement violence à ses traditions et à son tempérament national, veut être une et même prussienne pour se sentir forte. Ce qu'il y a de violent et, on pourrait le dire, d'inhumain dans l'état présent de l'Europe cesserait, nous en avons la foi profonde, le jour où la France prendrait l'intelligent et heureux parti de renoncer à cet état de discipline politique et de revenir aux véritables institutions de la paix, c'est-à-dire à l'action complète des libertés intérieures. La puissance de cette initiative serait irrésistible; elle se ferait sentir partout; les peuples échapperaient à la dictature discrétionnaire des pouvoirs ambitieux et à ces systèmes de gouvernement de cour, absurde mélange de barbarie, de superstition et de frivolité dont la durée fait honte à notre époque; ils ne nourriraient plus les uns envers les autres de haineux ombrages : ils s'exhorteraient à des progrès plus rapides par une émulation pacifique; ils apprendraient à s'estimer au lieu de s'exciter à la haine.

La France a son sort dans ses mains; en peu d'années, son sort sera décidé par le parti qu'elle voudra prendre. Émus de telles pensées, nous verrions avec regret la politique étrangère nous détourner par des diversions du travail intérieur que nous avons à faire sur nous-mêmes. Parmi les difficultés étrangères, il en est une qui apparaît avec une nouvelle gravité: c'est la question d'Orient. Le malheur de cette lente décomposition du monde oriental dans les provinces de l'empire turc, c'est qu'on y assiste au spectacle d'une lutte entre deux faiblesses. La Turquie ne peut point subjuguer entièrement les populations grecques et slaves de ses provinces européennes; si l'on excepte la Servie et la Roumanie, qui briseront, quand elles voudront, les derniers chaînons usés de la suzeraineté ottomane, les Grecs et les Slaves ne paraissent point être en mesure de conquérir eux-mêmes leur indépendance. Nous le répéterons, la question orientale ne peut arriver à l'état de véritable crise que dans les occasions où elle devient le prétexte de quelque démarche décisive d'une grande puissance

européenne. Est-ce le cas aujourd'hui? Y a-t-il en ce moment une cour d'Europe décidée à frapper un grand coup en Turquie? Quoique nous vivions dans l'époque des surprises, nous nous permettons d'en douter. On met toujours, il est vrai, la Russie en avant, et, dès que les choses s'ébranlent en Turquie, on ne manque pas de voir la politique russe se donner de grands mouvemens et élever la voix dans les entretiens de la diplomatie. On dit qu'à propos des affaires du Levant il y a deux partis en Russie : il y a d'abord le parti de la tradition héroïque de Pierre le Grand et de Catherine, celui qui rêve de replanter la croix à Sainte-Sophie et d'y établir la grande suprématie spirituelle et temporelle du principe moscovite; il y a ensuite le parti terre à terre et pratique qui poursuit, comme profit des troubles de la Turquie, l'abolition du traité de 1856. Nous supposons que le prince Gortchakof n'est point un adepte de la secte fanatique et chimérique; mais nous sommes certains que personne en Russie n'est plus dévoué que lui à la pensée de secouer le poids du traité de 1856, désagréable monument de la défaite de la Russie à Sébastopol. La haine des traités ayant été fort gratuitement mise à la mode par la France, qui n'avait plus à en souffrir, on n'en peut faire un reproche contre le prince Gortchakof. A la façon dont la cour de Pétersbourg vient d'abolir, pour ce qui la concerne, les traités de Vienne, on peut juger qu'elle n'aura aucun scrupule à s'émanciper de celui de Paris quand elle le croira opportun, et l'on doit convenir que l'état de l'Europe lui rend la tâche facile. Pour arriver à cette fin, le prince Gortchakof a-t-il besoin de risquer une grande perturbation en Turquie? Nous ne le pensons point. Au fond, sauf les intérêts de l'humanité que les puissances européennes peuvent faire prévaloir à Constantinople aussi bien par des conseils séparés que par une action concertée, il n'y a rien dans la phase actuelle de la question d'Orient qui appelle un effort grave de la France. Adresser des représentations à la Porte en faveur des populations chrétiennes, obtenir de bonnes promesses et quelques actes immédiats d'indulgence ou de réparation, c'est à quoi semble devoir se borner le rôle de la France, qui ne peut guère avoir en Orient qu'une politique temporisatrice. On annonce pour le printemps prochain de grands soulèvemens des populations chrétiennes dans les provinces de la Turquie d'Europe. On évoque aussi, comme cela se voit toujours quand l'Orient s'agite, de mystérieuses combinaisons d'alliance entre les grandes puissances. Il y a bien des exagérations dans ces prophéties. C'est surtout le manége des alliances qui nous effarouche dans les complications orientales. Comment se classeraient les intérêts et se lieraient les desseins dans une crise actuelle? Il est des gens qui croient que l'on pourrait trouver là une base de coopération avec la Prusse; ceux qui caressent une pareille idée auraient raison, si dans un plan d'équilibre oriental la France pouvait trouver des élémens d'entente avec la Russie; ils sont dupes d'une illusion grossière, s'il y a en Orient des motifs d'antagonisme entre les Russes et nous. L'alliance

avec la Russie l'emportera toujours à Berlin sur des velléités de concert avec la France quand la France et la Russie auront elles-mêmes des intérêts opposés. L'alliance russe est pour ainsi dire une condition d'existence de la monarchie prussienne : Frédéric II l'a placée dans les fondemens de l'état qu'il a créé; fortifiée depuis par des opérations communes et par une solidarité persistante dans les terribles luttes du commencement de ce siècle, l'alliance russe, qui n'a jamais répugné au peuple prussien, est devenue pour la cour de Berlin une union où se mêlent les sentimens de famille les plus intimes et une sorte de mysticisme religieux. Quand les Allemands auront appris à ne plus nous redouter, quand ils auront cessé de croire qu'ils sont obligés, pour nous contenir, de s'enfermer dans les cadres prussiens, sans doute un jour, si c'était nécessaire, la confraternité de la civilisation continentale rallierait l'Allemagne à la France pour fixer des limites à l'ambition mystérieuse et ondoyante de cette civilisation orientale que la Russie représente. Ce jour est bien éloigné encore, et, poussée par d'autres préoccupations, l'Allemagne se fait prussienne. Ce serait une des plus funestes méprises inspirées par le désarroi politique actuel que de caresser la chimère d'une alliance de sympathie et de préférence entre la France et la cour de Berlin. Restent l'Autriche et l'Angleterre. Sur l'Autriche plane un terrible doute : que peut-elle? Sur l'Angleterre règne une grande incertitude : que pense-t-elle? Ce n'est pas lord Stanley qui se montrera pressé de nous le dire et de prendre des engagemens. Qui sait d'ailleurs si lord Palmerston n'a point emporté dans la tombe le vieil entêtement de la politique anglaise pour « le maintien de l'intégrité de l'empire ottoman, » comme il disait en un langage aujourd'hui suranné, et que le narquois ministre anglais n'hésitait pas à justifier en soutenant que la Turquie était à notre époque le pays qui avait fait les progrès réels les plus rapides?

Bien que les affaires de l'Espagne n'affectent plus la politique générale de l'Europe, nous ne pouvons assister avec indifférence aux mesures violentes prises, il y a quinze jours, par le ministère Narvaez. Si ces mesures se présentaient comme un incident insolite et exceptionnel dans l'histoire contemporaine de l'Espagne, on ne pourrait se dispenser de les juger avec sévérité. Il y a quelque chose de tristement sauvage dans ces enlèvemens, ces expulsions, ces déportations lointaines de personnages revêtus hier encore du mandat de la représentation publique, et dont plusieurs méritaient l'estime générale; mais en vérité tout le monde en Espagne a commis de si grandes fautes depuis bien des années, tant d'assauts victorieux ont été donnés au pouvoir par les pires insurrections, les insurrections militaires, les mesures d'exception ont été si souvent appliquées par les vainqueurs aux vaincus, les constitutions ont été à tant de reprises violées, suspendues ou refaites, qu'il est devenu impossible de démêler dans cette confusion d'événemens et d'hommes ceux qu'il faut condamner et ceux qu'il faut absoudre. Le plus sûr parti pour les témoins étrangers est de s'avouer incom-

pétens. Il est un tort commun aux hommes publics que l'Espagne a mis de nos jours en évidence; plusieurs de ces personnages ont montré de brillantes facultés politiques, une culture d'esprit distinguée, des aptitudes remarquables qui nous ont souvent frappés et séduits. Peu de pays ont produit un personnel politique plus nombreux et d'un niveau intellectuel plus élevé; toutes ces qualités ont été perdues pour ceux qui les possédaient et pour l'Espagne par la précipitation des ambitions et l'indocilité générale à l'autorité tutélaire des lois. Les chefs politiques de l'Espagne contemporaine n'ont fait que passer le temps à corrompre le peuple, l'armée et la royauté suivant l'instrument qu'ils croyaient utile d'employer pour s'emparer du pouvoir par force, par surprise ou par intrigue. Dans ces derniers temps, c'est surtout la royauté qui avait été gâtée par les compétitions sans scrupules des hommes politiques. La reine ne pouvait être sérieusement contrôlée par le cabinet existant, car elle était harcelée par les offres de coteries qui mettaient sans cesse à sa disposition des ministères de rechange. Un dissentiment survenait-il entre la reine et ses conseillers, le cabinet était renvoyé, et aussitôt un autre ministère était formé avec son chef militaire et ses orateurs obligés. De l'abus de cette versatilité gouvernementale, qui découvrait la royauté, étaient nés dans les rangs de l'armée des fermens de désordre, et, de la part de quelques chefs, la résolution de demander à l'usurpation militaire ce qu'on n'espérait plus obtenir avec certitude et durée de la prérogative royale. De là les tristes ou sanglantes insurrections militaires qui ont éclaté dans ces derniers temps, l'aventure picaresque de Prim, le soulèvement des artilleurs de Madrid et la répression cruelle qui l'a suivi. Après ces troubles, le vainqueur O'Donnell crut que les voies constitutionnelles ne suffisaient plus pour assurer l'apaisement de l'Espagne, et se fit décerner par les cortès ces pleins pouvoirs, cette dictature que le maréchal Narvaez vient d'employer avec tant de violence contre le parti d'O'Donnell, l'Union libérale. La prétention de tous les pouvoirs fondés par la force est, après avoir établi l'ordre, de donner une impulsion salutaire aux intérêts économiques du pays trop longtemps négligés, à sa prospérité matérielle trop longtemps attardée. Le maréchal Narvaez et ses collègues annoncent aujourd'hui le même programme; il faut même leur rendre cette justice qu'ils ont mis tout de suite la main à l'œuvre. Ils ont accordé une remise de taxes à l'industrie des chemins de fer espagnols, où tant de capitalistes français sont intéressés; ils ont conclu un emprunt avec des contractans français; ils ont nommé une commission chargée d'étudier un ensemble de mesures destinées à soulager ou à aider les entreprises de chemins de fer; ils couronneraient heureusement cette série d'actes économiques et financiers, s'ils avaient aussi la prudence de nettoyer les marchés de fonds publics de ces dettes criardes de l'Espagne, que les cabinets successifs de Madrid y laissent traîner depuis si longtemps sous le nom de

dettes passives et de coupons anglais. Le ministère Narvaez a un chef dont personne ne conteste l'énergie, des membres qui unissent à l'esprit de résolution une véritable éloquence, comme M. Gonzalès Bravo, ou l'intelligence des questions économiques, comme le ministre des finances, M. Barzanallana. Lui sera-t-il donné d'inaugurer en Espagne un ordre de choses nouveau, d'apaiser le pays, de donner la sécurité et l'élan au commerce et au travail, et de restaurer promptement les garanties constitutionnelles, sans lesquelles tout retomberait dans le désordre après un impuissant effort? Le ministère Narvaez conservera-t-il aussi le concours de la couronne? Voilà les questions que le présent pose à l'avenir, et que doivent envisager avec une attention bien sévère pour eux-mêmes des hommes qui n'ont pas craint d'invoquer la terrible raison du salut public.

Quel contraste entre la politique sommaire du gouvernement espagnol et celle d'un autre gouvernement aux abois, celui de l'Autriche. Le temps des procédés sommaires est passé pour la cour de Vienne. Tandis que les régimes d'unification s'improvisent à Berlin et dans le nord de l'Allemagne, on éprouve à Vienne des difficultés presque insurmontables à établir une sorte d'union et d'action commune entre les grandes populations de races et de langues diverses qui forment l'empire. On marche dans cette voie avec un système obligé de temporisation. On a donné la parole aux Hongrois; il faut la donner maintenant aux diètes réunies des autres nationalités afin de parvenir à établir sur le consentement de tous l'action commune de la monarchie. Quel travail à entreprendre au lendemain des désastres et des humiliations de la défaite! Si les races qui composent l'empire autrichien étaient animées d'un véritable esprit politique, elles pourraient mettre la main à une grande œuvre dans la délibération solennelle qui se prépare. Toutes ces races, les Magyars de Hongrie, les Tchèques de Bohême, les Polonais de Galicie, les Allemands des états héréditaires, devraient prendre en considération bien plus sérieuse les intérêts qui les rapprochent que les rivalités qui les divisent. Quel sort auront-elles, si elles amènent par d'invincibles antipathies la dissolution de l'Autriche, ou si elles perpétuent par leurs discordes sa décadence orageuse? Placées entre la Prusse grandissante, la Russie envahissante et la Turquie menacée d'insurrections et d'anarchie, elles semblent avoir été destinées, par la loi du développement historique de l'Europe, à former le long du Danube une grande fédération qui ne pourrait disparaître sans laisser un vide immense et un gouffre profond. Il n'y a plus à parler aujourd'hui des vieilleries du passé, des vestiges du Saint-Empire, des ambitions politiques et militaires de la maison d'Autriche. Les nouveaux problèmes enlèvent toute opportunité aux souvenirs du passé, et tout sens aux vieilles dénominations. La question est maintenant de savoir si une grande fédération danubienne pourra être fondée, si ceux qui ont pour mission d'en faire partie seront assez pénétrés d'esprit moderne pour renoncer à des privi-

léges qui ne sont plus que de vénérables antiquailles, et pour accepter à la place une autonomie locale compatible avec la conduite des affaires générales fondée sur un système représentatif varié et harmonique. Si les nationalités qui ont à se plaindre de l'ancien gouvernemeut de l'Autriche se laissent dominer par des ressentimens surannés, et se détournent aveuglément de l'occasion qui s'offre à elles en contribuant à la destruction de l'Autriche, elles n'auront pas éloigné, elles rapprocheront au contraire les races dont elles redoutent le plus l'invasion pénétrante et dominatrice. Après l'Autriche, qu'y aura-t-il dans ces régions, si ce n'est l'Allemand prussien et le Russe? C'est aux Hongrois et aux Tchèques, aux Polonais et aux Allemands de l'empire d'aviser; mais que de difficultés dans cette tâche! La frivole aristocratie de cour qui est en train depuis si longtemps de perdre l'Autriche, la maison impériale si peu ouverte aux inspirations modernes, si dépourvue du sentiment de l'à-propos, ne rendront-elles point impossible par d'incurables préjugés et des obstinations inopportunes la formation de la confédération danubienne? Étrange misère de notre temps! même en faisant de la politique pratique, on est toujours forcé de côtoyer en tremblant l'utopie.

Les états jeunes ou vivaces, la Prusse et l'Italie notamment, ont repris ou vont reprendre leurs travaux parlementaires. Au nord de l'Allemagne va commencer la préparation électorale du parlement de la nouvelle confédération. Il faut attendre avec curiosité cette première représentation officielle de l'unitarisme prussien. Jusqu'à ce qu'on ait vu vivre ce parlement, on ne peut attacher une grande importance aux incidens qui se produisent dans les diverses parties de l'Allemagne, où les uns signalent la confirmation du mouvement unitaire, et où d'autres croient apercevoir les premiers symptômes d'une réaction d'indépendance locale. Il sera curieux de voir si le Hanovre, la Hesse-Cassel, Francfort, enverront au parlement quelques représentans des protestations anti-prussiennes; il sera curieux d'observer si M. de Bismark est habile à discipliner le suffrage universel en Allemagne, et s'il sait en faire sortir des manifestations unanimement monarchiques et féodales. La seconde chambre actuelle étant une émanation des classes intelligentes et cultivées de la Prusse, il y aura intérêt à noter les différences qui distingueront l'assemblée sortie du suffrage universel. En attendant que ces objets d'étude nous soient donnés, l'annexion des duchés danois à la monarchie a été officiellement accomplie, et nous sommes impatiens de savoir quand et sous quelles conditions M. de Bismark permettra au Slesvig septentrional d'opter entre la nationalité danoise et la nationalité prussienne.

Plus habiles et plus droits dans leur patriotisme que M. de Bismark, qui absorbe l'unité allemande dans la Prusse, les hommes qui ont dirigé l'émancipation italienne ont eu le courage et l'abnégation de fondre dans l'unité nationale le royaume de Piémont, qui fut le premier artisan de l'in-

dépendance. La vie parlementaire recommence à Florence dans des conditions favorables. La formalité de l'adresse a été expédiée sans discussion en une séance. Les chambres italiennes, ayant les prérogatives entières des vrais parlemens, n'ont pas besoin de perdre leur temps à des discussions rétrospectives : elles peuvent aborder les questions importantes au moment où il y a un intérêt pratique à les éclairer et à les résoudre par le débat public des mandataires du pays. C'est une question de ce genre qui va être proposée à la chambre des députés au milieu de la semaine prochaine. M. Scialoja exposera les élémens de la situation financière de l'Italie, et fera connaître les mesures par lesquelles il compte établir l'équilibre entre les besoins et les ressources du trésor. On connaît déjà les principales données du problème que le ministre des finances italiennes est chargé de résoudre. Il a annoncé pour chiffre du déficit de 1867 186 millions : on espérait réduire encore cette somme par des économies radicales à réaliser dans le budget de la guerre; mais la crainte de désorganiser l'armée par de trop brusques retranchemens a empêché d'aller aussi loin qu'on voulait d'abord. L'intérêt principal du plan de M. Scialoja résidera dans la combinaison financière à laquelle doit donner lieu la vente des propriétés ecclésiastiques. Ces biens sont immenses; on en porte la valeur à un milliard et demi. S'il était possible d'en accomplir l'aliénation rapide, le trésor y trouverait une ressource suffisante pour faire face à la période des déficits; mais la vente simultanée et au détail des propriétés ecclésiastiques n'est point praticable. On assure que le ministre tourne la difficulté au moyen d'un grand emprunt de 600 à 700 millions, réalisable en cinq années, qui sera hypothéqué sur les biens du clergé. On nomme même le contractant de cet emprunt, et comme il passe pour avoir obtenu dans d'importantes affaires le concours des clergés belge et autrichien, on suppose qu'il doit avoir déjà pris des mesures avec la hiérarchie catholique d'Italie, et que l'opération de la vente des propriétés ecclésiastiques sera conduite avec le concours du clergé. On ne peut porter de jugement sur cette combinaison que lorsque le ministre en aura fait connaître les conditions et les contractans. Une opération pareille est considérable, et il faut voir si les épaules qui s'en chargent sont bien de force à la porter

Nous ne connaissons encore que par des télégrammes la forme singulière qu'a prise le conflit engagé entre le président Johnson et le congrès américain. Les journaux des États-Unis qui contiennent les propositions présentées et les débats des chambres ne sont point encore arrivés en Europe. Les dernières nouvelles télégraphiques donnent même à espérer que le choc où semblaient devoir se heurter le pouvoir exécutif et la puissance législative serait déjà avorté. Sous le coup d'une mise en accusation et d'une déchéance probable, le président Johnson est-il revenu à des idées plus modérées et plus conciliantes? Est-ce le congrès qui cède devant une manifestation de l'opinion publique. Ce qu'il faut, en tout cas, admirer en

ceci, c'est d'abord la discipline parfaite avec laquelle les partis américains organisent leur action. Devant un péril imprévu, le parti républicain s'est trouvé réuni à l'improviste, agissant comme un seul homme. C'est ensuite la force du frein par lequel on peut aux États-Unis arrêter les caprices et l'outrecuidance du pouvoir exécutif. Quand on compare à cet égard l'Union américaine à l'Europe, on doit bien convenir que c'est l'Amérique qui est le nouveau monde, et que ce n'est point nous qui rajeunissons. E. FORCADE.

M. de Mérode, ancien pro-ministre des armes à Rome, aujourd'hui « archevêque de Métilène et aumônier de sa sainteté, » a des loisirs que le saint-père lui a faits; il met à profit ces loisirs pour lire la *Revue des Deux Mondes* avec une minutieuse attention dont nous devons lui savoir gré, et pour nous écrire au sujet ou à l'occasion de l'article qui a paru dans le numéro du 1er décembre 1866 sous le titre de *l'Italie et Rome*. Il est toujours belliqueux, quoique en retraite, M. de Mérode; il est leste la plume à la main comme dans l'action, et, sans bien peser ce qu'il écrit, il nous demande de communiquer sa lettre aux lecteurs de la *Revue* en invoquant un droit. Cette lettre, nous ne la publierons pas, — non parce qu'elle contredit nos opinions, si elle avait eu simplement ce caractère, la *Revue* l'eût publiée tout de suite, — mais justement parce que sous ce rapport c'est un document dénué d'intérêt, et que pour le reste l'auteur mêle dans sa lettre des choses qui ne le concernent pas, sur lesquelles il n'a par conséquent ni observations ni réclamations à nous adresser. Un seul point pourrait toucher personnellement M. de Mérode dans l'article qui a motivé sa lettre, c'est ce que nous avons dit de son rôle dans les affaires de Naples et de Rome, c'est la part de connivence que nous lui avons attribuée dans les troubles du Napolitain. M. de Mérode paraît tenir à faire savoir qu'il décline toute connivence de ce genre, et nous ne voyons aucune difficulté à faire connaître le désir de l'ancien pro-ministre des armes.

Que M. de Mérode nous permette seulement de le lui dire : ce n'est pas nous uniquement qu'il doit convaincre, c'est un peu tout le monde à Paris, en Europe et même à Rome. Ce n'est pas aujourd'hui seulement qu'il aurait dû se préoccuper de rectifier une impression à peu près universelle; il aurait dû y songer au moment où se passaient des faits de nature à susciter au moins de graves présomptions, lorsqu'un désaveu net et clair, surtout appuyé sur des actes, aurait eu une sérieuse valeur politique, au lieu de se produire après des événemens qui, si nous ne nous trompons, n'ont pas entièrement répondu aux espérances de notre correspondant. Sur tous ces points, M. de Mérode nous permettra de lui faire remarquer que ce n'est pas nous qui comptons sur la crédulité de nos lecteurs en disant ce que nous avons dit, que c'est lui qui compte un peu sur notre naïveté. Nous ne demandons pas mieux que de la mettre à son service, gardant pourtant le

droit d'en régler la mesure; mais ici encore sa lettre nous embarrasse sans nous éclairer : il rabaisse le rôle que nous nous étions plu à lui attribuer. Nous avions cru qu'il était la personnification remuante, mais résolue après tout, de cette politique dont nous avons parlé, qui n'était pas apparemment hostile à la cause du roi de Naples, et qui, par une logique dont nous ne nous étonnons pas, devait être conduite à n'être pas très persécutrice à l'égard des bandes napolitaines dites « bandes royales. » C'est pour cela que ses adversaires l'ont combattu et que ses amis lui ont fait une sorte de popularité qu'on ne peut en conscience attribuer à la supériorité de son administration. S'il n'était pas cela, qu'a-t-il donc été à Rome? Comment se fait-il que le jour où cette politique s'est trouvée épuisée, il est tombé tout naturellement dans la retraite, où il emploie ses loisirs à nous écrire?

Cela dit, une dernière raison nous eût toujours mis à l'aise avec la lettre de M. Mérode. Dans les discussions, surtout dans les discussions qui ne touchent que des intérêts politiques et où le respect mutuel des convictions est la première loi, il y a des convenances de langage dont on ne doit pas s'écarter; le titre d'ancien ministre et la qualité de prélat n'en dispensent pas, — au contraire. Et voilà pourquoi nous ne nous croyons nullement tenus de publier la lettre de l'ancien pro-ministre des armes. CH. DE MAZADE.

Mardi dernier, 9 janvier, le Théâtre-Français a représenté pour la première fois *le Cas de Conscience,* de M. Octave Feuillet. L'accueil fait à ce charmant proverbe a été des plus flatteurs, et a témoigné une fois de plus que le bon goût, s'il lui arrive par momens de s'endormir en France, ne demande qu'à être rappelé à lui-même par les hommes de talent. *Le Cas de Conscience* a obtenu un vrai succès, et tant qu'il y aura un théâtre pour accueillir les œuvres fines et délicates, de préférence aux comédies bâtardes qui envahissent la scène parisienne, il ne faut désespérer de rien. Ce n'est pas que le Théâtre-Français ait échappé, lui aussi, au goût du jour et nous gâte beaucoup, on s'étonnera même à bon droit qu'il ait tant tardé à représenter *le Cas de Conscience.* Hâtons-nous cependant de dire qu'il semble aujourd'hui rentrer dans sa vraie ligne; *le Fils,* qui s'en plaindra? a quitté l'affiche; la reprise de *Mlle de la Seiglière*, de M. Jules Sandeau, et de *la Ciguë,* de M. Émile Augier, ainsi que la première représentation du *Cas de Conscience,* semblent nous annoncer des jours meilleurs.

Nous ne nous étendrons point sur le mérite du dernier proverbe de M. Octave Feuillet; la *Revue* l'avait publié il y a un peu plus d'un an, et le succès qu'il avait obtenu auprès de nos lecteurs, succès qui vient d'être consacré à la scène, l'avait déjà rangé parmi les œuvres les plus réussies de M. Octave Feuillet, et lui avait marqué sa place au Théâtre-Français. A un tel proverbe il fallait des interprètes hors ligne, et M. O. Feuillet a été heureusement inspiré en confiant le rôle de Mme de Brion-Sauvigny à

Mme Plessy, et celui de Raoul de Morière à M. Bressant. Jamais peut-être ces deux excellens acteurs n'ont eu meilleure occasion de déployer toutes les ressources de leur brillant talent. Entre Mme Plessy et M. Bressant, c'est une lutte de perfection, une joute de finesse et de bien dire, dont l'art et le public ont les profits. Tout est rendu, détaillé; pas une des intentions de l'auteur n'échappe au public, et Dieu sait si la pièce abonde en demi-mots fins, en situations délicates, qui exigent une interprétation exquise. Le troisième rôle, celui de M. de Brion-Sauvigny, est rendu avec vivacité et entrain par M. Mirecourt, qui est toujours le bon comédien que chacun connaît.

De tous points, le succès a été complet, pour l'auteur, pour les acteurs et pour le théâtre. Nous ne pouvons exprimer tout le plaisir que nous avons ressenti à voir le public accueillir ainsi dans la même soirée deux œuvres qui méritent si bien la faveur dont on les a honorées, *le Cas de Conscience* et *la Ciguë*. Ces deux pièces et *Mlle de la Seiglière*, voilà la saine et bonne littérature dramatique, voilà les comédies que l'on aime à voir au Théâtre-Français. En France, on a pour le théâtre un goût passionné; si on écoute avec patience toutes les rapsodies qu'on débite chaque soir sur tant de scènes, c'est qu'on n'a rien de mieux; à défaut de grives, nous mangeons des merles, comme on dit; mais que les maîtres sortent de leur silence et apparaissent avec une de ces œuvres qui font époque, et tous les comparses qui occupent la scène seront vite abandonnés. Le succès de M. Feuillet prouve que l'on aime toujours en France les belles choses écrites en belle langue, délicatement pensées et finement rendues.

LOUIS BULOZ.

ESSAIS ET NOTICES.

—

UNE NOUVELLE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT SCIENTIFIQUE.

A la fin de chaque année, on voit apparaître certains livres imprimés avec luxe et décorés d'illustrations nombreuses, qui sont destinés, au dire de leurs auteurs, à vulgariser les principes des sciences. Ces ouvrages n'ont eu longtemps que des prétentions modestes : amuser était leur but. Au lieu de récréer les enfans, voire les adultes, au moyen de contes et de fictions, ne vaut-il pas mieux, disait-on, leur offrir les images des grands phénomènes de la nature? Jusque-là il n'y avait pas d'objection sérieuse à émettre, si ce n'est qu'on eût pu désirer en quelques-uns de ces livres un choix meilleur d'illustrations et un soin plus scrupuleux à se préserver de l'erreur. Enfin un jouet ne saurait être parfait; contentons-nous du moins qu'il ne soit pas dangereux. D'autres œuvres de même espèce, productions moins hâtives, reçurent à bon droit l'approbation des savans. Le point important

en ces matières était de distinguer le bon du mauvais livre. La *Revue* a eu l'occasion plus d'une fois de signaler d'un côté les erreurs, d'encourager de l'autre les efforts sérieux des vulgarisateurs. On n'y reviendra pas ici. Au-dessus des critiques particulières, il se présente, à propos des mêmes ouvrages, une question d'un autre ordre, plus grave et d'une application plus étendue.

Les partisans des livres illustrés réclament maintenant en leur faveur la prétention d'un mérite plus élevé que celui d'un simple délassement. A les entendre, ce serait une méthode d'enseignement; l'instruction pourrait s'aider de ces recueils d'images, parfois même s'en contenter. L'idée n'est pas nouvelle à coup sûr, quoiqu'elle ait été diversement comprise selon les époques. Instruire en amusant, apprendre sans fatigue, c'est une utopie déjà vieille, rarement combattue, bien qu'en fait de science au moins l'opinion des pédagogues y soit opposée. C'est cette utopie, dangereuse à mon avis, que je voudrais combattre aujourd'hui. J'essaierai de démontrer deux choses, en premier lieu que l'enseignement par les images est de sa nature frivole et incomplet, ensuite que l'instruction acquise sans effort est de toute nécessité superficielle et par conséquent insuffisante.

Dans l'enseignement des sciences, on a souvent besoin de décrire un instrument peu connu, tel qu'un appareil de physique, de représenter un être dont la conformation est ignorée du lecteur, un insecte par exemple, de montrer sous une forme sensible un phénomène dont les phases successives, — le mouvement de la lune, si l'on veut, — ne peuvent être dans la réalité envisagées au même instant. En pareille circonstance, le dessin est d'un grand secours au professeur. Par des images qui ne sont jamais, il est vrai, qu'une expression lointaine de la vérité, il rend sensibles les objets dont il veut donner l'idée; mais en même temps il corrige par la parole l'impression erronée que l'élève en peut recevoir. Il explique en quoi la figure est déformée par les lois de la perspective, en quelle mesure elle est réduite par l'exiguïté de la feuille sur laquelle elle est tracée. L'enseignement oral rectifie la conception informe que l'œil seul aurait donnée.

Je voudrais éclaircir ceci par un exemple, je le prendrai dans l'astronomie, parce que c'est la science que l'on a le plus essayé d'*illustrer*. Les astronomes nous apprennent que, le rayon terrestre étant pris pour unité, la distance de la terre à la lune est exprimée approximativement par le nombre 60, et la distance de la terre au soleil par le nombre 24,000; de plus le rayon du soleil, étant mesuré à la même échelle, est égal à 108, et le rayon de la lune n'est que 0,02. Qu'on essaie, sur ces données, de représenter graphiquement le soleil, la terre et la lune avec leurs distances et leurs volumes respectifs; on reconnaîtra tout de suite que c'est impossible. Si petite que l'on fasse la lune, qu'on la réduise à un point d'un dixième de millimètre de diamètre, la terre devrait avoir 5 millimètres, le soleil 54 centimètres de diamètre; la terre devrait être placée à 30 centi-

mètres de la lune et à 120 mètres du soleil. Il n'y a pas de feuille de papier assez grande pour ces énormes dimensions. Si l'on commence au contraire par le soleil, et qu'on lui accorde un diamètre raisonnable, 1 centimètre je suppose, la distance de la terre au soleil dépassera encore les limites du papier, et cependant la lune sera réduite à un point imperceptible. De quelque façon que l'on s'y prenne, on ne peut figurer ces trois corps l'un près de l'autre avec leurs justes proportions.

En chacune des branches d'études qui sont susceptibles d'une traduction graphique, on se heurte à des impossibilités analogues. Veut-on, dans un livre d'histoire naturelle, représenter des animaux de tailles diverses, un insecte et un mammifère : si l'un est de bonne grandeur, l'autre sera trop petit ou trop grand. S'agit-il d'une figure anatomique, les organes du corps humain seront dessinés sur un même plan, sans égard à leurs positions relatives. Il n'est personne qui ne sache comment on surmonte ces difficultés : on fait varier l'échelle du dessin. Tel objet très volumineux est représenté au millième de sa grandeur réelle, celui-ci est représenté avec ses proportions véritables, cet autre est amplifié. L'insecte est dessiné plus grand que nature, le bœuf est dessiné plus petit. Puis on figure les objets sous plusieurs aspects, en coupe et en élévation, ou bien en perspective. L'art du dessin présente bien des ressources; mais si rien ne vient expliquer l'effet produit sur l'œil, l'esprit reçoit une impression erronée. Le sentiment des rapports de grandeur et de relation se fausse; l'enseignement est mauvais (1).

Dans l'enseignement sérieux, on remédie à cet inconvénient en supprimant autant qu'il est possible les images de convention. Au lieu de figures déformées, qui sont les seules que dans bien des cas le papier puisse recevoir, c'est dans l'esprit de l'élève que, par une description bien faite, le professeur s'attache à faire naître l'image. Lorsque l'objet qu'il s'agit de décrire a été bien exposé, si l'élève en a saisi la démonstration, il n'a qu'à fermer les yeux et se recueillir. Par une intuition merveilleuse, il verra en lui-même l'image exacte de ce qu'on lui a décrit. Les proportions, les couleurs, la vie, le mouvement, tout y sera. Il sera maître alors du sujet qu'il étudie et dédaignera les illustrations fallacieuses où d'autres s'imaginent trouver la réalité; mais on n'arrive pas à ce résultat sans travail ni sans fatigue. Ceci m'amène à parler du second point de vue sous lequel les ouvrages illustrés peuvent être envisagés et du motif principal qui doit les faire écarter de l'enseignement.

Dans toute science expérimentale, il y a deux choses à considérer : les

(1) Ces objections à l'enseignement par les images ne s'appliquent pas toutefois aux procédés fournis par la *géométrie descriptive*, science exacte qui apprend à tracer des figures de dimensions réelles; mais les figures de la géométrie descriptive ne sont comprises qu'à la suite d'une contention d'esprit que les vulgarisateurs veulent éviter. En fait, on n'en rencontre jamais dans les livres illustrés.

faits que l'on observe et les lois que l'on déduit de ces faits. De là deux méthodes d'exposition : la méthode analytique, qui montre d'abord les faits et fait ressortir de leur comparaison les principes par lesquels ils sont régis; la méthode synthétique, qui énonce d'abord les principes et énumère ensuite les faits par lesquels les principes sont confirmés. Quelle que soit la méthode que l'on préfère, les faits et les lois forment un tout connexe, et les uns ne peuvent être envisagés sans les autres. Sans les lois, la science n'est qu'une énumération sèche et stérile; sans les faits, elle n'apparaît que comme une série d'hypothèses et n'a pas sa raison d'être. La marche habituelle de l'enseignement élémentaire est de commencer par l'exposé des faits et d'en faire jaillir l'une après l'autre aux yeux de l'élève les conséquences théoriques. L'esprit débute par les faits simples et les idées faciles, puis, d'induction en induction, par une sorte d'escalade intellectuelle, il s'élève au niveau des idées les plus abstruses, des phénomènes les plus complexes et domine le sujet.

La méthode des livres amusans est de ne s'en tenir ni à l'une ni à l'autre des méthodes qui précèdent. Ces livres cueillent dans la masse les faits d'expérience les plus saillans ou ceux qui étonnent le plus l'imagination. Loin de les grouper avec art ou de les enchâsser dans les liens solides d'une théorie, on les dispose de telle sorte qu'ils se heurtent. Plus extraordinaires ils sont, plus ils semblent dignes d'être notés. Le péril de ce procédé est aggravé encore par la légèreté du lecteur qui lit ici quelques lignes, saute dix pages, s'arrête sur une gravure et ne cherche nulle part à conserver le fil des idées ou à deviner le sens intime des phénomènes. Que reste-t-il d'une étude si superficielle? Quelques mots techniques qui donnent un semblant d'instruction, le souvenir vague et confus de certains faits remarquables. La science entrevue sous cet aspect ne ressemble pas mal à une chaîne de montagnes que l'on contemplerait d'un lieu élevé et dont les régions inférieures seraient cachées par des nuages. Çà et là quelques cimes émergent au-dessus du niveau embrumé. Voici, dit-on, le Mont-Blanc, voici le Simplon, voici le Mont-Cenis. Vous apercevez le profil des pics isolés, vous en retenez les noms, peut-être les traits distinctifs; mais l'ensemble de la chaîne vous échappe. Vous n'en saisissez ni les cols ni les défilés, ni la direction, ni l'étendue. Vous ne connaissez pas le pays; il ne vous reste pas même une idée nette du paysage.

Ce qui charme dans l'étude approfondie d'une science et donne de l'attrait aux conceptions les plus élevées, c'est que d'une idée simple, primitive en quelque sorte, on voit découler par des déductions logiques un ensemble harmonieux de phénomènes naturels. Plus est élémentaire l'idée qui est le point de départ, plus elle nous plaît; plus les conséquences en sont conformes aux faits que nous avons sans cesse sous les yeux, plus parfaite nous trouvons la théorie.

Pour les ignorans qui ne veulent que s'amuser, non s'instruire, il n'en

est pas de même. L'idée primitive qui explique tout, ils ne s'en préoccupent pas; les phénomènes de tous les jours, ils les dédaignent. Ils veulent être étonnés par des faits extraordinaires. Les monstres scientifiques séduisent la foule, et les vulgarisateurs cèdent à cette tendance qu'ils devraient combattre. Ainsi en géologie, s'ils vous parlent de basaltes, ils vous citeront avant tout la Chaussée des Géans de l'Ardèche ou la grotte de Fingal dans l'île de Staffa, comme des types de cette nature de roches. Ce ne sont là cependant que des phénomènes exceptionnels. Ils ne vous parlent pas des nappes et des filons basaltiques que l'on rencontre bien plus souvent et qui sont plus curieux en réalité, bien que moins grandioses, parce que ces roches singulières y apparaissent sous toutes les formes, en colonnes, en coulées, avec les modifications métamorphiques qu'elles produisent dans les terrains adjacens. Tous ces détails sont cependant de même importance. En ne montrant que la Chaussée des Géans comme un spectacle, on confisque tout au profit d'un effet unique qui domine et commande seul l'attention du spectateur.

Une étude superficielle de ce genre ne demande, il est vrai, ni méditation ni constance; il n'est pas même besoin de s'y appliquer. En définitive n'est-elle pas préférable à l'oisiveté? Les connaissances imparfaites que l'on acquiert par ce moyen ne valent-elles pas mieux qu'une ignorance absolue? A cette objection la réponse est vraiment facile. Dans l'enseignement élémentaire, il ne s'agit pas de graver des faits ou des mots dans la mémoire, mais de nourrir et développer l'intelligence et d'inculquer à l'élève des notions exactes. Toute étude est profitable quand même le fond en serait futile, si elle est une gymnastique pour l'intelligence. Elle sera au contraire bien superflue, s'il n'en sort d'autre résultat qu'une surcharge indigeste pour la mémoire.

On prétendra peut-être qu'il faut laisser les anciennes méthodes, trop laborieuses, à ceux qui veulent aborder les plus hautes spéculations de la science, et qu'au vulgaire il convient de présenter l'enseignement élémentaire sous une forme moins rigoureuse et moins doctrinale. Cela est vrai sans doute, mais à tous les degrés de l'initiation scientifique l'important est que l'élève, loin de se borner à un programme superficiel, se pénètre intimement de ce qu'il apprend. Ce principe d'une vérité banale est admis dans toutes les écoles; on le retrouvera même exposé avec beaucoup de justesse dans le plan d'études du nouvel enseignement spécial récemment inauguré en France. « Il faut habituer les élèves, dit le ministre de l'instruction publique (1), à ne jamais regarder sans voir, les obliger à se rendre compte des phénomènes qui s'accomplissent dans le milieu où ils sont placés, et leur faire goûter si bien le plaisir de comprendre que ce plaisir devienne un besoin pour eux, en un mot développer dans l'enfant

(1) Circulaire aux recteurs, du 6 avril 1866. — *Des Méthodes.*

l'esprit d'observation et de jugement. » Comment arriver à ce résultat, qui est en définitive le but de l'éducation, si l'on présente à la jeunesse des faits qui ne se rattachent que par des liens invisibles aux opérations ordinaires de la nature?

Convenons que les monstres et les merveilles, aussi bien que les expériences brillantes des cours de physique, sont une nourriture malsaine, plus propre à fausser l'esprit qu'à l'éclairer. C'est là, objectera-t-on, ce que demande le public; les vulgarisateurs sont bien obligés de lui servir les mets qu'il préfère. Sans ce condiment de surnaturel, l'enseignement lui semblerait fade et ennuyeux. Il ne lirait pas les livres que l'on fait pour lui et déserterait les cours où on le convie d'assister. Je ne sais s'il est vrai que le merveilleux soit seul capable d'intéresser la masse ignorante. Il est facile de s'assurer que des professeurs habiles n'ont jamais recours à ces appâts grossiers et se font lire ou écouter de la foule sans illustrer leurs récits d'ornemens invraisemblables. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, dédaignons au moins cet enseignement, qui n'est ni utile ni efficace, et qui compromet même la dignité du professeur, qui transforme le livre en un prospectus et la chaire en un théâtre. L'enseignement des monstruosités n'est pas de ceux que l'on doive encourager, car c'est une concurrence aux sorciers de la rue. Conservons les livres illustrés, s'ils sont bien faits, comme une aimable distraction pour charmer nos loisirs, mais ne les introduisons pas dans les études sérieuses, qui suivent d'autres méthodes et s'appuient sur d'autres principes.

H. BLERZY.

LES CONFESSIONS D'UN MÉTAPHYSICIEN.

Confessioni di un metafisico, per Terenzio Mamiani; 2 vol. in-8°, Florence, 1867.

Ce mot de confessions pique toujours l'attention du lecteur. Nous aimons, d'une curiosité parfois trop frivole, mais toujours en éveil, ces aperçus sur la vie ou la pensée des hommes qui ont fait figure dans le monde. Peut-être ne réfléchissons-nous pas assez à l'invraisemblance qu'il y a d'obtenir d'eux ce qu'on aimerait surtout à savoir, la vérité vraie, sans plaidoyer, sans circonstances atténuantes, sans ces admirables intentions dont les gens qui sont revenus de l'enfer disent qu'il est pavé. Ici cependant, qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit des confessions d'un métaphysicien. L'homme reste dans la coulisse, le philosophe seul paraît sur la scène et confesse... ses principes d'ontologie et de cosmologie. Si encore M. Mamiani était un de ces métaphysiciens dont l'audacieuse pensée porte la conviction ou le trouble dans celle des autres hommes! Si l'on pouvait croire qu'il vient renier ce qu'il a jusqu'à ce jour adoré et nous exposer les déceptions cruelles d'un vigoureux esprit à la recherche de la certitude et du vrai;

mais non, cet homme de bien qui a écrit des vers populaires et de savans volumes, cet ancien ministre de Pie IX et de Victor-Emmanuel, ce sénateur qui représentait naguère le royaume d'Italie à la petite cour d'Athènes, où l'absorbait la grandeur des souvenirs, a toujours passé auprès des philosophes pour un politique, et auprès des politiques pour un philosophe.

Hâtons-nous de le dire, M. Mamiani en prend sagement son parti. Quoique la philosophie ait toutes ses prédilections depuis nombre d'années, il n'est pas assez détaché des choses de ce monde pour n'avoir pas senti battre son cœur au réveil de sa patrie, et rendu à la liberté les services qu'elle réclamait de lui. Ayant ainsi rompu l'unité de sa vie, il ne prétend point à l'originalité en métaphysique. Il nous le dit lui-même avec une rare modestie. Il n'a d'autre but, d'autres prétentions que de donner un corps à la philosophie platonicienne, telle qu'elle est comprise et enseignée en Italie depuis un quart de siècle, en expliquant ce que ses prédéceseurs ont laissé d'obscur, en comblant leurs lacunes, en montrant que Platon commence où finit Aristote, et qu'en bien des matières celui-ci complète celui-là.

Mais toute la modestie du monde n'expulse pas le petit grain d'orgueil qui se loge dans chaque cervelle humaine : M. Mamiani se flatte d'avoir « sur toute chose étudié le lien et la rigueur démonstrative, et donné à la science entière un commencement à *priori,* inébranlable et fécond. » S'il y avait réussi, il serait le plus grand philosophe qu'ait encore produit l'humanité, car ni Platon, ni Aristote, ni Descartes, ni Leibniz, ni Kant, ni Hegel, n'ont trouvé cette pierre philosophale de la métaphysique, que leurs successeurs chercheront encore bien longtemps. M. Mamiani est donc un platonicien; mais c'est peu dire, car, parmi les spiritualistes, qui n'est plus ou moins platonicien? Lui-même il soupçonne qu'on pourrait bien l'appeler éclectique, et il s'en console, si la vérité s'abrite sous les plis de ce célèbre drapeau. On pourrait dire encore qu'il a quelque parenté avec les Écossais, non pas avec cet Hamilton, le dernier d'entre eux, qui niait beaucoup de choses, surtout la possibilité d'une science démonstrative, mais avec Reid, qu'il a jadis combattu, et qu'il dépasse tout au moins par le désir d'un horizon plus large, d'une science plus élevée. Enfin son admiration de l'heure présente est pour M. Jules Simon, cet habile vulgarisateur qui sait, sans sacrifier le fond des choses et sans renoncer aux idées sérieuses, intéresser les moins savans aux problèmes qu'il éclaire de sa parole ou de ses écrits. Les philosophes que M. Mamiani combat et qu'il tient pour funestes, c'est Hegel, ce sont les hégéliens, qui ont fait à Naples, où les ont introduits MM. Véra et quelques autres, une fortune inquiétante pour les autres doctrines. Cependant, en vrai philosophe de l'école libérale, M. Mamiani ne demande point que la parole leur soit ôtée. « Je remercie Dieu, dit-il, qu'il ait à la fin fait luire sur notre Italie le soleil de la liberté, et je désire que toute opinion spéculative puisse y être controversée avec plus de franchise encore, s'il est possible, qu'en Angleterre et en Amérique.

Personne n'a une foi plus vive que moi dans le triomphe final des principes éternels du sens commun et de la moralité absolue. »

Voilà de nobles paroles qui feraient pardonner à M. Mamiani bien des hérésies sur l'absolu, les idées, la théologie, la création, le progrès, le fini en soi et dans ses rapports avec l'infini. A-t-il besoin de ce pardon? Quelle que soit mon incompétence, j'oserais affirmer qu'il est sans reproche, car ce n'est pas par excès de témérité que pèche son esprit, et la vérité sur ces matières n'est pas si solidement établie, que personne ait le droit de jeter au philosophe la première pierre. S'il ne découvre pas de grandes nouveautés dans ce champ de la métaphysique qu'on retourne depuis des siècles sans y rien trouver que n'aient vu ou entrevu Aristote et Platon, il a du moins le mérite d'occuper son esprit à des questions que l'homme se posera éternellement, dût-il ne jamais les résoudre, et surtout d'y fixer l'attention des Italiens. C'est en effet un service à leur rendre que de les ramener du domaine des faits dans celui des idées. Que pendant la longue période de l'affranchissement la toge ait cédé le pas aux armes, personne n'y peut trouver à redire; mais maintenant commence la période de la régénération : il faut donc que les armes apprennent à céder le pas à la toge: elles se feront ainsi pardonner de n'avoir pas été plus habiles et plus heureuses.

D'ailleurs M. Mamiani a un mérite particulier, il est bon écrivain, il se pique d'exprimer dans une langue correcte et pure ce que tant d'autres affectent de dire en formules trop souvent barbares. Il constate avec regret que la discussion métaphysique est devenue très difficile dans tous les idiomes de l'Europe, parce que les philosophes ont détourné les mots de leur vieille et ordinaire signification, emprunté aux Grecs une foule de termes plus ou moins inutiles et fouillé partout, surtout chez les Allemands, plutôt que de chercher l'expression juste chacun chez soi. En montrant que la langue de Dante et de Machiavel suffit aux Italiens pour exprimer les pensées les plus abstraites et en apparence les plus neuves, M. Mamiani rend aux philosophes de son pays un service dont nous devrions bien profiter nous-mêmes. Il y a longtemps qu'on nous l'a dit, la langue de Pascal et de Fénelon peut encore nous suffire, mais nous semblons singulièrement l'avoir oublié.

F.-T. PERRENS.

F. BULOZ.

